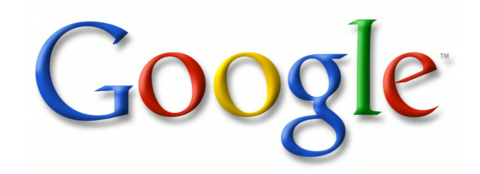


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

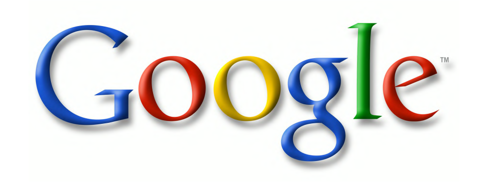
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DC
130
M2A2

# LETTRES

INÉDITES

DE

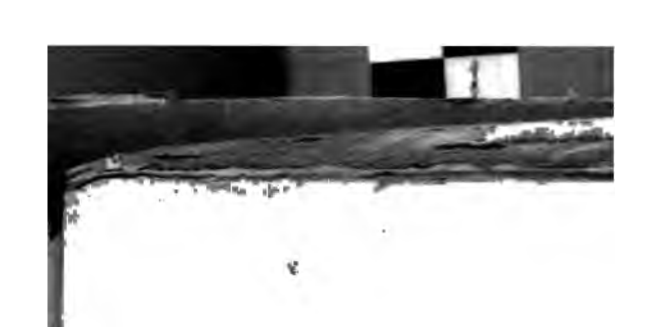
# Mme DE MAINTENON

ET DE MADAME

# LA PRINCESSE DES URSINS.

Tome Premier.

PARIS.
BOSSANGE FRÈRES, QUAI VOLTAIRE, N° 11.
M DCCC XXVI.



# LETTRES

INÉDITES

DE Mme DE MAINTENON

ET DE

Mme LA PRINCESSE DES URSINS.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.



# LETTRES

INÉDITES

# DE Mme DE MAINTENON

ET DE

# Mme LA PRINCESSE DES URSINS.

---

TOME PREMIER.



PARIS.

ADOLPHE BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22.

M DCCC XXVI.



# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

LORSQU'EN 1705 la princesse des Ursins parvint à se faire envoyer à Madrid par ordre de Louis XIV, ce fut moins pour servir de compagne à l'épouse de Philippe V que pour y surveiller les intérêts de la cour de France. Elle était alors créature de madame de Maintenon, et voulait jouer à Madrid le rôle que celle-ci jouait à Versailles.

Ces deux femmes extraordinaires, dont le véritable caractère a été peu connu et dont les talents ont été loués outre mesure ou contestés jusqu'à l'injustice, ayant un même intérêt à savoir ce qui se passait dans les deux cours, convinrent d'établir entre elles une correspondance intime et suivie.

Toutes deux se promirent de détruire leurs lettres, toutes deux manquèrent de parole; et, à la mort de madame de Maintenon, une

grande partie de ces lettres tomba entre les mains de Louis XV.

Une copie de cette précieuse correspondance fut faite pour le duc de Choiseul, alors premier ministre, qui la consulta sans doute avec fruit, car elle jette un grand jour sur les intrigues de la fin du règne de Louis XIV, et sur l'histoire générale de cette époque.

Cette copie a été conservée avec soin dans la famille de l'illustre ministre de Louis XV. M. le duc de Choiseul a bien voulu nous la confier et nous permettre d'en faire la publication.

Nous déclarons que nous avons respecté religieusement le texte et que nous ne nous sommes permis aucun changement.

# LETTRES
## INÉDITES
# DE M^ME DE MAINTENON.

## LETTRE I.

### A M^ME LA PRINCESSE DES URSINS.

Saint-Cyr, le 31 mai 1706.

Je ne croyais pas, madame, avoir l'honneur de vous écrire aujourd'hui, et j'avais eu celui de le mander à la reine; mais je reçus en sortant d'ici un paquet de M. Amelot, dont il faut que j'accuse la réception par vous, madame, n'ayant pas le courage de commencer à lui écrire dans de si tristes circonstances : j'avais vu sa lettre entre les mains de M. de Chamillard, et il ne me paraît pas qu'il en fût mécontent; il pourrait bien avoir été quelquefois fâché de se voir trop pressé pour des choses qu'il ne pouvait faire. Vous voyez trop, madame, que les troupes manquent partout, la malheureuse journée de Flandre vous sera sensible par bien des endroits; mais pour revenir, madame,

à notre ambassadeur, vous pouvez l'assurer que depuis qu'il est en Espagne, je n'ai pas vu un mouvement dans le roi dont il n'eût été parfaitement content : on ne cesse de louer tout ce qu'il fait, et on n'est pas assez injuste pour se prendre à lui des mauvais succès; il serait à désirer que vous l'eussiez eu plus tôt. Je vois avec douleur que vous regardez comme le plus mauvais parti, que le roi d'Espagne pût prendre celui de rentrer en Espagne par Pampelune : on prétend, ce me semble, qu'il n'y avait pas à choisir; enfin, madame, tout va mal, et vous croyez bien que je ne me flatte pas. Le roi porte tout en grand homme, mais il souffre. Il fut d'abord sensiblement touché d'entendre dire que sa maison n'avait rien fait qui vaille; il est très-sensible à l'honneur de la nation. Il est certain qu'il y a eu des corps qui n'ont pas bien fait, et que le désordre a été grand; pour les gardes-du-corps ils ont été accablés par le grand nombre. La pauvre madame de Soubise vit assez pour voir un de ses enfants tué, l'autre blessé; le duc de Guiche, à la tête du régiment des gardes, a fait des merveilles. Il vous faut un compliment, madame, sur un cardinal de la Trémoille; ce nom honore plus la dignité qu'il n'en est honoré. Le duc de Noailles est lieutenant-général; je suis assuré qu'il voudrait ne l'être pas, et que nos officiers allassent mieux. Je ne sais ce que vous ferez de notre princesse, il ne me paraît pas que son état puisse résister à la douleur : on ne nomme pas la reine qu'elle n'ait les larmes aux yeux; elle sent



toute la peine du roi; je n'ai jamais vu de personnes de son âge capables de si grands déplaisirs : son bon cœur la rendra malheureuse. Elle doit être saignée lundi; le roi le sera aussi ce même jour, par précaution. Croyez, madame, que l'état des affaires générales ne peut m'empêcher de penser souvent au vôtre, et de vous plaindre avec cet attachement tendre que vous me connaisez pour vous, etc.

## LETTRE II.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 5 juin 1706.

Je ne croyais pas, madame, qu'on pût exagérer sur le mauvais état de ses affaires, et cependant on l'a fait en nous disant que l'armée du roi d'Espagne avait été défaite. M. le marquis de Brancas m'a appris que M. le duc de **** avait été vous rendre compte de tout; ainsi j'espère que vous n'aurez point pris d'extrêmes résolutions sur cette première nouvelle; mais, madame, que n'a-t-on pas à craindre de l'effet que produira celle de Flandre : il faut adorer la volonté de Dieu en tout; nos deux rois soutiennent la religion et la justice, et ils sont malheureux; nos ennemis attaquent l'une et l'autre, et ils triomphent; Dieu est le

maître. Nous sommes ici fort affligés et inquiets par rapport à vous; la marche du roi d'Espagne ne peut être que longue, et il y a bien des sujets de craindre.

Oui, madame, la reine méritait certainement une meilleure destinée : madame de Brancas nous a encore conté des merveilles; mais, madame, tout n'est pas perdu, et elle est encore assez jeune pour voir plus d'une révolution. M. Chamillard a été en Flandre, son voyage sera utile; il a fait au juste le détail de la malheureuse journée du 23. Il a garni les places, et nos troupes se rassembleront. Croyez-vous qu'il y ait un plus malheureux homme sur la terre que le maréchal de Villeroi? tout est déchaîné contre lui, et ses meilleurs amis conviennent au moins qu'il n'est pas heureux, et que c'est un grand défaut à un général. Il me paraît, madame, que chacun souffre à raison de son personnage : je n'ai pas la force d'écrire à la reine, sa dernière lettre m'a bien coûté des larmes : et qu'est-ce que des paroles pour lui exprimer la part que je prends à ses peines? On ne peut comprendre par où tout ceci finira. La duchesse de Bourgogne étouffe de vapeurs; le roi est courageux et chrétien; et pour moi, madame, je suis femme et des plus faibles.

## LETTRE III.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 20 juin 1706.

On ne peut plus se réjouir, madame, et je crains pour toutes les nouvelles; il me semble que nous ne pouvons plus en recevoir de bonnes de quelque côté que ce soit. Cependant, madame, si vous pouviez vous soutenir jusqu'à ce que notre armée puisse joindre M. le duc de Berwick, la confiance que j'ai en ce général, me fera un peu espérer.

Les desseins de Dieu, madame, sont incompréhensibles : trois grands rois très-chrétiens paraissent abandonnés; l'hérésie, l'injustice triomphent, espérons que ce ne sera pas pour long-temps.

La reine, de Saint-Germain vint hier à Marly: elle se porte bien, son mal n'est presque plus rien, et jamais on n'a vu un plus sensible effet du régime qui lui rend la santé, ne vivant d'ailleurs que d'amertumes. Le roi son fils sera majeur demain; il se fait et devient très-semblable au roi son oncle; la princesse sera aussi grande que sa mère, elle a de l'esprit.

Je serais bien aise si je pouvais l'être, madame, de vous voir contente du duc de Noailles; je le

crois très-honnête homme, et son mérite me le rend plus cher que l'honneur de son alliance.

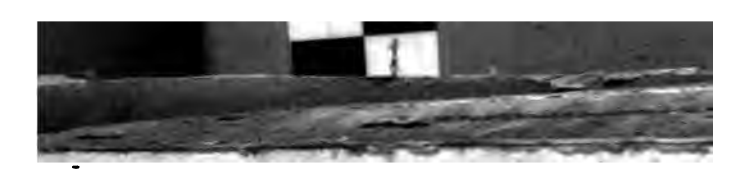
Le roi a reçu bien des remercîments de vous, madame, sur le cardinalat de M. votre frère; il voudrait vous faire de plus grands plaisirs; il est, graces à Dieu, en parfaite santé, et soutient tout ce qui se passe avec un grand courage.

Mais, madame, que dites vous du maréchal de Villeroi? Y eût-il jamais un homme plus malheureux, c'est la seule excuse de ses meilleurs amis; il y en a plusieurs qui lui ont écrit de demander à quitter l'armée: la cour, la ville, les étrangers, tout crie contre lui, et disent que tout est perdu s'il demeure où il est. M. de Marlborough dit qu'il a fait en quatre jours ce qu'il eût été bien content de faire en quatre ans. Je n'ai pas la force, madame, de vous dire combien je vous suis dévouée.

M. de la Feuillade a envoyé offrir à Mesdames Royales de sortir de Turin, pour aller en sûreté ou elles voudraient. M. le duc de Savoie a été au-devant de ce messager, et à répondu que les princesses étaient bien obligées au roi, qu'elles n'avaient besoin de rien, et a déclaré dans Turin qu'il veut être enterré dans la place, et que le premier qui parlera de se rendre sera éventré sur-le-champ.

Quelle cruelle guerre que celle qui arme la sœur contre le frère, le père contre les enfants, les sujets contre leurs princes légitimes! Notre duchesse de Bourgogne en sèche; je meurs de peur pour son enfant.

J'aurais grand besoin, madame, de votre courage





et de votre capacité; je vous vois toujours avec votre aimable reine, et mourant de peur des dernières extrémités pour vous. Dieu veuille vous protéger!

## LETTRE IV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, 27 juin 1706.

Je ne reçus point de vos lettres par le dernier ordinaire ou courier, madame; j'en fus très-fâchée, et j'en sentais un vrai besoin: c'est une douceur pour moi d'être encouragée par vous, ou de m'affliger avec vous, je crois que ce dernier parti sera le nôtre; à l'avenir, il faudrait des miracles pour rétablir ce qui s'est passé en Flandre. Ceux qui ont plus lu que moi disent qu'il n'y a guère d'exemples d'une si prompte révolution. Notre ami le maréchal de Villeroi est désespéré, et avec trop de raison; mais sa douleur est sèche et aigre, et n'entre point dans les adoucissements que le roi voudrait y apporter. Je ne l'ai jamais vu plus touché qu'il l'a été de ce qu'il a été obligé de faire en cette occasion; mais, madame, il n'a pu en vérité s'en dispenser, il n'y a jamais eu un déchaînement si général, et d'autant plus fort qu'il était modéré; car on n'a point dit que M. le maréchal

de Villeroi fût négligent, peu affectionné, peu vif sur les intérêts du roi, mais peu estimé de l'armée, et malheureux dans toutes les occasions où il s'est trouvé, quoique payant de sa personne avec un courage qu'on n'attaque point. De quelque côté que l'on se tourne, on a des sujets de peine; je crains bien, madame, que les vôtres n'augmentent, et que vous n'ayez besoin de mettre en pratique tout ce que vous avez reçu au-dessus des autres. L'abbé Testu est mort; j'ai perdu encore un autre ami, qui est M. de Montchevreuil; le maréchal de Villars a perdu sa mère: ces trois personnes-là passaient quatre-vingts ans. Quand je me retire à Saint-Cyr, j'y vois mourir de la poitrine les deux filles qui ont le plus de mérite et que j'aime le mieux. Voilà d'étranges matières à traiter avec vous, madame; mais que ne traiterai-je pas, si je le pouvais, ayant pour vous tout ce qui peut ouvrir le cœur en quelque état qu'on soit. Il y a bien long-temps que ma santé n'a été aussi bonne qu'elle est dans l'intervalle de mes accès de fièvre, qui me paraissent se régler à un par semaine; mes lettres ne seraient pas si tristes, si je n'avais que ce malheur là à porter.

# LETTRE V.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 4 juillet 1706.

J'ai à répondre à deux de vos lettres, madame, l'une du 17 de juin, et l'autre du 24. Vous voilà hors d'incertitude et hors de Madrid ; c'est, madame, une grande démarche, et vous en connaissez mieux que moi toutes les conséquences. Je vous souhaite maintenant à Pampelune : il me semble que vous y serez en sûreté, en attendant que nos troupes se joignent à S. M. C. ; mais, madame, nos ennemis sont bien forts partout, et chaque mauvais événement nous affaiblit. Vos Espagnols trahissent, nos Flamands nous abandonnent, et Dieu paraît irrité contre nous. Le maréchal de Tessé a fait de son mieux dans une entreprise qui n'était pas de son goût ; il a été malheureux, il est bien juste de le consoler. On a voulu faire de même pour le maréchal de Villeroi ; et si vous saviez, madame, les marques d'amitié que le roi lui a données dans cette occasion, vous ne pourriez vous empêcher de blâmer votre ami de les recevoir aussi mal qu'il fait.

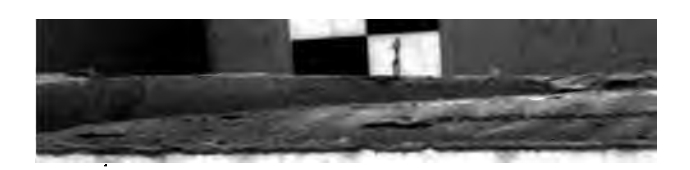
Pour moi, je n'ai osé lui écrire, quand j'ai vu la manière dont il répondait aux lettres du roi, et je n'ai pu croire que les miennes ne fussent pas re-

jetées avec encore plus de dureté. Le maréchal de Villeroi n'est accusé que d'incapacité et de malheur. Le roi a vu si sûrement et de si près le peu de confiance que l'armée a en lui, et les clameurs de Paris ont été si grandes, qu'il a été forcé à ce changement, et se serait toujours repenti s'il ne l'eût pas fait. J'ai vu de près la violence que le roi s'est faite, et l'amitié pour ce maréchal est encore plus grande que je ne croyais; il n'y a eu en tout cela ni cabale, ni intrigue, je vous en réponds.

Ces changements de généraux sont de nouveaux embarras, M. de Vendôme quitte l'Italie et désole l'armée par son absence, dans le même temps que le prince Eugène reçoit une augmentation de troupes, et que M. de Savoie est sorti de Turin pour aller encore le fortifier de sa personne et de sa cavalerie, ou pour aller au-devant de quelque secours par la mer.

Le maréchal de Villeroi, outré et abattu, demeure chargé pour du temps encore de l'affaire difficile de Flandre; le maréchal de Villars a tant fait de représentations pour n'aller pas en Italie, que le roi s'y est rendu, et y envoie M. de Marsin : ils sont si éloignés les uns des autres, qu'il se passera bien du temps avant qu'ils soient chacun dans leurs postes.

Paris et l'armée de Flandre sont rassurés depuis qu'on a nommé M. de Vendôme : Dieu veuille qu'il réponde à ce qu'on attend de lui! il fera de son mieux, mais la besogne est bien gâtée.





Me voici, madame, à votre lettre du 24 juin, et vous voilà sortie de Madrid sans savoir quand vous y rentrerez. Il est bien sûr que c'est pour le mieux qu'on vous conseille Burgos; mais je crois, par la suite de vos lettres, que vous irez à Pampelune, et il me semble que vous serez plus en sûreté en attendant que nos troupes arrivent. Vous aviez bien prévu, madame, que vous pourriez vous trouver dans de grandes extrémités, et bien éloignée de ce que vous auriez été à Rome : mais pourriez vous vouloir que cet aimable reine fût sans vous? Elle fait de nouveaux remercîments au roi, son grand-père, de vous avoir renvoyée en Espagne, et paraît sentir ce que vous faites pour elle. Vous êtes bien fine, madame, si le chevalier d'Espennes dit vrai; et les deux rois que vous trahissez ne pourraient guère vous faire plus de mal que les princes que vous servez. Ce qui revient de ce monstre, madame, est au-dessus de ce qu'on peut dire, et il est affligeant de voir des Français capables de telles actions; jugez, madame, de ce que je souffre de vous savoir avec la reine, manquant de tout, moi qui sens de la pitié pour ce qui s'appelle des misérables. Madame la duchesse de Bourgogne me lisait hier votre lettre, qui nous coûta bien des larmes; cette princesse m'inquiète fort d'être aussi pénétrée de douleur dans une grossesse : elle a pourtant du courage et se contraint devant le monde; mais la bonté dont elle m'honore fait qu'elle se répand sans mesure avec moi. Il est bien vraisemblable que

que vous avez vu son sentiment sur toutes les choses que vous avez traitées, et sur vous en particulier. Soyez en repos sur la santé du roi, elle ne fut jamais meilleure : il ne se croit point si nécessaire que vous le dites, madame; j'espère que Dieu nous le conservera.

Vous savez maintenant que les suites de cette malheureuse journée ont été mille fois plus fâcheuses que la perte d'une bataille; nous en avons été si accablés, qu'à peine a-t-on senti la joie de la grossesse de madame la duchesse de Bourgogne, qui jusqu'ici va fort bien et qu'elle conserve avec une grande attention.

Le comte d'Egmont s'est distingué, madame, au point que nous en apprenons tous les jours de nouvelles particularités et de nouvelles louanges, que je n'entends pas avec indifférence. Je suis fort aise, madame, de tout le bien que vous me dites de M. le duc de Noailles; je lui crois du mérite: il aurait mieux servi en Roussillon si on avait pu lui laisser les troupes qui y étaient; mais nous sommes menacés de tant de côtés, qu'on ne peut fournir à tout. On dit que M. le prince Eugène est résolu de tout tenter pour le secours de Monsieur de Savoie : je voudrais bien qu'il fit cet effort pendant que M. de Vendôme y sera encore; mais il pourra bien vouloir attendre qu'il soit parti. C'est un grand malheur qu'il quitte l'Italie, mais l'armée de Flandre en a fait de grandes réjouissances. J'ai des vers sur ma table, que je n'ai pas eu le courage de vous envoyer, et je ne sais, madame,

si je les mettrai dans mon paquet. On pense toujours la même chose sur M. l'ambassadeur, et votre concert est d'une grande consolation dans les malheureuses affaires qu'on a à traiter. Oserai-je vous supplier, madame, de lui faire mille compliments et mille amitiés de ma part; j'en aurai toute ma vie pour lui par son mérite et par les services qu'il rend. Je ne suis pas si tendre pour M. le cardinal Acquaviva. Pourquoi voulez-vous, madame, me faire faire connaissance avec lui? Ne savez-vous point que je ne sais pas écrire à ces gens-là? A peine entends-je sa lettre. Il me plaira toujours très-fort, tant qu'il sera attaché à nos deux rois; quand il sera à Rome, j'aurai peu de choses à lui demander. Je vous conjure, madame, de lui dire tout ce que je devrais lui écrire; je n'ai de force et de courage que pour vous. Il me semble qu'il est bien justifié dans l'esprit du roi de tout ce qu'on avait voulu dire contre lui; je n'entends parler, sinon sur ce pied-là, et votre témoignage, madame, ne peut laisser aucun doute.

M. le chevalier d'Espennes serait heureux d'être fou: c'est un monstre, madame, qui doit faire horreur aux gens de bien.

Je crois bien, madame, que le cardinalat de M. votre frère ne vous a pas fait tourner la tête; mais je suis ravie de tout ce qui vous rapproche du roi.

Vous avons vu les pierreries que avez envoyées, non pas d'un œil sec, chacun en a été touché à sa manière; on aurait peine à se défaire de la perle

et du diamant par leur extrême beauté, il me semble que l'on prend le parti de vous les garder.

Le siége de Turin paraît tous les jours plus difficile : il faut le faire sous terre, et ce travail est lent; il n'y a pas beaucoup de monde dans la place.

Mesdames Royales sont à Gênes.

Quelle joie, madame, si vous battiez milord Galloway, et que nous battissions le prince Eugène; le malheur de Flandre serait un peu rétabli.

M. de Vendôme doit passer ici le 20; le maréchal de Villeroi ne quittera pas qu'il ne soit à l'armée. On dit qu'il est toujours dans le même accablement.

Le parti d'aller à Burgos à été fort approuvé. Dieu véuille, madame, que vous n'en partiez que pour retourner à Madrid! Le maréchal de Tessé a été traité avec la bonté que vous connaissez dans le roi. Voudriez-vous madame, après cette lettre-ci, que j'écrivisse à M. le cardinal Acquaviva?

## LETTRE VII.

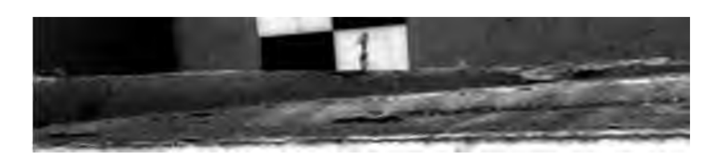
### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 juillet 1706.

Enfin, madame, nous eûmes hier des nouvelles d'Espagne, et toujours mauvaises, comme nous devions nous y attendre. Quel spectacle de voir cette

reine éprouver à dix-huit ans le renversement d'un royaume, et se voir errante, chercher quelque lieu où on veuille la recevoir; mais il est encore plus étonnant, madame, qu'elle soutienne l'état où elle est, avec la soumission et le courage que vous me mandez : serait-il possible que Dieu l'abandonnât. Cependant madame, il me paraît bien difficile de se flatter de quelque espérance; si vous perdez une bataille tout est perdu, et dans ce moment si vous ne la donnez pas, vous perdrez peut-être tout, un peu plus lentement. Dieu veuille inspirer le roi et M. Berwick! je soutiens toujours qu'il faut les laisser faire, et qu'on ne peut conduire de si loin, *nous ne l'avons que trop expérimenté.* Je ne puis m'empêcher de vous dire, sans que personne m'en ait chargé, que M. et madame d'Albe montrent ici un grand zèle pour les deux rois; ils sont aimés et estimés dans ce pays-ci, et disent de bon cœur Vive Philippe V et la reine! dont elle conte des merveilles. Mesdames Royales sont à Oneille et non à Gênes. Jusqu'ici, M. le duc d'Orléans mande de Turin que ce siège sera très-long encore; de sorte, madame, que je meurs de peur qu'on n'y perde bien des gens et par les armes, et par les maladies qui viendront bientôt. Quelle cruauté que la guerre, et de voir tous ces princes se persécuter les uns les autres, et faire périr tant de gens! Je suis dans une grande tristesse et ne voyant rien que d'affreux. J'espérerais de votre côté, si nos troupes étaient en bon état quand elles joindront le roi; mais cela n'est guère vraisemblable.

M. le chevalier d'Espennes est un monstre, on ne peut l'appeler autrement. Je ferai connaître votre honnêteté pour M. le cardinal de Janson, que je dois entretenir à Marly. Le plus malheureux de tous les hommes, madame, est le maréchal de Villeroi; il refuse la seule consolation qu'il pourrait avoir par les bontés du roi, qui ne sont pas changées pour lui : il ne pouvait se dispenser de faire ce qu'il a fait, et vous l'auriez conseillé si vous eussiez été ici. Je suis si accablée de chagrins, que je sens un peu moins cette aventure que je n'aurais fait en autre temps; cependant je suis fâchée du parti d'aigreur et de sécheresse que le maréchal prend avec ses véritables amis. Plût à Dieu, madame, que vous fussiez bien paisible dans les royaumes d'Italie! il n'y a que Dieu qui connaisse le dénouement de toutes ces malheureuses affaires. Je crois, madame, que vous souffrez beaucoup; mais je ne saurais croire que vous voulussiez que cette reine qui vous aime si tendrement fût seule à Burgos. Je vis l'autre jour M. de Cailus qui me demanda comment notre cour était contente de vous, et qu'on faisait courir des bruits à Paris que vous étiez plus mal que jamais; que ces bruits donnaient de l'inquiétude à M. le duc de Noirmoutier, à qui vous écriviez fort peu. Je lui dis, madame, ce que j'en savais, et combien je le sais sûrement, et je le chargeai d'en rendre compte à M. votre frère. J'admire la rage et l'inutilité de ces diseurs de nouvelles; mais, madame, nous avons présentement d'autres croix à porter.





Le roi est en parfaite santé; notre princesse est moins incommodée qu'à sa première grossesse: que je suis fâchée que votre reine ne soit pas dans le même état! les Castillans en seraient encore plus affectionnés. Je vous estime, madame, au-delà de toutes les expressions, je vous aime tendrement et je ne puis vous le dire aujourd'hui avec un autre tour ni aussi respectueusement que je le devrais.

## LETTRE VIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 1er août 1706.

Une fluxion sur les yeux m'empêchera, madame, de vous écrire de ma main; je le fais quand je puis, et j'écris d'assez longues lettres pour craindre de vous importuner, si je n'avais une grande confiance dans votre bonté pour moi. En arrivant hier à Versailles, j'entendis lire une lettre de M. le maréchal de Berwick, qui me fit un peu respirer sur l'Espagne: je le vois plein d'assurance de battre les Portugais; mais vous me faites un détail, madame, qui est encore bien plus agréable, et qui fait tout espérer si vous pouvez entrer dans Madrid.

La France se sentira long-temps de l'affaire de

Flandre, et je ne suis point étonnée qu'elle ait abattu les Castillans : une telle vérité, jointe à toutes les suppositions des ennemis, est bien propre à abattre tous les peuples, et en vérité, madame, je ne vois que notre roi qui n'en soit point accablé. M. de Vendôme arriva hier, assurant fort que l'on prendra Turin, et que le prince Eugène ne pourra le secourir; cependant il a déja bien fait du chemin. On croyait ici qu'il y aurait une affaire générale : M. de Vendôme prétend que non, et que la situation du pays ne le permet pas. Je ne pousse pas sa confiance si loin sur les affaires de Flandre, et je ne suis point étonnée qu'il les trouve encore plus mauvaises qu'il ne se l'était figuré; il sera aujourd'hui et demain à la cour, et partira mardi pour s'en aller en Flandre. Jugez, madame, de la figure de M. de Villeroi en lui remettant entre les mains le commandement, on ne peut pas dire d'une armée, car il n'y en a plus; toute l'infanterie est distribuée dans les places que les ennemis menacent toutes, et il ne reste que quelque cavalerie séparée, mais facile à rassembler. Je ne comprends point M. le maréchal de Villeroi; il porte sa grande douleur sans dire une parole, et il paraît occupé des petites circonstances et de l'espérance de se justifier : nous le verrons, selon toutes les apparences, à la fin de la semaine; son abord me fait déja mourir de peur; je crois devoir lui envoyer votre lettre; et qu'il sera moins aigri contre vous : il parait l'être contre tout ce qui est ici.

Il règne une rage contre les généraux dès qu'ils essuient le moindre malheur; on s'est déchaîné à Paris et à la cour contre M. le maréchal de Tessé, et je sais parfaitement, madame, qu'il n'a aucun tort dans l'affaire de Barcelone : le roi l'a fort bien traité, et je lui ferai savoir vos soins obligeants pour le justifier.

Le maréchal de Villars est le plus à son aise : on prétend qu'il amasse beaucoup d'argent, et il n'a pas grand'chose à faire, car le prince de Bade est très-faible.

Je croyais, madame, que le malheur des affaires générales occupait assez tout le monde, pour que vos ennemis ne pensassent plus à vous ni à votre ambassadeur; cependant j'apprends, (et assurément des derniers) qu'ils font courir le bruit dans Paris que vous êtes très-mal avec le roi; que nous sommes tous revenus de l'idée que nous avions de vous; que M. Amelot est un fou qui écrit des lettres, et fait des harangues ridicules qui sont entre les mains de tout le monde. Quelque mépris que j'aie pour ces discours, je ne puis m'empêcher de m'en mettre en colère et de quereller tous ceux qui les écoutent de sang-froid. Je vous réponds bien, madame, qu'il n'y a pas un mot de fondement là-dessus, et qu'on ne cesse pas d'être sur vos louanges et parfaitement content de tout ce que vous faites. Vous connaissez ma sincérité, et il est vrai que je serais incapable de vous dire ce que je vous ai dit, si j'avais vu le moindre ombrage depuis que vous êtes partie : je

crois bien qu'on aurait de la peine à vous accuser devant moi, car je suis fort déclarée votre admiratrice et celle de notre ambassadeur.

J'ai bien de la peine, madame, à m'égayer sur votre logement, et je plains bien toutes les commodités dont nous sommes environnées, quand je me figure une table de sapin qui sert à toute sorte d'usages. La reine est admirable d'en rire; et votre humeur, madame, est bien douce et bien aimable de s'accommoder d'un tel logement, après avoir habité les plus beaux palais de Rome. L'espérance de vous voir retourner à Madrid me console un peu.

Vous m'avez fait très-grand plaisir, madame, de m'envoyer la lettre de la ville de Séville; pour celle de M. le chevalier d'Espennes, je me flatte que ce n'est qu'une copie, car j'aurais de l'horreur d'en toucher l'original.

Nous sommes dans une assez triste attente d'une descente en France : le soin qu'ont pris les ennemis d'embarquer beaucoup de régiments de réfugiés, et d'avoir mis à leur tête M. l'abbé de la Bourlie, autre monstre de notre siècle, ne laisse pas lieu de douter que ce soit pour nous, dans l'espérance qu'il leur a donnée que tous les nouveaux convertis se révolteront dès qu'ils auront mis pied à terre; beaucoup de gens soutiennent que les descentes dans nos ports sont très-difficiles : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne nous fait partir pour Fontainebleau le 30

de ce mois pour en revenir plus tôt, afin qu'elle puisse garder son lit au terme qu'elle en eut besoin à sa première grossesse; nous partirons de Meudon, pour qu'elle puisse s'embarquer à Paris et aller coucher à Corbeil, pour être le lendemain à Fontainebleau. Le roi, ne pouvant l'avoir avec lui, ira tout seul, et dans le même jour les princesses iront chacune de leur côté; et toute vieille que je suis, j'irai aussi en un jour, avec mesdames d'Angeau et d'Heuricourt. Notre princesse se fait un grand plaisir de ce voyage, et de mener toutes les dames avec elle. Il est bien sûr que, sans dépenses nouvelles, elle aura un bateau magnifique suivi de plusieurs autres, pour porter tous les repas et tous les jeux dont elle aura envie; mais elle n'y portera guère de joie; car il ne se passe guère de jours qu'elle ne répande quelques larmes sur l'état de la reine, de Madame Royale, et des princes ses frères; je trouve que la tendresse qu'elle avait pour M. son père diminue un peu.

Il ne faut pas finir ma lettre, madame, sans vous dire que le roi est en parfaite santé, et que, plus on le voit de près, plus il est grand. Je lui dirai tout ce que vous me mandez pour lui, dont je suis assurée qu'il sera flatté, car votre estime ne doit pas être indifférente. Je suis, madame, au-delà de toute expression, votre très-humble et très-obéissante servante.

# LETTRE IX.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 août 1706.

Nous sommes dans l'espérance du gain d'une bataille, et dans une grande impatience d'en recevoir la nouvelle. Votre dernière lettre, madame, me fait transir en me disant qu'il y va de la couronne et de la vie du roi d'Espagne, et votre reine en a écrit une à Madame sa sœur, qui m'a bien attendrie par la pitié dont elle est remplie. En vérité, nous ne vivons pas dans une telle agitation et nous en avons pour quatre à cinq jours. M. le maréchal de Villeroi arriva hier au soir, et vit le roi dans ma chambre; il n'y avait que M. le duc de Bourgogne et moi, mais nous n'entendîmes pas la conversation. L'entrevue fut triste et remplie de marques de bonté de la part du roi; il m'amena le maréchal de Villeroi, un moment, où j'étais. Notre princesse n'y étant plus, il m'a fait demander de me voir ici : je l'attends. Il a vu M. de Vendôme sur le chemin, et a voulu le voir; il n'a nulle aigreur contre lui; il n'est pas de même sur M. de Chamillard. Il s'en va à Paris pour trois ou quatre jours, et reviendra prendre le bâton et faire à son ordinaire; je crains qu'il n'essuie

bien des désagréments de la part des courtisans dont il n'a pas lieu d'être content.

M. de Vendôme nous a fort rassurés sur les affaires d'Italie; il prétend que Turin ne sera point secouru, et qu'il sera pris au commencement de septembre. Nous avons toujours de l'inquiétude sur la flotte qui n'est pas encore partie. La tranchée n'était pas encore devant Menin le 4 de ce mois. Notre armée se rassemble : Dieu veuille la protéger! Il est vrai, madame, que le roi aurait grand besoin de recevoir quelque bonne nouvelle; il serait bien sensible à la gloire de son petit-fils, et à son retour à Madrid : la satisfaction de la reine ne sera point indifférente; je ne saurais croire que Dieu ne se déclare pour eux; on n'a cessé de prier ici pour leurs intérêts depuis le jour de Saint-Jacques qu'on commença des prières particulières à Saint-Cyr.

Du 8 août.

Je vis hier M. le maréchal de Villeroi très-affligé, mais très-sensible aux bontés qu'il a trouvées dans le roi; il est aigri contre bien des gens, et je crains qu'il n'y en ait qui se mêlent entre les uns et les autres pour en aigrir davantage. On me dit hier au soir que la flotte anglaise ne doit se mettre en mer que le 10, et que la tranchée est ouverte devant Menin du 5 de ce mois. Dieu veuille, madame, vous conduire à Madrid et vous donner du repos! Personne ne vous est, madame, plus tendrement dévoué que je le suis pour toute ma vie.

# LETTRE X.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 14 août 1706.

Avant que de répondre à vos deux dernières lettres, madame, il faut vous dire un mot de la joie que nous avons eue des dernières nouvelles d'Espagne; j'ai été ravie d'en voir au roi et à mademoiselle la duchesse de Bourgogne, qui a été bien sensible à vous savoir en état de retourner à Madrid quand il vous plaira.

Vous me faites plaisir de me permettre d'aimer les Castillans, et nous nous en faisons un grand de penser à leurs transports quand ils vous reverront. Ce commencement de prospérité nous rend encore plus impatients d'en apprendre les suites. C'est un bonheur que les Portugais ne puissent entrer dans leur pays; mais ils iront rejoindre et augmenter les troupes de l'Archiduc, que je voudrais qui fût enfermé dans Barcelone, n'osant pas en espérer davantage.

Tout Paris et toute la cour ont été ravis de pouvoir respirer: vous savez, madame, que les Français passent fort vite d'une extrémité à l'autre. On croit que tout ira bien en Flandre depuis qu'on y a vu arriver M. de Vendôme; il ne saurait pour-

tant empêcher qu'on ne prenne Menin, et Dieu veuille que ce ne soit pas assez tôt pour que les ennemis aient le temps de faire un autre siége.

On ne paraît plus douter de la prise de Turin vers la fin de ce mois; il faudrait, pour le secourir, que M. le prince Eugène battît M. le duc d'Orléans, et j'espère que Dieu ne le permettra pas.

M. de Pontchartrain m'a mandé qu'il avait reçu tout ce que vous lui aviez écrit que vous lui enverriez, qu'il les a mis même dans son paquet; je les lui ai envoyés sans lui dire que je les avais déja vus; il m'écrit sur cela, madame, avec beaucoup de zèle et de respect pour vous. Il n'y aura que les malhonnêtes gens qui feront semblant d'ajouter quelque foi aux folies de M. le chevalier d'Espennes.

Je n'ai point encore la réponse de M. Fagon et de M. Maréchal; ils me la font espérer pour demain.

M. et madame d'Albe sont transportés de joie, quoique avec des manières bien différentes. Madame la duchesse d'Albe était chez M. Chamillard quand le courrier d'Espagne arriva; elle en sortit pour courir chez le roi; on la trouva à genoux dans la galerie sans savoir ce qu'elle faisait. Je l'avais vue chez moi la veille, et je vous assure, madame, qu'elle parle d'une manière dont je suis très-contente, étant pourtant assez difficile à contenter sur les personnes dont il s'agit.

Vous gâtez tout, madame, en me faisant des excuses après m'avoir donné des commissions;

oui, assurément je vous en passerais bien d'autres, et il n'y a point d'usage où vous ne me puissiez mettre et dont je ne me trouve très-honorée. En relisant votre lettre du 6, madame, je trouve que vous vous plaignez d'avoir à rendre compte de votre conduite par rapport à M. le chevalier d'Espennes : il me semble, madame, que vous n'y répondez que parce que vous le voulez, et que la malice la plus noire ne peut trouver à redire à tout ce que vous faites. Au reste, madame, il faut que je profite du moment de joie que les nouvelles d'Espagne m'ont donné pour vous apprendre un avis que l'on m'a donné par rapport à vous. Une personne me dit, il y a quelques jours, que ceux qui voulaient rompre l'intelligence et le commerce dont vous m'honorez étaient bien fâchés de me voir professer si hautement l'estime et la considération que j'ai pour vous, je n'ose dire la tendresse, et je vous assure que je vas pourtant jusque là; cette personne m'apprit le dernier discours qu'on avait fait, que vous trouverez sensé et vraisemblable : on prétend, madame, que ma simplicité ne voit pas que votre dessein est de ramener le roi et la reine d'Espagne en France, où vous prendrez ma place auprès du roi, soit en me brouillant à la cour, ou en m'empoisonnant, ou en attendant ma mort, qui ne peut pas être bien éloignée. Voilà ce qui s'appelle avoir des vues. Voudrez-vous, madame, vous justifier avec moi là-dessus?

Madame de Cailus est fort vive sur ce qui vous

regarde, je lui dois ce témoignage auprès de vous.

Le maréchal de Villeroi doit prendre le bâton aujourd'hui et faire à son ordinaire.

Du 15 août.

Voilà, madame, la réponse de nos médecins et chirurgiens; je n'ai appris rien de nouveau hier au soir à Versailles. Je suis à vous, madame, pour toute ma vie.

---

## LETTRE XI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 août 1706.

Menin ne peut pas durer encore long-temps, et on verra ce que M. de Marlborough voudra faire. Je crains fort la confiance de M. de Vendôme. Le prince Eugène marche au secours de Turin, et le duc d'Orléans le suit, et M. de la Feuillade prétend qu'il n'y a rien à craindre; mais vous savez, madame, que rien ne peut me rassurer.

Nous reçûmes hier des nouvelles du roi d'Espagne : l'archiduc a joint et fortifié vos ennemis. Autre sujet de craindre, au moins pour moi : on dit que la flotte doit mettre à la voile le 19 de ce mois; ma frayeur sur ce sujet l'emporte sur toutes les

autres; les avis disent qu'elle va en Poitou ou en Guyenne.

J'attends aujourd'hui M. Orry qui me veut voir, que je ne voulais point voir, et que M. le Maréchal de Villeroi me force à voir en me menaçant de vous, madame: il y a peu de choses que je refuse à votre nom.

Je vois bien, par les discours qui me sont revenus de Paris, que vos ennemis ne se tiennent pas dans le silence que je pensais. On y exagère fort la haine des Espagnols pour Orry, et le tort que vous avez de le soutenir.

Qu'il y a long-temps, madame, que nous n'avons reçu de vos nouvelles. On prend intérêt ici à ce qui vous regarde depuis l'établissement paisible du roi et de la reine jusqu'à votre séjour à Burgos, d'où on voudrait vous savoir partie pour Madrid. Le roi est en parfaite santé, et madame la duchesse de Bourgogne aussi: nous avons lieu d'espérer un heureux accouchement. Je n'ai point l'honneur d'écrire à la reine, et vous voyez bien, madame, par cette lettre ici, que je n'ai rien à mander, ne croyant pas avoir besoin de vous assurer que je vous suis sincèrement attachée.

---

## LETTRE XII.

### A LA MÊME.

Meudon, le 29 août 1706.

Rien n'est si touchant, madame, que ce que vous me faites l'honneur de me mander des Castillans; la harangue de votre bon curé m'a fait pleurer aussi bien que vous: que ne donnerais-je pas pour voir ces pauvres gens en repos avec leur roi, et qu'il voulût bien leur marquer qu'il est content de leur fidélité! On dit que la flotte a mis à la voile le 22, mais il n'y a rien de bien assuré; on prétend qu'elle n'a que 8,000 hommes, et qu'on en laisse un pareil nombre pour les aller rejoindre si leur première tentative réussit. On assure que personne parmi eux ne sait leur dessein; les soins d'embarquer les nouveaux convertis et M. de la Bourlie me font croire que c'est pour nous, et je ne sais que craindre, quoi qu'ils fassent, car s'ils vont à Cadix, ou fortifier vos ennemis, vous vous trouveriez encore dans de fâcheux états. Nous attendons avec impatience des nouvelles d'Italie; le siége de Turin tire en longueur, je viens d'entretenir un officier qui vient de Flandre, il prétend que Turin ne sera point secouru, et dit des merveilles de M. le duc d'Orléans.

Ne soyez point en peine des discours, je vous

en supplie; je grondai M. de Torcy il y a quelques jours sur ce qu'il jugeait, par une lettre de M. l'ambassadeur, qu'on se mêlera encore du détail des charges et des gouvernements à donner; il me répondit qu'on mandait à M. Amelot les avis qu'on recevait, mais qu'on ne décidait sur rien que par son avis, et qu'on avait cru devoir lui dire ce qu'on avait su d'un officier qu'on voulait mettre dans une place importante. Le roi est parfaitement content de lui et de vous, madame; je ne vous le dirais pas si je ne le savais sûrement.

Vous avez bien jugé sur Menin, madame: on ne peut résister à l'effroyable artillerie des ennemis. On prétend que Caraman ne pouvait faire que ce qu'il a fait, à moins de perdre la garnison; la capitulation est plus avantageuse que quelques jours de résistance de plus.

J'ai eu l'honneur de vous répondre sur le chevalier d'Espennes; j'ai lu au roi, madame, ce que vous me mandez sur le marquis de Léganez. M. Orry m'est venu voir à Saint-Cyr; nous parlâmes de vous avec plaisir, madame; il vous dira sans doute ce qu'il conta de M. le duc d'Albe: ces gens-là sont fort estimés ici par leur fidélité pour leur roi, et par un procédé fort noble en tout. Il y a quelque désordre, madame, dans votre lettre; je ne sais s'il y a eu quelques pages oubliées en faisant le paquet, mais il n'y a pas de suite, cela n'était jamais arrivé.

Le roi alla hier aux Invalides, sans autre dessein que de faire plaisir à M. Mansard, qui a fini cet ou-

vrage, cependant ce fut un beau spectacle. Le roi, suivi de la famille royale et de toute la cour, entrant dans le plus beau lieu du monde, au milieu de tous les soldats; une musique mêlée de trompettes et de cimbales; M. le cardinal de Noailles disant la messe : je n'ai pas de peine à croire que cela était très-beau; car vous croyez bien, madame, que je n'y étais pas; notre chère princesse était restée ici seule, se conservant pour le voyage de Fontainebleau. Elle a une conduite plus sage qu'on ne pourrait l'espérer de son âge, et d'autant plus sage, qu'elle aime beaucoup à voir tout ce qui se fait. Dans ce moment, le voyage de Fontainebleau vient de se rompre pour madame la duchesse de Bourgogne : celui qui doit l'accoucher trouve que son enfant est placé de façon qu'on hasarderait beaucoup en la transportant; sur cela le roi prend le parti de n'y point aller présentement. Monseigneur part mardi avec madame la princesse de Conti, et nous nous en retournons à Versailles.

Je ne saurais croire, madame, que vous puissiez penser que vos lettres m'ennuient; elles ne sauraient jamais être assez longues pour moi, pourvu qu'elles ne vous fatiguent pas; n'ayez donc jamais d'autre règle quand vous me ferez l'honneur de m'écrire; conservez-vous de préférence à tout, et croyez mon attachement pour vous assez solide pour n'avoir pas besoin d'être excité par de nouvelles marques de votre bonté pour moi. Ceci répond à la dernière lettre que je viens de rece-

voir de vous du 19. Il revient peu de choses ici des discours de vos ennemis; mais je vous assure, madame, qu'ils sont hors d'état de vous nuire. M. de Torcy m'a fait voir ce matin, en m'apportant les dépêches de M. Amelot, un article de remercîments de la confiance qu'on a en lui, et de la satisfaction qu'on a de toute sa conduite : ce ministre voit avec quelle vivacité et quel soin je suis les affaires d'Espagne; ce que je vous dis, madame, bien moins pour le faire valoir auprès de vous, que pour vous mettre l'esprit en repos. Je vous conjure, et votre ambassadeur, de vous fier à moi; car quelque dupe que je sois, il n'est pas possible que j'ignore ce que le roi pense sur vous. Je me servirai, dès que je le pourrai, de l'avis que vous me donnez de faire quelque chose pour M. Amelot quand l'occasion s'en présentera.

Je vous ai dit tout ce que j'ai su sur Turin; je consulterai le roi sur l'altesse sérénissime de madame la duchesse du Maine, et ferai rendre l'autre à M. le maréchal de Tessé.

Le subit changement du voyage de Fontainebleau a mis ma chambre dans une si grande vivacité, que je ne sais ce que je fais, ni ce que je dis; j'avais cru pouvoir le soutenir en prenant mon sécrétaire; mais il n'y a plus moyen, et ma tête n'est plus en état d'avoir l'honneur d'écrire à la reine, ni de vous dire, madame, à quel point je suis à vous.

## LETTRE XIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 5 septembre 1706.

Quoique j'appréhende fort les batailles, madame, et surtout depuis nos malheurs, je suis fâchée de ce que M. le maréchal de Berwick ne peut attaquer les ennemis, et je suis persuadée que c'est chose impossible, parce que je ne saurais douter de sa bonne volonté: mais, madame, vos affaires vont bien tirer en longueur, et ce n'est pas le pis que nous en avons à craindre.

Nous sommes à peu près de même : rien ne se détermine ni pour la flotte ni pour Turin. M. d'Orléans et le prince Eugène y sont, nous attendons à tout moment une nouvelle bien importante de ce côté-là. Vous aurez su par M. Amelot qu'on envoie la reine douairière en France; cet ambassadeur n'est pas incapable de proposer un parti rigoureux; je souhaite de tout mon cœur qu'il se les conserve toujours avec vous, et que vous ne soyez jamais de différents sentiments. Celui qu'on prend sur Orry nous a surpris, mais il faut toujours se rapporter à ceux qui sont sur les lieux.

Quoique le maréchal de Villeroi soit en quartier, je ne l'en vois pas plus souvent; il me revient seu-

lement qu'on le trouve trop abattu quand il est triste, et trop insensible quand il est gai.

Je suis ravie, madame, que le premier avis que je vous ai donné vous ait fait rire, et notre grande reine aussi : plût à Dieu que nous n'eussions plus que de telles affaires à traîter! mais je voudrais bien que vous traitassiez de même tout ce qui vous revient de vos ennemis, qui ne méritent guère plus, ce me semble, d'attention. Je ne fais point de réponse à M. Amelot; je me contente de veiller sur tout ce qui le regarde; je ne pourrais que lui faire des compliments, et je me garde pour les choses nécessaires.

M. de Torcy a donné la lettre sérénissime, il a cru que cela se devait ainsi. J'ai vu M. le prince; il me parla beaucoup de vous; je lui confiai votre tyrannie sur moi à l'égard des étrangers, et que je vous trouvais trop sensible aux discours de vos ennemis : il m'a paru qu'il voulait vous écrire là-dessus. Ce n'est pas rire, madame, que d'être toujours dans l'inquiétude où je suis: le côté de Turin me paraît bien considérable, je ne comprends pas qu'il se prenne sans qu'on donne une bataille; et que ne devons-nous point craindre après tous les malheurs qui nous sont arrivés? M. d'Orléans serait tout propre à s'y faire tuer, il est brave comme un lion, et ne voit goutte.

La princesse d'Harcourt a perdu son fils en Italie; il est mort du pourpre et de la petite-vérole. Madame la princesse de Vaudemont en mande des merveilles et me paraît très-affligée. Tout ce

qui me revient de M. de Vaudemont marque un grand zèle pour nos deux rois. Je ne vous dis rien de madame la duchesse de Bourgogne, parce que j'ai l'honneur d'en mander des nouvelles à la reine. Je ne vons dis pas, madame, combien de fois nous parlons de vous et la joie qu'elle a de sentir une personne comme vous auprès de la reine, qui a tant besoin de conseil et de consolation; je ne saurais croire que vous voulussiez n'y pas être, quoi qu'il vous en puisse coûter. Je vous assure, madame, que vous auriez grand tort de vouloir vous défaire de moi, et que vous n'avez personne qui vous soit plus sincèrement attachée que je le suis.

Je rappelle souvent votre idée et cette aimable contenance qui me charmait à Marly. Conservez-vous cette tranquilité qui vous faisait passer de la conversation la plus importante avec le roi, au badinage de madame d'Audicourt dans mon cabinet? Je viens de relire une lettre de la reine, à laquelle je n'ai point répondu; c'est sur les mauvais offices qu'on veut vous rendre sur ce que vous n'êtes pas attachée aux deux rois; je vous assure, madame, que ces discours sont regardés comme ceux du Pont-Neuf.

# LETTRE XIV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 12 septembre 1706.

Quand vous vous donnez à cœur joie de m'écrire, madame, vous faites un très-grand plaisir au mien, surtout quand vos affaires vont un peu bien; il serait à désirer qu'elles ne tirassent pas en longueur, car je crains toujours la flotte pour vous, quoiqu'on vous assure que c'est nous qu'elle menace : à peine on comprend son retardement. Je crois que la reine douairière sera mieux en France qu'en Espagne; car, sans connaître son caractère particulier, il me semble qu'il est très-vraisemblable qu'elle soit dans l'intérêt de l'archiduc. Il n'y a guère d'apparence, madame, que nous ayons de bonnes nouvelles de Turin; la longueur du siége et les maladies ont affaibli notre armée, et M. le prince Eugène est bien près de M. le duc d'Orléans : mon Dieu madame, que tout ceci est long et qu'il est difficile de s'en bien tirer! M. le duc de Vendôme a pourtant une très-belle armée en Flandre, et pétille de faire quelque chose; mais le roi ne croit pas qu'il soit à propos de rien hasarder à la fin d'une campagne. Nous avons été bien surpris, madame, de voir le sieur Orry contre-

mandé, mais nous sommes rassurés quand nous voyons que cela s'est fait de concert avec vous; je serais bien affligée si vous pensiez autrement que votre ambassadeur, ou qu'il pensât autrement que vous; j'espère trouver de vos nouvelles ce soir en arrivant à Versailles. Le roi compte toujours de partir pour Fontainebleau le 23 de ce mois; il y va par complaisance pour monseigneur le Dauphin, et par charité pour les habitants de ce lieu-là, qui seront ruinés si on n'y va pas; la cour n'y sera pas si belle qu'à l'ordinaire, car notre princesse y brille beaucoup, et elle demeurera à Versailles avec une grande quantité de dames, de sorte que nous serons seuls et affligés d'être éloignés d'elle. Le roi en est encore plus fâché que je ne l'aurais cru, et n'y aurait point été sans les deux raisons que je vous marque. M. le duc de Bourgogne y viendra aussi; mais je doute qu'il soit trois semaines sans venir faire quelque tour à Versailles.

Oui, madame, je passe à votre reine le défaut de vous trop aimer, elle ne peut le pousser trop loin, et je vous suis bien obligée de me l'avoir confié. Certainement les deux Savoyardes feraient tourner la tête à nos princes si elles le voulaient. Je plains bien le roi d'Espagne d'être séparé de ce qu'il aime sans en être consolé par une bataille. Je ne mérite point par moi-même, madame, que vous ayez de l'amitié pour moi, mais en vérité j'en suis digne par la manière dont je suis pour vous.

## LETTRE XV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 septembre 1706.

Je conviens sans peine, madame, du mérite de nos deux princesses; il me semble qu'on ne jouit guère de tous les bonheurs à la fois, leur conduite est assurément surprenante : Dieu veuille les bénir! elles ont besoin de courage. Vous êtes bien affligée, madame, et vous connaissez encore plus que moi les suites de tant de disgraces. J'ai l'honneur de demander à la reine le détail de cette triste journée; les lettres que vous recevrez vous l'expliqueront bien mieux que moi. M. le duc d'Orléans est désespéré; on nous mande que sa blessure au poignet est très-dangereuse, mais que l'agitation de son esprit est son plus grand mal. Rien n'est égal à son état; si ses avis avaient été suivis, nous aurions, selon toutes les apparences, battu le prince Eugène qui était plus faible que nous; si après la perte de Turin nous eussions marché vers Milan et rejoint M. de Médavid, l'Italie n'était pas perdue, et par les partis qu'on a fait prendre à ce prince tout est perdu, à moins qu'il ne se fasse des miracles. Vous aurez su que M. de Médavid a défait le prince de Hesse; il

pourra se mettre dans les places du Milanais. Le roi a reçu cette nouvelle avec sa fermeté ordinaire, M. Chamillard est outré, je ne comprends pas qu'il puisse long-temps résister, il souffre par tant d'endroits; pour moi, madame, je ne soutiens de pareils ennuis que pour exercer ma patience qui se trouve souvent à bout. Il est très-prudent, madame, de ne pas s'exposer à sortir une seconde fois de Madrid; je ne vois jamais les extrémités où se trouve la reine sans penser à son état, si vous n'étiez auprès d'elle; mais je comprends qu'avec un tel secours tout lui doit être supportable. Je trouve aussi que le repos que vous goûteriez à Rome n'est pas comparable au bien de former le cœur et l'esprit d'une princesse qui fera toujours une grande figure dans le monde.

Quand je vous parle de M. et madame la duchesse d'Albe, je n'ai point d'autre vue que de vous instruire de ce qui se passe ici, et de rendre témoignage à la vérité; il ne m'ont jamais priée de leur rendre de bons offices, je n'ai rien à proposer pour eux, je ne dirai même rien au roi de ce que vous me faites l'honneur de m'écrire là-dessus, car je craindrais d'attirer quelque embarras; si vous leur voulez faire plaisir, madame, vous savez mieux que personne du monde ce qui est convenable. Voici ce que M. Orry m'a conté dans les visites qu'il me rendit ici croyant partir pour l'Espagne : ayant appris que le duc d'Albe avait envoyé vendre pour dix mille écus de vaisselle d'argent, il alla le trouver, et lui dit

qu'il ne lui offrait point d'argent sur celui qu'il portait au roi d'Espagne, étant trop nécessaire à ce prince, mais qu'il le priait de recevoir sur-le-champ mille louis, et ensuite jusqu'à la concurrence de quarante mille écus, qu'il saurait bien se faire rendre par S. M. C.; M. le Duc d'Albe lui répondit qu'il serait bien fâché de demander de l'argent au roi son maître dans un temps comme celui-ci, et qu'il lui en donnerait bien volontiers s'il en avait; que du reste il s'offensait qu'il lui en offrît du sien; que madame sa femme avait encore des pierreries, et que, quand elles seraient finies, ils vivraient de chocolat, dont ils avaient une provision pour deux ans.

Nous fûmes bien surpris de voir Orry contremandé, et j'eus grand peur que ce parti ne fût pas assez concerté avec vous; mais, madame, votre droiture, votre raison, votre douceur s'accordent à tout, et vous faites à chaque occasion ce qu'il y a de plus parfait.

Il y a une guerre déclarée entre M. le maréchal de Villeroi et M. Chamillard, qui m'afflige tout-à-fait; elle me paraît peu convenable à deux hommes si attachés au roi, je ne vois jusqu'ici aucune apparence de les adoucir.

Il est certain, madame, qu'il y avait un grand désordre dans la lettre que je reçus de vous à Meudon : mademoiselle d'Aumale, qui est mon secrétaire, et moi la lûmes et relûmes plusieurs fois; il y manquait quelques feuilles. Quoique je ne sois pas défiante naturellement, je regarde tou-

jours vos paquets, ils sont toujours très-bien cachetés; vous les mettez souvent dans celui de la reine, et je ne sais qui serait assez hardi pour ouvrir une lettre de la reine d'Espagne à la duchesse de Bourgogne.

Quelque appréhension que j'aie pour les batailles, j'en souhaiterais une en Espagne pour les raisons que vous m'avez marquées, mais je suis bien loin de voir mes vœux accomplis.

Nous commençons à ne plus craindre pour nous la flotte, mais nous la craignons pour vous. Vous me parlez de M. le duc d'Orléans d'une manière qui m'oblige de vous dire de ses nouvelles un peu en détail. Les héros dans les romans ne poussent pas la bravoure plus loin que ce qu'il a fait. Il a caché sa première blessure, il fallut céder à la seconde parce que son bras tomba; il supporta sa douleur avec le même courage, il se fit porter dans le dessein de marcher en avant. J'ai eu l'honneur de mander à la reine que son avis n'avait pas été suivi; il est inconsolable, et toute l'armée mande que sa vie est en danger par son affliction. Le roi lui a écrit les choses du monde les plus obligeantes; en vérité, il les mérite bien.

C'est parce que le maréchal de Villeroi est de quartier, qu'il ne me voit point, car il ne quitte le roi que lorsqu'il est dans ma chambre. Je comprends parfaitement, madame, que vous êtes tranquille à Burgos; je compte peu les lieux, et j'aimerais mieux être dans une cave avec vous, que dans une très-belle chambre avec des dames que

je vois d'ici; mais, pour les affaires, madame, il faut que la reine et vous y entriez toute votre vie. Le duc de Gramont m'a toujours paru, comme à vous, fort vif sur les affaires d'Espagne.

M. le cardinal de Noailles m'a dit que M. le cardinal de la Trémoille désire fort qu'on envoie un ambassadeur à Rome, et qu'il y trouve toutes les affaires fort difficiles; jugez, madame, si l'événement de Turin les rendra plus favorables; tous vos soins, madame, pour y fortifier notre parti répondent à votre zèle pour les deux rois.

M. le cardinal de Janson est bien heureux de n'avoir plus qu'à jouir de ses travaux; je suis ravie qu'il regarde son parent comme un monstre, car j'ai tant d'exemples de la force du sang, que je craignais qu'il ne devînt votre ennemi.

Je ferai tenir vos lettres, madame, ravie d'avoir de vos commissions. Je trouve le marquis de Flamarens bien heureux d'être quitte de la vie, et la reine bien louable des soins qu'elle en a pris, même après sa mort. Vous voyez bien, madame, que ma main s'est lassée, j'ai avec cela une assez grande migraine, et en vérité tant de chagrins, que je ne sais comment y résister. Je sens pourtant, en ce moment, qu'ils seraient adoucis si j'étais auprès de vous.

---

# LETTRE XVI.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 octobre 1706.

Vous aurez vu, madame, que j'avais raison de craindre pour Turin, et que la levée du siége aurait été un médiocre malheur en comparaison de tout ce qui s'y est passé. M. de Vendôme, qui avait voulu si ardemment cette entreprise, croit tout ce qu'il désire. Il est vrai, madame, que nos troupes étaient supérieures; et ce qui est surprenant, c'est qu'elles le sont encore; mais on a mal pris son parti en tout et partout; vous en êtes instruite, il ne faut plus parler du passé, mais tâcher de soutenir le présent, et d'espérer pour l'avenir que Dieu n'abandonnera pas nos deux rois. La blessure de M. le duc d'Orléans a été terrible, et le danger d'autant plus grand, qu'il ne se console point de son malheur. Madame dit hier au roi qu'elle lui devait son fils, par la lettre obligeante qu'il lui a écrite, et qui, effectivement, a fait changer la plaie du malade d'une façon sursurprenante. Tous ceux qui l'environnent, meurent d'envie de revenir à Paris, et se tiennent à Grenoble, ne pouvant être plus près; mais ce n'est pas là l'intention ni du roi, ni du prince; et il est bien sûr que, dès qu'il pourra se faire trans-

porter, il entrera en Piémont. Madame la duchesse d'Orléans me chargea hier de dire au roi qu'elle n'avait point voulu se faire tenir à quatre quand M. son mari était en pays éloigné, mais que, puisqu'il venait à Grenoble, elle demandait la permission d'aller auprès de lui. Elle a été louée et refusée; je crois que c'est tout ce qu'il y avait à faire.

Les Portugais seront punis tôt ou tard de la barbarie qu'ils ont exercée sur les religieux de Salamanque. La reine est admirable de sentir ces choses-là tout autrement que les grands n'ont accoutumé.

Je ne saurais entrer dans l'opposition que vous avez pour les affaires; la reine et vous, êtes propres à vous en mêler; mais ce qui m'inquiète sur Madrid est que les ennemis ne vous y laissent pas en repos.

Le 3 octobre.

Voici, madame, le sixième jour que je suis tourmentée de maux très-douloureux qui abrégent un peu ma lettre; j'ai vu dans celle de M. Ancelot que le roi est présentement à Madrid. En vérité, madame, vous et nous, menons une triste vie. Le roi et notre princesse se portent très-bien, et je suis toujours, madame, bien attachée à vous.

Toute notre cour est très-contente de M. l'électeur de Cologne, et je crois qu'il le sera aussi des traitements qu'on lui a faits. Il me voudrait voir, mais heureusement, madame, vous n'êtes pas ici.

# LETTRE XVII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 10 octobre 1706.

Je ne me souviens pas, madame, d'avoir passé aucun dimanche sans avoir l'honneur de vous écrire; il n'y a aucun malheur qui me fît éloigner de vous, et il me semble qu'en vous approchant de la manière dont je le puis, j'y trouve toujours du courage. Les intérêts du roi et de la reine d'Espagne ne me touchent guère moins que ceux de la France; et quoique j'y pense incessamment, je ne comprends pas comment tout cela pourra se démêler. Vous êtes à plaindre, madame, vous qui êtes bonne Française et bonne Espagnole. Après tout, c'est vous qui me consolez.

Je vous ai déja mandé que notre roi est toujours le même, soit pour la santé de son corps ou la tranquillité de son esprit et l'égalité de son humeur; mais, madame, je vois, par plus d'une expérience, que les mauvaises nouvelles qu'on nous dit le sont encore plus par la suite qu'on ne nous les mande d'abord. Notre armée, qui était supérieure, se trouve presque réduite à rien, par la quantité de malades et par les déserteurs, et encore plus par l'impatience de tous les officiers

pour revenir en France; il y a dans tout ce qui se passe depuis quelque temps des circonstances si affligeantes, qu'on se désespérerait si on ne regardait que ces circonstances, comme le fait, viennent d'une même main. C'est beaucoup si les royaumes de Naples et de Sicile demeurent fidèles à leur roi.

J'ai suivi, madame, exactement la conduite de M. le prince de Vaudemont, et combien il a été près d'être brouillé avec nos deux rois; ils sont bien malheureux, madame, de ne pouvoir se servir seuls, car ils sont souvent cruellement trompés. M. le maréchal de Villeroi a beaucoup contribué à faire connaître l'innocence de M. de Vaudemont; rien n'est égal à tout ce qu'il a fait, et à tout ce qu'il propose encore présentement pour ne point abandonner l'Italie. Vous saurez, madame, par des gens mieux instruits que moi, les partis qu'on prendra là-dessus. Je profiterai de ce que vous me dites, pour être encore plus sur mes gardes contre tout ce qu'on dit et ce qu'on écrit. Il ne nous revient rien, ni sur la reine, ni sur vous; on paraît toujours également content de votre ambassadeur, et vous pouvez compter, madame, que je veille sur tout ce qui vous regarde; il est vrai que je me déclare si fort pour être tout à vous, que peut-être ne me dirait-on pas ce qui se dit dans le monde; et je vous assure encore jusqu'aujourd'hui qu'il n'y a pas eu un nuage dans l'esprit du roi sur ce qui vous regarde, depuis que vous êtes partie. Je n'ai point l'honneur d'écrire

à la reine. Ma fièvre est revenue, et j'ai des maux de douleurs qui sont encore pis; mais, madame, tant que je vivrai, je vous serai parfaitement dévouée.

---

# LETTRE XVIII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 octobre 1706.

Monsieur le duc d'Orléans se porte fort bien, et nous attendons ses derniers avis pour rentrer en Italie ou non; il faudra qu'il y ait de grandes difficultés, s'il ne les surmonte pas. M. le prince Vaudemont n'oublie rien pour en faciliter les moyens. M. le duc de Savoie a été très-mal; les dernières nouvelles disent qu'il prend du quinquina, ce qui le fait croire hors de danger.

Je ne puis, madame, vous désirer le repos de Burgos, Dieu ne vous a pas donné tous les talents que vous avez, pour ne rien faire; je crois que vous ne serez pas moins bien reçue à Madrid, que le roi l'a été; Dieu veuille que vous n'en sortiez plus! Tout ce que vous pensez sur M. Orry, est d'une droiture peu commune dans les cours. Il est vrai, madame, que c'est un grand désagrément pour moi, que la haine qui paraît entre M. de Villeroi et M. de Chamillard; mais il n'est pas aisé

de faire entendre raison à des gens passionnés. Je ne saurais croire que le maréchal de Berwick n'ait pas eu de fortes raisons pour ne pas donner une bataille; à cela près, vos affaires ne me paraissent pas en mauvais état, pourvu que vos ennemis ne reçoivent pas de nouveaux secours. Je me souviens bien, madame, que vous m'adressâtes une lettre pour M. le maréchal de Tessé, dans le temps que nous étions à Meudon; madame la duchesse de Bourgogne se chargea de la lui faire tenir.

Mademoiselle d'Aumale a été élevée à Saint-Cyr; elle est de la même maison que la maréchale de Schomberg, qui aurait, je crois, trouvé bien mauvais de voir une fille de son nom auprès de moi: je le trouve aussi mauvais qu'elle; mais ne pouvant lui faire une fortune convenable à sa naissance, je lui fais passer une vie assez heureuse, et je crois être en droit de traiter les demoiselles de Saint-Cyr comme mes enfants; si celle-ci avait eu l'honneur de vous voir, elle serait bien sensible à tout ce que vous me mandez pour elle.

Vous avez grande raison, madame, de désirer un bon choix pour l'ambassadeur de Rome; il sera difficile de le trouver dans nos grands seigneurs. On proposa, il y a quelque temps, le duc de Saint-Simon et le marquis d'Antin; les jansénistes: à ce qu'on prétend, s'opposèrent au premier, et la cabale contraire, au dernier: je ne les soupçonnais pas du tout d'avoir aucune doctrine

particulière; mais on dit que je suis dupe en beaucoup de choses, et cela peut fort bien être, car je ne suis pas défiante. Nous avons ici, M. l'électeur de Cologne, dont toute la famille royale est charmée; je ne les ai jamais vus pour un étranger, comme pour celui-là; ils prétendent que c'est le prince du monde le moins embarrassé et le moins embarrassant, c'est à qui l'aura; le roi le mène à la chasse demain; il a marqué aussi beaucoup de goût dans tout ce qu'il a vu ici, et il donne le prix à la maison de Trianon et au jardin de Marly; il ne peut se taire sur le roi; il lui a dit à lui-même qu'il voudrait bien que tous ses ennemis le connussent tel qu'il est; tout ce qui nous revient sur cet article nous fait voir en effet qu'on a d'étranges idées du roi. L'électeur se dispose à partir demain pour retourner en Flandre, fort aise de ne point aller à Rome.

Mon dessein, madame, était d'avoir l'honneur d'écrire à la reine, mais je suis encore trop faible, et le moindre essai que je fais là-dessus me met toute en sueur. J'ai eu la fièvre et des douleurs vives depuis trois semaines, et cela, joint à l'état présent des affaires, n'accomode pas un naturel fort sensible et fort faible. La reine a raison de plaindre en particulier M. le duc d'Orléans; son déplaisir a fort augmenté son mal; la gangrène a été deux fois à sa plaie, et on voulait lui couper le bras; il reçut une lettre du roi qui fut un merveilleux baume, et depuis cela il a toujours été de mieux en mieux: il mérite assurément d'être consolé, et

je ne doute pas que votre reine y contribue en tout ce qui lui sera possible.

Je suis ravie, madame, de la confiance que la reine a eue en Dieu ; j'espère en effet qu'il n'abandonnera pas des princes si pieux, et dont la cause est aussi juste que leur vie est innocente; il me semble qu'une grossesse attacherait encore plus les peuples à L: M: . Pour me donner une idée agréable, du moins un moment, je me figure l'entrée de la reine à Madrid. On ne peut rien ajouter à ce que notre princesse prend de soin pour porter son enfant à bon port; elle se porte assez bien, mais sa tristesse est extrême; elle a de l'amitié pour M. son père, et un grand ressentiment contre lui; elle aime tendrement madame sa mère; elle prend un intérêt aussi vif aux affaires de l'Espagne qu'à celles de la France; elle aime le roi, et ne peut le voir un peu plus sérieux qu'à l'ordinaire, sans avoir les larmes aux yeux, et par une bonté excessive, elle s'intéresse à tous mes maux et à toutes mes peines; je voudrais pouvoir la consoler, et je l'afflige souvent. Cet état est bien terrible pour une personne de son âge, et qui, sans le dire, a, je crois, quelques inquiétudes sur son accouchement et sur la peur d'avoir une fille.

On dit, madame, que le pape envoie un jubilé à toute la chrétienté; il faut espérer que tant de prières seront favorables aux rois légitimes et protecteurs de la religion. Je n'allongerai point ma lettre pour vous rien dire de mes senti-

ments pour vous; il me semble que vous voyez tout ce que je pense, et c'est tout ce que l'admiration et l'inclination naturelle peuvent imaginer.

## LETTRE XIX.

### A LA MÊME.

Versailles, 24 octobre 1706.

Je suis fort aise, madame, au milieu de tous nos malheurs, de vous voir portée à la confiance en Dieu, et rien n'est plus beau ni plus consolant que tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire là dessus, il ne nous faut pas moins que des miracles; mais Dieu est tout puissant et notre cause est juste.

Il me paraît, madame, que M. le duc de Gramont ne vous épargne pas les mauvaises nouvelles, et que, si elles pouvaient être exagérées, il y parviendrait. Je ne sais point encore quel parti l'on prend sur l'Italie, il y a de grandes difficultés à y rentrer. Si la reine douairière d'Espagne juge des dames de la cour de France par madame la duchesse de Gramont, elle en aura une étrange opinion : je ne la connais point; on dit qu'elle n'est pas sans quelque sorte d'esprit, mais qu'elle

a des manières basses, hardies, et d'une personne qui n'a pas été élevée en bonne compagnie. Elle gouverne absolument et très-absolument M. son mari; elle aurait pu faire un bon personnage en le faisant bien vivre avec le duc et la duchesse de Guiche, qui se sont conduits dans ce fâcheux mariage avec une sagesse et un respect admirable; mais on prétend que cette femme veut ruiner cette maison-là, et elle le peut si elle le veut. Ainsi, madame, je ne crois pas que la famille de Noailles vît avec plaisir qu'elle fût fort bien avec vous; du reste, je voudrais bien n'être pas commise par ce que je vous dis.

Au reste, vous pouvez croire M. le duc de Gramont sur sa parole à l'égard de madame sa femme; il a bien montré qu'il se connaît en pareilles marchandises, et vous ne pouvez, madame, douter de son discernement.

Je vois avec grand plaisir, madame, la bonté et l'estime que vous avez pour M. le duc de Noailles; je le crois un très-honnête homme. Il viendra ici pour les mois de décembre et janvier.

La comparaison de la Perlis avec vous, madame, n'est pas tout-à-fait juste, il n'y a point de reine qui ne dût penser ce que la reine douairière vous a dit; mais, madame, elles ne seront pas assez heureuses pour trouver des personnes comme vous, elles sont encore plus rares que les reines. Je suis bien fâchée du malheur des grands de n'avoir près d'eux que des gens qui les sacrifient à leurs passions.

M. de Mursay est un brave homme, et très-affectionné au service; mais, madame, il ne mérite pas l'honneur que vous lui faites; il est à Turin, prisonnier.

Vous pouvez compter, madame, que je suis pour vous comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je ne prévois pas que je puisse jamais changer de sentiments; mais si cela arrivait, je vous assure, madame, que je vous le manderais avec les raisons que je croirais avoir; ne doutez donc jamais jusque là que je ne sois parfaitement à vous.

Permettez-moi de vous supplier d'assurer M. l'ambassadeur, que le roi est très-content de lui, et que pour moi, je l'admire tous les jours de plus en plus.

Les dernières nouvelles d'Espagne sont assez bonnes; mais, madame, nos bonheurs sont petits, et nos malheurs sont complets.

## LETTRE XX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 31 octobre 1706.

J'avais espéré, madame, que nous aurions appris hier au soir l'arrivée de la reine à Madrid; mais nous ne reçûmes aucune nouvelle d'Espagne qui soit venue à ma connaissance. Il y en aura moins partout présentement; les armées de Flandre vont

se séparer, et tous nos officiers revenir; il serait à désirer qu'ils en eussent un peu moins d'envie; tout le monde est las de la guerre, et les hommes souhaitent autant la paix que les femmes; il est difficile qu'elle se fasse à notre satisfaction, à moins que Dieu, qui peut en un moment changer notre situation, ne s'en mêle. On me dit, il y a quelques jours, madame, que vous reveniez incessamment, parce que le roi d'Espagne à mandé a la reine de se bien garder de vous mener à Madrid. Je n'ai point encore compris quelle vengeance il y a en faisant courir des bruits qui se détruisent avant d'être établis; mais ces gens-là pensent autrement, ils veulent plus de mal à la reine qu'à vous, madame, quand ils désirent si fort que vous quittiez l'Espagne. Nous aurons ici le duc de Noailles à la fin du mois; je lui ferai grand plaisir quand je lui dirai l'estime dont vous l'honorez; il y a long-temps que je n'ai vu madame sa mère, elle est toujours à Paris pour madame la duchesse de Guiche, qui est pourtant accouchée. Enfin, madame, notre princesse avance vers son terme, elle va entrer dans son huitième mois, et par sa bonne conduite elle est en état d'être encore debout, de voir le roi et de souper avec lui; elle se couche quelques heures l'après-dinée, et a renoncé à Marly. Nous y allons mercredi pour la Saint-Hubert; je crois qu'après cela nous n'y retournerons guère; car le roi a de la peine à se passer de madame la duchesse de Bourgogne, et à la laisser seule; quand à moi, madame, dont votre bonté veut entendre

parler, je sèche de tristesse et suis un fantôme qu'on traîne partout, de lit en lit, et de niche en niche; j'ai été assez malade, ensuite j'ai eu quatre ou cinq jours d'une parfaite santé; il y en a deux que la fièvre m'a reprise, je me suis engagée à vous écrire de ma main, ne voulant vous dire qu'un mot; mais j'ai peine à finir avec vous, madame, que je respecte, honore, et aime au-delà des expressions de notre langue.

---

## LETTRE XXI.

### A LA MÊME.

Versailles, le 7 novembre 1706.

Quoique je n'aie plus de matières agréables à traiter avec vous, madame, j'ai de la peine de ne plus recevoir de vos lettres; voici deux ordinaires passés sans en avoir; je n'ai jamais suivi aucun commerce avec tant de soin, aussi n'en ai-je jamais eu d'aussi honorable et de si agréable. Vos lettres me communiquent quelque chose de vous; j'y trouve ce courage qui soutient tout, sans s'abattre, et cette douceur d'humeur qui fait que vous ne regardez rien tristement et âprement. Enfin, madame, je me trouve toujours mieux quand j'en ai reçu, et il n'y en a point que je ne

relise plusieurs fois. Que votre aimable reine est heureuse dans ses disgraces de vous avoir pour lui aider à les supporter, et que vos ennemis lui désirent de mal quand ils vous veulent éloigner d'elle! Nos officiers de Flandre arrivent tous les jours; mais nous n'aurons pas sitôt M. de Vendôme. M. le duc d'Orléans va revenir; tout cela ne fait que renouveler nos déplaisirs et les leurs.

La duchesse de Duras est accouchée aujourd'hui en deux heures, je souhaiterais la même facilité à notre princesse, pourvu que ce ne soit pas une fille; je n'ai presque plus le courage de rien désirer, car il me semble que nous ne savons guère ce qu'il nous faut. En quelque humeur que je sois, madame, je suis toujours également à vous. Comme je ne doute pas qu'on ne mande toutes les nouvelles à M. l'ambassadeur, je ne vous en dis point, et je crois que vous les savez souvent mieux que moi.

## LETTRE XXII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 14 novembre 1706.

J'ai l'honneur d'écrire ce mot, madame, afin qu'il ne se passe pas d'occasion que vous ne re-

ceviez de mes nouvelles, car je garde mes lettres pour le courrier de M. Amelot, qui arrivera plus tôt qu'à l'ordinaire; c'est ce qui fait que madame la duchesse de Bourgogne n'écrit point par celui-ci; elle est en bonne santé aussi-bien que toutes les personnes auxquelles vous vous intéressez.

Saint-Cyr, le 14 novembre 1706.

J'ai à répondre, madame, à trois de vos lettres, la première est de Rosas, du 26 octobre; je suis encore faible de trois jours de fièvre que j'ai eue, et qui revient à cette heure tous les quinze jours. Mademoiselle d'Aumale est malade; mais je ne manque pas ici de secrétaire, et je vous réponds de celui-ci comme de l'autre.

J'ai pris une grande part à la joie de la reine, elle a grand besoin que Dieu en mêle quelquefois à son état, qui jusqu'ici me paraît malheureux; le vôtre, madame, ne me paraît digne d'envie que dans les services que vous rendez continuellement à une princesse qui mérite toute la tendresse que vous avez pour elle.

Le Panthéon et Saint-Denis sont des lieux bien propres à de sérieuses réflexions: la pauvre reine Louise a encore mieux fait de mourir que de vivre.

Il me paraît que tout le monde approuve que vous ne rappeliez pas toutes les ménines, elles sont moins nécessaires au roi que les troupes, et il fallait une conjoncture comme celle-ci pour s'en

défaire. Je ne doute pas que les grands ne s'en plaignent : les retranchements sont approuvés en général ; mais aucun particulier ne veut que le retranchement tombe sur lui. Comme je ne perds jamais vos intérêts de vue, je suis ravie que vous n'ayez plus trois cents femmes à gouverner.

Je crois, comme vous, madame, que votre sang et le mien sont souvent échauffés ; mais quoi qu'il m'en coûte, je me trouve bien honorée que vous me mettiez avec vous.

Passons à celle datée de Madrid, le 27 octobre.

L'affection des Castillans me donne une grande tendresse pour eux ; mais rien ne peut me réjouir que la paix ne soit faite, et il pourrait même bien arriver que la paix ne me réjouirait pas ; il n'y a jusqu'ici aucune apparence, nos ennemis communs sont enflés de leur bonheur. Dieu les en punira peut-être, il n'y a plus qu'en Espagne que nos affaires aillent bien ; j'ai toujours au fond du cœur que Dieu protégera l'innocence et la piété de L. M. C.

On dit que M. le duc de Savoie et le prince Eugène sont forts brouillés sur ce que l'empereur ne tient pas toutes les paroles qu'il avait données à S. A. R. ; je voudrais qu'elle ouvrît les yeux pour reconnaître ses véritables intérêts.

Je vous assure, madame, que je n'ai eu aucun dessein en vous disant du bien de M. le duc et de madame la duchesse d'Albe ; quand je désirerai quelque chose de vous, je vous le dirai bien franchement, cependant je suis très-aise du bien que le roi d'Es-

pagne leur fait. Je ne leur en ai pas encore fait mon compliment. Vous savez peut-être présentement qu'on ne peut rentrer en Italie qu'au printemps, nous y serions encore si les officiers avaient été d'aussi bonne volonté que le général.

Je l'ai vu, ce général, bien affligé de son malheur et bien ardent pour s'en acquitter à l'avenir; sa santé est bonne; mais il aura un doigt ou deux de la main gauche estropiés.

Voici pour votre lettre de Madrid, du 3 novembre.

J'admire le temps que vous trouvez pour m'écrire dans l'accablement d'affaires ou vous êtes; je vous conjure de ne vous faire jamais de violence pour me donner le plaisir de recevoir de vos lettres, je préfère votre repos aux consolations qu'elles me donnent. Pourquoi vos courtisans sont-ils tristes? Est-ce qu'ils sont fâchés de vous revoir? je leur en saurais bien mauvais gré.

Quand j'aurais voulu voir M. l'électeur de Cologne, je ne l'aurais pu; car j'étais bien malade dans le temps qu'il était ici; mais je vous avoue que, quand je l'aurais pu, je ne l'aurais pas voulu. Je deviens insensible à l'estime, et il me semble qu'il n'est pas temps pour moi de faire des connaissances nouvelles. Je sens pourtant bien, madame, que je ne vous aurais point résisté; mais j'en aurais été bien récompensée par le plaisir de vous voir, qui adoucirait mes peines en bien des choses.

J'ai lu au roi toutes les louanges que vous lui

donnez dans votre lettre, et la copie de celle que vous écrivez à M. Orry; votre franchise et votre droiture ne sauraient être assez admirées; le roi en est aussi touché que je puis le désirer, et je vous assure, madame, que c'est tout dire.

Dieu veuille que M. le prince de Vendôme ne se flatte pas quand il mande au roi d'Espagne qu'il rentrera bientôt dans le Milanais! nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Il y a quelques jours que j'eus une conversation sur votre sujet avec madame la duchesse de Bourgogne, à propos des bruits qu'on fait courir de temps en temps, que vous êtes brouillée tantôt en Espagne, tantôt en France; je suis ravie des sentiments que je lui trouvai pour vous, car non-seulement elle vous croit, madame, un mérite extraordinaire, mais elle vous trouve fort aimable, et vous aime véritablement.

Je ne vous désire point, madame, tout le travail que vous avez; mais il est inséparable de votre place, et il serait dommage que vous vous reposassiez; j'y consentirais pourtant, si votre aimable reine n'en souffrait pas.

Je saurai ce soir, en arrivant à Versailles, si le courrier de M. Amelot sera parti; en ce cas-là, il faudra bien que j'envoie ma lettre par M. de Torcy; auriez-vous quelques raisons de vous en défier? je ne le crois pas. Je suis à vous, madame, comme à moi-même, et je serais affligée si je n'étais pas une de ces trois personnes dont vous parlez à M. Orry comme de celles sur qui vous comptez.

Versailles, le 14.

*P. S.* Le courrier de M. Amelot n'est point parti; je lui donnerai mes lettres, puisqu'il arrivera avant l'ordinaire, quoiqu'il ne parte pas sitôt. Je viens encore de parler au roi sur les dames du palais congédiées; il trouve toutes vos raisons fort bonnes, madame.

---

## LETTRE XXIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 21 novembre 1706.

Nous n'avons point de vos nouvelles cette fois-ci, madame, et il n'y en a point à vous mander; tous les hommes reviennent, la cour est fort grosse, M. de Vendôme sera bientôt de retour, on ne pense qu'à des projets de guerre qui me font trembler. Si on perd l'espérance de rentrer en Italie, nous aurons bien des troupes pour l'Espagne; mais comment ne pas craindre une campagne après celle d'où nous sortons? Conservez-vous dans ces événements, madame, cette tranquilité que je vous enviais à Marly? Pour moi, je ne comprends pas comment je résiste à mes agitations et au nombre de mes années; il faut espérer en Dieu, et le prier incessamment. Je ne

sais si on aurait le courage de se réjouir ici, quand même notre princesse serait dans un autre état; son esprit m'y paraît encore moins disposé que son corps, et l'intérêt de la reine sa sœur est ce qui la touche le plus. M. de Mursay est mort du pourpre, à Turin: on dit que l'air y est empesté par la quantité de morts; nous y avons perdu près de vingt mille hommes pendant le siége. Madame de Cailus est très-affligée, elle aimait fort son frère. Je suis, madame dans un intervalle de santé qui apparemment ne durera pas long-temps : on est content de plus en plus de votre ambassadeur, et pour vous, madame, il ne m'est rien venu depuis que vous êtes à Madrid. On ne parle ici que de retranchements: le roi dit à M. le duc d'Albe qu'il veut suivre l'exemple du roi son petit-fils, et ne faire plus de dépense que pour la guerre. Vous voyez par là, madame, qu'on ne désapprouve pas ce qu'on a fait sur vos ménines. Le roi ne peut se résoudre à aller à Marly sans madame la duchesse de Bourgogne, ainsi nous en voilà privés pour tout l'hiver. Vous ne me parlez plus, madame, de la santé de la reine, j'en tire un bon augure. Je suis à vous plus que je ne puis vous le dire.

## LETTRE XXIV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 5 décembre 1706.

Votre ami, M. de Pontchartrain, ma envoyé le paquet que vous lui avez adressé pour moi, je garde celui dont vous honorez le duc de Noailles qui n'est pas encore arrivé. Je ne sais rien de M. de Torcy, par rapport à vous, madame : voulez-vous que je lui demande raison de sa sécheresse? Il y a long-temps que je n'ai rien su des discours de vos ennemis; il est vrai que je suis si déclarée pour une de vos plus zélées servantes, que je crois qu'on n'ose plus rien dire devant moi. Plût à Dieu, madame, que mes lettres vous fussent de quelque utilité! il n'y a ni maladie, ni vieillesse qui puisse faire cesser le commerce que vous avez bien voulu que j'eusse avec vous; mais je vous conjure, madame, de ne me point écrire de votre main, et d'épargner vos yeux le plus qu'il vous sera possible. Vous ne pouvez, madame, trop mépriser les sots discours qui vous reviennent, ils augmentent tous les jours sur toutes sortes de sujets, et la licence de parler est au plus haut point; nos ennemis ne décrient pas tant nos affaires que le font nos cour-

tisans et nos officiers. M. de Vendôme, qui est arrivé depuis deux jours, en est bien scandalisé, mais il ne veut nommer personne, et c'est pourtant ce qu'il faudrait savoir pour faire un exemple.

Les Français sont légers; ils ont toujours parlé quand les affaires étaient bonnes, à plus fortes raisons quand elles sont mauvaises; pour moi, je reçois très-souvent des lettres anonymes, où l'on me dit des injures sur tous les maux que je fais à l'état; on me demande ce que je veux faire, à la veille de ma mort, de tout l'argent que j'amasse. Il n'y a sur tout cela, madame, qu'à prendre patience.

Le pauvre M. Chamillard n'est pas mieux traité; mais il est bien véritablement malheureux, et par le poids dont il est chargé, et par les chagrins domestiques. Vous croyez bien que tout ce qui s'est passé à Turin le touche sensiblement. M. de la Feuillade ne veut plus revenir ici, il propose d'aller à Naples; c'est une tête un peu extraordinaire et qui ressemble trop à celle de son père. M. Chamillard n'a point un cœur de ministre, il est tendre, sensible et le meilleur homme du monde; il travaille à réparer nos pertes, et prétend bien que le roi aura de puissantes armées de tous côtés. N'oubliez rien, madame, pour vous aider du vôtre. J'ai une grande impatience de savoir l'effet du parti de vigueur que le roi d'Espagne a pris pour avoir de l'argent.

N'êtes-vous pas bien contente, madame, de

M. le maréchal de Berwick? j'en ai toujours eu une grande opinion, et je suis ravie de ne m'être pas trompée.

Oui, madame, les plus grandes difficultés viennent du peu de ressource qu'on trouve dans les hommes; ils sont presque tous intéressés, envieux, de mauvaise foi, insensibles au bien public, et regardant les sentiments contraires aux leurs, comme des vues romanesques et impraticables. Nous avons eu ici, madame, M. le comte de Bergnets, sur les louanges duquel tout le monde s'accorde; je suis si touchée de tout ce qu'on m'a dit de lui, que j'avais envie de le voir; jugez par là, madame, du mérite que je lui crois.

Vos lettres, madame, inspirent ce que vous sentez ; quand elles étaient consolantes, j'y trouvais du courage, et je les relisais certainement plus d'une fois; depuis qu'elles sont tristes, elles me confirment dans ma tristesse, mais elles sont toujours aimables.

Je vois les lettres de votre ambassadeur, j'en suis contente de plus en plus. Je ne me souviens point, madame, si j'ai eu l'honneur de répondre à ce que vous m'aviez mandé sur ses intérêts, qui est que l'on ne peut donner les places qu'il désire que lorsqu'elles seront vacantes; les dispositions pour lui sont très-favorables.

Le roi et la reine d'Espagne sont trop heureux de vous avoir, madame, et il me semble, qu'ils en sont bien persuadés ; ils ne trouveront jamais,

même en plusieurs personnes, ce qui est rassemblé dans la vôtre. Je serais bien tentée d'en faire le portrait, mais je ne l'ai osé. Je suis, madame, autant à vous qu'à moi-même.

## LETTRE XXV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 12 décembre 1706.

Le duc de Noailles arriva hier au soir, je ne l'ai vu qu'avec toute la maison royale, et je lui ai rendu votre lettre; la part que vous aurez, madame, dans nos conversations, augmente mon impatience de les commencer. Il y a bien long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles, vos affaires sont présentement celles qui occupent le plus; on espère soutenir l'Espagne, et changer par là les prétentions de nos ennemis; j'espère que leur prospérité ne durera pas toujours. M. de Vendôme est tout plein de confiance; mais il a demandé d'aller à Anet, avant de discourir sur le projet de la campagne prochaine. M. le maréchal de Villars est arrivé bien content de n'avoir rien fait de mal.

Notre princesse est dans son neuvième mois, et en parfaite santé. Dieu veuille nous donner un garçon bien fait et bien sain! On ne peut s'em-

pècher d'en désirer autant à la reine, quoiqu'on ne sache guère ce qu'on doit désirer. On parle du mariage de l'archiduc et de celui du prince de Portugal. Le comte de Gramont s'en va. Il eut hier une espèce d'apoplexie, il y a trop longtemps que madame sa femme prévoit cette perte pour en être accablée. Je ne fais que languir et je ne suis plus bonne à rien. Je vous supplie de me parler de votre santé, car quelque bonne qu'elle soit, je crains souvent qu'elles ne succombe à la vie que vous faites, qui est triste par bien des endroits; je suis plus occupée et plus touchée, madame, que vous ne le pouvez croire.

## LETTRE XXVI.

### A LA MÊME.

Versailles, le 22 décembre 1706.

Je commencerai, s'il vous plaît, cette lettre, madame, par vous faire mes très-humbles excuses d'en avoir écrit une à la reine dans un assez grand désordre, et faite à plusieurs reprises, mais c'est la fièvre qui en fut cause, et elle est passée présentement.

Dieu veuille, madame, que les pronostics que

vous faites pour la campagne prochaine, se trouvent véritables! pour moi je vous avoue que j'ai toujours le cœur serré, et peut-être ne vous en dirais-je que de trop bonnes raisons, si j'avais l'honneur de vous entretenir; j'ai pourtant toujours eu et j'ai encore un grand fond d'espérance de la protection de Dieu sur votre roi et sur votre reine. J'ai bien cru que vous ne seriez point fâchée qu'on ne pensât plus à la paix; il n'y a point d'apparence qu'aucun prince se détache de la ligue, la bonne fortune contient leur union. M. le duc de Savoie est un grand prince, il laisse aux bourgeois la tendresse pour leurs filles; je conviens, madame, que les siennes mériteraient d'autres sentiments.

Vous n'avez plus rien à ménager, madame, sur les louanges que vous donnez à la reine, et si j'avais eu à en souffrir quelque chose, ç'aurait été à Marly, où vous ne pouviez finir sur ce chapitre, et où je ne pouvais trouver un moment pour en traiter un autre avec vous.

Il est vrai, madame, que je suis fort triste, je ne saurais vous le nier; mais je ne suis point encore découragée, et je tâche, comme vous le dites, à ne me pas affliger par avance.

On songe fort ici à toutes sortes de retranchements, mais ils ne peuvent avoir aucune proportion avec les dépenses nécessaires.

Rien n'est plus surprenant que le changement subit qui est arrivé dans le roi, et il n'y a point d'exagération dans ce qu'on vous en mande, il

faut qu'il y ait là du miracle. Dieu l'a peut-être accordé aux prières de la reine, notre roi y a été fort sensible et souhaite fort qu'il n'y ait point de rechute.

Vous me faites plaisir, madame, de m'avertir sur M. le prince de Vaudemont; il est vrai que j'ai bonne opinion de lui et une grande estime pour madame sa femme.

Au nom de Dieu, madame, ne m'écrivez point de votre main, ménagez vos yeux, vous voyez que, malgré la différence qu'il y a entre nous, avec quelle liberté j'use de la permission que vous m'avez donnée.

J'ai lu avec grande attention l'écrit de M. l'ambassadeur, rien n'est plus fort, ni plus véritable que tout ce qu'il allègue, mais j'espère qu'il sera content; il me semble que les affaires sont dans une crise à ne pouvoir durer long-temps, et je le crois trop sincèrement attaché aux deux rois, pour vouloir les quitter et les voir se gâter dans d'autres mains; vous savez mieux que personne, madame, que son pareil n'est pas aisé à trouver, il faut redoubler de courage et de vertu dans ces temps-ci, et faire céder ses intérêts et son repos au bien public; mais j'espère que l'un et l'autre s'accomoderont; car tout est bien disposé pour lui, et je n'ai jamais vu personne en place dont on ait été si content.

Vous moquez-vous de moi, madame, de me dire que vous m'écrivez avec trop de liberté; vous me faites en toute matière trop d'honneur,

et je ferai mon possible pour me bien servir de ce que vous me mandez. Qu'il est vrai, madame, que la mélancolie dans les hommes abat leur esprit, et que tout en souffre! j'aurais bien des choses à vous dire sur ce sujet, mais il faut avoir toutes sortes de souffrances et peu de personnes à qui on ose en parler.

## LETTRE XXVII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le jour de Noël, 1706.

Votre bon ami, M. de Pontchartrain me donna il y a quelques jours un gros paquet de vous, madame, qui contenait votre lettre et celle que M. l'ambassadeur vous écrivait, tout cela était daté du 11 de ce mois; j'ai eu l'honneur d'y répondre par la même voie. Depuis ce temps-là je reçois un autre gros paquet daté du 6. Je comprends que l'un est arrivé par un courrier et l'autre par l'ordinaire. J'ai été ravie, madame, de pouvoir montrer au roi ce que vous me mandez du roi son petit-fils; car S. M. surprise de ce changement, me demandait: Que dit madame la princesse des Ursins? et vous m'en aviez parlé plus légèrement dans la lettre que je reçus avec toutes celles qui apprenaient cette nouvelle; mais vous

vous étendez dans celle-ci d'une manière qui fait grand plaisir au roi, qui est plus sensible pour ce prince que je ne l'aurais pu croire.

Pour moi qui sais tirer le mal du plus grand bien, je commence à craindre que nous n'aimions trop votre roi, et que ses affaires n'achèvent de me tourner la tête. Voilà qui est bien loin de votre beau sang, madame, qui vous fait voir les choses agréablement, et de cette aimable humeur qui me charma à Marly, malgré toutes les affaires désagréables que vous y traitiez ayant la fièvre.

Je comprends facilement que la reine redouble de tendresse pour le roi son mari, à mesure qu'elle l'estime davantage, il est impossible que cela soit autrement; je sens fort bien, madame, que malgré l'inclination que j'ai pour vous, je ne vous aimerais pas autant que je vous aime, si je ne vons estimais infiniment; il n'y a point d'agréments personnels qui puissent me faire passer par dessus un manque de probité ou de droiture, j'ai trouvé tout en vous, madame, et je suis ravie de ce que la Providence nous sépare. Cependant je ne laisse pas d'être en peine de cette augmentation d'amitié dans la reine, car il me semble qu'elle n'en avait pas besoin; je suis ravie, madame, de ce qu'elle se porte bien, il faudrait qu'elle devint grosse. Vous pouvez compter, madame, que le roi veut vous soutenir et qu'il fera tout ce qui lui sera possible.

Madame la duchesse de Bourgogne a voulu lire

ce que vous me mandez pour elle, et m'a encore confirmée, madame, sur le goût, l'estime et l'amitié qu'elle a pour vous; elle se porte très-bien et n'attend plus que le moment d'un accouchement qui paraît bien disposé.

Vous êtes en vérité trop bonne, madame, de penser à écrire à la comtesse de Cailus sur la mort de son frère. Elle en a eu la jaunisse, et mille autres petits maux; je l'ai fait venir ici, elle vous est très-attachée.

Je suis tout de bon fâchée contre vous, madame, de ce que vous m'écrivez de votre main, et une très-longue lettre; pourquoi abandonnez-vous ainsi des yeux et une santé si nécessaires.

Vous m'avez fait plaisir de m'envoyer vos lettres sur l'affaire du chevalier d'Espennes. Je suis bien aise, madame, d'être instruite de ce qui vous regarde, afin d'être en état de répondre à ceux qui m'en parlent; il est bien vrai, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire qu'on n'oserait vous blâmer devant moi; il est impossible, madame, que cet homme puisse dire pis que ce qu'il a dit, et je n'ai point vu que ses extravagants discours aient fait la moindre impression sur les plus misérables même.

On fit hier la grande opération au fils de M. de Dangeau, qui est un joli garçon et s'est fort distingué à la bataille de Ramillies; madame sa mère fait pitié.

Du 26 décembre, 1706.

Le fils de madame d'Angeau est aussi bien

qu'il se peut après la terrible opération qu'on lui a faite. Je crois qu'enfin le comte de Gramont s'en va, quoiqu'il assure qu'il n'y ait que les sots qui meurent.

## LETTRE XXVIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 19 janvier 1707.

Monsieur le maréchal de Boufflers m'a apporté ce matin votre lettre du 29 du mois passé; je vous avoue, madame, que je ne suis point défiante, et que j'aurais de la peine à croire qu'on ouvrît les lettres qui sont dans le paquet de madame la duchesse de Bourgogne. Je serai plus soigneuse que jamais à mettre sous enveloppe tout ce que j'écris. J'ai répondu à vos lettres, sans me souvenir par qui je les avaient reçues; mais si vous jugez à propos que je fasse autrement, j'aurai soin de marquer la voie qui me les aura apportées. Serait-il possible, madame, que cet homme fût jaloux, et vous sût mauvais gré des bons offices que vous rendez à notre ambassadeur? comment pourriez-vous lui refuser ce témoignage, et à qui pourrait-on mieux le demander? Il ne faut pas faire semblant de voir une jalousie si injuste; pour moi, je vas mon chemin

tout simplement là-dessus, louant continuellement les services de M. l'ambassadeur et tout ce qui mérite qu'il marque dans sa conduite; on paraît consentir à tout ce que je dis, je n'en demande pas davantage; mais encore une fois, voulez-vous que je questionne sur la froideur qu'on vous témoigne. Je n'ai nul commerce avec M. et madame de Beauvilliers. Je conviens bien, madame, que j'ai quelque bonté naturelle, mais je n'ai point de prudence; je vais droit, je n'aime que le bien, je n'écris guère de choses que je fusse fâchée qu'on lût, j'ai toujours eu une conduite très-franche, et je ne m'en suis pas mal trouvée; il me semble qu'il y a autant d'habileté dans la droiture qu'il y a de vertu; je comprends pourtant bien, que je ne serais pas capable de traiter des affaires où il faudrait de l'adresse, des insinuations, des tours et des détours; aussi n'est-ce pas mon personnage. Je brûlerai vos lettres si vous le voulez; j'en ai beaucoup gardé pour y recourir, si on nous faisait quelqu'injustice sur le commerce que j'ai l'honneur d'avoir avec vous : mais si vous trouvez plus prudent de s'en défaire, vous n'avez qu'à ordonner. J'attends avec impatience, madame, de recevoir de vos nouvelles, dans l'espérance qu'elles me confirmeront la grossesse de la reine. Madame la duchesse de Bourgogne et M. le duc de Bretagne se portent très-bien.

Mademoiselle de Noailles épouse le marquis de Gondrin, et on lui donnera la place de dame du

palais, qu'avait la duchesse de Noailles. Vous direz bien, madame, que voilà un tour de bonne parente, mais que ne ferais-je pas, pour faciliter un mariage qui plaît à madame de Montespan. Une de nos dames du palais, allant lui en faire compliment, la trouva entre deux citrouilles, des choux, et pour cent mille francs de diamants qu'elle donne à la mariée.

La place que la pauvre madame de Montgon a fait vaquer n'est pas encore remplie.

Vous faites trop de cas de ma vie, madame; je suis souvent incommodée, mais jusqu'ici, il ne paraît rien de dangereux; je voudrais pouvoir laisser à quelqu'un l'attachement sincère que j'ai pour vous.

---

## LETTRE XXIX.

### A LA MÊME.

Versailles, le 23 janvier 1707.

Il me semble, madame, que nous recevons toujours les nouvelles d'Espagne, le samedi ou le dimanche; cependant nous n'en avons point: il ne faut pourtant pas manquer de vous faire savoir des nouvelles de madame la duchesse de Bourgogne pour en informer la reine; elles sont

très-bonnes, elle commença hier à se lever, et s'en trouve très-bien. M. le duc de Bretagne changea hier de nourrice, parce que la première est enrhumée : il se porte bien; mais tout est à craindre pour ces grands princes, auxquels on fait tant de façons, qu'on les tue, outre l'agitation continuelle où sont leurs nourrices, qui ne peuvent avoir un lait bien frais. Je suis doublement fâchée, madame, de n'avoir pas de vos lettres aujourd'hui, car nous espérons une confirmation du soupçon où est la reine, et s'il continue encore, nous ne douterons plus de ce que nous désirons.

M. le duc de Guiche a la petite vérole, et madame la maréchale de Noailles a de quoi contenter son activité, entre cette maladie et le mariage de mademoiselle de Noailles qui se fait dans deux jours.

Madame la duchesse du Maine fournit tous les plaisirs qui sont ici, elle représente à Clagny, des pièces de théâtre où tout le monde va; monseigneur y alla hier avec une bonne partie de la cour.

Le roi voit notre princesse trois fois par jour: il me paraît que de tels soins la consolent aisément des plaisirs où elle n'est pas.

M. le cardinal de Noailles trouble un peu le carnaval en ordonnant le jubilé, il doit commencer dimanche et durer quinze jours. Dieu veuille exaucer les prières qu'on fera pour la paix!

Il me paraît, madame, qu'on est fort occupé de vos affaires ici, et que les mesures qu'on

prend, nous doivent faire espérer que tout ira bien de votre côté.

Je serais ingrate, madame, si je doutais de l'intérêt que vous prenez à ma santé; ainsi je dois vous dire que je suis assez bien, présentement et à vous, madame, plus que jamais; et très-contente de ce que le roi pense sur vous.

## LETTRE XXX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 30 janvier 1707.

Avez-vous perdu, madame, l'adresse que j'eus l'honneur de vous donner à Marly? si cela est, il me sera facile de vous la renvoyer. J'ai de la peine à croire qu'on ouvre nos lettres; et si j'ose madame, me mettre avec vous, il me semble qu'on nous doit assez connaître, pour croire que nous n'écrivons que pour les louanges ou les intérêts de nos deux rois, à moins que vous ne soyez la confidente du commerce que j'ai avec la princesse Anne, ou que je ne sois la votre dans celui que vous avez depuis si long-temps avec l'empereur; car je me souviens bien, madame, qu'on vous en accusait autrefois. M. de Brancas ne m'apportera-t-il point quelque lettres de vous, écrite en toute liberté? il me semble que cette voie serait

sûre, et je vous avoue que je suis en peine des raisons que vous avez de vous défier. J'ai mandé au maréchal de Villeroi que j'étais dans l'autre extrémité que je ne me défiais presque jamais; je lui ai mandé aussi qu'il y avait très-long-temps que je n'avais entendu parler de vous, madame: je croyais vos ennemis las des bruits qu'ils font courir: les derniers venus jusqu'à moi sont ceux de votre retour en France, le roi et la reine d'Espagne ne pouvant plus vous souffrir, et notre roi ne pouvant plus aussi se servir de vous.

On a trop tôt vu le contraire, car ils avaient pris le terme trop court. Je n'ai rien su depuis ce temps-là, j'ai chargé madame de Cailus de m'avertir de tout ce qui vous regarde; à propos de Cailus, elle a passé huit jours chez madame d'Hudicourt, pour la consoler sur madame de Montgon. Le roi me demanda pourquoi elle était à la cour incognito, puisqu'elle n'en avait jamais été chassée et qu'elle en était sortie d'elle-même; nous avons trouvé à propos de lui conseiller de voir madame la duchesse de Bourgogne quand elle verra le monde, et de venir à la cour de temps en temps, comme les femmes de qualité qui demeurent à Paris. La bonté dont vous l'honorez, madame, me donne la confiance de vous faire ce détail. J'espère que vous aurez écrit à madame d'Hudicourt sur sa douleur; je suis ravie quand on est content de vous et qu'on vous aime; c'est à vous, madame, à démêler d'ou vient ce sentiment.

Madame la maréchale de Noailles a bien de la joie d'avoir marié sa sixième fille à M. de Gondrin ; mais cette joie est fort troublée par l'état où se trouve M. son mari, qui inquiète fort ses amis. On croit le duc de Guiche hors de danger, la petite vérole sort bien, et il est sans fièvre.

Madame la duchesse du Maine réjouit toute la cour, par ses représentations de toutes sortes de pièces ; sa troupe est au-dessus de toutes les autres ; M. de Gondrin en est un des meilleurs acteurs ; il n'y a que madame la duchesse d'Orléans et madame la Duchesse qui en soit exclues, parce que madame la duchesse du Maine prétend qu'elles se moqueraient d'elle ; pour moi, je vous avoue que je ne m'en moquerais point, et que ces plaisirs-là me paraissent plus innocents et plus spirituels que de se ruiner au lansquenet, ou de perdre sa santé à force de boire, de manger, ou de fumer. Je voudrais seulement, par rapport au temps où nous sommes, retrancher un peu de la dépense de Clagny.

Je crois, madame, qu'on apprendra la grossesse de la reine à Madrid, par les lettres de France, car nous n'en avons fait aucun mystère, et cette dernière confirmation ne nous laisse plus de doute.

Notre duc de Bretagne se porte parfaitement bien.

Les raisons de la reine pour s'opposer au dessein que le roi d'Espagne a d'aller à l'armée sont bien fortes, mais je doute qu'on s'y rende dans les

conjectures présentes; je serais bien embarrassée si j'avais cette question à décider, de meilleurs têtes que la mienne s'en mêleront.

J'ai donné votre lettre, madame, à M. le maréchal de Villeroi, il doit me charger de la réponse. Comme je le crois plus habile que moi, je n'ose vous dire que sa conduite avec le roi ne me paraît pas bonne.

Vous êtes donc ravie, madame, de l'heureux accouchement de notre princesse, qui est bien aussi la vôtre, et nous ne sommes pas moins aises, d'avoir à en souhaiter un pareil à la vôtre, que nous regardons bien aussi comme la nôtre, il ne faut jamais les séparer.

Vous voulez que la naissance de notre prince soit d'un bon augure; Dieu le veuille! Vous exhortez le maréchal de Villeroi à me consoler, mais il voit les objets encore plus noirs que moi : cependant, madame, je suis bien aise de ce que vous vous réjouissez, cela est toujours bon.

Le roi et madame la duchesse de Bourgogne reçoivent très-agréablement vos compliments sur la naissance de M. le duc de Bretagne, et sont bien persuadés de leur sincérité; je vous assure, madame, que vous êtes très-bien avec eux. Mais, madame, pourquoi écrivez-vous de votre main? Je conjure la reine de ne le pas souffrir, elle ne peut trop vous conserver.

Vous faites très-bien, madame, de donner part à madame la duchesse Royale de la grossesse de la reine; notre roi ne connaît point ces petites

vengeances, et a pour ses ennemis toutes les honnêtetés convenables; si on le connaissait, madame, comme vous l'avez connu à votre dernier voyage, tout le monde l'aimerait.

Je vous ai écrit très-imprudemment à Saint-Cyr, et ma main est très-lasse; je m'en vais pourtant avoir l'honneur de dire des nouvelles de madame la duchesse de Bourgogne à la reine, et je mettrai cette lettre dans son paquet, afin qu'elle soit plus respectée; il faudrait par un autre respect vous adresser la sienne afin que vous la présentassiez.

## LETTRE XXXI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 6 février 1707.

Il n'y a point de jubilé, madame, qui puisse nous empêcher de désirer un peu de bruit en Portugal; il est heureux que la charité bien ordonnée commence par soi-même, comment ferions-nous sans cela dans l'embrouillement qui est en toute l'Europe; nous attendons avec impatience la suite de cette nouvelle: c'est une terrible mode d'avoir deux rois dans chaque royaume; c'est ce qui rend les affaires si difficiles à finir; il me semble qu'il n'y a que Dieu qui puisse démêler de pareils embarras.

Je n'ai point de vapeurs et je suis naturellement assez gaie; mais j'avoue que nos malheurs ont bien changé mon humeur, sans compter la tristesse inséparable de la vieillesse et des incommodités qu'elle entraîne. Vos consolations me seraient d'un grand secours, si elles me venaient après la déclaration que je vous aurais faite de toutes mes peines; je suis toujours persuadée que vous penseriez comme moi si vous saviez ce que je sais. Cependant, madame, je conviens avec vous qu'il faut opposer le courage aux afflictions, et porter tout ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer.

M. de Vendôme est plein de confiance, il aura une très-belle et bonne armée. Le maréchal de Villars ne craint rien en Allemagne; je vois de grands sujets d'espérer que tout se passera bien en Espagne; nous avons nos côtes garnies de tous côtés contre les descentes des ennemis, qui ne sauraient vous attaquer par mer, et nous attaquer en même temps.

La situation où vous serez cet été me fait beaucoup de peine; car je trouve les raisons de la reine bien fortes pour faire rester le roi à Madrid, et je vois qu'on regarde comme une chose résolue qu'il aille à l'armée.

J'ai, avec ma tristesse, à en soutenir d'autres; madame la duchesse de Bourgogne est la personne du monde qui se pénètre le plus, sans dire mot, excepté à moi, à qui elle montre toutes ses inquiétudes sur nos affaires et sur celles d'Espagne.

Elle doit relever aujourd'hui. Notre duc de Bretagne se porte très-bien.

Je vous assure, madame, que votre ambassadeur doit être content de la manière dont il est avec le roi; sa profession ne comporte pas tant de marques extérieures de dignités que ceux qui l'ont précédé; mais si le roi peut publier dès à cette heure ce qu'il veut faire pour lui, il le fera avec plaisir, S. M. connaissant l'importance et la diversité des services qu'il lui rend; et nous ne cessons d'admirer ici le concert qui est entre vous, et que depuis que vous êtes retournée en Espagne vos lettres n'ont pas donné un moment d'embarras.

M. le marquis de Brancas parle dignement du roi et de la reine, il est bien content de son général; il admire monsieur l'ambassadeur, et il me semble, madame, qu'il vous connaît à peu près comme je crois avoir l'honneur de vous connaître.

La guérison du fils de madame de d'Angeau ne va pas si vite que nous le croyions d'abord, et donne encore de nouvelles inquiétudes.

Tout ce que vous me mandez de la reine me paraît d'un bon augure pour sa grossesse; elle peut présentement consulter madame sa sœur, qui est très-expérimentée et sait se conduire à merveille.

J'ai eu l'honneur de vous mander que je ne suis guère avertie des courriers qui vont en Espagne, j'écris tous les dimanches et j'envoie mes lettres à M. de Torcy.

Madame la duchesse de Bourgogne vous remerciera, madame, quand elle pourra écrire; elle me charge de vous faire mille amitiés de sa part, elle a une fluxion sur une joue. Je vous supplie, madame, que l'article qui regarde M. Amelot demeure entre nous; j'ai mes raisons pour cela. J'ai du plaisir à vous écrire, madame, mais celui de vous entretenir serait bien différent.

---

## LETTRE XXXII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 8 février 1707.

Madame la duchesse de Bourgogne releva dimanche; je crois que le froid contribua à une fluxion qu'elle a sur la joue et qui la fait remettre au lit pour quelques jours; j'ai une grande impatience qu'il lui revienne un peu de santé et qu'elle se réjouisse ce carnaval : car la vie triste qu'elle fait me touche, et n'est guère convenable à son âge; elle ne s'en plaint pas, car elle est très-douce dans toute sa conduite. M. le duc de Bretagne se porte très-bien et donne toute sorte d'espérances de sa vie.

Nous ne recevons plus de lettres de vous, madame, sans mourir de peur d'apprendre que la

reine ne serait plus grosse; j'approuve fort, et des gens plus importants que moi approuvent aussi que vous n'ayez pas déclaré cette grossesse sans en être plus assurée: mais nous serons ravis quand nous apprendrons par vous, madame, que la reine aura été à Atocha environnée de tous les grands; je comprends le plaisir que ce spectacle donnera au peuple de Madrid.

Je ne savais pas ce que vous me mandez sur M. de Medavid, ni que M. Rabutin ait été battu par les mécontents: il paraît qu'on ne me fait part que des mauvaises nouvelles.

Il me revient par tout le monde, et je l'ai entendu moi-même, que madame la duchesse d'Albe ne dit pas quatre paroles sans vous nommer et sans vous admirer; je vous le redis, madame, sans aucun dessein. J'ai grande envie de savoir par vous, que M. l'ambassadeur soit tranquille, je le désire pour le bien des affaires, et je vous supplie de lui dire que je ne le désire pas moins par l'estime que j'ai pour lui.

Cette lettre ici passe par M. de Chamillard: j'ai mis ma dernière dans le paquet de madame la duchesse de Bourgogne; le paquet du maréchal de Villeroi fut oublié; j'y mis une enveloppe et l'envoyai à M. de Torcy.

Vos défiances me donnent de l'inquiétude; si elles continuent, je serai attentive à me servir de la voie de M. de Chamillard, qui n'a ni l'envie, ni le loisir d'ouvrir vos lettres. J'espère aussi, madame, d'avoir l'honneur de vous écrire par M. le

marquis de Brancas, qui sera une voie assurée. M. le duc de Noirmoutier ne pourrait-il pas donner quelqu'une de vos lettres à madame de Caïlus? Si vous voulez quelque adresse plus obscure, je vous en donnerai une.

M. de Brancas, madame, m'a dit des choses bien obligeantes de votre part; nous avons parlé de vous avec grand plaisir: vous avez en moi une très-humble servante, bien attachée et qui est incapable de vous tromper; soyez en repos sur ce pays-ci, vous y êtes connue et cela suffit; je bénis Dieu du voyage que vous avez fait en France.

## LETTRE XXXIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 13 février 1707.

J'ai à répondre, madame, à votre lettre du 30 janvier, apportée par M. de Rupelmonde, et à celle du 4 février, venue, je crois, par un courrier de M. le maréchal de Berwick.

Il est vrai, madame, que j'ai eu l'honneur de répondre aux lettres qui m'exposaient les raisons du roi d'Espagne pour se mettre à la tête de son armée, et celle que l'on trouvait de le retenir à Madrid; je répondis à la lettre qui m'apprenait les espérances de grossesse pour la reine, par mille questions sur la sage-femme, sur les nour-

rices, et sur la gouvernante : il ne m'a pas paru par aucune de vos réponses que vous ayez reçu cette lettre-là, et je vois, par la dépêche de M. l'ambassadeur, qu'il y a un paquet du roi d'égaré. Si nos lettres étaient plus importantes, madame, je vous proposerais de les chiffrer toutes et d'en accuser la réception bien exactement. Mademoiselle d'Aumale, qui a moins d'affaires que moi et plus de présence d'esprit, tiendrait ce compte en très-bon ordre; je passe à la lettre de M. de Rupelmonde.

Je pense comme vous, madame, sur la fidélité de la gouvernante, et que c'est la qualité principale à laquelle on doit s'arrêter, surtout dans la situation présente; serait-il possible que vous n'en puissiez trouver dans toute l'Espagne? il faut pourtant bien en venir à bout.

Le roi approuve fort ces nourrices biscayennes; mais, ne songez, madame, qu'à la quantité, et à la qualité du bon lait, sans vous laisser surprendre par la figure, qui n'y fait rien: nous avons eu une grande nourrice très-bien faite, qui manquait de lait; nous en avons une petite, sans mine, qui paraît fort bonne jusqu'ici, et ce n'est pas le seul exemple que j'en ai vu; car vous savez, madame, que j'ai vu beaucoup de nourrices.

Le roi a bien de la peine aussi à comprendre qu'on ne puisse pas accoucher en Espagne, et qu'il n'y ait ni sages-femmes, ni chirurgiens habiles : il craint toujours que les Français ne déplaisent; on aura le temps d'y penser.

que rien à vous dire, madame, cette fois-ci; il ne s'est passé à la cour que la démission de M. le maréchal de Noailles en faveur de son fils, que le roi a agréé pour son capitaine des gardes; le bâton lui sied fort bien, et j'espère qu'il fera son devoir partout, il n'en ira pas moins en Roussillon; et je vous assure, Madame, que quelque amitié que j'aie pour lui, je consens de bon cœur à son éloignement, dans l'espérance qu'il servira nos rois avec plus de zèle et d'intelligence qu'un autre.

Monsieur le maréchal de Noailles est un peu mieux. Je suis à vous, madame, à mon ordinaire.

## LETTRE XXXV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 février 1707.

Vos raisons ont persuadé, madame, et j'apprends que le roi d'Espagne n'ira pas à l'armée; il avait si bien commencé, qu'on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ne continue pas; mais les rois sont moins à eux-mêmes que les autres hommes, et il faut que le bien de l'état passe par-dessus toute autre considération. Je prends grande part à la joie de la reine, et à la vôtre, madame, qui auriez été dans une étrange situation où je crai-

gnais que votre santé, quoique bonne, ne pût résister.

Je donnerai votre lettre à M. de Langlée, dès que nous serons à Marly; je veux lui parler pour l'exhorter à ne pas faire une trop grande dépense; c'est ce que je crains de lui; car pour son goût, il est toujours à la mode, mais il en coûte cher, et un aussi grand meuble ne peut être à bon marché.

La pauvre maréchale de Noailles ne rit plus, et je doute fort que M. son mari se tire d'affaire: c'est un très-bon homme, et très-aimé de sa nombreuse famille. Notre jeune capitaine des gardes, commence fort bien et me paraît agréable au roi, cependant je suis bien aise qu'il s'en aille en Roussillon pour votre service; me gronderez-vous encore, madame, d'être mauvaise parente?

Vous êtes bien injuste, madame, de prendre le parti de mes nièces contre moi; ce n'est point ma faute si elles ne font pas une aussi bonne figure que je l'aurais voulu, et j'ose dire que je suis sortie pour elles de la modération que je tâche de garder pour moi-même.

Je vois tous les jours, madame, ce que vous me faites l'honneur de me dire sur l'inutilité des exemples que je voudrais donner, mais je crois aussi qu'on s'en repent souvent.

J'ai bien proposé madame de la Vieuville pour dame du palais; notre princesse veut de l'esprit, et qu'on l'amuse un peu dans un assez grand particulier où elle passe ses journées; il n'en est

pas de même présentement, car elle n'est pas un moment en repos, il semble qu'elle prévoit une prompte grossesse, et qu'elle veut entasser plaisir sur plaisir; sa santé est parfaite, elle est crûe, son teint est surprenant et soutient le rouge que les autres y mettent; si elle avait des dents, il n'y aurait pas une plus aimable figure.

Monsieur le cardinal de la Trémouille m'a fait l'honneur de m'écrire au commencement de l'année: j'ai plus d'une raison, madame, pour l'excepter de la résolution de ne plus faire de nouvelles connaissances.

Je ne vous dis plus rien, madame, de la manière dont je suis pour vous; il me semble que vous en êtes persuadée, et en vérité vous avez raison, car vous savez qu'il n'y a personne dans le monde qui vous honore, qui vous estime, qui vous aime et qui vous goûte au point que je le fais.

## LETTRE XXXVI.

### A LA MÊME.

Marly, le 5 mars 1707.

M. de Langlée vous rend compte, madame, de ce qu'il a déja fait pour commencer à exécuter vos ordres; il est effrayé de sa dépense par la

grandeur de la chambre de la reine, il doit vous proposer de vous servir de vos tableaux pour épargner la tapisserie. Comptez que ce que vous lui demandez avec la layette que vous fera madame de Beauvilliers, vous coûteront plus de cinquante mille écus : ce n'est rien pour la reine et le prince d'Asturies, mais c'est beaucoup pour l'état présent des affaires.

Rien n'est plus beau, madame, que la description que vous faites de la cérémonie qui s'est passée à Madrid, je crois l'avoir vue, et je comprends que rien n'était plus agréable dans ce spectacle que cette jeune et brillante reine qui en faisait le principal personnage comme le plus grand ornement. La *camarera mayor* n'y gâtait rien, et je crois qu'au moins dans ce moment-là elle était assez satisfaite, la fatigue n'étant pas assez grande pour gâter les autres agréments.

Les afflictions et les maladies ont éloigné d'ici M. de Chevreuse, et madame de Beauvilliers n'y vient que très-rarement, c'est ce qui fait que le trictrac ne peut nous rejoindre.

J'ai laissé partir M. de Brancas sans avoir l'honneur de vous écrire par lui, madame; j'avais justement la fièvre dans ce temps-là : je n'y ai pas un grand regret, ne pouvant me résoudre à écrire ce que je ne voudrais pas qu'on vît. C'est une maxime que j'ai toujours prise pour moi, et que j'ai tâché de donner aux personnes à qui je m'intéresse le plus : Dieu veuille qu'elles en profitent !

Je suis ravie, madame, de ce que M. l'ambas-

sadeur est content, il doit l'être des dispositions du roi pour lui, et cet endroit doit le consoler de ce qu'il pourrait craindre des autres, dont je n'ai nulle connaissance; je suis persuadée, madame, que ce petit article, passant par vous, lui sera plus agréable que la réponse que je devrais faire à la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

## LETTRE XXXVII.

### A LA MÊME.

Marly, le 6 mars 1707.

Je réponds à vos lettres, madame, en grand désordre, mais c'est quand je le puis, et ce n'est pas sans être interrompue.

Vous êtes très-bonne pour madame de Cailus et très-injuste pour moi, madame; que ne voulais-je pas faire pour elle? est-ce ma faute de ce qu'elle en a fait? Je sais que plusieurs sont ici qui en ont fait de plus grandes, mais elles n'ont pas eu des circonstances si malheureuses; ce sont ces circonstances qui m'ont empêché de la proposer pour dame du palais, aimant mieux ma princesse que ma parente; et vous avez beau dire, madame, je suis sûre que vous feriez de même; si je pensais à moi j'aurais desiré de la rapprocher, mais vous savez, madame, que quand on a l'honneur de

plaire aux princes assez pour qu'ils nous veuillent avoir, il ne faut plus songer qu'à eux.

J'ai fait tenir les lettres que vous m'avez adressées; il me paraît qu'elles font honneur et plaisir.

Oui, madame, demeurez auprès de la reine quoiqu'elle ne puisse vous souffrir, et désabusez-vous de votre palais de Rome; il serait en vérité grand dommage que vous fussiez en repos, car l'action vous sied bien, et il y a d'assez honnêtes gens qui en profitent.

J'ai lu au roi l'éloquente tirade de votre lettre sur la joie que vous avez de l'avoir vu de près; vous y avez gagné tous deux, et il m'ordonne de vous dire qu'il serait bien fâché aussi de n'avoir pas vu par lui-même tout ce que vous méritez. Pour moi, madame, je bénis Dieu tous les jours de la disgrace qui vous amena ici; il arrive souvent que nous regardons comme un mal ce qui nous paraît un bien dans la suite : pardon de cette petite réflexion.

Je suis très-contente du maréchal de Villeroi, par rapport à moi, mais je crois qu'il aurait pu avoir une meilleure conduite, par rapport à lui.

La dévotion de faire dire des messes est très-grande, madame, puisqu'il n'y a point de prières qui soient si agréables à Dieu. Ce n'est pas à nous à être étonnées que vous ne puissiez pas trouver une gouvernante qui vous satisfasse; on est souvent ici dans le même cas, quoiqu'on n'ait pas les mêmes choses à craindre.

Ma main n'en peut plus, madame, et il s'en

faut beaucoup qu'elle réponde à la vivacité de mon cœur pour vous.

# LETTRE XXXVIII.

## A LA MÊME.

Marly, le 12 mars 1707.

J'ai bien de la joie, madame, de ce que vous ne voulez plus d'ameublement pour la reine; il aurait été de vingt mille écus, ce qui est une grosse somme pour l'état présent. Vous ne me mandez rien sur celui de l'Infant, ce qui me fait croire que vous le voulez toujours; celui-là coûtera moins d'argent et moins de temps, le faisant de damas cramoisi, comme celui de monseigneur le duc de Bretagne : il coûterait encore moins, si vous ne vouliez point de tapisseries; vous en avez de si belles, pourquoi en voulez-vous de damas? J'ai annoncé à madame de Beauvilliers, la commission que vous lui voulez donner, et je l'ai bien exhortée à rabattre un peu de sa magnificence : si elle était aussi simple que M. de l'Anglée, elle me répondrait peut-être comme lui : « Je ne veux pas sacrifier ma réputation en Espagne. »

Il est bien raisonnable, madame, et je crois absolument nécessaire, de ne pas prendre une nourrice française; l'accoucheur embarrasse toujours le roi, craignant qu'il ne soit suspect aux Espagnols.

Il y a douze jours que nous sommes à Marly et que je n'ai vu M. le maréchal de Noailles, on assure qu'il est mieux: j'en jugerai tantôt par moi-même; la maréchale de Noailles se veut flatter, mais elle fait pitié quand elle le croit plus mal; ce sera une grande perte pour cette nombreuse famille, dans laquelle il est adoré, et avec raison, car c'est un très-bon homme.

On est bien accoutumé ici à son fils; mais je l'aime encore mieux en Roussillon, où il rendra peut-être quelque service à leurs majestés catholiques.

On nous mande de Piémont que M. le duc de Savoie est dans une grande dévotion; je voudrais qu'elle fût assez droite pour le faire rentrer en lui-même. J'ai eu une très-grande conversation avec M. le duc d'Orléans, que je voulais prévenir en votre faveur; mais je le trouvai dans des sentiments pour vous, madame, tels que je les pouvais désirer.

Dieu m'en préserve, madame, de passer ma vie avec vous; j'y serais trop attachée; il est bien meilleur, quand on est sur le point de la quitter, de voir ce que je vois tous les jours.

M. de Vendôme, qui est aussi désembarrassé que s'il n'avait rien à faire, retourne à Anet, pour y recevoir monseigneur et la princesse de Conty, qui y seront trois jours. Il ne paraît pas que les ennemis se pressent en Flandre autant qu'on l'avait dit. C'est madame la duchesse de Bourgogne qui a ouvert votre paquet et disposé des deux lettres que

vous m'adressiez; j'espère qu'elles auront été rendues, quoique le bel endroit de notre princesse ne soit pas l'exactitude.

# LETTRE XXXIX.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 24 mars 1707.

Je reçus hier soir, madame, par M. de Chamillard, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 7 mars. Comme je l'ouvris devant le roi, et qu'il me demanda ce que c'était, je me trouvai obligée de lui dire la proposition que vous faites pour M. de Chalais, qui est toute opposée à la résolution que S. M. a prise de ne plus consentir que le roi, son petit-fils, fasse des graces aux Français: vous savez, madame, ce qu'il vient de refuser là-dessus au duc de Gramont; mais ce refus lui coûte peu, madame, en comparaison de celui-ci; il me coûte aussi assez d'avoir à vous le faire savoir, et je suis persuadée que vous n'en douterez pas; j'espère que vous le recevrez avec cette douceur et ce beau sang qui ne laisse rien d'âpre et de chagrin chez vous. Le roi marque en toute occasion, madame, combien il est content de vous, et je ne vois plus personne qui en doute; ne soyez donc point fâchée, je vous en conjure; vous

devez assez connaître les grands, madame, pour savoir qu'il faut s'oublier avec eux et mettre toute sa satisfaction et sa gloire dans l'honneur de les servir.

Je ne sais point de nouvelles qui méritent de vous être mandées, et je ne vous réjouirais point si je vous parlais de moi, car voici un temps qui me donne des pensées fort noires.

La comtesse de Gramont n'est pas bien; on croit madame de Beauvilliers hors de danger.

Le roi ne dira à qui que ce soit la proposition que vous avez faite, ainsi elle demeurera dans un profond secret de ce côté-ci.

## LETTRE XL.

### A LA MÊME.

Versailles, le 25 mars 1707.

Vous aurez passé comme nous, madame, par toutes les incertitudes qu'il y a eu sur les affaires d'Écosse; je ne sais point si vous en approuvez le projet, mais il n'y en eut jamais qui intéressât tout le monde au point que le fait celui-ci; nos princes, nos courtisans, la cour, la ville, le peuple, en un mot tous les Français, étaient consternés quand on désespérait de pouvoir partir; la joie fut aussi vive quand on sut que le roi d'Angleterre avait mis à la voile.

Les ennemis ont déja embarqué des troupes de Flandre, et si la diversion pouvait durer, elle nous serait favorable; il n'y a que Dieu qui sache ce qui arrivera.

Ne pensez pas vous moquer, madame; les amis de M. Chamillard sont un peu déchus; j'espère pourtant que, si sa santé se rétablit, nous pourrons revenir; en tout cas, je vois un pis aller assez honorable, et rien n'égale votre générosité. Je serai ravie de savoir M. le duc d'Orléans à Madrid; on vous envoie une bonne tête en M. de Béthune, et qui est agréable au prince.

Le duc de Noailles retarde son départ de quelques jours pour presser les secours qui lui sont absolument nécessaires. L'argent revient un peu, mais non pas autant qu'il en faudrait.

J'admire vos Espagnols d'être bien aises de voir M. Desmaretz en place, et le public est admirable de passer de l'horreur qu'on avait pour les deux ministres dont vous me parlez, aux louanges qu'on entend partout depuis qu'ils ne sont plus. Vous avez grande raison, madame, de dire que les hommes sont d'étranges animaux; il n'y en a point de si fâcheux, sans excepter même les bêtes féroces. On voit tous les jours des exemples qui feraient désirer le désert.

Notre princesse est toujours dans le soupçon et ne veut pas se l'avouer à elle-même, elle se porte un peu mieux.

Oui, madame, fiez-vous à la parole de M. le duc d'Orléans, et croyez-moi à vous pour le reste de

ma vie, à moins que je ne m'aille brouiller par la conduite que j'aurai à Madrid.

## LETTRE XLI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 mars 1707.

Monsieur le maréchal de Noailles est un peu mieux ; son fils partit hier à notre grand regret, car il est bon à tout, et son absence fait un vide. Je me consolerai s'il rend quelque service à nos rois : sa bonne volonté n'a point de bornes ; c'est un homme vertueux qui aime le bien pour le bien, qui met son cœur dans ce qu'il fait, et qui n'est pas intéressé. On dit que j'en veux faire un général : ni lui, ni moi, n'y pensons ; et je me flatte, madame, que vous répondriez que j'aimerais mieux qu'il servît utilement étant capitaine, que d'être un général inutile ; je suis assurée qu'il ne m'en dédirait pas.

Vous apprendrez de tous côtés par cet ordinaire qu'un parti de Courtray, composé de plus de vingt officiers, commandés par un colonel, ont formé le dessein de prendre un de nos princes qui sont toujours dehors, et qui n'aiment pas la grande suite ; ils sont venus en attendre l'occasion autour de Versailles, et la veille de la No-

tre-Dame, sur les sept heures, ils arrêtèrent monsieur le Premier, et l'emmenèrent sans rien prendre, ni faire du mal à ses gens : ils crurent apparemment, par la livrée, qu'ils avaient un de nos princes. On dépêcha des courriers de tous côtés, et on les arrêta à Han. Monsieur le Premier mande à madame sa femme, que ces messieurs l'ont si bien traité qu'il les ramène avec lui. Ce partisan-là, qui est sûrement hardi, sera en sûreté pour long-temps. Vous croyez bien, madame, que l'idée de voir un de nos princes enlevé, a mis les Français dans quelque émotion. La fièvre me prit une demi-heure après cette nouvelle; madame la duchesse de Bourgogne eut un frisson qui lui dura vingt-quatre heures, car elle est sensible, tendre et peureuse : elle nous dit pourtant hier avec une simplicité qui charme, qu'elle aimerait assez à être prise pour savoir ensuite tout ce qu'on aurait fait et dit.

Nous savons très-bon gré au duc d'Alburquerque, madame, d'avoir envoyé trois millions à son roi, et je crois aussi qu'on ne se trompera guère quand on déférera à votre discernement.

Je vis hier madame la duchesse de Beauvilliers qui commence à respirer sur le danger où a été monsieur son mari; elle m'a paru très-convaincue qu'il ne fallait pas faire de dépense inutile; elle me dit que vous la chargiez du meuble du prince des Asturies, et qu'elle se trouvait un peu embarrassée parce qu'elle sait que l'Anglée en a commandé un : nous conclûmes qu'elle l'enverrait

chercher, afin que ce meuble soit avec un simple bordé d'or.

Versailles, le même jour.

J'ai commencé cette lettre à St.-Cyr, madame; elle a été interrompue par madame la princesse, et la fièvre m'a prise sur la fin de sa visite, ce qui me met hors d'état d'écrire moi-même. Je suis pourtant ravie de savoir monsieur l'ambassadeur en bonne santé et en bonne humeur. J'ai une grande estime pour lui, et il me semble qu'il est difficile de récompenser des services comme les siens; je les trouve fort différents de ceux que l'on rend dans son pays, au milieu de sa famille et de ses amis. S'il ne vous avait point, madame, je le trouverais fort malheureux.

Je ne suis point surprise de ce que le roi a fini l'affaire du chevalier d'Espennes à votre satisfaction, et j'ai été bien aise que toute cette affaire ne vous ait point éloignée de monsieur le cardinal de Janson.

En arrivant ici, on m'a donné votre lettre du 14. Je l'ai parcourue autant qu'il m'a été possible, car elle est un peu parfumée; je ne vois rien où il faille répondre présentement.

M. Fagon est fort d'avis qu'on saigne la reine, et voudrait qu'elle l'eût été plus tôt. Adieu, madame, ma tête s'en va.

# LETTRE XLII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 10 avril 1707.

La description que vous me faites des dames espagnoles n'est pas agréable, madame, quoique faite agréablement; elle me fait encore récrier sur le bonheur de la reine de vous avoir auprès d'elle. Je vous avoue que je ne la puis plaindre sur la douceur de la société, quand je pense à ce qu'elle trouve en vous; le reste est aisé à souffrir quand on peut s'en dédommager en particulier avec une personne comme vous : j'en connais de plus misérables.

Nous avons pensé perdre la duchesse de Lude; elle est hors de danger par les soins de M. Fagon, qui était, de son côté, bien malade hier au soir. La comtesse de Gramont est tombée, depuis sa petite attaque d'apoplexie, dans une tristesse, dans une peur de la mort, et dans des larmes continuelles; on ne reconnaît ni cet esprit supérieur, ni ce courage anglais : tout est faible en elle, la mort de son mari l'afflige, elle se trouve abandonnée, et rien n'est plus différent de ce que nous avons vu en elle, que ce qui nous en revient depuis son accident.

Les affaires d'Italie vous affligent, madame;

je crains bien qu'à la fin vous ne me pardonniez toutes mes tristesses ; je les prévois peut-être de trop loin, mais elles ne se trouvent que trop bien fondées. Je crains fort le retour de l'été ; M. le duc de Savoie nous fera tout le mal qu'il pourra, et M. le maréchal de Tessé est parti si découragé, que je ne saurais avoir grande confiance en lui. M. le duc de Vendôme n'est pas de même ; il se prépare à faire des merveilles, et tout le monde convient qu'il a une armée très-nombreuse et très-bien disposée. Dieu veuille la conduire !

Le retranchement des officiers généraux a affligé bien des gens ; c'est un des malheurs des rois d'avoir à fâcher.

Les mouvemens de quelques provinces vous ôteront un peu de troupes ; ne sont-ce pas là, madame, de justes sujets d'affliction, de ne voir point de fin à une si cruelle guerre et de n'entendre plus parler que de misère ? Y en a-t-il de plus touchante que celle de ces seigneurs espagnols dont vous me parlez, qui se trouvent ruinés par la fidélité qu'ils ont eue pour leur véritable roi ? Tout votre courage est bien nécessaire, madame, pour porter ce que vous voyez, et tout ce que vous avez à craindre. Pour moi, je sèche de douleur, et quand vous devriez me gronder encore, je vous dirai que toute ma consolation est d'être vieille.

Notre roi est tranquille, ferme, l'humeur égale, douce, et tel que vous l'avez laissé ; sa santé est

très-bonne, ses occupations sont les mêmes, et il ne paraît pas qu'il se soit rien passé qui lui ait fait de la peine : c'est quelque chose de surprenant et qui m'étonne toujours.

Notre princesse fait tous ses efforts pour se divertir et ne parvient qu'à se fatiguer et à s'étourdir; elle alla hier dîner à Meudon, suivie de vingt-quatre dames : on devait aller ensuite à la foire et à des danseurs de corde fort renommés, revenir souper à Meudon, et sans doute jouer jusqu'au point du jour. Elle sera arrivée ce matin, peut-être malade, ou du moins bien sérieuse, car les retours de ses plaisirs le sont toujours.

Notre prince devient fort joli, j'en souhaite un pareil à la reine; elle s'en occupera donc plus que madame sa sœur, et elle fera fort bien; ils sont pourtant assez ennuyeux si petits; il faut au moins qu'ils aient quelque connaissance. La grossesse de la reine est un bon remède à ses glandes; j'espère bien que sa couche les emportera tout-à-fait.

Versailles, le même jour.

Madame la duchesse de Bourgogne a un grand mal de tête. M. Fagon a la fièvre, et vient d'être saigné. De quelque côté que je me tourne, je trouve des sujets de peine et d'inquiétude : comment, madame, est-il possible que vous veuillez de mes lettres?

# LETTRE XLIII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 16 avril 1707.

Il y a peu de jours que madame la duchesse de Beauvilliers m'a dit que ce qu'elle fait faire sera bientôt prêt, et à juste prix : ce ne sera pas un petit effet de sa raison.

Vous avez apparemment vu M. le duc d'Orléans, et je ne doute pas que vous ne soyez parfaitement contents les uns des autres. Dieu veuille qu'il ne vous porte pas malheur! Il a du reste tout ce qu'on peut lui désirer.

J'ai beaucoup de joie de ce que quatre-vingts Espagnols ont battu cinq cents Anglais. J'aime naturellement les Espagnols, sans compter ce qu'ils nous sont à l'heure qu'il est, et je hais les Anglais comme le peuple. Je n'ai jamais cru être capable d'une telle petitesse ; mais véritablement je ne les puis souffrir, et je vous montre, madame, toutes mes faiblesses, selon les occasions.

D'où vient, madame, que vous ne nous mandez point que le prince des Asturies a remué? Est-ce que cette circonstance est comptée pour rien en Espagne ? Car il n'est pas possible que la reine n'ait encore rien senti. Notre duchesse de

Bourgogne est toujours dans le même état, et accablée de fluxions.

La dévotion de M. le duc de Savoie se confirme de tous côtés.

Il paraît, madame, que vous comprenez mes tristesses, mais vous avez grande raison de dire qu'il faut tout recevoir de la main de Dieu : il sait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut ; et si nous étions bien sages, nous ne voudrions que lui, car il n'y a que lui qui puisse nous contenter.

Du 17 avril.

C'est donc vous, madame, qui nous donnez de l'argent : il ne peut nous venir d'une plus chère et plus digne main ; mais je ne m'accoutume point au personnage que nous faisons présentement ; il le faut bien puisque Dieu le veut.

On grondait fort, les années passées, de ce que nos généraux n'étaient pas entreprenants ; on meurt de peur que M. de Vendôme n'entreprenne : voilà comme on est en tout.

## LETTRE LXIV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 23 avril 1707.

J'eus l'honneur d'écrire hier à la reine, par avance, craignant de ne le pouvoir pas faire au-

jourd'hui : ma prévoyance n'a pas été inutile, et je ne pourrais répondre de ma main à la lettre dont vous m'avez honorée.

C'est bien par bonté pour moi que vous continuez à vouloir notre commerce, car en vérité il est bien désagréable d'essuyer toutes mes tristesses et tous mes maux. Je suis bien persuadée de la sagesse et de la douceur de M. l'ambassadeur; mais je voudrais bien qu'il n'eût pas d'occasion de les mettre en pratique : je le crois d'un caractère à sacrifier tout au bien public, et nos rois sont trop heureux de l'avoir. Je connais la rareté de la bonne foi, et cet endroit tout seul me dégoûterait du monde.

Vos affaires se soutiennent si bien en Espagne, qu'on peut tout espérer, si nous pouvons vous aider; mais les petites séditions que nous voyons en Guyenne me font craindre qu'on ne soit obligé d'y laisser plus de troupes, et que, par conséquent, on vous en envoie moins. Il y a une fatalité sur tout ce qui nous regarde, qui me fait toujours trembler.

Vous n'aviez pas grand tort, madame, de craindre pour l'Italie : vous en voyez le triste dénoûment. Je crains encore M. de Savoie de ce côté-là, et il m'a paru que le maréchal de Tessé le craint autant que moi. Cette disposition dans un général n'est pas bien propre à rassurer. M. de Vendôme n'est pas de même ; il croit qu'il va battre M. de Marlborough.

M. le maréchal de Villeroi paraît peu ; il a très-

souvent la goutte, et je suis sans commerce avec lui. Il n'a point voulu écouter mes conseils, qui étaient, ce me semble, fort bons. Il se croit plus habile que moi, et je le crois comme lui, en toute autre occasion.

L'Anglée m'a fait voir la dernière lettre que vous lui avez écrite, toute propre à contenter sa vanité sur le bon goût. Je suis bien aise que madame la duchesse de Beauvilliers soit chargée de toutes vos commissions, surtout depuis qu'elle m'a fait espérer d'y faire peu de dépense.

Je ne veux pas fermer ma lettre ici, pour pouvoir vous donner des nouvelles de notre princesse, dont je suis en peine, car, soit grossesse, soit autre mal, sa santé n'est pas en bon état. Quand vous devriez me gronder encore, madame, je ne puis m'empêcher de vous dire que la vie est très-désagréable. Est-il possible que vous ne le trouviez jamais?

Versailles, le même jour.

Je trouve madame la duchesse de Bourgogne dans son lit, avec un peu de fièvre, qui ne l'a pas quittée depuis huit jours. Elle ne peut écrire à la reine, et m'ordonne de lui mander de ses nouvelles. Je vais tout mettre sous la même enveloppe de S. M., afin que le paquet soit plus respecté.

# LETTRE XLV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 24 avril 1707.

J'ai à répondre, madame, à deux lettres de vous, l'une du 4 mars et l'autre du 28. Je ne suis pas surprise que vous voyiez des courriers sans qu'ils vous portent de mes lettres; j'ai déja eu l'honneur de vous mander que je n'en suis point avertie.

Je dirai à Maréchal le témoignage que vous rendez au chirurgien qu'il vous a donné; vous aurez Clément malgré les clameurs de toutes les femmes; elles ont fait tout leur possible pour mettre madame la duchesse de Bourgogne dans leurs intérêts, en lui disant qu'elle pouvait devenir grosse en même temps que la reine d'Espagne, et qu'il faudrait bien qu'en ce cas-là, l'une des deux changeât d'accoucheur; notre princesse ne veut pas voir de si loin et ne songe qu'à donner à la reine sa sœur ce qu'elle croit de meilleur: il est certain que Clément est le plus habile et celui qui a le plus de pratique; d'ailleurs il est homme de bien, sage, patient, modeste, et essuiera bien des questions du roi et des cris de la reine sans sortir de sa place. Madame la duchesse de Bourgogne envoie aussi sa garde et se fait un grand

plaisir de tout ce qu'elle lui racontera de la reine à son retour. Cette femme, contre l'ordinaire des gens de son métier, est modeste, polie, respectueuse, et très-adroite; il faudra, madame, que dans tout le temps que vous la garderez, elle apprenne à quelqu'une des femmes d'Espagne à bien remuer un enfant.

Si j'étais moins vieille, j'aurais fait des épreuves d'élever des enfants comme on fait en Angletrre, où ils sont presque tous grands et bien faits, et comme nous les avons vu élever à Saint-Germain; le roi n'avait que six mois quand il y est venu, et la princesse y est née. On leur donne un corps point serré au bout de deux ou trois mois; et par dessous leur robe, ils ont un lange et une couche sans aucune bande, ce qui fait qu'on les change dès qu'ils ont fait la moindre saleté, et ne demeurent jamais, comme les nôtres, serrés et bandés dans leur ordure, ce qui leur épargne bien des cris, des mauvaises humeurs, des écorchures et souvent des jambes mal tournées; on leur met des bas et des souliers en leur donnant ces robes; il n'y a pas d'apparence que l'on fasse une nouvelle épreuve sur un prince des Asturies.

Vous voulez nous faire peur d'un assez mauvais accouchement pour avoir tous nos gens de bonne heure; il faut bien vous le pardonner, madame, pourvu que vous les fassiez bien travailler pour en former d'autres. Le roi ne veut point absolument qu'on vous envoie la nourrice de S. M. C., persuadé que vous nous la renverriez bientôt.

Quoique le mariage de l'archiduc ne change rien aux affaires, je serai bien blessée d'entendre nommer deux reines d'Espagne; il n'y a que Dieu, madame, qui puisse démêler tout ce que nous voyons.

M. de Vendôme est parti plein de confiance et bien convaincu que son armée est plus nombreuse que celle de M. de Marlborough.

M. le maréchal de Villars me dit hier adieu, très-content de son armée, et tout plein d'espérance de faire parler de lui si l'occasion s'en présente. J'appris hier soir qu'il ne partirait pas sitôt qu'il croit, le roi ne le jugeant pas à propos.

Vous n'avez rien gâté, madame, en demandant le lit du prince à madame de Beauvilliers; un damas bordé d'or n'est pas digne de l'imagination de l'Anglée.

N'avez-vous point, dans ce couvent que la reine aime, quelque sainte à mettre en prière pour nous obtenir une bonne paix ?

Beaucoup de gens croyaient M. le duc de Savoie capable de faire quelque violence à nos troupes de Lombardie; mais on dit qu'il surpasse encore le prince Eugène en honnêtetés et en facilités pour leur marche; serait-ce un effet de sa dévotion? ce pourrait bien être aussi pour se trouver l'un et l'autre trop heureux d'être défaits de nous.

J'ai bien envie de savoir M. le duc d'Orléans arrivé à Madrid et reparti pour l'armée; je crains toujours les Français à votre cour, et la maison de M. le duc d'Orléans est à peu près celle de

feu Monsieur, et par conséquent assez mal composée.

Le roi donna hier une abbaye à M. l'abbé de la Tremoille; tout ce qui vous touche, madame, ne m'est pas indifférent. Voilà vos deux lettres répondues article par article, je ne vois guère de choses à y ajouter.

Notre princesse est toujours dans le même état. Clément et la garde ne la croient point grosse, elle ne le croit pas aussi; mais tout cela n'est point sûr : elle est misérable par ses continuelles fluxions sur les dents.

Madame la comtesse de Gramont a paru à la cour, et disparu pour les jours saints seulement, après quoi elle viendra partager son séjour entre Versailles et Pontalie.

Le duc de Noailles voudrait bien faire quelque chose et demande un peu plus de troupes; mais il en faut tant partout qu'on est embarrassé pour y fournir.

Ne vous ai-je pas mandé, madame, la triste destinée de madame la duchesse de Mantoue, et les témoignages de M. et de madame de Vaudemont, sur sa bonne conduite?

Que vous dirai-je de moi, madame? vous ne voulez pas que j'aie peur, et je commence déja à ne plus voir un paquet de M. de Chamillard sans trembler. Il a eu depuis quelque temps des vapeurs bien fortes et qui faisaient craindre qu'il ne pût soutenir son travail, ce qui serait un terrible contre-temps; il est beaucoup mieux.

J'ai tant de confiance dans la force de la vérité, que je crois inutile de vous faire des protestations de mon attachement pour vous; je me flatte que vous en êtes persuadée; je vous ai montré mon cœur surtout, et sur ce qu'il sent pour vous, qui ne changera pas s'il y a quelque chose sur la terre sur quoi on puisse compter.

J'entendis hier des dames sur des acquisitions que fait Orry, qui marquent, madame, qu'il ne s'est pas ruiné à votre service.

## LETTRE XLVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 1er mai 1707.

Il y a huit jours, madame, que je reçus votre lettre du 10 avril, un moment après que mon paquet, ou, pour parler plus juste, celui de madame la duchesse de Bourgogne, fut parti.

Vous êtes trop bonne, madame, de vous inquiéter sur ma santé quand vous ne voyez pas de mes lettres; j'ai l'honneur de vous écrire tous les dimanches, à moins que vers ce jour-là on ne m'avertisse de quelque courrier.

L'aventure de M. le Premier a été plus insolente qu'utile; celui qui l'a pris proteste qu'ils n'ont jamais pensé à nos princes; mais je ne crois pas qu'un tel homme mérite beaucoup de créance;

je n'ai pu entrer dans la reconnaissance de M. le Premier, qui lui a attiré des caresses de tout le monde.

Quelque timide que je sois, j'aurais bien désiré une bataille dans la conjoncture présente, mais nous apprenons que les ennemis se sont retirés et veulent attendre du secours.

Vous avez grande raison, madame, de vouloir un grand nombre de nourrices; mais vous aurez de la peine à les conserver, si vous ne leur donnez un peu de liberté; je ne désespère pas que vous ne goûtiez de leur lait, car vous êtes appelée à toutes sortes de personnages, et il n'y en a point que l'on ne fasse pour ce que l'on aime. Madame de Beauvilliers m'assure fort qu'elle n'a pensé qu'à la quantité et à la propreté, pour la mère et pour l'enfant.

Oui, madame, je vous conserve mon amitié, et j'y joins tout le respect et toute l'estime qui vous sont dus. Je ne suis pas surprise, madame, que vous soyez contente de M. le duc d'Orléans, il a de grandes et estimables qualités; je ne le suis pas moins de tout ce qu'il mande du roi, de la reine, de vous, madame, et de tout ce qu'il a vu à Madrid. Je ne suis pourtant pas fâchée qu'il en soit parti promptement, car je craindrais un peu sa suite. Dieu veuille qu'il soit plus heureux en Espagne qu'en Italie.

Nous allons demain à Marly, pour trois semaines. Le roi y sera saigné et purgé par précaution.

Il y a trop long-temps que vous ne m'avez

parlé de l'ambassadeur, il est toujours parfaitement bien où il peut désirer de l'être. Je n'entends plus parler de vous, madame, par vos ennemis, et je crois qu'ils commencent à désespérer d'une seconde disgrace. Je me sais bon gré d'avoir toujours suivi les affaires d'Espagne; M. de Torcy me fait voir toutes les lettres, et il me semble qu'on ne vous donne aucun chagrin; en vérité, madame, ils seraient bien injustes; mais il me paraît, madame, qu'on pense sur vous tout ce qu'on doit penser.

M. le cardinal d'Estrées m'a donné part ce matin du mariage de M. le duc d'Estrées avec mademoiselle de Nevers; on lui promet 400 mille francs. C'est madame la maréchale de Noailles qui a renoué ce mariage autrefois rompu. Au reste, madame, je suis environnée de parentes; mademoiselle de Cailus vient assez souvent à Versailles, et me voit souvent; elle a été se promener à Trianon avec le roi. La duchesse de Noailles est souvent avec moi; elles étaient hier dans ma chambre avec madame de Villette, qui est une jolie femme; je ne sais si elle a l'honneur d'être connue de vous : je me vante à vous de ce changement de conduite pour n'essuyer plus vos reproches.

# LETTRE XLVII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 mai 1707.

Il est bien juste, madame, de remercier le Dieu des batailles de celle qu'il vient de nous faire gagner; vous avez bien jugé de la joie du roi et de celle de toute la maison royale, je ne puis m'empêcher de vous en faire le détail. Vous connaissez Marly et mon logement; le roi était seul dans ma petite chambre, et je me mettais à table dans mon cabinet par lequelle on passe; un officier des gardes cria à la porte où était le roi : « Voilà M. de Chamillard. » Le roi répondit : « Quoi! lui-même! » parce que naturellement il ne devait pas venir; je jetai ma serviette, tout émue, et M. de Chamillard me dit : « Cela est bon! », et entra de suite, suivi de M. de Silly, que je ne connaissais point; et vous croyez bien, madame, que j'entrai aussi. J'entendis donc la défaite de l'armée ennemie, et retournai souper de fort bonne humeur. M. le dauphin, qui jouait ou voyait jouer dans le salon, vint bien vite trouver le roi, et M. le duc de Bourgogne entra un billard à la main; Madame vint, à qui on s'était hâté d'aller dire que M. le duc d'Orléans avait gagné une bataille; je lui dis qu'il n'y était pas, dont elle est très-fâchée, et

j'entendis qu'elle disait : « J'apprendrai bientôt que mon fils se sera pendu. » Madame de Dangeau quitta la table pour aller écrire à M. son mari, qui était à Paris, et madame d'Hudicourt pour aller à la porte de mon cabinet souhaiter un peu de repos ; elle doit être saignée dans quelques jours, les médecins le croyant nécessaire en quelque état qu'elle puisse être. Je relis avec plaisir les endroits de votre lettre du 17 avril, où vous me dites les avantages qui suivraient le gain d'une bataille en Espagne. Dieu veuille, madame, que vous ayez été prophète !

Je crois que Clément et madame de la Salle partiront vers le 15 ou 20 de ce mois ; vous ne pouvez avoir dans leur profession de plus honnêtes gens.

J'ai parlé au roi, selon l'ordre de la reine, du frère de M. de Valouse ; le roi n'a pas encore répondu précisément.

Vous voyez, madame, par ce mélange d'écritures, combien je suis libre avec vous ; mon cœur me dit que vous l'approuverez, et que vous êtes aussi assurée de mon respect et de ma tendresse, car c'est très-véritablement que je vais jusque là pour vous.

---

ses prétentions quand je ne serai plus, vous verriez que je ne puis pas être croyable sur son chapitre.

On dit que M. le prince Eugène, et M. le duc de Savoie envoyent dix mille hommes à Naples, mais tout cela est encore bien incertain. Il n'est point vrai, madame, qu'on fasse revenir le maréchal de Tessé, mais M. de Médavid s'en va commander en Savoie.

Nous avons M. le prince de Vaudemont à Marly; je ne me souviens pas de l'avoir vu quand il était ici; il m'a paru très-aimable, quoique impotent; c'est la coqueluche de la cour, et tout le monde se le dispute. Le roi lui fait toute sorte de bons traitements, et il assure qu'il ne sortira pas de Marly qu'on ne le chasse. Madame sa femme est allée conduire en Lorraine madame la duchesse de Mantoue qui va se mettre dans un couvent, à Pont-à-Mousson. M. et madame de Vaudemont disent qu'elle n'était pas en sûreté en Italie, et louent fort la conduite qu'elle y a tenue.

Le roi se trouve si bien à Marly, qu'il en a allongé le séjour de huit jours, et nous irons de là à Trianon, sans passer à Versailles.

M. le duc de Nevers est mort à peu près comme il avait vécu; on dit que madame de Nevers en est consolée, et madame de Bouillon fort affligée. On croit que cette mort rompra le mariage de mademoiselle de Nevers.

Le maréchal d'Estrées a pensé mourir. Madame la duchesse de Nemours était hier à l'extrémité.

M. le prince de Conti, M. le maréchal de Villeroi et M. Matignon vont se disputer Neufchâtel : je crains qu'ils n'aient une forte partie en M. de Brandebourg ; le roi ne s'en mêle point, mais il désirerait un Français, comme de raison.

Clément et madame de la Salle doivent partir demain ; j'espère qu'ils se conduiront sagement.

Mon Dieu, madame, que je voudrais bien par-dessus toutes mes années avoir encore six mois pour n'être plus dans l'inquiétude de cette campagne. Je m'imagine quelquefois une bataille gagnée en Flandre, l'archiduc sorti d'Espagne, la paix de Portugal faite, et un prince d'Asturies à Madrid, et avec tout cela, madame, la continuation de vos bontés pour moi.

---

## LETTRE XLIX.

### A LA MÊME.

Marly, le 21 mai 1707.

Nous apprenons les heureuses suites de la bataille gagnée en Espagne, et nous ne doutons point que les royaumes de Valence et d'Aragon ne soient bientôt soumis. Je comprends bien, madame, que vous voilà assez en repos pour quelque temps ; mais selon toutes les apparences, l'archiduc attendra à Barcelone un puissant secours qui ne saurait lui manquer, à moins que

nos ennemis communs n'aimassent mieux entrer en France.

Marlborough est arrivé; les armées doivent être assemblées dans trois jours, et vous voudriez, madame, que je fusse tranquille! J'entends tous les jours dire aux courtisans que si on perd une bataille en Flandre, tout sera perdu, et que si on la gagne, nous n'en serons guère mieux. Trouvez-vous qu'en Savoie, S. A. R. et M. le prince Eugène ne soient point redoutables? En vérité, madame, je n'ai que trop de raisons d'être inquiète et je le suis aussi, assez honnêtement.

Nous avons perdu M. le maréchal d'Estrées; madame de Nemours résiste encore, et dit qu'elle tiendra les postillons bottés plus long-temps qu'on ne pense; elle a vu tous les prétendants au Neufchâtel, parce que son confesseur l'a exigé.

Tous nos princes, à qui madame de Nevers appartient, pressent le roi pour une grosse pension, prétendant que cette belle veuve est à l'aumône; d'autres assurent qu'on n'a rien trouvé dans le palais Mazarin, et qu'elle en a détourné seize cent mille francs; madame de Sforce sollicite en bonne sœur et agit de tous côtés pour la Duché, pour son neveu; je ne crois pas qu'elle réussisse. On est toujours fort engoué ici de M. de Vaudemont; il doit s'en aller à Commercy à la fin du voyage de Marly, pour y rejoindre madame sa femme, qu'il ramènera ensuite faire un tour à notre cour. Madame d'Elbeuf s'en va avec lui pour aller voir madame la duchesse de Mantoue.

Je n'ai rien à vous dire sur l'état de madame la duchesse de Bourgogne. Je ne crois pas, madame, que je sois en repos tant que la campagne durera; il faut bien que vous me le pardonniez, car je n'en suis pas la maîtresse.

Saint-Cyr, le 22 mai.

On m'a dit ce matin, en arrivant ici, que le feu a pris cette nuit à Versailles et qu'une partie de l'aile neuve est brûlée, mais je ne saurai que ce soir ce qui en est. J'espère, madame, trouver une lettre de vous en arrivant, car pour l'ordinaire elles viennent le dimanche; comme elles sont dans le paquet de madame la duchesse de Bourgogne, je ne les reçois pas toujours fort régulièrement.

Monseigneur et le Dauphin sont à Livry pour une partie de chasse, d'où ils reviennent mercredi. Notre princesse doit aller aujourd'hui à Versailles voir monsieur son fils, qui se porte pourtant fort bien.

## LETTRE L.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 29 mai.

Il faut bien commencer par se réjouir avec vous, madame, de ce que M. le maréchal de Villars vient

de faire, vous en connaîtrez mieux l'utilité que moi : le voilà de l'autre côté du Rhin, vivant chez nos ennemis, et les faisant contribuer à notre tour; il faut bien lui pardonner de se savoir un peu bon gré : il est entreprenant et heureux; je n'entre point dans les détails que nous apprîmes hier soir, car je ne doute pas qu'on ne le mande à M. Amelot, et mieux que je ne pourrais faire. Je vais répondre présentement à votre lettre du 7 de ce mois, que je trouvai à mon retour à Marly, il y a huit jours, comme je l'avais prévu; mais pour y répondre plus tôt à l'avenir, j'ai prié madame la duchesse de Bourgogne de me les envoyer ici, où je suis tous les dimanches, et où j'écris avec plus de tranquillité que je ne ferais à Marly.

Vous aurez bientôt Clément et la garde, et j'espère, madame, que vous serez aussi contente de leur conduite que de leur capacité dans leur métier : si quelque chose peut consoler notre princesse de sa grossesse, qui est encore incertaine, ce sera de passer les nuits à parler de la reine avec madame de la Salle.

Je vois et je goûte, madame, votre bonheur présent; je ne doute point que l'archiduc ne soit réduit bientôt à Barcelone et à une partie de la Catalogne; mais ne craignez-vous point, madame, un puissant secours pour lui, avant que vous soyez rentrés en Portugal ?

M. de Vendôme et M. de Marlborough sont presque en présence, et vous voulez que je sois tranquille ! avez-vous oublié la bataille de Ramillies ?

notre armée est admirable et plus forte que celle des ennemis. Dieu veuille nous conduire à une paix qui puisse nous donner de la joie! je vous promets après cela un grand enjouement, et de goûter à longs traits le plaisir d'être environnée de mes parents.

M. de Savoie n'a rien fait contre nos troupes, elles sont arrivées à bon port; je n'oserais vous dire que je meurs de peur de ce côté-là; les princes d'Italie sont très-fâchés de ce que nous les avons abandonnés, et nous faisaient du mal quand nous étions chez eux. La fidélité de Naples et de Sicile sont admirables; mais que pourraient-ils faire si les ennemis y envoyaient des troupes?

On dit, ce me semble, que le pape est mieux. Je fais au roi, madame, tous les compliments dont vous me chargez; il y répond comme il vous parlait à Marly; vous en étiez contente, et avec raison; il était bien accoutumé à vous, et vous n'avez rien gâté depuis votre retour en Espagne.

Madame la duchesse de Bourgogne vient de m'envoyer, madame, votre lettre du 16 de ce mois.

Je ne suis pas surprise de la douleur de M. le duc d'Orléans de ne s'être pas trouvé à la bataille d'Almanza; il ne peut s'en racquitter, au moins de long-temps.

La reine est trop bonne, madame, de compter un moment une personne comme moi au milieu de sa joie; si je pouvais m'expliquer dans une lettre comme je faisais dans votre chambre obscure de

Marly, vous verriez qu'en effet mon zele pour L. M. C. mérite quelque chose.

Je suis ravie de la vigueur du prince d'Asturie, car je ne désire point une princesse si robuste. Vous ferez fort bien, madame, de vous former pour remuer les infants à venir, et pour n'avoir plus besoin de personne pour choisir les nourrices; Clément vous apprendra le bon goût et la consistance que doit avoir le lait: savez-vous ce que c'est que se mettre à l'âtre pour remuer l'enfant? je voudrais vous y voir; demandez-le, je vous prie, à madame la Salle, et vous m'avouerez, quand vous le saurez, que votre figure ne convient pas tout-à-fait à cette posture-là. Je suis très-persuadée, madame, qu'il n'y a point de personnage que vous ne fissiez pour L. M. C.; j'en ai plus vu là-dessus que vous ne m'en pouvez dire. Je ne suis point flatteuse, je pencherais plutôt à la brutalité; mais il est vrai, madame, que votre mérite a rempli mon idée, et que votre personne touche mon inclination.

Non, madame, le roi ne s'est jamais mieux porté, ni n'a jamais mieux mangé; le long séjour de Marly ne plaît pas à M. Fagon, par la quantité de grands repas qu'il fait en campagne, où l'on ne peut s'empêcher de manger davantage que quand on est seul.

Que je serais fâchée d'interrompre la course de M. l'ambassadeur vers la perfection! je juge de la sienne, madame, par sa conduite, par ce que

vous me faites l'honneur de me dire, et par ses lettres; il est bien au-dessus de mes louanges, mais il les aura tant qu'il fera comme il fait.

Je ne sais encore si le mariage du duc d'Estrées se fera; je crois vous avoir mandé la mort de M. de Nevers. Vous aurez su, je crois, aussi la mort du maréchal d'Estrées, et que le roi a donné tout ce qu'il avait au maréchal de Cœuvre. Madame de Montespan est morte à Bourbon, le 27 de ce mois; elle n'a été que trois jours malade, elle a reçu tous ses sacrements; on envoya un courrier à M. d'Antin, je ne sais s'il l'aura trouvé avec quelque connaissance.

Madame la duchesse d'Orléans s'en est allée à Versailles; madame la duchesse devait partir ce matin pour Saint-Maur; le duc du Maine est à Sceaux, le comte de Toulouse à Rambouillet: ils sont tous très-affligés, on ne leur fait point de compliments dans les formes; ils ne peuvent pas porter le deuil, parce que la mère n'a pas été nommée quand ils ont été reconnus. Il n'en est pas de même de madame la princesse de Conty, elle a pris le deuil de la marquise de la Vallière. Voilà bien des gens de connaissance qui sont morts depuis quinze jours; la reine ni vous ne permettez pas, je crois, qu'on fasse des réflexions là-dessus depuis la bataille d'Almanza.

Le roi me demanda, il y a quelque temps, si S. M. C. continuait à parler comme il avait commencé, et qu'il n'en entendait plus rien dire: je

répondis, madame, que vous ne m'en disiez plus rien, et que je regardais cela comme une chose faite et qui durait toujours.

M. de Vaudemont est aussi à la mode que le jour qu'il arriva, il chasse avec le roi, il joue avec notre princesse; il marche mieux qu'il n'avait fait depuis bien des années; je ne l'ai vu qu'une fois, j'en suis charmée comme les autres.

Il me semble, madame, que ce serait une ingratitude de vous dire que je n'ose vous parler de ma santé; elle est bonne depuis long-temps; il y a, je crois, six semaines que je n'ai eu la fièvre. J'ai la migraine aujourd'hui, je n'ai point mademoiselle d'Aumale; voyez tout ce que j'ai écrit, et n'ai-je point trop écrit?

Je viens de relire encore vos lettres pour voir si j'ai répondu à tout: mon Dieu, madame, que vous êtes contente et que vous raillez agréablement! il n'y a jamais de noirceurs dans tout ce que vous dites; mais il y a présentement une joie qui me donne toute celle dont je suis capable; il faut, pour la rendre complète, que nous ayons la paix et à des conditions dont je sois contente; vous verrez, après cela, madame, de quelle humeur je serai.

---

# LETTRE LI.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 5 juin 1707.

Enfin, madame, je suis parvenue à pouvoir répondre à vos lettres, le jour que je les reçois; madame la duchesse de Bourgogne a la bonté de me les envoyer ici, où je ne manque guère à être le dimanche.

Je voudrais que la relation que je vous ai faite de notre joie sur la bataille d'Almanza fût aussi vive que l'idée que vous vous êtes faite de ce qui se passa dans mon cabinet; vous l'avez mieux compris de Madrid que je ne l'ai vu, et vous en faites une peinture que je ne pourrai m'empêcher de lire aux personnes qui y ont part. Vous aurez encore une grande joie, madame, en apprenant que les lignes de Stolhoffen ont été forcées, et que le maréchal de Villars va un peu inquiéter les princes d'Allemagne.

M. de Marlborough ne paraît pas si furieux cette année; il a fait quelques marches en arrière, qui ont fait croire qu'il veut faire un détachement pour l'Allemagne; mais nous apprîmes hier au soir qu'il a marché en avant; ainsi, nous sommes toujours à la veille d'une bataille.

On dit que les Hollandais ne veulent pas qu'on

la donne : ils ont reçu quelque augmentation troupes ; les nôtres paraissent désirer le comb

Je n'ose plus parler de mes craintes, j'ai le cc serré, surtout du côté de la Savoie ; on dit « M. le duc de Savoie s'oppose autant qu'il peut détachement que les Impériaux voudraient voyer à Naples, afin d'être plus puissant p entrer en France ; nous n'avons point d'enn plus acharné que lui. J'ai vu ce matin un offi de ma connaissance, qui vient de Turin, o avait été prisonnier depuis la levée du siège m'a dit que S. A. R. l'avait chargé de dire à dame la duchesse de Bourgogne que la guerre diminuait rien de l'amitié qu'il a pour elle.

J'admire votre courage, madame : vous en é donc à refuser la paix aux Portugais, en qu'ils vous la demandent, et vous voulez ané tir ce royaume ; je serais bien contente que bon roi de Portugal jouît en repos de l'usur tion de ses pères et du plaisir que ses chapela lui donnent, pourvu que l'archiduc fût hors la Catalogne. Mes châteaux en Espagne le mett quelquefois entre les mains de M. le duc Noailles, qui le conduirait ici bien respectueu ment. Je crois qu'il s'y divertirait mieux q Barcelonne.

Madame la duchesse de Bourgogne n'est pc grosse ; sa première femme de chambre me l' venu dire à six heures du matin. Elle vous sa bon gré de lui souhaiter un peu de repos. Je hier notre prince en parfaite santé ; sa nourr

a eu quelque chose en petite quantité ; M. Fagon n'est pas d'avis qu'on la change pour cela, tant qu'elle se portera bien d'ailleurs, à moins qu'on ne vît que l'enfant souffrît dans ces temps-là. Il est bon de vous tout dire sur ce chapitre, puisque vous allez être gouvernante, et du prince, et des nourrices. Non, madame, je ne crois point trop que vous puissiez aisément vous décharger de ces détails, et je voudrais avoir moins d'expérience que je n'en ai du peu de véritable affection que les rois trouvent. Je vois des choses qui ne valent guère mieux que d'avoir étranglé sa fille et trahi ses maîtres.

Je suis ravie, madame, de ce que madame de Beauvilliers a pu, en votre faveur, contenir sa magnificence : ce n'est pas là un petit sacrifice pour elle.

Les bons traitements qu'on a faits à M. de Vaudemont se sont soutenus jusqu'à la fin du long séjour de Marly, et il a été bon courtisan jusqu'à marcher sans bâton par l'air de Marly, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien des années. Nous verrons bientôt madame sa femme, qui est hors de France il y a quarante ans ; jugez, madame, comment on la trouvera, et comment elle trouvera les autres.

Nous revînmes hier à Versailles ; M. le Dauphin est à Meudon avec madame la princesse de Conti ; on ira tout droit à Trianon le lendemain de la Pentecôte.

Notre princesse va bien suivre votre conseil, ma-

dame, sur les courses; mais elle y joindra les repas désordonnés et les veilles, et selon toutes les apparences, elle perdra de bonne heure sa santé. C'est un grand malheur d'aimer ce qu'on ne conduit pas, et qu'on ne voudrait conduire que pour leur intérêt.

Notre malheureux ami, madame, se noie de plus en plus, au lieu de profiter de l'envie qu'on avait de lui tendre la main.

Je n'ai point l'honneur d'écrire à la reine; je craindrais, à la fin, de l'importuner par des remercîments sur les bontés dont elle me comble, et par des réflexions tristes qui m'échappent toujours; il faudrait encore bien d'heureux événements pour me donner de la joie.

## LETTRE LII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 12 juin 1707.

Je ne crois pas, madame, que jamais personne ait poussé si loin la bonté, la politesse et le respect pour le sang de nos rois, que vous venez de le faire par la réception que vous avez faite aux nourrices du prince d'Asturie, car je veux espérer que ce sera un garçon; il est vrai, madame, que je voudrais avoir assisté à ce festin,

et que je ne connais guères de fête qui me pût être plus agréable; vous êtes admirable en tout, et sûre de trouver en moi une admiratrice. Si vous avez passé huit jours sans recevoir de mes lettres, madame, c'est que M. de Torcy en charge quelquefois des courriers, car, de ma part, rien n'est plus réglé que le commerce que j'ai l'honneur d'avoir avec vous.

Il est vrai, madame, que les affaires d'Espagne sont bien changées. Dieu veuille achever ce qu'il a commencé! Je crains le siége de Lérida, et qu'on n'y fasse comme à Catinat; j'ai impatience que la saison ne soit venue d'entrer en Portugal, et que vous les forciez à vous demander la paix: accordez-la-leur, madame, et remettez-en la conquête à une autre fois.

M. de Vendôme et M. de Marlborough sont toujours à trois lieues l'un de l'autre; notre général pétille de faire quelque chose, mais il faut que ce soit avec apparence de succès.

M. de Villars suit les ennemis et les met à de grandes contributions, il leur écrit une lettre qu'on trouve romanesque; on dit ici qu'il est fou, mais je vous avoue, madame, que je désirerais que le Roi eût plusieurs de ces fous-là. Notre armée d'Allemagne ne nous coûtera plus rien; c'est un grand soulagement.

M. le maréchal de Tessé est plus prudent, il voit tout le péril, et me fait mourir de peur; c'est un côté bien dangereux.

On mande que M. le duc de Savoie a une va-

peur qui lui a duré dix heures, et que ce n'est pourtant point une apoplexie. Madame la duchesse royale écrit à madame la duchesse de Bourgogne qu'il est toujours languissant et faible, et que la fièvre lui a repris, mais que les accès ne sont pas si violents.

Je crois vous avoir mandé, madame, que notre princesse n'est pas grosse, et qu'elle se porte bien; elle est venue hier faire ses dévotions ici, et y passer la journée. Madame de Cailus a passé quelques jours à Versailles, et doit y revenir bientôt. J'ai aujourd'hui avec moi la duchesse de Noailles. Vous me tyrannisez sur les étrangers et sur mes parents; je vous avoue, madame, que les femmes de ce temps-ci me sont insupportables: leur habillement insensé et immodeste, leur tabac, leur vin, leur gourmandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût, et ce me semble à la raison, que je ne puis le souffrir: j'aime les femmes modestes, sobres, gaies, capables de sérieux et de badinage, polies, railleuses d'une raillerie qui enferme une louange, dont le cœur soit bon et la conversation éveillée, et assez simples pour m'avouer qu'elles se sont reconnues à ce portrait que j'ai fait sans dessein, mais que je trouve très-juste.

# LETTRE LIII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 19 juin 1707.

Monsieur de Vendôme est toujours dans la même situation ; il prétend que les ennemis seront obligés de décamper plus tôt que lui. M. le maréchal de Villars va tant que rien ne l'arrête, imposant de grosses contributions ; mais que sert de faire crier l'Empire si nos ennemis entrent en France? Madame de Nemours a enfin fini sa vie, et tous les prétendants à Neufchâtel sont en campagne. Notre princesse a pris un deuil pour quelques jours, dont je la trouvai hier soir bien parée. Je n'ai vu M. de Vaudemont qu'une fois ; je ne laisse pas de savoir qu'il est aimé du roi. Il s'en va à Commercy ; mais je ne crois pas qu'il y demeure long-temps : il goûte trop la cour pour s'accommoder de la campagne ; il ne trouve rien de plus délicieux que la vie de Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne me paraît bien plus aise des aventures tristes de M. Clément et de madame de la Salle, qu'elle ne l'aurait été d'un voyage tout uni ; comme vous l'aviez projeté, elle passera d'agréables nuits avec sa garde à la première couche.

M. le duc de Bretagne sort tous les jours quand

il fait beau; il vint hier à Trianon en fort bonne santé. Le cardinal de Janson ne pouvait se taire l'autre jour sur le plaisir qu'il avait eu de voir, d'un coup d'œil, le roi, Monseigneur, M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Bretagne. Madame la duchesse d'Albe soutint l'autre jour à madame la maréchale de la Motte que le prince des Asturies serait plus beau, et ne fit pas bien sa cour à notre gouvernante, qui paraît s'affaiblir beaucoup.

J'appris hier qu'on ôte encore des troupes au duc de Noailles du petit nombre qu'il avait. Il sera affligé; mais on court au plus pressé.

On ne peut guère compter, madame, sur ce qui vous a obligé d'envoyer votre dernier courier. Les ennemis, à ce qu'on dit, ne parlent que de paix dans l'armée de Flandre : il serait rare qu'elle se fît sans que nous le sussions.

M. d'Antin m'a conté la mort de madame de Montespan. Il a été auprès d'elle les trois derniers jours de sa vie; elle a été aussi tranquille qu'elle a été agitée sur la mort, dont on n'osait parler devant elle quand elle se portait bien. Elle n'a pas dit un mot de qui que ce soit, ni à son fils qui était présent. Elle dit seulement au gardien des capucins de Bourbon, qui vint l'assister : « Mon « père, exhortez-moi en ignorante, le plus sim- « plement que vous pourrez. »

Les deux princesses sont encore affligées. Nous sommes dans un lieu délicieux. Je ne sais, madame, si vous avez vu Trianon dans cette saison-

ci ; mais, il faut vous l'avouer, je serais plus à mon aise dans une cave, la paix étant faite à des conditions raisonnables, que je ne le suis dans un palais enchanté et parfumé comme celui-ci. Madame la duchesse de Bourgogne y fait tout ce qu'il faut pour détruire sa santé ; elle ne le croira que lorsqu'il n'y aura plus de remède.

## LETTRE LIV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 juin 1707.

JE n'aime point trop donner mes lettres à tous ces messieurs qui n'ont d'autres affaires que celles de les porter, et les voies ordinaires me paraissent toujours les meilleures. Les lettres que je reçois de vous, madame, ne sont déja que de trop vieille date, comme celles que j'ai l'honneur de vous écrire, sans y ajouter encore d'autres retardements.

Je suis tout étonnée d'entendre parler des lignes de Stolhoffen ; je crois qu'on le sait présentement à l'Amérique. M. le maréchal de Villars s'avance toujours ; il a pris un château assez considérable ; il impose de grosses contributions ; mais la terreur est si grande, que tous les peuples abandonnent le pays : de sorte que je ne sais qui les paiera.

Cependant, madame, nous ne voyons point jusqu'ici que les princes d'Allemagne crient autant qu'ils le devraient, ni que les ennemis fassent encore de détachements pour leur secours. On dit que les Hollandais attendent le succès de l'entreprise de Dauphiné et de Provence; et c'est ce côté-là qui fait présentement toutes mes inquiétudes, tant par l'importance de la chose, que par le peu de confiance que j'ai dans le général.

La mort de madame de Montespan ne m'a point mise hors d'état de vous écrire, madame; mais il est vrai que j'y fus fort sensible, et qu'en aucun temps cette personne-là n'a pu m'être indifférente. Comme c'est une mère qui n'a pas été nommée dans la reconnaissance des princes et des princesses, ils n'ont point reçu les complimens dans les formes, et je croyais avoir eu l'honneur de vous le mander. Je leur ferai savoir ce que vous m'ordonnez, et je crois, madame, qu'il faut en demeurer là. Les deux filles en ont montré une douleur qui a été louée de tout le monde, et qui commence à paraître excessive; car on n'aime pas les longues afflictions à la cour.

Je ne manquerai pas, madame, de proposer au roi M. le marquis de Brancas pour le compliment de la naissance du prince des Asturies, que vous croyez vous assurer par ne le pas révoquer en doute.

Madame la comtesse de Gramont est depuis long-temps à Leuville. J'aurais de la peine à vous écrire toutes les sottises qu'on lui imputait, qui

se réduisent pourtant à attendre ma mort avec impatience pour remplir ma place. Elle aurait pu l'envisager depuis quatre jours que j'ai eu une très-violente fièvre, mais dont il ne me reste que de la faiblesse.

J'ai été véritablement fâchée contre madame de Beauvilliers, de ce qu'elle n'a pas fait voir votre layette à madame la duchesse de Bourgogne; mais comme il n'y avait plus de remède, je n'en ai rien dit.

Le duc de Noailles est trop heureux par la bonne opinion de L. M. C. et par la part que vous prenez à ce qui le touche. Il a de bonnes intentions et une grande application; mais il ne peut mettre en œuvre que ce qu'on lui donne.

Il ne se passe rien en Flandre. On ne sait que désirer là-dessus; mais il me semble que nos affaires ne sont point en mauvais état, si M. le duc de Savoie ne réussit pas dans les mesures qu'il prend. Toutes ses nouvelles nous assurent qu'il est considérablement malade, et madame la duchesse royale mande qu'il se porte parfaitement bien. Outre les raisons que j'ai de craindre ses desseins, j'essuierais quelque chose de fort cruel par la douleur raisonnable où je verrais continuellement notre chère princesse de voir tous nos déplaisirs causés par M. son père.

Pour aujourd'hui, madame, il ne m'est pas possible d'écrire un seul mot de ma main pour vous faire les protestations d'un attachement bien sincère et bien tendre.

# LETTRE LV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 10 juillet 1707.

Il n'y pas moyen, madame, de se plaindre de la reine, quand elle répare elle-même la perte qu'elle m'a fait faire d'une de ses lettres. J'en ai présentement deux devant les yeux; la première est du 24 juin. Vous êtes trop bonne, madame, de répondre à trois des miennes à la fois : elles n'en valent pas la peine, et votre temps est trop précieux pour l'employer ainsi.

M. le maréchal de Villars est un peu trop avancé en Allemagne. Les ennemis l'ont coupé par une marche d'une très-grande diligence; il s'est bientôt rapproché d'eux, et il assure le roi qu'il conservera toute la campagne la supériorité qu'il a sur eux, à moins qu'ils ne reçussent un puissant secours. Il est présentement à Dourlach. Je viens de recevoir une lettre de madame la princesse de Bade, qui me prie de faire diminuer les contributions que M. le maréchal de Villars lui demande. Jugez de ma joie, madame, si je puis lier un commerce avec cette princesse, vous qui connaissez le goût que j'ai pour me mêler des affaires.

Je sais bien que M. le duc d'Orléans manque des choses nécessaires pour le siége de Lérida, et

qu'étant contraint de le remettre, il pourrait arriver telle chose qu'il ne se ferait pas; mais vous donnez toutes ces idées à ma mélancolie.

Je crains une action en Flandre, madame, parce qu'on y peut perdre la bataille, et que si on la gagnait, il y aurait, à ce qu'on prétend, très-peu d'utilité. On dit que Marlborough presse tous les jours messieurs les États de lui permettre d'attaquer M. de Vendôme, mais qu'ils ne le veulent pas absolument. J'avoue, madame, que M. de Savoie a troublé mon sommeil, par la crainte du droit de représailles sur nos troupes. J'ai le bonheur de souffrir pour tout ce qu'il est raisonnable de craindre, et pour tout ce qui ne l'est pas.

On dit présentement que l'entreprise de Naples est changée, et que les ennemis vont envoyer ces troupes-là en Espagne.

Je ferai bien votre cour en disant ce soir au roi que vous approuvez qu'il mange beaucoup. Il se porte parfaitement bien.

M. de Vaudemont doit être aujourd'hui à Marly; il paraît qu'il ne peut s'en passer. Il est parfaitement bien avec madame la duchesse de Bourgogne, et joue toujours avec elle, et elle est charmée de sa politesse. Madame la princesse de Vaudemont est à Paris, et je crois qu'elle viendra bientôt à Marly, où nous sommes pour tout le mois de juillet. Je crois que je la verrai plus souvent que M. son mari; il me plaît assez pour avoir dû peut-être en faire le sacrifice; cependant je n'y ai point pensé. Il n'a point demandé à me voir;

vous savez, madame, que je ne me suis point empressée pour les visites. Je ne connais que vous qui m'ayez changée là-dessus, car je n'oublierai jamais le plaisir que je prenais d'être avec vous, et avec quel empressement je courais à cette chambre obscure, que je préférerais, si vous y étiez encore, à tous les jardins de Marly et de Trianon.

Madame d'Hudicourt, dont vous connaissez la naïveté, nous dit, il y a quelques jours, qu'elle séchait depuis qu'elle s'était mis dans la tête d'avoir un peu de raison. Je lui ferai grand plaisir en lui disant ce que vous m'en mandez. Je vais tâcher de faire des châteaux en Espagne, comme vous me le marquez; ils ne m'ont pas fait jusqu'ici la même impression que la crainte.

Mademoiselle d'Aumale est revenue, et je ne pourrais présentement m'en passer, car je suis très-faible depuis un grand accès de fièvre que j'ai eu à Trianon.

Me voici à la lettre du 26.

N'allez jamais bride en main avec moi, madame, car vous ne serez point commise; vos peintures et vos railleries n'ont jamais rien d'offensant.

M. le maréchal de Tessé se trouve toujours bien faible. Le prince Eugène marche vers la Provence. M. le duc de Savoie se porte bien, et marchera bientôt de son côté; la flotte doit se mettre devant Toulon. Trouvez-vous tout cela bien propre à me réjouir, madame? Il faut donc, pour vous obéir, que je me dise qu'ils ne réussiront point; que les vents repousseront la flotte, et que, par

conséquent, leurs troupes mourront de faim, car ils ne trouveront nulle subsistance dans le pays; ils s'en retourneront avec leur courte honte, et nous ferons la paix cet hiver à des conditions honorables, et qui assureront la couronne sur la tête du roi et de la reine d'Espagne. Cette idée effectivement me serait fort bonne, si je pouvais m'y arrêter.

Il est vrai, madame, que Monseigneur est souvent avec madame la duchesse. Je ne sais rien sur la dévotion de madame la princesse de Conti, si ce n'est qu'elle fait venir dans son jardin de Versailles douze petites gueuses gouvernées par deux sœurs de la Charité.

L'ami à qui vous dites que je devrais tendre la main n'a plus nul commerce; il ne me croit pas assez habile pour suivre mes conseils.

Si mes parentes ressemblaient au portrait que vous me faites, je les aimerais trop; mais elles y mettent bon ordre. Je ne me souviens plus de celui que je vous avais fait, mais je croirais bien que c'est à peu près le même.

Je trouve les deux questions que M. l'ambassadeur doit faire très-importantes, surtout la dernière; et je croirais, madame, que le changement de succession rend absolument nécessaire la précaution que vous proposez. Nous verrons ce que le roi prononcera là-dessus.

Ma faible tête est un peu épuisée; ainsi, madame, je finis tout court, persuadée que vous voulez que je conserve le peu de vie qui me reste.

## LETTRE LVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 juillet 1707.

Je n'ai point reçu de vos nouvelles aujourd'hui, madame; je ne sais si c'est la faute de madame la duchesse de Bourgogne, très-capable d'oublier de me les envoyer. Je la laissai hier au soir un peu inquiète de M. son frère, qu'elle savait très-mal la dernière fois que madame la duchesse royale lui écrivit.

Il n'y a rien de nouveau en notre cour que l'arrivée de madame la princesse de Vaudemont à Marly; elle voulut me voir ici auparavant, et que j'eusse l'honneur de la suivre à la première visite qu'elle fit au roi dans ma chambre; madame la duchesse de Bourgogne y vint sur la fin. Il y a quarante ans que cette princesse est sortie de France; elle ne connaît presque plus personne à la cour, et eut peine à reconnaître ceux qui y étaient de son temps; on fut de même pour elle, et cette scène-là n'a rien qui flatte l'amour propre; pour moi, je suis charmée de la vertu de ces gens-là, de la manière dont ils portent le changement de leur fortune: elle prétend partager sa vie entre la sollitude de Commercy et le couvent de Pont-à-Mousson, où est madame de Mantoue,

et quelquefois à la cour. Elle a beaucoup de piété, c'est un grand fonds de consolation.

Nos affaires vont assez bien partout ; je n'ose vous parler de mes craintes pour Toulon, ni de de la peine que j'ai de ce qu'on ne peut faire en Espagne ce qu'il y aurait eu à faire pour finir, ou du moins pour bien resserrer l'archiduc.

M. le duc de Berri est bien puni du peu de déférence qu'il a eu pour M. Fagon et pour Maréchal : il a eu des abcès à la joue, qu'il n'a jamais voulu conserver ; il a fallu faire des opérations, et je crains fort que la bouche ne demeure un peu de travers.

Vous croirez, madame, que c'est que je vois tout au travers d'une humeur atrabilaire ; je le le souhaite, et que vous me croyiez toujours telle que je suis pour vous.

## LETTRE LVII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 23 juillet 1707.

Je reçus votre lettre, il y a huit jours, madame, un moment après que j'eus cacheté la mienne, madame la duchesse de Bourgogne ne me l'ayant envoyée ici que bien tard.

Eh! bien, madame, voilà M. le duc de Savoie et M. le prince Eugène en France, brûlant tout et marchant à Toulon; vous croyez bien que je vois cette ville en feu, tous les vaisseaux du roi brûlés, et les ennemis établis en Provence.

Beaucoup de gens prétendent ici qu'ils n'iront pas si vite, que le maréchal de Tessé peut arriver avant eux, et que leur entreprise est très-difficile à exécuter. Dieu veuille que ce soit moi qui me sois trompée!

M. le maréchal d'Harcourt est courtisan à Marly, et prétend ne pouvoir faire autre chose.

M. le maréchal de Villars se conduit à merveille; le voilà maître de Manheim, tirant de grosses contributions : mais, madame, il n'y a plus de politique; les princes d'Allemagne sont effrayés, mais pas un ne se détache. M. de Marlborough dit hautement qu'ils ont beau crier, qu'il ne leur enverra pas un homme; qu'il se soucie fort peu de ce qui se passe en Espagne et en Allemagne, pourvu que l'affaire de Provence réussisse.

Il est vrai, madame, que les prétendants à la souveraineté de Neufchâtel se donnent beaucoup de mouvements; je voudrais bien penser sur les autres affaires comme sur celle-là.

Je crois, madame, que le roi conseillera de donner part à M. le duc de Savoie de la naissance du prince des Asturies : au moins il en use de même en pareille occasion, et ne comprend point les petites vengeances; je suis assurée que vous pensez de même, et que vous écrivez à Madame Royale

comme si nous étions en paix. Je suis persuadée que ces pauvres princesses souffrent beaucoup.

Non, madame, je ne mourrais point dans une cave, j'y passerais avec vous bien du temps sans m'y ennuyer. Je ne suis point vaporeuse, ni n'ai besoin de tant d'air ni d'objets agréables; je suis solide et trop solide; je me fâche des choses qui en valent la peine, et dont je ne puis m'empêcher d'être touchée; et quelque bonne mine que vous fassiez, madame, je crois que vous passez d'assez méchantes heures.

Vous ne m'avez point répondu sur la question que je vous faisais par rapport au roi catholique: je vous demandais, madame, s'il continue à parler et à décider, à se montrer, à se mêler de ses affaires, et, en un mot, à faire son personnage. J'admire sa bonté d'écrire à madame la maréchale de la Motte pour la faire vivre; elle a eu la jaunisse, parce qu'on alla lui dire que M. le duc de Berry était tombé en apoplexie, et avait été saigné trois fois.

Il est bien vrai qu'il a été saigné trois fois, mais c'était pour une tumeur à la joue qu'on lui a ouvert par le dehors, et, tout cela, pour n'avoir pu se conserver d'abord. Ses abcès (car il en a deux) ont été causés par une dent gâtée, qu'on lui arracha hier matin; il garde la chambre, mais il se porte bien: sa conduite sur sa santé est à peu près comme celle de madame la duchesse de Bourgogne.

On dit hier dans ma chambre que madame la

duchesse de Nevers s'est cassé une jambe ; je ne sais encore si cela est bien vrai.

Toute la famille d'Estrées est venue à Marly faire signer le contrat de mariage du duc d'Estrées avec mademoiselle de Nevers. M. le cardinal, qui conduisait tout, avait oublié le notaire.

Du 24 juillet.

Il est bien vrai que madame la duchesse de Nevers a la jambe cassée.

M. de Villars n'a pu avancer davantage ; mais il est content de sa situation, et prétend bien conserver sa supériorité. Il est certain que M. de Vendôme n'a pas peur ; il est dans l'extrémité de la confiance, et se moque quand il entend dire que M. le duc de Savoie a des desseins sur la Provence, il y est pourtant avec quarante mille hommes; et s'il arrive à Toulon avant M. le maréchal de Tessé, il y a peu à espérer pour cette place; il est fâcheux de n'avoir qu'un M. de Vendôme.

Vous êtes trop bonne, madame, d'être aussi occupée de ma santé; c'est le moindre de mes maux.

Je suis ravie que vous soyez contente de la layette et du meuble du prince; nous serons dans de grandes impatiences sur sa naissance quand nous aurons passé le 15 d'août.

Notre princesse a toujours les larmes aux yeux de voir M. son père nous faire tant de mal, c'est encore un surcroît d'affliction pour moi. Mes lettres doivent vous importuner, car ce ne sont plus que des complaintes.

# LETTRE LVIII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 31 juillet 1707.

On reçut hier la nouvelle que vingt-neuf bataillons sont entrés dans Toulon, qu'on n'y manque de rien, que la bonne volonté y est grande, et que la résistance y sera vigoureuse; je me garderai bien d'ajouter mes réflexions à cet article. Mais, madame, voilà le royaume de Naples perdu, et par conséquent celui de Sicile; il est impossible d'être forts partout, et c'est un miracle de résister si long-temps. Les mauvaises nouvelles m'affligent en tout temps; je consentirais à les sentir plus vivement, et que la reine n'en reçût que de bonnes dans l'état où elle est.

Nous revînmes hier de Marly, et nous serons à Versailles jusqu'au lendemain de la fête de l'Assomption. Je suis trop sérieuse, madame, pour avoir l'honneur de vous entretenir plus long-temps. Madame la duchesse de Bourgogne ne m'a point envoyé la lettre que j'attends de vous aujourd'hui, et qui me fournirait peut-être quelque matière. Il n'y a point de plaisir à parler d'affaires sérieuses, et je n'ai pas le courage de vous mander les bagatelles de Marly, outre que j'en suis assez mal avertie.

On dit qu'il y a de très-bons officiers dans Toulon; le maréchal de Tessé a été y faire un tour, et en est sorti pour retourner à son armée, qui n'est pas bien forte maintenant.

M. de Vendôme rit encore de ce que nous craignons quelque chose pour la Provence; cette confiance ne laisse pas, quelquefois, que d'être dangereuse.

Notre prince est en parfaite santé.

En allant à Fontainebleau, nous irons coucher à Petit-Bourg, parce qu'il se trouve à moitié du chemin, et que les raisons qui empêchaient le roi d'y aller sont finies; la bonté des courtisans veut en faire un dégoût pour votre ami.

Dieu vous conserve, madame, votre santé et votre humeur encore longues années!

Tous mes maux m'ont fait oublier de répondre à M. Clément: il demandait d'aller voir sa famille en revenant; madame la duchesse de Bourgogne y consent, fort aise de n'avoir que faire de lui.

## LETTRE LIX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 août 1707.

J'ai l'honneur de vous écrire tous les huit jours, madame, et vous pouvez compter que je n'y manque jamais.

Vous me grondez de ce que M. le duc d'Orléans n'est pas servi à point nommé; nous en sommes aussi fâchés que vous, madame; c'est le malheur d'avoir trop d'affaires à soutenir, et trop longtemps.

Que direz-vous donc quand on vous demandera des troupes pour venir en Provence? Il faut bien courir au plus pressé. Nous n'avions point vu la guerre dans notre pays; et si M. le duc de Savoie réussit dans son projet, nous la verrons bien proche: il faut espérer que Dieu n'abandonnera pas nos rois et la religion, qui souffrirait autant qu'eux, si les Huguenots se soulevaient, comme ce prince l'espère. Il a fait manger Cavalier avec lui, et il n'oubliera rien pour gagner les cœurs et venir à bout de ses desseins.

Les nouvelles qu'on reçût hier de Toulon, datées du 2 de ce mois, disaient que nos retranchements sont achevés et fort bons, que nous avons beaucoup de canon, que le vent repousse les barques de nos ennemis qui veulent apporter l'artillerie et les munitions, que la ration vaut vingt sous chez eux, qu'on ne donne que quatre onces de pain, que l'eau manque, et que la désertion commence: si tout cela est vrai, madame, et peut durer encore quelque temps, M. le duc de Savoie pourra bien se repentir.

Mais, madame, j'ai appris avec douleur que le siége de Dénia est levé; cela est bien loin de prendre l'artillerie qui y est, pour faire celui de Lérida.

On dit ici partout que M. le maréchal de Berwick est brouillé avec M. le duc d'Orléans, et que c'est l'ouvrage de M. de Nancré; il n'y a que le roi qui n'a pas, cette nouvelle, dont je serais bien fâchée.

Nos ennemis se fortifient en Allemagne, et nous affaiblissons un peu le maréchal de Villars; ainsi, madame, il ne pourra plus aller si loin pour les contributions.

L'empereur et le duc de Savoie, madame, ne se portent que trop bien, malgré tous les maux qu'on leur donne; on est malheureux d'être forcé à leur désirer du mal.

J'espère que nous apprendrons la naissance du prince des Asturies avant de partir pour Fontainebleau, ce doit être le 12 de septembre.

Madame la princesse de Vaudemont vint hier ici me dire adieu; elle s'en va en Lorraine; son projet me paraît fort raisonnable: un peu de solitude à Commercy, des visites fréquentes à madame la duchesse de Mantoue à Pont-à-Mousson, quelque temps à notre cour, que M. son mari ne peut quitter. Cette princesse vous honore fort, madame, elle prétend vous être obligée; elle a beaucoup de piété.

J'ai assez de force aujourd'hui pour écrire de ma main, j'aurai peut-être la fièvre ce soir; il me semble pourtant que, si M. de Savoie s'en retournait en Piémont, il n'y a point de mal qui pût m'empêcher de me réjouir. Je suis toujours à vous, madame, avec le même attachement.

Saint-Cyr, le 7 août, au soir.

Madame la duchesse de Bourgogne est venue ici à vêpres, et m'a apporté votre lettre du 25 de juillet; vous ne m'y dites pas un mot de ce qu'on prétend qui s'est passé entre M. le duc d'Orléans et M. le maréchal de Berwick; ainsi j'espère que c'est une fausseté.

Je suis bien plus habile que vous en femme grosse, madame; car je sais qu'elles dorment peu dans les derniers mois, et que même elles viennent à ne plus guère dormir quand elles ont eu beaucoup d'enfants.

Si l'entreprise de M. le duc de Savoie réussit, l'Espagne en souffrira comme nous; s'il y succombe, tout ira mieux de tous côtés; mais, madame, vous aurez su que le détachement des ennemis pour l'Italie n'a que trop bien réussi, puisqu'il s'est rendu maître du royaume de Naples. Le moyen, madame, d'en demeurer à l'événement présent et à n'en pas envisager les suites! je vous avoue que je les ai trop souvent devant les yeux.

Croyez-vous, madame, que votre princesse pût mieux choisir que vous, pour tenir à sa place votre précieux enfant; j'en ferai vos compliments au roi; mais, madame la duchesse de Bourgogne et vous n'avez pas besoin d'un tiers.

# LETTRE LX.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 21 août 1707.

Je meurs de peur, madame, d'avoir trop bien jugé des affaires de Provence; tout le monde voulait ici que M. le duc de Savoie se retirât; cependant nous voyons par nos dernières nouvelles qu'il poursuit son entreprise, et qu'il ne nous craint guère, puisqu'il vient de s'affaiblir par un détachement de cinq à six mille hommes, que M. le prince Eugène commande, pour aller on ne sait où; mais un tel chef ne laisse pas lieu de douter que le dessein ne soit important.

Ce n'est pas vivre que d'être toujours dans ces alarmes-là. Les armées sont en présence en Allemagne, elles sont toujours à la veille d'une action en Flandre; on veut en tenter une à Toulon pour chasser les ennemis d'une hauteur qu'ils nous ont prise: le moyen d'être heureux partout? En vérité, madame, vous avez beau dire, je ne vous crois pas bien tranquille; le rappel de M. le maréchal de Berwick et de nos troupes ne vous sera point indifférent.

On dit que les troupes de S. A. R. font de terribles désordres, et même des cruautés effroyables

en Provence. Il ne fallait pas un moindre mérite que celui de nos princesses pour faire excuser un tel père; la nôtre est triste, je souhaite de tout mon cœur que la vôtre ne le soit pas.

Madame la duchesse de Bourgogne arrive ici et me remet votre lettre du 7 de ce mois; je suis très-fâchée, madame, que vous changiez de suite; vous ne paraissez guère plus contente que moi, et en vérité les choses ne sont pas disposées à donner de la joie. Un heureux événement à Toulon changerait la face des affaires; mais un mauvais nous pousserait bien loin; c'est cette incertitude qui me fait passer de si tristes nuits, qu'il n'est pas possible que les jours soient bons. Je suis à vous, madame, toujours également, en quelque état que je sois.

---

## LETTRE LXI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 24 août 1707.

On commençait à respirer sur Toulon, où tout est disposé de sorte qu'on dit qu'il faudrait un miracle en faveur de M. le duc de Savoie pour qu'il réussît dans son dessein; et voilà les ennemis qui ont marché en Flandre, et qui paraissent vouloir une bataille sur ce que nous avons affaibli M. de

Vendôme: il est si peu propre à l'éviter, que nous avons tout sujet de craindre d'en recevoir la nouvelle, et vous croyez bien, madame, que je vois tout perdu; j'ai pourtant un peu profité de vos conseils, et je vois aussi dans quelque moments M. de Marlborough battu, M. le duc de Savoie obligé de retourner en Piémont, et une paix cet hiver, qui vous affermira où vous êtes, et nous laissera en repos.

Si, contre toutes les règles, M. de Savoie prend Toulon, nos princes iront en Provence avec tous les secours que le roi fait marcher de tous côtés; ils en sont ravis; cependant il serait encore meilleur qu'ils restassent ici, et que nos troupes retournassent d'où elles viennent.

Madame de la Trémoille est morte; on prétend qu'elle a été mal traitée; vous en serez informée de plus d'un côté.

Monseigneur le dauphin voulait marcher, mais le roi l'a retenu auprès de lui.

Nous attendrons avec impatience à la fin du mois des nouvelles de l'accouchement de la reine; je n'ai point de tristes idées là-dessus. Vous pourrez pourtant bien passer de mauvais moments dans cette occasion; car, pour l'ordinaire, on est bien malade des premiers enfants. Dans ce moment, madame, je reçois votre lettre du 31 juillet, qui est plutôt une réponse à ce que j'avais eu l'honneur de vous mander, que des choses où j'aurais à répondre.

Il est vrai, madame, que le roi est sain et tran-

quille; je veux vous le dire, puisque cet endroit-là vous console des autres; je suis ravie de ce que vous êtes contente de M. Clément et de madame de la Salle.

Le cœur me bat un peu sur la Flandre, pouvant en avoir des nouvelles à tout moment. Oui certainement, madame, vous et moi souffrons un peu de notre fidèle attachement. Je suis confuse de figurer avec vous; mais il me semble que je vois ce qu'il faut voir là-dessus. Au reste, madame, il ne faut pas finir sans vous dire que M. le maréchal de Tessé n'a plus de peur, et qu'il est très-persuadé que M. le duc de Savoie se repentira de son entreprise.

## LETTRE LXII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 28 août 1707.

Hé bien! madame, que dirons-nous de nos jugements? M. le maréchal de Tessé vient de rendre à la France le plus grand service qu'elle pût recevoir: le siége de Toulon est levé, la marine n'est point anéantie, la place n'est point prise, M. le duc de Savoie va sortir de Provence; il nous en coûte deux médiocres vaisseaux et dix à douze maisons brûlées: il a échoué dans son entreprise,

et perdu dix mille hommes par la désertion, par les maladies, et les actions qui se sont passées. On dit qu'il a embarqué des troupes pour aller en Catalogne; et nous vous allons rendre celles que nous vous avions prises avec leur général. Mais à propos de lui, est-il vrai, madame, qu'il est brouillé avec vous et avec M. le duc d'Orléans? j'ai bien de la peine à croire que vous ne m'en eussiez rien mandé.

Nous attendons à tout moment la nouvelle de l'accouchement de la reine, et j'espère, par la santé de S. M., que ce sera un fils.

Je trouvai hier, en m'en retournant à Versailles, M. le duc de Bretagne sur le grand chemin; je montai dans son carrosse, ne pouvant le quitter: c'est le plus aimable enfant du monde; il ressemble à madame la duchesse de Bourgogne, et est aussi vif qu'elle; il se porte à merveille.

Notre princesse a été transportée de joie de voir monsieur son père sortir de France; nos princes sont contents par raison, mais affligés véritablement de ne pas marcher.

On m'apporte, madame, votre lettre du 10 de ce mois; nous avons senti comme vous la perte du royaume de Sicile; il n'est pas possible de tout garder, et il y a du miracle à se soutenir aussi long-temps. Je crains comme vous, madame, que LL. MM. CC. ne soient mises encore à de plus rudes épreuves; mais celui qui vient de sauver la Provence, et qui a aveuglé M. le duc de Savoie dans toute sa conduite, protégera, s'il lui plaît, des

princes qui lui sont agréables. Quelque tristes que soient mes idées, je ne puis croire qu'il les abandonnera.

Je suis ravie, madame, de ce que vous me faites l'honneur de me mander sur M. le maréchal de Berwick : j'admire la malice de ces inventeurs de nouvelles, et je ne comprends pas bien quelle utilité ou agrément ils y trouvent ; je ne pouvais croire qu'il fût brouillé avec M. le duc d'Orléans et vous, sans que M. l'ambassadeur en mandât rien au roi, et je me flattais bien aussi que vous aviez assez de confiance en moi pour m'en dire quelque chose.

Vos lettres, madame, sont de bien vieille date ; nous sommes au 28, et elles sont du 10. Nous comptons que la reine accouchera vers le 25, et qu'ainsi nous n'en aurons des nouvelles que les premiers jours de septembre. Nous partons toujours pour Fontainebleau le 12 septembre ; j'ai un grand mal de tête aujourd'hui.

## LETTRE LXIII.

### A LA MÊME.

A , le septembre.

Dieu soit loué, madame, et veuille bénir le prince des Asturies ! sa naissance nous donne bien

de la joie. Je n'ai pas été témoin du premier mouvement de celle de madame la duchesse de Bourgogne; car elle était à Meudon, d'où elle revint bien tard; mais le lendemain elle entra dans ma chambre à six heures du matin, pour venir me demander le détail de l'accouchement de la reine; je l'assurai que vous n'aviez pas eu le temps de le mander.

Le duc d'Albe apporta cette nouvelle au roi, chez moi; il était hors de lui; madame sa femme n'en était pas remise hier quand elle vint me voir.

Il nous revient de tous côtés, madame, que rien n'est plus faux que tout ce qu'on dit de M. le maréchal de Berwick, de vous, et de M. le duc d'Orléans; cependant je vois des gens qui, d'un air mystérieux, prétendent bien savoir que le maréchal est mal avec vous. Je reçois, madame, votre lettre du 21; j'ai de l'impatience de recevoir celle que j'attends après que vous aurez appris la levée du siége de Toulon : c'est un grand soulagement et un grand bonheur que cette entreprise ne nous coûte que deux médiocres vaisseaux. Les ennemis ont fait bien des malheureux dans cette province; mais quand on compare ce qui s'est fait avec ce qu'on pouvait craindre, on s'en trouve quitte à bon marché; notre grand mal est de manquer d'argent, en France et en Espagne.

Il faut bien se résoudre à vivre avec les fourbes, les ingrats et les méchants, puisque le monde en est plein, et surtout dans les cours, où les passions

sont plus excitées par les intérêts. J'ai peu vu M. de Nancré : il me parut avoir bien de l'esprit et de bonnes intentions; il faut qu'il s'attende à répondre de ce que fera M. le duc d'Orléans.

Je ne trahirai point le secret que vous me confiez sur madame de Cailus; elle est à Versailles pour nous dire adieu; sa santé ne répond pas à son visage.

La nourrice de M. le duc de Bretagne est très-bien réglée. M. Fagon ne veut point qu'on la change, parce qu'elle se porte fort bien, et que le prince ne paraît pas en souffrir dans ces temps-là; il a une dent percée et une autre toute prête à percer, et cela sans aucun mal ni chagrin. On remarqua qu'il fit un petit cri chez M. le Dauphin, et c'était sa dent. Il n'y a jamais eu d'enfant plus doux et en même temps si vif. C'est bien de l'honneur, madame, d'approcher des grands, et surtout pour ceux qui en étaient naturellement éloignés; mais en vérité cet honneur s'achète bien cher quand on y met son cœur, et qu'on partage par conséquent tout ce qui leur arrive. J'ai fait mon possible pour entrer dans la joie de LL. MM. CC. et dans la vôtre; mais, madame, je suis toujours inquiète de la fin de tout ce que nous voyons. Vous allez gronder contre moi de ne pas jouir du présent, sans me tant occuper de l'avenir; il est difficile de s'en empêcher; cependant, madame, il y a trois semaines que je n'ai eu la fièvre; sachez m'en quelque gré, et conservez-moi cette bonté qui vous fait prendre intérêt à ma vie.

## LETTRE LXIV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 septembre 1707.

Il est vrai, madame, que ce serait une agréable vision pour moi de voir la reine embrasser le prince des Asturies; peut-être y ajouterai-je une symétrie qui ne serait pas désagréable, en mettant d'un autre côté madame la duchesse de Bourgogne, tenant sur ses genoux le duc de Bretagne, à qui on a donné la robe depuis quelques jours. Dieu veuille bénir les mères et les enfants! J'aimerais encore assez à être au milieu du peuple sous ce balcon, et crier avec eux, *Viva Luisillo!* Je ne voudrais pourtant pas que le vôtre s'appelât Louis; ce nom-là est trop français, et déplairait peut-être aux Espagnols, à qui je ne veux point déplaire, les aimant de tout mon cœur. Je vous louerai de tout ce que vous faites, très-volontiers, madame, et personne n'y est plus disposé que moi; Toulon est sauvé, vous avez un prince; je ne puis voir si noir, au moins de quelque temps.

Vous avez très-bien fait de vouloir Clément et madame de la Salle; je suis ravie que leur conduite vous plaise; il me semble que je vous en avais répondu. Est-il bien vrai que cette grande

reine me fasse l'honneur de penser à moi, madame? ou est-ce vous qui voulez qu'on l'adore? Vous devez être assez contente de l'attachement que j'ai pour LL. MM.; car je ne les puis séparer, quoique votre roi ait pris une sécheresse espagnole qui ne lui permet pas de se souvenir d'aucune Française : on s'en plaint souvent à la cour de notre duchesse de Bourgogne; elle ne peut, madame, vous écrire trop obligeamment, et je doute qu'elle vous ait montré ce que je sais qu'elle sent pour vous, car elle n'est guère plus flatteuse que le roi son beau-frère. Ne vous fatiguez point, madame, pour contenter tout le monde, que vous ne contenterez jamais et qui ne veut pas même être content. Écrivez aux gens que vous aimez; écrivez-moi, madame, puisque personne dans le monde n'estime tant que moi tout ce qui vient de vous, et ne vous est attaché avec tant de tendresse et de respect.

---

## LETTRE LXV.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 18 septembre 1707.

Je meurs d'impatience, madame, de recevoir la lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire quand vous aurez appris la levée du siége de Tou-

lon; je sens un grand plaisir de celui que vous aurez, et cette nouvelle contribuera encore à la bonne santé de la reine.

M. de Savoie arrivera sain et sauf à Turin. On désirait ici, autant qu'en Espagne, qu'on exterminât son armée; mais on ne l'a pas trouvé praticable : les ennemis firent une marche forcée, qui leur donna deux journées d'avance; ils avaient pris de bonnes mesures pour assurer leur retraite. M. de Tessé ne pouvait voler; il était séparé de M. de Médavid, il n'avait point de subsistance, et il y a encore bien d'autres raisons que je n'entends pas. On croit que les ennemis ont perdu douze à quinze mille hommes par les actions du siége, par la désertion, par les maladies, et, plus que tout cela, par la fureur des paysans, qui en ont assommé le plus qu'ils ont pu.

Je suis bien aise, madame, que Clément ait si bien réussi, et madame de la Salle; ce sera un beau concert entre nos princesses, si elles s'entendent si bien, qu'elles n'aient besoin d'eux que tour à tour.

Notre duc de Bretagne vient à merveille, et les dents lui percent facilement: j'ai eu l'honneur de vous mander que sa nourrice est bien réglée, et que M. Fagon la gardera tant que le prince n'en paraîtra point incommodé; cela est bon à dire à la vôtre pour la rassurer, quand même vous ne voudriez pas suivre cet exemple.

Tout est ici en bonne santé; on y chasse depuis le matin jusqu'au soir; madame la duchesse de

Bourgogne va en calèche avec le roi; mais elle monte très-souvent à cheval, elle y est à merveille, et c'est présentement la passion dominante; elle prétend que je lui souhaite souvent une grossesse qui l'arrête, et je n'en puis disconvenir.

Nous attendons vendredi la reine d'Angleterre; la princesse est très-bien faite et plus vigoureuse que le roi son frère; elle monte à cheval et y est de très-bonne grace.

J'ai respiré sur ce qui s'est passé à Toulon, mais je tremble à cette heure pour vous; je crois que notre plus grand malheur en Espagne et en France est la rareté de l'argent.

Dieu veuille nous assister, madame. Nous serions heureux si nous n'avions à souffrir que la malice des courtisans; il est certain qu'ils veulent que M. le maréchal de Berwick soit fort mal avec vous; ce bruit se détruira, étant sans fondement.

Je suis, madame, plus à vous que jamais, et plus charmée des bontés dont vous m'honorez; ma santé est bonne.

---

# LETTRE LXVI.

## A LA MÊME.

Fontainebleau, le 26 septembre 1707.

Dieu se sert de qui il lui plaît pour faire ce qu'il veut, madame. M. le maréchal de Tessé a pris tous les bons partis qu'il y avait à prendre. On nous assure que M. le duc de Savoie, en repassant par Nice, a dit à des gens qui l'ont mandé qu'il avait renouvelé l'aventure de Charles-Quint, que ses petits-enfants feraient ce qu'ils voudraient, mais que, pour lui, il n'y retournerait pas.

On prétend que les Allemands et lui sont brouillés; que les premiers disent hautement qu'on les a trompés en leur promettant une révolte générale, et qu'ils n'ont trouvé que fidélité dans les Provençaux. M. le duc de Vendôme me disait l'autre jour que les ennemis ne se fieraient pas à M. le duc de Savoie, ce qui les obligerait à garder en Italie une armée de vingt mille hommes.

Le maréchal de Villars fera son possible pour prendre des quartiers d'hiver au-delà du Rhin; il compte d'y demeurer lui-même, et sa femme part au premier jour pour l'aller trouver : cet homme-là sert avec beaucoup de capacité et d'affection;

il a tiré de grandes contributions, et cette armée n'a rien coûté au roi.

M. de Marlborough a envoyé un parti de 500 chevaux pour faire contribuer notre pays du côté d'Arras; M. de Vendôme en a été averti, et a envoyé après; les ennemis ont été battus et dispersés, et le commandant fait prisonnier. On ne croit pas qu'il se passe rien en Flandre, et beaucoup de gens croient que M. de Marlborough s'en ira bientôt; d'autres mandent que ce ne sera pas devant le 12 octobre; mais il me paraît que tout le monde compte la campagne finie de ce côté-là.

C'est à vous autres, madame, à être heureux en Espagne; j'espère que M. le duc de Berwick surmontera l'étoile du prince que vous louez tant; ou, pour parler plus raisonnablement, je compte sur la protection de Dieu pour le roi et la reine, qui paraissent la mériter autant qu'elle peut être méritée.

Je suis charmée, madame, de la joie que LL. MM. CC. ont eue de la retraite de M. le duc de Savoie; la vôtre a bien augmenté la mienne, et j'attendais avec une grande impatience, la lettre que je reçus de vous hier soir. Vous êtes de bonne humeur, madame, et d'un agréable badinage, dans tout ce que vous écrivez à madame la duchesse de Bourgogne aux dépens de M. le prince des Asturies; je ne crois pas que madame la maréchale de la Motte eût dit une pareille raillerie sur M. le duc de Bretagne, et il me paraît qu'elle veut qu'on reçoive avec respect tout ce qui vient de lui. Vous

nous avez renvoyé Clément, si beau, si blond, si gai, si riche et si politique, que nous ne le reconnaissons plus, et je le crois très-bien disposé à retourner en Espagne quand il vous plaira. Vous êtes bien magnifique, et la joie vous a fait aller au-delà de vos forces; c'est ce chapitre-là, madame, sur lequel il n'y a pas moyen de rire, ni pour vous ni pour nous; on pourrait tout espérer si on avait de l'argent.

Vous ne pouvez mieux prendre votre temps pour railler avec madame la duchesse de Bourgogne, il n'y a rien de noir dans son imagination; elle se divertit beaucoup ici: les chasses, les cavalcades, les comédies, les festins, le jeu, ne la laissent pas respirer; la crainte de devenir grosse lui fait rechercher le plaisir avec une ardeur qui l'épuise, et je la trouve maigrie depuis que nous sommes ici.

Que je suis aise, madame, de tout le bien qu'on a fait à M. le maréchal de Berwick! il me paraît qu'il le mérite, et j'espère qu'il le méritera encore à l'avenir.

La cour d'Angleterre est ici : la reine nous a paru fort abattue, quoiqu'elle assure qu'elle se porte bien; le roi est grand et bien fait; il meurt d'envie d'aller à la guerre, et a pressé tout l'été pour servir incognito; on y a trouvé de grandes difficultés; et il est dans une grande piété. La princesse est grande et bien faite, beaucoup plus vive que son frère, et transportée de joie d'être à Fontainebleau.

Clément nous a dit que M. le prince des Asturies ressemble à M. le duc de Berry; ce prince a été très-beau comme vous savez; mais il ne l'est plus, par le soin qu'il a pris de se défigurer.

On vous aura mandé, sans doute, la magnifique fête de M. le duc d'Albe; j'avais grand regret à une telle dépense dans l'état où on est, par rapport à l'argent. Madame sa femme ne viendra point ici cette année, à cause de l'accident de M. son fils.

Le roi a bien questionné Clément; il commença par dire que la reine était la plus gracieuse mortelle qui ait jamais été sur la terre; il n'est pas mal content de vous, et je ne lui ai point laissé ignorer le portrait que vous m'avez fait de lui.

Il faut vous dire, madame, en finissant ma lettre, que ce n'est point par maladie que je me sers d'une autre main, mais par quelque autre petite raison qui me tient au lit; je n'ai point eu de fièvre depuis la levée du siége de Toulon. Les bontés continuelles que vous me marquez me mettent en droit de vous rendre ce petit compte de ma santé; je ne puis m'empêcher de vous dire, madame, que je crois les mériter de vous, et qu'il n'y a personne au monde, qui soit si touchée que moi de tout ce que Dieu a mis en vous de qualités solides et agréables.

---

on compta à la dernière quatre-vingt-deux carrosses. La princesse a fort bien réussi à la cour; elle est bien faite, fort gaie, fort vive, de l'esprit, et madame la duchesse de Bourgogne a beaucoup d'amitié pour elle. Le roi est plus sérieux et dans une grande piété.

Notre princesse est à cheval comme madame la princesse de Conti; le roi en tombe d'accord, elle fait les honneurs à merveille, et elle serait charmante en tout si on ne la gâtait pas; je n'ose en dire davantage sur ce sujet.

Vous aurez été affligée, madame, de la mort de M. le comte d'Egmont; je connais votre sensibilité pour vos proches. Me gronderez-vous encore sur l'inquiétude où je suis sur le siége de Lérida, qu'on a toujours cru difficile? Je me flatte pourtant sur l'étoile de M. le maréchal de Berwick, qui ne me paraît pas malheureuse; j'ai beau dire, madame, qu'il ne recevrait pas tant de graces d'Espagne, s'il était si mal avec vous; on branle la tête sur ma simplicité, je me fâche, et ainsi finit la conversation.

Je me porte fort bien, madame, et je suis toujours la même pour vous; j'admire votre bonté, de ne se point lasser du commerce qu'elle veut bien avoir avec moi au milieu de tant d'affaires, et avec un assujettissement qui lui prend presque tout son temps.

# LETTRE LXVIII.

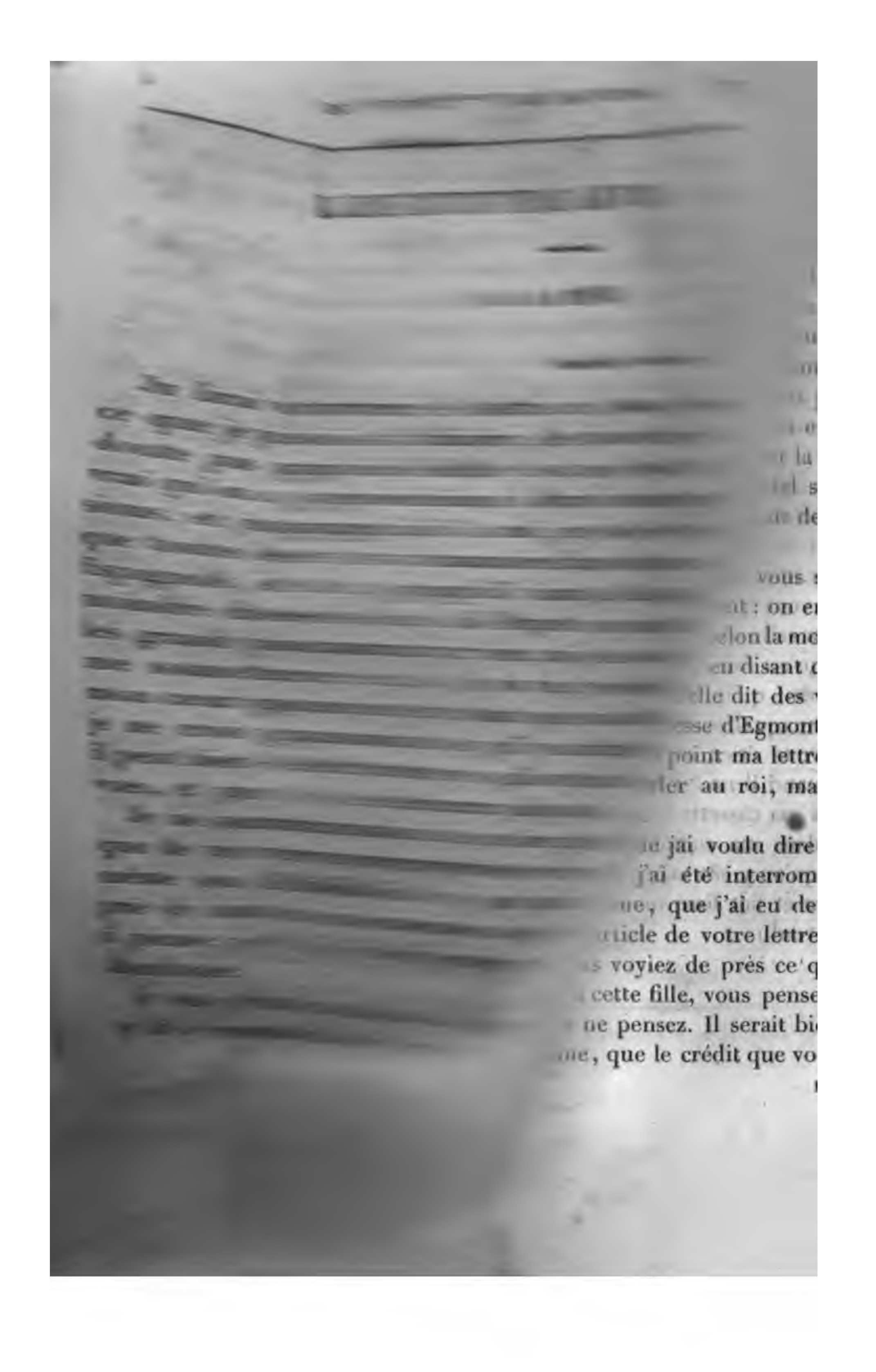
## A LA MÊME.

Fontainebleau, le 10 octobre 1707.

Je lirai votre lettre au roi, madame, c'est tout ce que je puis faire, elle est pleine de force; je ne doute pas qu'elle le soit aussi de vérités. Il est vrai qu'on a peine à détruire ici certaines impressions; et jusqu'à moi, je me suis mêlée de croire que toutes les manières françaises déplaisent aux Espagnols, et qu'il n'aurait pas fallu changer la moindre chose à l'étiquette: on a peine à compter les grands pour rien; mais je n'en aurais nulle à me soumettre à vos vues, et je voudrais de tout mon cœur que tout ce qui est ici pensât de même; je ne crois pas qu'il y en ait d'autrichiens, mais il peut bien être qu'ils sont trop attachés à leurs vues, et que leur politique est fausse.

Je ne saurais me faire une plus agréable idée, que de me représenter votre reine portant elle-même son fils pour le présenter à Dieu; je le prie de tout mon cœur qu'il bénisse une famille si pieuse; je l'espère, et ne puis croire qu'il les abandonne.

Je sens plus la douleur de M. Amelot que je ne lui ai mandé; sa conduite, et tout ce que vous


vous
t : on e
elon la m
en disant
elle dit des
sse d'Egmont
point ma lettr
der au roi, ma
je jai voulu dire
j'ai été interrom
ue, que j'ai eu de
rticle de votre lettre
s voyiez de près ce q
cette fille, vous pense
ne pensez. Il serait bi
me, que le crédit que vo

m'en avez dit et écrit, m'a donné une si grande estime pour lui, que je le regarde comme un de mes meilleurs amis, l'estime faisant en moi ce que le commerce fait en tous les autres.

Je suis charmée de la lettre que le roi d'Espagne me fait l'honneur de m'écrire; elle est toute pleine de raison et de sentiments, et m'assure pour longtemps contre tout ce que l'on me pourrait dire de son insensibilité. Je ne puis avoir l'honneur de lui répondre à cet ordinaire-ci. Il en sera, je crois, de même de l'article de mademoiselle de Séry, car je ne sais si je pourrai voir le roi avant que ma lettre parte; s'il accorde ce que vous demandez, madame, ce sera une grande complaisance pour le prince, car on ne peut être sur un plus mauvais pied que cette fille s'est mise ici par toute sa conduite. Elle soutient son personnage avec une insolence qui lui révolte tout le monde, et fait faire des folies à celui dont elle est aimée, qui lui font un tort que je ne puis vous exprimer. Le roi en a parlé plusieurs fois à M. son neveu; le voyage qu'elle fit à Grenoble, et la faiblesse qu'il eut d'aller s'y renfermer avec elle, détruisit tout l'honneur qu'il s'était acquis à l'affaire de Turin, dont le malheur tombait sur tous les autres et point du tout sur lui. Cette créature a la hardiesse de se loger dans le Palais-Royal, et d'avoir fait faire une maison vis-à-vis des fenêtres de madame la duchesse d'Orléans; elle a pris une grande partie des meubles de Saint-Cloud; et Madame la querella il y a quelque temps, à qui elle répondit

avec cette même insolence; elle perd entièrement ce prince en l'éloignant de la cour, et en lui faisant passer sa vie avec la plus mauvaise compagnie du monde. Ne croyez pas, madame, que je vous parle en vieille dévote effrayée du péché de cette fille; mais vous savez parfaitement que, dans le mal même, il y a des manières plus honnêtes les unes que les autres. Je ne sais comment cette affaire serait prise en Espagne; mais je vous réponds qu'elle sera très-mal reçue ici et pour notre roi et pour le vôtre: sa piété et la vertu de la reine ne doivent pas honorer un tel scandale, et M. d'Orléans est bien malheureux de demander un tel prix de ses services.

J'ai bien cru, madame, que vous sentiriez la perte de M. le comte d'Egmont: on en dit beaucoup de bien présentement, selon la mode de notre cour, qui croit se justifier, en disant du bien des morts, de tout le mal qu'elle dit des vivants. On dit que madame la comtesse d'Egmont est inconsolable. Je ne fermerai point ma lettre, madame, sans avoir tenté de parler au roi, mais il prend médecine aujourd'hui.

Au premier mot que jai voulu dire au roi sur mademoiselle Séry, j'ai été interrompue, et je vous assure, madame, que j'ai eu de la peine à faire écouter cet article de votre lettre; je suis assurée que si vous voyiez de près ce qui se passe ici par rapport à cette fille, vous penseriez autrement que vous ne pensez. Il serait bien plutôt à désirer, madame, que le crédit que vous avez sur

ce prince, fût employé à le retirer d'un attachement qui lui fait un très-grand tort, et qui, tôt ou tard, le fera tomber dans de très-grands inconvénients. Les courtisans vous parleraient là-dessus comme moi, et tout le monde voit avec peine tant de grandes qualités gâtées par une conduite qui ne peut être goûtée. On prétend même que, dans le fond, M. le duc d'Orléans en est bien las, et que ce n'est qu'une générosité et une bonté mal entendue qui lui font soutenir la gageure.

Le roi ne se rendra jamais là-dessus, madame; et il faut que vous lui épargniez de nouvelles instances, qui ne feraient que rendre cette affaire encore plus mauvaise; voilà la première où j'ai trouvé que vous n'aviez pas raison. Il n'en est pas de même de celle des recommandations que vous prétendez qu'on fait à votre cour; le roi se souvient fort bien qu'il vous a dit qu'il y avait des personnes auxquelles il ne pouvait en refuser, mais que vous étiez convenue de ne les point compter, quand il ne les ferait pas lui-même; j'ai encore dans ma cassette le traité des articles que vous fîtes dans ma chambre à Marly, et je ne croyais pas qu'on y eût manqué. Le roi entre dans ma chambre et fait finir ma lettre plutôt que je ne l'aurais voulu.

# LETTRE LXIX.

## A LA MÊME.

Fontainebleau, le [illegible]tobre 1707.

Je me porte parfaitement bien, madame, depuis que je suis à Fontainebleau, et il n'est plus question de fièvre.

Oui, certainement, madame la duchesse de Bourgogne s'en donne à cœur joie, et de chasses, et de comédies, et de repas, et de cavalcades, et de jeux, et de promenades; je ne comprends pas que sa santé, qui jusqu'ici a paru délicate, y puisse fournir; elle s'en porte pourtant parfaitement bien.

La princesse d'Angleterre a paru transportée de joie de tout ce qu'elle a fait ici; elle y a très-bien réussi; elle a plu à tout le monde, et madame la duchesse de Bourgogne l'a prise en si grande amitié, qu'elles ne peuvent se séparer sans beaucoup de larmes. Nos politiques de la cour prétendent qu'on ne peut penser à elle pour M. le duc de Berry, parce qu'elle pourrait fort aisément devenir reine d'Angleterre, et que ce serait une source de guerres éternelles. Vous avez très-bien jugé de son visage, madame; il est mieux qu'il n'était, et c'est ce qui s'appelle une princesse bien faite.

Le roi d'Angleterre se fortifie, sa santé est assez bonne; il est grand, et commode à vivre; il ne plaît pas tant que sa sœur, et est moins fait pour les plaisirs; il a une très-grande piété. La reine d'Angleterre nous a paru très-languissante, et plus triste qu'à l'ordinaire, car jusqu'ici elle avait su se contraindre. Il n'est pas étrange qu'elle succombe à de si longs malheurs; son mal au sein n'est pourtant point augmenté. Jamais la cour n'a été plus magnifique que dans le temps que cette princesse a été ici; il y avait tout les matins à sa toilette quarante ou cinquante femmes de qualité magnifiquement vêtues, et qui ont bien voulu, pendant ce temps-là, se contraindre et s'habiller; toutes les princesses faisaient de même; de sorte que rien n'était plus grand. On dit que les étrangers en sont charmés, et fort étonnés qu'on n'en fasse pas de même à Versailles.

On compta quatre-vingt-deux carrosses à une promenade autour du canal, où la jeunesse était à cheval aux portières du carrosse du roi, rempli de la reine et de toutes nos princesses.

M. le dauphin a remis sur pied les appartements dans ce beau logement de la reine-mère, ce qui fait encore une très-belle cour. On est bien fâché de s'en retourner à Versailles.

Il faut vous avouer, madame, que la perte de Suze et le mauvais air du siége de Lérida m'occupent plus que la beauté de Fontainebleau, et qu'il me semble que je me trouverais mieux dans la puanteur de Madrid, si nous avions une bonne

paix qui mît tous nos princes en sûreté et en repos. Madame de la Salle aura de beaux récits à faire; et c'est grand dommage que madame la duchesse de Bourgogne ne soit pas en couches pour les entendre toutes les nuits, car c'est l'heure où l'on dit qu'elle est d'une conversation délicieuse, la reine en peut juger présentement.

Je crois avoir eu l'honneur de vous mander combien Clément est satisfait en toute façon de son voyage en Espagne; il me semble que ses premières paroles furent que la reine est la plus charmante mortelle qui soit sur la terre: nous ne vous l'avions pas envoyé si éloquent; il mêle même quelques mots espagnols à ses discours avec beaucoup de grace; il n'a pas oublié de nous parler du présent de M. le cardinal de Porto Carrero. Je ne suis point surprise, madame, de ce que vous avez fait pour madame la comtesse de Parme: tous vos procédés sont toujours parfaits; mais je crois que vous comptez bien en général que, plus vous obligez de gens, plus vous ferez d'ingrats. Celle que vous voulez bien, madame, honorer du nom de votre aimable amie, est très-bien avec moi, et je conviendrai aisément avec vous qu'elle a de l'esprit et un très-agréable commerce; mais je vous avoue, madame, que je suis un peu difficile, et que je n'ai vu qu'une personne en qui j'ai trouvé la solidité, la droiture et l'agrément que je demande. Je vous la laisse à deviner, en vous assurant, madame, de mon respectueux et tendre attachement.

# LETTRE LXX.

## A LA MÊME.

Fontainebleau, le 24 octobre 1707.

Il est certain, madame, qu'on s'accoutume à tout, et que je suis un peu moins triste présentement; c'est peut être aussi l'effet d'une meilleure santé, car je ne trouve point nos affaires en si bon état qu'il y ait de quoi se réjouir. M. le marquis de Bay fait bien parler de lui. Je suis ravie de l'honneur que le jeune comte d'Aguillar a acquis; je ne puis jamais oublier le vif attachement qu'il montra ici pour le roi son maître. Je ne sais que désirer sur le siége de Lérida; il a été levé, à ce qu'on dit, plus d'une fois par les Français; cependant il est bien nécessaire d'en être les maîtres: j'espère que S. A. R et M. le maréchal de Berwick prendront le bon parti, ils ont tous deux toute la bonne intention qu'on peut désirer; je ne crains que les tiers, qui pour l'ordinaire gâtent tout. Je ne sais point ce que le roi répondra sur le secours qu'il faudrait envoyer à Naples, mais je sais qu'il ne saurait fournir à tout. La perte de Suze augmente encore la nécessité d'avoir beaucoup de troupes dans le Dauphiné; et M. de Savoie est bien plus propre à vouloir se racquitter de l'affaire

de Toulon, qu'à se rebuter du peu de succès qu'il y a eu.

On ne sait encore ce que fera la maréchal de Villars pour le quartier d'hiver; mais il n'y a pas d'apparence qu'il songe à revenir, puisque madame la maréchale va le trouver à Strasbourg. C'est trop d'affaires à un général d'avoir à commander une armée et à garder une belle femme.

Me voici, madame, à votre seconde lettre; je vous plains tout-à-fait si vous ne pouvez cacher à madame la nourrice les sujets de déplaisir, qui certainement lui feront grand tort. J'espère comme vous, madame, que Dieu vous conservera le prince qu'il vous a donné. Si la reine a perdu un peu de ses belles couleurs, son esprit n'a rien perdu de sa vivacité et de sa justesse : je n'ai pu m'empêcher de montrer la dernière lettre dont elle m'a honorée; il n'y a point d'exemple qu'une personne de son âge, et étrangère, écrive comme elle. J'ai vu le roi et M. Fagon bien occupés de vous envoyer de bons médecins. Il est très-vrai que le roi est plus occupé de ce que LL. MM. CC. désirent, que de ce qui arrive ici. Je ne crois point qu'on puisse mieux comprendre la juste douleur de M. Amelot que je le fais; et si, en exterminant tous les Tonnerres, il pouvait retrouver son fils, je comprends aussi fort bien que rien ne pourrait les sauver; mais que lui reviendra-t-il de ternir un nom si illustre, et où tant de gens prennent intérêt? Je suis persuadée que, s'il voyait la peine que cette affaire fait au roi, il lui remettrait de bonne grace

tout son ressentiment. Je pense comme vous, madame, sur ce triste événement, et je ne crois point du tout que l'honneur et la conscience obligent à se venger.

Il est vrai qu'on n'est jamais content : vous voulez de la pluie, et nous en avons trop; le débordement de la Loire a perdu une partie de la Touraine et de l'Orléanais; il y a eu des gens de noyés, et encore plus de ruinés : c'est être accablé de toutes sortes de calamités. J'ai été bien aise de voir votre commerce avec M. le maréchal de Berwick; vous pouvez compter que je ne crois jamais rien de ce qui vous regarde, quand vous ne me l'avez point mandé.

Je ne saurais finir ma lettre, madame, sans revenir encore à l'affaire de M. l'ambassadeur. Au nom de Dieu, ne souffrez point qu'il embarasse le roi dans cette occasion, et fâche la moitié de notre cour, qui appartient à ce nom-là, ou qui se vante d'y appartenir; encore une fois, madame, je ne dirais pas un mot en faveur de votre jeune parent dont on n'a pas grande opinion, si sa perte rendait la vie au fils de notre ami, qui donnait toutes sortes d'espérances d'être la consolation et tout le bonheur de monsieur son père,

Nous partons enfin demain de ce lieu tant chéri de toute la famille royale et des chasseurs; je ne le haïrais pas si j'y avais Saint-Cyr ou quelque autre retraite : il est temps d'en partir pour la santé de madame la duchesse de Bourgogne; elle n'en peut plus et elle a un très-mauvais visage; son courage passe ses forces.

Madame ne va point avec le roi à Petit-Bourg, parce qu'elle à un très-gros rhume. Monseigneur va droit à Meudon, et y mène madame la princesse de Conti. Madame la duchesse d'Orléans s'en va tout droit, ne pouvant encore soutenir un lieu où elle a vu madame de Montespan. Madame la duchesse s'en va pour huit jours à Saint-Maur.

Pouvez-vous, madame, être de bonne foi quand vous me faites des excuses de vos longues lettres; je vous assure, s'il le faut, qu'elles ne le seront jamais assez pour moi : je consens pourtant de tout mon cœur qu'elles soient courtes pour votre soulagement, car je ne puis comprendre, madame, comment vous pouvez fournir à tout ce que vous avez à faire.

---

## LETTRE LXXI.

### A LA MÊME.

Marly, le 6 novembre 1707.

Je ne pus avoir l'honneur de vous écrire, parce que j'avais un très-grand rhume; je ne suis guère mieux, ayant une grande douleur de tête et un peu de fièvre.

Je ne vois pas encore l'archiduc hors d'Espagne; mais il me paraît que ses alliés l'abandonnent fort; et si M. le duc d'Orléans est aussi heureux

que nous le désirons, ce prince se trouvera un peu pressé à Barcelone. Le chevalier de Forbin a battu et pris cinq vaisseaux anglais qui escortaient quelques troupes et beaucoup de munition pour le Portugal; c'est encore un petit dérangement pour nos ennemis. Quand j'ai eu l'honneur de vous mander le sentiment de M. Fagon sur la nourrice de notre enfant, j'ai bien cru que vous pourriez en profiter; elle est très-bien réglée depuis quatre ou cinq mois. Le prince ne paraît pas souffrir dans ces temps-là; il est aussi mouillé qu'à son ordinaire; les dents lui percent sans douleur, la nourrice se porte bien : M. Fagon est très-résolu, tant que les choses seront ainsi, de ne point faire de changement.

Je vous plains, madame, d'essuyer toutes les agitations que je vous ai prophétisées : vous êtes trop capable d'aimer pour ne pas souffrir; mais vous avez un beau sang et une gaieté dans l'humeur, qui vous seront toujours d'un grand secours.

Je suis persuadée comme vous qu'il ne manque au roi d'Espagne que d'avoir meilleure opinion de lui; le temps fera ce que l'amour-propre fait dans les autres; je suis contente de lui pour longtemps, et j'ai tant vu de raison et de sentiment dans sa lettre, que je n'en demande pas davantage. J'aime nos princes avec une grande perfection, car c'est sans aucun intérêt; et quand je veux qu'ils aient un peu de bonté pour moi, c'est que je crois qu'ils doivent quelque chose à l'attachement sincère que j'ai pour eux.

Que j'ai d'impatience d'apprendre la prise de Lérida! elle me paraît d'une grande conséquence. Je suis très-fâchée qu'on ait refusé le prince sur ce que vous savez; mais en vérité, madame, il n'avait pas raison de le demander.

On ne peut exagérer sur la santé du roi; elle est parfaite, et l'on ne voit en lui aucune marque de vieillesse; il met tout le monde à bout sur les exercices et sur les injures de l'air. Il vous est très-obligé, madame, de l'intérêt que vous y prenez, et vous devez être contente de la manière dont il est pour vous.

M. de Vendôme arriva hier tout plein d'espérance pour l'année prochaine; c'est celui-là qui ne connaît point l'inquiétude. Est-il nécessaire que je vous dise, madame, que je vous aime toujours? Je n'ai pas la force de vous en assurer avec des termes plus convenables au respect que je vous dois.

*P.S.* Je n'ai pas la force de vous parler de madame de la Salle qui est plus espagnole que française.

---

## LETTRE LXXII.

### A LA MÊME.

Marly, 13 novembre 1707.

Je ne suis pas destinée, madame, à la moindre petite joie avec vous; je voulais un peu m'égayer

sur madame de la Salle, qui nous a dit des choses admirables de vous et de tout ce qu'elle a vu dans le palais, et j'apprends par madame la duchesse de Bourgogne que vous êtes malade; vous l'êtes si rarement et vous avez si peu de secours, madame, que je meurs de peur. L'état de la reine me fait transir; j'entre dans sa peine mieux qu'une autre, par le véritable attachement que j'ai pour elle, et pour connaître mieux qu'une autre la terrible perte qu'elle ferait. Madame la duchesse de Bourgogne est si effrayée, que nous ne pouvons parler d'autre chose; j'en oublie Lérida, dont nous espérons la réduction; mais je ne puis, madame, avoir d'attention qu'à votre santé, et huit jours me paraissent bien longs dans une telle inquiétude: j'espère que Dieu ne voudra pas affliger la reine d'un tel malheur, qui serait certainement irréparable. Je souhaite de tout mon cœur que vous me grondiez d'avoir envisagé votre mort à la nouvelle d'un accès de fièvre; vous direz bien que je vois tout noir, et il est un peu vrai que je crois trop vite ce que je crains. J'avais bien des nouvelles à vous dire et je projetais une longue lettre; mais cela ne m'est pas possible dans l'inquiétude où je suis. Je sens trop, madame, le tendre attachement que j'ai pour vous.

# LETTRE LXXIII.

## A LA MÊME.

Versailles, le 20 novembre 1707.

L'ATTACHEMENT que j'ai pour vous, madame, s'est bien fait sentir depuis huit jours, et la semaine m'a paru bien longue dans l'inquiétude où j'étais de votre fièvre : vous me gronderez bien de vous avoir crue morte, et la reine désolée, à la première nouvelle que je reçois de votre maladie; mais il faut vous avouer que je suis un peu extrême dans les choses qui me tiennent au cœur; vous ne pouvez pas dire que ce soit par la tristesse de ma mauvaise santé, car j'en ai plus que je n'en pouvais espérer, et cette fièvre de six ans n'a pas paru depuis trois mois; il est vrai que j'en suis un peu plus gaie, et il est vrai aussi qu'on respire un peu l'hiver. Il me semble, madame, que vous avez trop d'affaires pour être malade : je me représentais votre charmante reine sans consolation, sans conseil, avec ce précieux enfant, qui a autant besoin de vous que S. M.; cette idée, madame, était assez mélancolique; mais, graces à Dieu, elle était fausse. J'ai montré au roi le trait que vous lui donnez sur le régime; il a répondu : « Pourquoi nous insulter de si loin? » Madame la duchesse de Bourgogne a bien pris les manières de

la maison royale sur cet endroit-là, car elle craint toujours de mourir de faim, et se procurera tôt ou tard une mauvaise santé.

Enfin, madame, notre duc d'Orléans a pris Lérida; je suis ravie de la joie que vous en aurez eue; j'aurais bien voulu qu'il eût été à Tortose: on dit que les moyens de le prendre manquent; c'est un grand malheur, et les suites des lamentations de M. de Chamillard; je ne le vois jamais que sur ce ton-là, et je ne tâte point de ces traits qu'il donne fort agréablement à votre ami, M. de Pontchartrain. Je vous exhorte à mon tour, madame, d'oublier la perte de l'Italie; on ne peut y penser sans avoir le cœur serré, et cela ne mène à rien. Comment pouvez-vous penser que nous y puissions rentrer, et n'est-ce pas un miracle de se soutenir encore d'après les malheurs qui nous sont arrivés? Le beau sang que vous avez vous fait-il imaginer que vous verrez la paix faite, le roi et la reine catholiques paisibles possesseurs de tous leurs royaumes, et la France dans son entier? Cela se peut appeler un château en Espagne: nous serions bien heureux si nous avions le milieu entre votre confiance et mon désespoir.

N'avez-vous pas assez entamé l'étiquette pour aller voir madame de Popoli? Son état me fait une grande impression, et je suis assurée, madame, que vous trouverez bien les moyens de lui donner toutes les consolations qui vous sont possibles. Nous prétendons ici que l'ordre de S. M. C. pour ne point faire de dépenses à la naissance du

prince des Asturies n'arriva au duc d'Albe qu'après qu'elles furent faites; mais nous trouvons aussi que vous êtes très-magnifiques dans les présents que vous lui destinez. Madame de la Salle fait un peu entendre que nous sommes des misérables en comparaison de l'Espagne; et effectivement, madame, vous avez beaucoup donné à tous ces gens-là: ils n'en sont pas ingrats, et ce voyage a beaucoup augmenté leurs richesses et leurs mérites. Je ne suis pas surprise, madame, que le temps justifie votre discernement sur les personnes dont vous me parlez; j'ai eu assez de connaissance de tout ce qui s'est passé là-dessus, pour savoir qu'il n'y a que vous qui ayez été droit. Vous avez raison d'être un peu vive dans cette occasion, et vos ennemis sont heureux d'en être quittes pour vos railleries; gardez vos défauts, madame; ils sont plus aimables que les vertus des autres. Je n'ai point su que M. d'Aubigni m'ait cherchée; je l'enverrai prier de me venir voir, puisque vous le voulez, car vous savez d'ailleurs ma peur sur les nouvelles connaissances. J'ai montré au roi la lettre que M. Amelot m'écrit : il en est aussi content qu'une pareille soumission le mérite; je ne lui écris point, madame, pour lui épargner une réponse; ce serait un grand contre-temps, s'il tombait malade.

Nous avons ici tous nos généraux; le maréchal de Villeroi y est depuis trois jours, et le maréchal de Tessé depuis hier au soir.

Je ne sais rien dans notre cour qui mérite de vous

être mandé. Je suis à vous, madame, pour le reste de mes jours.

# LETTRE LXXIV.

## A LA MÊME.

Versailles, le 27 novembre 1707.

Il peut fort bien être, madame, que les violents plaisirs de Fontainebleau aient assez échauffé le sang de madame la duchesse de Bourgogne pour lui avoir donné, dans les suites, des fluxions sur les dents; son teint est plus beau que jamais, et de fait, mieux que toutes les femmes qui ont du rouge. La négligence ne lui sied pas; mais quand elle est parée, on ne peut voir une personne mieux faite, et qui soutienne mieux la grandeur de son rang. Je voudrais bien qu'elle ait encore un ou deux garçons; celui que Dieu nous a donné est très-aimable et bien fait. Je m'imagine que le baptême de M. le prince des Asturies se fait présentement; je ne serais pas insensible à voir cette cérémonie et la figure que vous y ferez, madame, qui aura quelque grace et quelque dignité. Je conviens avec vous qu'il faut passer quelque faible à M. le duc d'Orléans en faveur de ses grandes qualités; je ne puis répondre là-dessus ce que je pense, mais je suis assurée que

ce n'est pas différemment de vous. La Poupée a donc été jusqu'à vous, madame? je suis fort aise que vous n'en ayez point demandé une copie, car ce serait exposer notre nation à un trop grand ridicule. La pauvre madame de Cailus a essuyé un grand déchaînement, où j'avais, de fait, autant de part qu'elle; elle est ici présentement avec une très-mauvaise santé : je la traite fort bien, madame; mais est-il possible que vous croyiez qu'on trouve des amis quand on est en faveur? Je m'étendrais trop si j'entamais cette matière.

Le roi est très-content de votre ambassadeur; il ne serait pas juste qu'on ne le fût pas, faisant tout ce qu'il fait et souffrant tout ce qu'il souffre. Je n'ai pas oublié la violence qu'il se fit pour aller en Espagne; sa consolation doit être d'y avoir fait beaucoup de bien, et rendu de grands services à deux grands rois. Il faut que chacun se tienne à la place où Dieu le met. Vous ne comptiez pas, madame, quand vous projetiez de vous reposer dans votre palais de Nonne, que vous seriez la personne du monde qui se reposerait le moins, et que vous auriez à vous seule de quoi employer trois ou quatre dames des plus habiles, si on pouvait en trouver un pareil nombre. Je ne connais que madame votre cousine de Noailles qui pût y fournir. Cette famille, que vous aimez, a une affaire renouvelée avec M. le duc de Bouillon, qui me fâche tout à fait, craignant toujours que M. le duc de Noailles ne soit commis; nous l'aurons bientôt ici. J'ai trop écrit de ma main, madame;

je n'en puis plus. J'ai attendu M. d'Aubigni à Saint-Cyr tout ce jour; j'espère le voir demain matin, et avoir le plaisir de parler de vous et de l'entendre.

## LETTRE LXXV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 10 décembre 1707.

Il est vrai, madame que j'ai joui, depuis trois mois, d'une santé à laquelle je ne m'attendais pas; mais elle est à bout, et je ne fais que languir depuis quelques jours. Nous avons été ici très-sensibles à l'utilité de la prise de Lérida et à l'honneur de M. le duc d'Orléans: je suis ravie, en mon particulier, de voir son malheur fini, tant pour l'avenir que pour le passé, et vous croyez bien, madame, que je souhaite ardemment le même bonheur pour ce prince à la campagne prochaine: je voudrais de tout mon cœur qu'il n'eût point voulu venir ici; ce petit voyage ne saurait lui être avantageux et peut nuire aux affaires: mes opinions ne sont que pour vous, madame; au reste je n'ai qu'à me taire.

On ne prétend pas ici avoir à se plaindre de M. Duguay-Trouin, et le chevalier de Forbin en est très-content: on dit bien des choses fausses, et on en ignore souvent de véritables.

Vous avouez donc, madame, que votre sensibilité va jusqu'à vous faire mal; et moi, je vous assure que vous ne diminuerez point votre tendresse; elle est trop bien fondée, et selon toutes les apparences elle augmentera tous les jours: il n'y a sur tout cela qu'à prendre patience et souffrir beaucoup dans le temps qu'on est envié de tout le monde.

Je ne m'attendais pas à la guerre qui est entre S. M. C. et sa très-humble servante; je crois que c'est une raillerie de LL. MM.; car il n'est pas possible qu'elles veuillent un commerce aussi désagréable que le mien, et par la situation de mon esprit, et par celles des affaires.

Quoique je pense très-différemment de vous, madame, sur la grace que M. le duc d'Orléans désirait, j'aurais parlé pour lui, par déférence pour vous, si j'avais vu la moindre apparence de réussir; mais, au premier mot, le roi m'interrompit. Vous savez qu'en tout il y a des circonstances aggravantes; et l'on ne peut avoir plus d'insolence et d'intérêt qu'en a cette fille. On n'a point entendu dire que ce prince voulût rompre avec elle : ce serait une grande joie pour le roi.

J'ai grand regret aux quatre-vingt mille écus qu'il en coûtera à Madrid pour le spectacle du Retiro; mais je conviens avec vous, madame, qu'il faut donner de ces choses-là au peuple pour la naissance d'un prince si précieux. Vous croyez bien qu'il n'y a que l'impossibilité qui empêche d'envoyer du secours à Naples et en Sicile; si vous

voyiez les choses de près, vous penseriez comme nous.

J'ai été ravie de ce que le roi catholique a fait pour M. le marquis de Bay, qui est parfaitement bien avec moi.

Vous parviendrez à faire donner le cordon bleu au prince des Asturies, mais non pas à me persuader que les Espagnols sont ravis de toutes nos façons de faire dans leur pays. Je n'ai point de goût pour la contrainte de l'étiquette; mais je suis bien persuadée que nos manières ne sont pas meilleures que celle des autres.

Vous avez grande raison, madame, de désirer et de demander le Saint-Esprit; jamais personne n'en a eu un plus grand besoin. Je crois vous avoir mandé que, souhaitant passionnément la paix, je pourrais cependant en avoir une sans joie; mais, madame, il y a des temps où l'on ne fait pas ce que l'on voudrait: il ne paraît pas jusqu'ici que nos ennemis la désirent. Est-il possible que S. A. R. soit en commerce avec des gens qui lui apprennent que vous et moi ne voulons pas la conquête de Lérida!

J'ai vu M. d'Aubigni, parce que je n'ai osé ne le pas voir, et par la seule crainte que j'ai de vous; mais il n'a pas été un quart d'heure dans ma chambre, que je ne l'y aie vu avec plaisir: je crois que, de son côté, il ne me voyait que par complaisance pour vous, car il voulait toujours s'en aller, et j'avais bien de la peine à le retenir. On ne peut avoir plus d'esprit, plus de politesse, ni plus de

retenue; on est ici parfaitement content de lui: je voudrais qu'il le fût autant de nous, et surtout de madame la duchesse de Bourgogne; elle est en quelque soupçon de grossesse, et on pourrait ajouter, en quelque inquiétude.

Je suis fâcnee que votre prince ait la galle, et d'autant plus, qu'il y a apparence qu'elle durera, puisqu'elle est venue de si bonne heure; car je ne pense pas qu'il y ait encore apparence que les dents voulussent percer, ce qui fait quelquefois cet effet, deux mois avant qu'on les voie.

Du 11 décembre.

Comme je ne suis pas bien assurée de ma santé, je commençai ma lettre hier, madame, et j'en viens de recevoir une de vous par l'ordinaire. J'avais bien cru que l'alarme que j'ai prise sur votre maladie m'attirerait plus de reproches que de remercîments; il est vrai que je vous vis d'abord à l'extrémité, pour ne rien dire de plus, et que l'état de la reine me parut encore plus triste que le vôtre. Vous avez beau dire que vous n'êtes pas nécessaire; et comment le pouvez-vous croire, en me peignant vous-même les journées que passe cette princesse? Que ferait-elle sans vous, et que lui faut-il avec vous? elle trouve tout l'agrément et le badinage des jeunes, avec la solidité et la prévoyance des vieillards. Il est vrai que madame de la Salle la trouve bien seule; mais elle a fort bien compris le trésor qu'elle a auprès d'elle. J'espère, madame, que madame la duchesse de Bour-

gogne ne dansera pas cet hiver; les apparences de sa grossesse ne sont pourtant pas encore bien fondées. Nous avons eu, depuis quatre ou cinq jours, une jeune femme dans un état bien capable d'effrayer notre princesse; c'est la comtesse de Clermont, fille de madame d'O, qui a été cinq jours en travail, et enfin il a fallu accoucher de force: on croit que l'enfant ne vivra pas.

Je ne manquerai pas, madame, de faire tous vos compliments à madame la duchesse de Bourgogne; et je puis bien vous répondre par avance qu'ils seront parfaitement bien reçus, car vous lui plaisez beaucoup, et elle voudrait bien avoir des dames du palais faites comme vous. Elle aime trop l'esprit pour le temps où nous sommes.

M. le duc de Bourgogne a perdu un ancien et excellent domestique, bien connu du roi catholique: c'est le pauvre Moreau. Il a laissé tout son bien à M. de Niert, qui consiste en sept mille francs de rente sur la ville, et puis deux cent mille francs de meubles et de tableaux; il avait quelques maisons à Paris, qu'il laisse à ses parents. J'attendais le duc de Noailles hier; on dit qu'il ne viendra que mardi.

Nous allons demain à Marly pour quatre jours seulement. Madame de Charolais, seconde fille de madame la duchesse, a la petite vérole; madame la maréchale de la Mothe est malade, et madame de Ventadour déja alarmée.

Versailles, le 11 décembre.

Je n'ai pu achever ma lettre à Saint-Cyr. Je trouve en arrivant qu'on a accouché la fille de madame d'O, en tirant son enfant avec des ferrements : la mère et l'enfant vivent encore, mais sont en grand danger; cette nouvelle n'est point pour la reine.

M. l'archevêque de Rouen est mort; c'est encore une affliction pour madame de Chevreuse et madame de Beauvilliers.

Vos raisons sont si bonnes, madame, pour ne pas faire venir ici M. le maréchal de Berwick, qu'il est impossible de n'en pas convenir.

Si nous faisons un jour une paix honorable, je tomberai d'accord que je m'effraie trop; je meurs d'envie d'avoir tort, madame; car jusqu'à vos reproches me sont agréables.

## LETTRE LXXVI.

### A LA MÊME.

Versailles, le 26 décembre 1707.

Vous me donnez une grande idée, madame, du baptême du prince des Asturies, dont je suis assurée que vous faisiez un ornement; il me semble que les années n'ont point fait en vous ce qu'elles font dans les autres, et qu'avec cet air de no-

blesse que vous désirez, il s'y joint encore des agréments de mademoiselle de Noirmoutier et de madame de Chalais : ne prenez point ceci pour une flatterie, j'y suis peu portée naturellement, et je ne serais pas en humeur d'en faire aujourd'hui : je n'ai que la mort devant les yeux ; celle de madame d'Armagnac a été prompte, et c'est une perte pour la cour. M. le Grand est très-affligé. Vous avez trop de bonté pour madame de Cailus, pour ne vous pas dire aussi qu'elle a perdu son père, que j'aimais fort, quoique vous puissiez dire sur mon indifférence pour mes proches. Madame d'Hudicourt est assez mal. Je comprends parfaitement, madame, votre affliction sur les galles de M. le prince des Asturies ; il aurait dû, pour ce jour-là, être plus beau que le jour. Notre nourrice est toujours réglée, mais si engraissée, si fraîche, que son lait en est augmenté. Je crois bien que la joie d'espérer qu'elle sera la nourrice lui rafraîchit beaucoup le sang. Si j'avais été appelée au conseil sur les présents du cardinal, j'aurais opiné à lui donner la distinction de les recevoir : son âge, son affection, le personnage qu'il a fait dans l'avénement à la couronne, le rendent sans conséquence pour qui que ce soit. Je sais d'ailleurs, madame, que vous vous êtes déclarée, il y a longtemps, contre les présents pour la reine et pour vous, et l'on ne peut qu'estimer et approuver cette conduite.

M. de Chamillard, madame, est plus à plaindre qu'à blâmer ; et s'il laisse manquer les Français en

Espagne, c'est que souvent il manque lui-même: son fils doit épouser, dans quelques jours, mademoiselle de Mortemart; on dit aussi que M. de Seignelay se marie avec mademoiselle de Furstemberg.

Je suis trop sincère pour vous dire, madame, que je suis de votre avis sur la grace que M. le duc d'Orléans désire; mais je vous assure, avec la même sincérité, que le roi y est plus opposé que moi.

Tous les gens désintéressés de notre cour ont applaudi au choix de M. le maréchal de Berwick pour le gouvernement du Limousin. Vous avez grande raison de le vouloir à la tête de l'armée; et vous verrez, madame, qu'on a trouvé vos remontrances sur ce point très-raisonnables.

Il me semble qu'on ne sait point ici que les ennemis envoient dix mille hommes en Catalogne. Je suis ravie, madame, de vous voir si contente du duc de Noailles : il me semble voir en lui tout ce que vous dites; madame sa mère aura peine à résister à tout le mouvement qu'elle se donne, quoiqu'il en faille à son tempérament; M. le duc de Noailles retombe un peu dans ses assoupissements.

En quelque humeur que je sois, madame, je sens également mon tendre et respectueux attachement pour vous. M. le duc de Noirmoutier m'a fait l'honneur de m'écrire sur l'archevêché de Rouen pour monsieur votre frère. Si le roi y avait tant soit peu pensé, madame, je l'aurais sollicité et

n'aurais pas laissé M. de Noyon sans concurrent; car, graces à Dieu, la tête ne m'a pas encore tourné, ni le torrent de la coutume entraînée.

## LETTRE LXXVII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 1er de l'an 1708.

Vous avez renvoyé M. le duc d'Orléans encore plus aimable qu'il n'était : il m'a fait l'honneur de me voir, et m'a enfin persuadée pour toujours que la reine est parfaite. J'ai fait mon possible pour en douter; et quelque confiance que j'aie en vous, madame, je vous soupçonnais d'un peu de prévention pour votre ouvrage: les autres pouvaient être éblouis de sa grandeur et de ses agréments; mais M. le duc d'Orléans n'est ni prévenu, ni surpris par la majesté de la reine; ainsi, il faut conclure, malgré moi, qu'elle est sans défauts; et je vous promets, madame, de n'en plus douter.

M. le duc d'Orléans veut s'en retourner le plus tôt qu'il pourra; je lui en sais très-bon gré : il est impossible qu'avec ses talents et l'affection qu'il a, il soit inutile en Espagne, et il le serait ici. Il trouve vos affaires en très-bon état. Dieu veuille qu'elles se soutiennent!

Si M. de Chamillard manque, c'est que les autres lui manquent; vous le connaissez assez, madame, pour ne pas douter de ses intentions.

Vos raisons pour retenir le maréchal de Berwick sont si bonnes, qu'on y a eu égard. M. le duc d'Orléans parle très-avantageusement de lui, et dit que, n'ayant point été d'avis d'entreprendre le siége de Lérida, il n'a rien oublié de sa part pour qu'on y réussît, et a fait le métier d'ingénieur: c'est un homme droit et vertueux, un peu opiniâtre; il n'y a que la reine qui soit sans défaut.

J'ai eu bien de la joie, madame, d'entendre parler de vous comme je pense par M. le duc d'Orléans: il trouve que vous allez bien droit pour nos rois; il est bien content de M. l'ambassadeur, et admire son courage, de ne se point rebuter du travail. Ce prince n'est pas si satisfait de votre cour, et trouve la reine bien à plaindre de n'avoir qui que ce soit pour l'amuser, et pour vous amuser vous même; pour moi, je ne puis pas comprendre qu'on ne trouve pas une femme aimable; mais vous avez vos raisons pour n'en pas distinguer quelques-unes en offensant les autres.

Le duc de Noailles veut me persuader, comme vous, madame, que l'archiduc sera bien embarrassé cette campagne-ci; Dieu veuille qu'il le soit assez pour quitter Barcelone! on ne saurait l'en empêcher, ayant la mer libre; mais je serais bien contente de le savoir à Vienne.

Je voudrais pouvoir contribuer à la consolation de madame la duchesse d'Estrées, et je ne man-

querai pas les occasions de parler au roi pour le retour de M. l'abbé de Vaubrun.

Le roi a donné l'archevêché de Rouen à M. l'évêque de Noyon, autrefois abbé d'Aubigné; c'est un saint évêque qui n'a pas un sou de bien. Je vous supplie, madame, de recommander ses intérêts à M. le cardinal de la Trémoille, pour obtenir le gratis des bulles de Rome : j'aurai l'honneur de lui en écrire; mais votre sollicitation n'y gâtera rien, surtout si vous lui montrez les bontés dont vous m'honorez.

Le pauvre M. le Grand a eu une apoplexie; sa bouche ne se remet point. Madame de Pontchartrain est très-mal. Je finis, madame, pour avoir l'honneur d'écrire à la reine, en vous assurant, ce premier jour de l'an, que je serai toute ma vie entièrement attachée à vous.

## LETTRE LXXVIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 7 janvier 1708.

Vous ne serez jamais trop hardie avec moi, madame, car je n'abuserai pas de vos lettres; il est vrai que vous nous grondez un peu trop, et que vous nous parlez comme si nous étions maîtres des partis que nous avons à prendre.

Vous savez bien, madame, que je m'attendais à la perte de Gand et de Bruges; mais je ne m'attendais pas que le premier ne durerait que deux jours. Le comte de la Motte est un très-brave homme: il prétend qu'il n'y avait que le moyen qu'il a pris pour conserver au roi le grand nombre de troupes qui étaient dans ces deux places; elles ont rejoint les autres présentement; et si nous avions autant d'argent que d'hommes, nous pourrions espérer quelques changements dans nos affaires.

M. le maréchal de Boufflers ne manque pas de courage, et pense à peu près comme vous sur la paix: on dit que les ennemis veulent faire la guerre tout l'hiver, et que M. de Marlborough et M. le prince Eugène le passeront en Flandre.

C'est pour avoir appréhendé tout ce que je vois, madame, que vous me voyez affligée depuis si longtemps; s'il n'y avait, dans une paix, qu'à perdre quelques places de plus ou de moins, je n'aurais pas été si affligée.

Quand on refuse des troupes au pape, c'est qu'on n'en a pas: nous sommes dans un état bien forcé; il paraît que Dieu veut nous affliger, et il n'est pas naturel de faire autant de fautes qu'on en a fait cette année en Flandre. On disait que le retour des officiers nous apprendrait bien des choses que nous ignorions; ils ne nous rapportent pourtant qu'un grand déchaînement contre M. de Vendôme.

J'ai eu une grande conversation avec M. le maréchal de Villeroi; il n'avait que trop bien jugé les événements de la campagne. Dieu veuille qu'il

ne soit pas aussi bon prophète dans ce qu'il annonce pour l'avenir!

J'ai bien expérimenté, madame, ce que vous me dites des plaintes que vous entendiez à Fontainebleau, et qu'il y a long-temps que l'on crie que tout est perdu; nous avons essuyé, depuis ce temps-là, d'étranges disgraces; la plus fâcheuse de toutes, c'est le manque d'argent.

Madame la maréchale de la Motte est morte hier; vous ne doutez pas que je la trouve bien heureuse.

M. le duc d'Orléans a fait le raccommodement de madame la duchesse de Bourgogne et de Madame : je souhaite qu'il dure long-temps.

Je n'ai vu personne plus charmé de la reine que M. de Besons: il lui donne des louanges avec une froideur qui fait plus d'effet que la vivacité des autres : il ne me parle pas mal de vous, madame; mais il me paraît un peu trop touché de votre beauté.

On dit toujours que M. le prince est hors de danger; cependant on ne le voit point. M. le prince de Conti est beaucoup mieux; les médecins ne le croient pourtant pas encore en sûreté.

J'attends, après dîner, madame la princesse de Vaudemont, qui vient voir le roi dans ma chambre, ne pouvant encore s'habiller; elle a eu une grande maladie.

Je reçus hier une lettre de madame la duchesse de Mantoue, et une de madame d'Elbœuf, toutes deux remplies de reconnaissance pour LL. MM. CC.

Madame de Mantoue est un peu mieux de son crachement de sang.

L'agréable mariage du marquis de Courcillon s'est tourné jusqu'ici assez tristement : la petite fille a été grosse dès le premier moment, et a donné lieu de craindre qu'elle ne se blessât; elle est à Paris sans qu'on ose la transporter; elle grossit peu, et son enfant ne remue presque point. Clément dit qu'il est mal à son aise, parce que le coffre est trop petit pour le contenir.

Madame la duchesse de Bourgogne ne connaît plus la joie; et je crains bien, de l'humeur dont elle est, qu'elle ne passe une triste vie : je la vis hier dans le dessein de vous écrire. Faut-il vous faire de nouvelles protestations, madame, au commencement de cette année? je serai toute ma vie tout à vous; rien n'est plus sincère que mon attachement pour vous.

---

## LETTRE LXXIX.

### A LA MÊME.

Versailles, le 8 janvier 1708.

J'ESPÈRE, madame, que le voyage de M. le duc d'Orléans aura son utilité : j'ai toujours pensé comme vous sur la nécessité d'un général à l'armée. Si je gouvernais l'état, la cour serait bien

petite en des temps comme ceux-ci, car tous les officiers seraient à leurs troupes, et les gouverneurs dans leurs provinces; en un mot, chacun serait à sa place, ce qui n'est pas assurément.

Vous avez trouvé une belle invention, madame, d'aimer M. le prince des Asturies pour moins aimer la reine; il ne vous manquait plus que d'ajouter la tendresse d'une nourrice à celle que vous aviez d'une personne raisonnable. Mais quelles sont ces heures où vous êtes éloignée de la reine? M. le duc d'Orléans nous a dit qu'il n'y en avait guère.

Oui, madame, je vous crains; et si M. le marquis de Bay m'avait écrit, je n'aurais jamais osé ne lui pas faire réponse : vous m'avez donc fait un bon office auprès de lui en m'épargnant une lettre.

Vos projets sont admirables sur la France et sur l'Espagne, que vous voulez unir: je n'oserais dire ce que mon humeur atrabilaire me fait envisager là-dessus; jouissez, madame, de la beauté de votre sang, et mettez le cordon bleu à votre aimable poupon.

L'article de la reine est plus sérieux; je suis rendue sur son mérite, et je ne doute point qu'elle fasse grande figure toute sa vie. Dieu veuille que ce ne soit pas en supportant héroïquement des malheurs!

Je ne manquerai pas de faire vos remercîments au roi des bons traitements qu'il a faits à M. d'Aubigni.

Il est vrai, madame, que madame le duchesse de Bourgogne a une inclination naturelle pour vous; mais elle se gardera bien de vous le dire.

Je vous ai demandé, madame, votre protection auprès de M. le cardinal de la Trémoille pour le nouvel archevêque de Rouen.

M. le duc d'Orléans m'a dit des particularités sur ce qui s'est passé entre M. le maréchal de Berwick et M. l'ambassadeur, qui me font voir que le maréchal a tort. Je suis fort aise, madame, qu'ils se croient un peu rapprochés, et fort aise aussi que M. l'ambassadeur ait toujours raison.

M. Fagon serait bien plus propre à vous retrancher des lettres qu'à en vouloir de vous; il est trop honnête homme pour être difficultueux, et il sera comblé, madame, de votre extrême politesse.

Je suis ravie de vous voir si bien dans la famille des Colbert; elle est tout en joie du mariage de mademoiselle de Mortemart avec le fils de M. de Chamillard, et de celui de M. de Seignelay avec mademoiselle de Furstemberg.

J'ai chargé un de mes gens d'aller voir tout ce qui se passa le jour des Rois : il m'en a fait une assez mauvaise relation, que mademoiselle d'Aumale a copiée après avoir retranché; il ne me reste donc plus, madame, qu'à vous souhaiter une heureuse année, et la continuation d'une humeur qui vous fait croire tout ce que vous désirez. Mettez-moi aux pieds de votre grande reine; un malentendu sur les lettres d'Espagne, qu'on ne m'a point en-

voyées à Saint-Cyr, m'a ôté le temps d'avoir l'honneur de lui écrire. Continuez-moi, madame, celui de vos bontés : je ne sais rien qui pût me consoler de les perdre ; mais je n'envisage point ce malheur, et je ne vois rien de noir là-dessus.

## LETTRE LXXX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 15 janvier 1708.

Je n'ai point encore reçu vos lettres, madame ; ainsi je vais commencer la mienne par où j'aurais peut-être fini, qui est ce qui regarde le marquis de Léganez : il a m'écrit toute son histoire, et prétend être à la dernière extrémité par rapport à la subsistance ; il ne demandait que de jouir de son bien et d'un peu plus de liberté en France. J'ai voulu m'éclairer avant que d'avoir l'honneur de vous en parler ; et on m'a dit qu'il n'avait pu être compris dans le pardon accordé aux grands d'Espagne qui avaient le plus mal fait ; nous entendons souvent parler de lui, parce qu'il est à Vincennes, et soupe tous les jours avec madame la maréchale de Bellefond, dont la conversation n'égale pas les prières.

La jeunesse ne songe qu'à se divertir, et le roi a la complaisance de donner des bals à madame la

duchesse de Bourgogne : il y en aura un demain, où les masques seront reçus, pourvu que quelqu'un, en se montrant réponde, de sa troupe; le roi d'Angleterre y viendra incognito, mais non pas la princesse; la reine a un peu la goutte.

Toute la noce de M. de Chamillard arrive ce soir, et grossira la cour, comme elle l'avait diminuée; car il n'y a jamais eu plus de parents proches qu'il s'en est trouvé à cette noce-là. Celle de M. de Seignelay paraîtra demain, et fournira une bonne danseuse à madame la duchesse de Bourgogne.

M. le Grand s'opiniâtre à ne point vouloir aller à Bourbonne, quoique sa bouche soit demeurée de travers.

Enfin voilà le pauvre maréchal de Villeroi dépouillé de sa charge en faveur de son fils, que le roi a agréé; il prêta hier le serment, et eut le bâton tout le jour, au grand contentement de madame sa femme. Je vis hier le maréchal, qui ne s'accommode point de ma sincérité; il veut qu'on voie comme lui, et il ne me paraît pas raisonnable: il est bien malheureux.

On dit que M. le duc d'Orléans veut partir le 15 de février; cette impatience me donne une grande estime et une grande tendresse pour lui : nous ne voyons pas jusqu'ici de grands préparatifs contre vous; on dit même que toutes les forces des ennemis se tourneront dans l'Allemagne.

Le marquis de Thiange est mort; on prétend que madame de Nevers ne s'en soucie guère, et que madame la duchesse de Sforce en est très-affligée.

Je reçois dans ce moment votre paquet, madame, et les lettres de LL. MM., qui me comblent d'honneur, mais qui ne laissent pas de m'embarrasser, parce que véritablement je ne sais pas de quoi remplir les miennes.

Il est vrai, madame, qu'on ne parle plus de la dévotion de M. le duc de Savoie; mais si ce qu'on dit est vrai, il serait faible la campagne qui vient: je ne le puis croire, et j'ai beaucoup de facilité à le voir entrer en France, où nous manquerons tout-à-fait de généraux. Le maréchal de Tessé s'est excusé en disant qu'il ne pouvait plus monter à cheval; le maréchal de Catinat et d'Huxelles disent la même chose. M. de Vendôme est plein de courage et de bonne volonté; mais il devient si gros, que je n'ai pu le voir sans frayeur de quelque accident.

Je vous quitte, madame, pour avoir l'honneur d'écrire à LL. MM.; il est assez difficile de dire des choses bien agréables quand on n'en pense que de tristes, sans compter le sérieux de la vieillesse.

Je compte bien, madame, sur les assurances que vous me donnez d'avoir toujours de la bonté pour moi; je ne m'en trouve pas indigne par mon cœur pour vous.

# LETTRE LXXXI.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 janvier 1708.

Je crois que les inondations qui, comme vous pouvez penser, me font craindre le déluge, peuvent bien contribuer au retardement des courriers ; il me semble que je n'ai passé qu'un ordinaire sans avoir l'honneur de vous écrire.

Je me réjouis avec vous, madame, de toutes les parures que vous avez mises au prince des Asturies. Je suis bien malheureuse en politique; car je ne me souviens point d'en avoir eu sur l'union des deux nations, que je crois très-difficile à faire.

Vous nous voyez bien des troupes, beaucoup d'argent, et un nombre suffisant d'excellents généraux; vous voyez les ennemis embarrassés et las de la guerre : malheur à ceux qui voient tout le contraire!

Vous voyez l'archiduc se promenant au bord de la mer, au mois de janvier, dans le dessein d'accoutumer les Catalans à une promenade qui le mette en état de se sauver par quelque misérable barque, qui pourrait bien périr; je le vois aller vers la mer, pour apercevoir des premiers une puissante flotte qui lui amène quarante mille hommes, commandés par M. le prince Eugène.

Vous voyez le comte d'Oropésa mort; nous avons bien ouï dire qu'on a jeté quelques pierres dans son carrosse.

Vous voyez une paix glorieuse qui nous mettra tous en repos et en joie, et j'en crains une plus triste que la guerre. Voyez après tout cela, madame, si je profite de toutes les railleries dont la reine et vous m'accablez.

Il n'y a rien qui n'y paraisse que madame la duchesse de Bourgogne ne soit grosse : elle danse jour et nuit, et mieux qu'elle n'a jamais fait; elle est embellie à n'être pas reconnaissable, pourvu qu'elle soit parée. J'ai pensé comme vous, madame, sur la grossesse apparente de cette princesse; j'aurais bien voulu qu'elle eût été véritable. Je n'aurais pas cru que la reine se lassât si tôt d'avoir des enfants; elle n'a rien de mieux à faire dans ce palais solitaire, et S. M. n'a pas été assez incommodée pour craindre une seconde maladie : elles en auront l'une et l'autre quand il plaira à Dieu; c'est ce qui doit consoler les personnes qui leur désirent des successeurs.

Cette maladie des nourrices qu'on appelle le *poil* est assez ordinaire et ne passe guère vingt-quatre heures; nous ne laisserons pas d'avoir de l'impatience de savoir si le prince ne s'en sera pas plus mal trouvé.

L'amusement dont vous me parlez, madame, est bien innocent; j'aurais bien voulu l'introduire dans notre cour, et je crois ces représentations plus honnêtes qu'un jeu continuel, ou des repas

très-contraires à la tempérance. Je voudrais dans ce moment pouvoir vous envoyer madame de Caillus avec cinq ou six demoiselles de Saint-Cyr : car la déclamation s'y est toujours conservée ; et à l'heure que je vous écris, on joue *Esther* dans mon antichambre. Il serait très-injuste qu'on se moquât des gens de qualité qui ont cette complaisance pour le divertissement du roi et de la reine; il faut qu'ils aient assez bon sens pour ne s'en pas mettre en peine. Serait-il contre l'étiquette que le roi et la reine jouassent eux-mêmes? J'ai vu, sur le théâtre de mon cabinet à Versailles, une fort jolie troupe, composée de madame la duchesse de Bourgogne, la duchesse de Noailles, la maréchale d'Estrées et mademoiselle de Melun, M. le duc d'Orléans, M. le duc de Noailles, le jeune comte de Noailles et M. le duc de Berry; mais il me semble que ce dernier ne jouait qu'à la farce.

Vous aurez de la peine à divertir le roi d'Espagne; mais toutes ces choses-là pourraient divertir la reine: on n'y admet que ce qu'on veut; cela se faisait ainsi dans mon cabinet, parce qu'il y avait peu de place; mais il est bien vrai que, dans la suite, on offense ceux qu'on n'y reçoit pas, et c'est ce qui me fit ôter ces spectacles de Saint-Cyr.

Pourquoi voulez-vous contraindre votre roi à m'écrire: je vous vois d'ici lui arracher une lettre, qu'il accorde à la complaisance; je ne peux rien lui mander que ce que je mettrais dans les lettres de la reine ou dans les vôtres, dont vous lui feriez part comme il vous plairait, sans forcer sa

bonté à m'écrire de temps en temps : vous ne me persuaderez point, madame, que ce commerce puisse lui faire plaisir.

Il n'est question ici présentement que de bals : il y en a de deux jours l'un ; le roi d'Angleterre et la princesse y viennent ; la reine à toujours la goutte. Le roi devait l'aller voir aujourd'hui ; elle ne manque pas de visites quand la cour est à Marly.

Je n'ai point ouï parler de ce tremblement de terre à Turin. On dit que M. le duc de Savoie va marier mademoiselle de Suze avec le prince de Carignan.

Rien n'est plus sincère, madame, que ces assurances de mon respect et de mon attachement que vous voulez recevoir avec tant de bonté. Conservez-moi, madame, avec M. l'ambassadeur ; mon estime pour lui croît tous les jours.

## LETTRE LXXXII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 29 janvier 1708.

Je croyais bien que j'aurais l'honneur d'écrire à la reine aujourd'hui ; mais à peine puis-je répondre à votre lettre par la main de mademoiselle d'Aumale : j'ai eu, à Saint-Cyr, une colique si violente, qu'il a fallu me mettre au lit en arri-

vant ici. Il y aurait eu plus d'ingratitude que de politesse à ne pas vous dire que ce n'est rien, et que j'en suis quitte pour un peu d'abattement.

L'erreur où vous êtes, madame, sur mes proches, leur est trop avantageuse pour que je veuille vous désabuser; je suis assez vieille pour être la plus sage. Non, madame, je ne reviendrai plus sur la reine; je lui croyais quelques défauts, et je vous soupçonnais de prévention: je passe condamnation sur l'un et sur l'autre.

Il ne tiendra pas à moi que M. le duc d'Orléans ne parte bientôt; il me semble qu'il retarde de quelques jours, dont je suis bien fâchée: il est mieux en Espagne qu'ici. Au reste, il m'a parlé de l'affaire sur laquelle vous et moi avons pensé différemment; il est bien plus raisonnable que vous, et je crois que tout est fini.

M. le duc de Bretagne a eu quatre dents sans aucun mal, et sa nourrice a été incommodée tous les mois sans que le prince en ait souffert: cependant ses dents n'avancent point, depuis deux mois qu'on nous les annonce; mais, quand on a un médecin aussi habile et aussi appliqué que M. Fagon, il faut demeurer en repos. Vous ne me dites point, madame, que M. le prince des Asturies a mal aux dents : cette circonstance devrait faire excuser sa nourrice; mais si, sans raison particulière, on le voit maigrir, je crois que son médecin voudra la changer, et ce sera un nouvel embarras pour vous: il ne faut pas vous en plaindre, vous en tirant comme vous faites.

Je n'ai point su que personne prétendît à mademoiselle de Mortemart; la voilà bien pourvue; je trouverais tout bon si nous avions un peu plus d'argent.

Je suis très-fâchée, madame, des procès qui sont entre MM. de Bouillon et de Noailles; il n'y a que trop d'apparence qu'ils n'en sortiront de long-temps.

Madame d'Heudicourt s'est sauvée d'une assez grande maladie. Madame de Pontchartrain ne meurt ni ne vit; ils ont perdu depuis peu leur fils aîné, qui était condamné depuis long-temps; il leur reste trois garçons.

La peinture que vous me faites de mon obscurité m'a fait passer par l'esprit que, dans cet état que j'ai connu, vous auriez eu de l'amitié pour moi: souffrez ce trait d'amour-propre, et, malgré vos railleries, madame, sollicitez fortement le gratis de M. l'archevêque de Rouen. Je ne sais si je ne vous ai point déja mandé que le roi, en le nommant, avait déclaré tout haut que ce choix n'était ni pour l'amour de moi, ni pour l'amour de lui, mais uniquement par l'opposition de ce prélat au jansénisme.

M. le Grand a reparu aujourd'hui, consolé et en bonne santé, et le roi a trouvé mademoiselle d'Armagnac parfaitement belle; elle va tenir la maison de M. son père avec madame la comtesse de Brionne. Bien des gens croyaient qu'il pourrait épouser madame de Châteautiers. Lui et M. d'Elbeuf sont furieux de la souveraineté de Com-

[redacted]



mercy. M. de Vaudemont ne se hausse ni ne se baisse; il se conduit avec une grande sagesse.

Je ne sais si madame la duchesse de Bourgogne pourra écrire aujourd'hui à la reine : elle est allée dîner à Meudon avec monseigneur, et ne reviendra que bien tard; elle a toujours aimé le bal: mais elle a une raison nouvelle de l'aimer encore davantage; c'est que, sans flatterie, elle danse mieux que personne. Du reste, elle ne se met en peine ni de son visage ni de sa santé; j'ai bien de la peine à croire qu'elle puisse se soutenir jusqu'au carême.

Adieu, madame; je suis trop lasse pour qu'il me reste aucun tour dans l'esprit : ainsi je vous dirai tout simplement que, saine, malade, languissante, vive, triste, gaie, désespérée, confiante, je vous aime tendrement, et qu'il n'y a que la mort qui puisse me faire penser autrement.

---

## LETTRE LXXXIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 5 février 1708.

Je ne répondis point assez, madame, à la dernière lettre dont vous m'avez honorée sur ce qui regarde M. le cardinal de la Trémoille. Il serait bien ridicule que M. l'évêque de Noyon

eût été son concurrent, et je crois que vous ne me soupçonnez pas d'y avoir pensé. Le roi a toujours voulu M. de Noyon, parce qu'il est de ces évêques hautement déclarés contre le jansénisme, dont on prétend que le diocèse de Rouen est rempli : jamais le roi ne l'aurait confié à un prélat qui ne pourrait pas y résider. Du reste, madame, on est très-content des services de monsieur votre frère; on sait qu'il n'a pas assez de bien pour soutenir toutes les grandeurs qui sont rassemblées en lui : j'espère qu'on ne l'oubliera pas dans des vacances qui pourront exister.

Vous raillez, madame, sur la protection que je vous demande sur le gratis dont M. l'archevêque de Rouen a besoin; mais cette raillerie ne diminuera rien de ma reconnaissance pour tout ce que j'espère que M. le cardinal fera en cette occasion.

J'ai parlé sur l'abbé de Vaubrun, et jusqu'ici inutilement; c'est le martyr du cardinal de Bouillon; il n'a nul autre démérite. Je l'ai connu dans son enfance et à Anvers et à Baréges, où M. du Maine et lui cherchaient à marcher droit, et où ils ne sont parvenus ni l'un ni l'autre. Ce prince me parle souvent pour lui, n'osant presque plus s'adresser au roi, parce qu'il craint de l'importuner, l'ayant fait très-souvent.

Versailles, le même jour.

J'avais commencé ma lettre à Saint-Cyr, croyant que j'y recevrais la vôtre; mais les lettres sont ar-

rivées si tard, que je ne les ai eues que fort tard. Je suis très-fâchée de vous voir écrire de mon style : c'est par envisager ce que vous me faites l'honneur de me mander que je suis souvent triste; vous ne l'êtes pas mal pour votre coup d'essai, et vous envisagez assez de malheurs. Espérons en Dieu, madame, et croyez que pour les moyens humains, on fera tout ce qu'on pourra. Jamais homme n'a été mieux intentionné que M. de Chamillard; mais il y a des impossibilités insurmontables.

Je ne suis point surprise que le prince des Asturies ait changé de nourrice sans peine; il en usera de même quand il aura de la connaissance, et ces grands princes sont de bonne heure au-dessus des faiblesses des particuliers.

Il est si tard, que je n'aurai point l'honneur d'écrire à la reine, comme je l'avais résolu. On ne parle ici que de bals : il y eut six cents masques au dernier. Notre princesse charme tout le monde par sa danse et alarme sur sa santé; mais elle ne se soucie en aucune façon de son visage, pourvu qu'elle se divertisse.

Madame d'Heudicourt a la goutte.

M. de Monastérole a épousé par amour une belle femme qui s'appelle madame de la Chétardie.

Il me semble, madame, que je suis née pour avoir du chagrin, quoique ma fortune me paraisse assez heureuse; mais, en vérité, je ne peux souffrir le vôtre, et je remercie de tout mon

cœur M. l'ambassadeur de vous avoir un peu consolée.

# LETTRE LXXXIV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 12 février 1708.

Dieu veuille, madame, détourner ou au moins diminuer les secours qu'on envoie à l'archiduc, et protéger M. le duc d'Orléans, qui partira bientôt! Mais vous me désespérez plus que personne, madame, quand vous dites que tout est perdu si M. Chamillard manque de parole, car je ne sais que trop combien il en manque, parce qu'il ne peut les tenir; faites des efforts pour nous demander le moins que vous pourrez : vos affaires ne sont-elles pas les nôtres? si vous tirez tout à vous, que deviendront les autres côtés? Il faut se soutenir contre M. le duc de Savoie, qui veut rentrer en France; contre Marlborough, qui, dans ses discours, doit venir à Paris; contre le prince Eugène, qui ira en Allemagne avec de grandes forces; mais le plus difficile est de se soutenir contre le manque d'argent.

Je suis ravie, madame, de ce que le changement de nourrice a produit un si bon effet sur le prince, et j'espère qu'il en aura plus de forces pour ré-

sister aux dents quand elles viendront à percer.

M. d'Aubigni ne peut être plus content des personnes qui l'ont entretenu, qu'elles le sont de lui, et je n'en suis pas surprise, car je le fus de son esprit, tout plein de raison, de liberté et de politesse, que peu de gens savent accommoder ensemble : je conviens de la louange qu'il me donne sur la vérité qui se trouve dans ma conversation; c'est mon naturel, et s'il eût fallu dissimuler avec lui, je ne l'aurais pas retenu; car, malgré tout ce qu'il vous dit de moi, madame, il ne songeait qu'à s'en aller.

Si vous étiez ici, madame, vous gronderiez madame la duchesse de Bourgogne sur l'abandon qu'elle fait de son visage et de sa santé; le plaisir de la danse l'emporte sur tout.

Je vais porter votre lettre à Versailles, madame, pour montrer ce soir au roi ce que vous me mandez sur M. le duc d'Albe et M. de Montéléon, avec ce que vous ajoutez de M. de Bedmar : on dit que madame sa femme a beaucoup d'esprit; ne vous serait-elle pas bonne à quelque chose?

Il est vrai, madame, que, si l'on me croyait, on n'attendrait pas des alliances pour s'unir dans le service de ses maîtres : elles ont beaucoup de pouvoir sur les ministres; je souhaite que nous en profitions.

On ne peut pas être mieux consolé que l'est M. le Grand : on dit qu'il veut épouser madame de Châteautiers, et qu'elle ne le veut pas; la famille en est fort alarmée.

amusements pleins d'esprit; il s'en trouve peu dans les nôtres : je ne doute point que vous ne fissiez une aimable cour, si vous étiez en repos.

Versailles, le même jour.

Je suis venue ici, madame, pour achever ma lettre, et demander permission au roi de pouvoir vous parler de l'affaire d'Écosse : elle me met dans un étrange mouvement, vous en apprendrez sans doute les particularités; mais enfin, madame, le roi d'Angleterre part mercredi, 7 de ce mois, pour être vers le 9 à Dunkerque, et s'embarquer le 10. Le roi lui donne six mille hommes. Les grands seigneurs écossais ont écrit plusieurs fois qu'ils le recevront. Vous jugez bien, madame, que si Dieu veut bénir cette entreprise, elle fera une grande diversion et peut-être la paix; si vous avez des saints en Espagne mettez-les en prières. La chose est publique maintenant; mais on prétend que les ennemis n'auront pas assez de temps pour s'y opposer : ma longue vue les voit pourtant à Dunkerque, nous empêchant de partir, ou, si nous partons, je les vois nous prendre dans le temps que l'on mettra les troupes à terre. Le vent est au nord aujourd'hui, et c'est celui qui nous est le plus contraire : cependant je consens de tout mon cœur que la reine et vous voyiez le roi d'Angleterre se mettre à la voile avec un vent du midi, qui le rend en quatre jours à Édimbourg; qu'il y soit reçu et proclamé roi d'Écosse; que la reine Anne soit contrainte de rappeler ses troupes, et

que nous profitions de cet avantage. Je consens même que cette flotte prenne en passant Marlborough, qui s'en va en Hollande pour quinze jours.

J'allai hier à Saint-Germain : la reine est dans un état pitoyable; elle a la goutte, un peu de fièvre, une fluxion dans la tête et une agitation dans l'esprit que vous comprendrez aisément; elle est ravie de cette lueur d'espérance, elle craint tous les périls auxquels le roi son fils va être exposé; lui, est transporté de joie de partir. La princesse a eu la rougeole, et ne sait encore rien. Le roi et Monseigneur y vont demain, et notre princesse y va mardi: voilà une grande affaire si elle réussit; je ne cesse d'y penser jour et nuit.

C'est le chevalier de Forbin qui passera le roi d'Angleterre; c'est M. de Gassé qui commandera les troupes françaises : le secret a été gardé long-temps, mais enfin il s'est découvert par tant de sortes de préparatifs qu'il a fallu faire.

J'ai reçu une lettre de M. le cardinal de la Trémoille, qui me fait voir qu'il est bien instruit de vos bontés pour moi : il n'avait pas encore eu d'audiences du pape; ainsi il n'a pu que me donner des espérances, mais avec des manières si obligeantes, que je ne puis jamais les oublier.

Oui, certainement, madame, je vous tiendrai parole et je me sens un fond d'estime et d'amitié qui pourrait durer plus long-temps que ma vie. Je serai dans une grande impatience de savoir de vos nouvelles sur l'entreprise d'Écosse, qui sera je crois de votre goût. Le roi y avait été toujours

opposé; il ne s'accommode pas de l'incertitude des mesures de ce qui se passe sur la mer.

## LETTRE LXXXVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 11 mars 1708.

J'ai l'honneur de mander à la reine qu'on commence à avoir un peu plus d'argent à Paris, et qu'il y a lieu d'espérer que le crédit se rétablira sous le contrôleur-général que nous avons; mais ce n'est pas l'affaire d'un jour, et je ne sais si, dans ces commencements, on pourra faire en Espagne tout ce que vous désirez.

Il faut que je vous gronde à mon tour, madame, de vous affliger si vivement d'un traité de paix qui n'est que dans l'idée de ceux qui veulent vous fâcher; car, si je suis bien avertie, il n'en est pas question présentement, et nous ne songeons qu'à faire la guerre de tous côtés.

Il n'en est pas de même sur le maréchal de Berwick: il est vrai que le roi le rappelle, et il le rappelle parce qu'il lui est absolument nécessaire; j'ai l'honneur d'en parler à la reine.

Je souhaiterais de tout mon cœur que le maréchal de Villeroi se raccommodât avec le roi, mais il n'a pas un ami qui puisse excuser sa conduite;

le temps diminuera tout; je le crois fort aise maintenant de voir M. Chamillard dépouillé et M. Desmaretz revêtu, car ils sont depuis long-temps dans une grande liaison.

Notre prince est à peu près dans l'état où est le vôtre, après avoir été malade du changement de nourrice.

Je ne prévois pas que je parle au duc de Noailles que pour lui dire adieu : il va partir le 25; il est très-bien avec son maître, et il faut qu'il soit aussi zélé pour la France que pour l'Espagne, pour nous quitter d'aussi bonne grace qu'il fait. Madame sa mère est abîmée dans les procès.

J'ai vu madame la duchesse d'Albe charmée du mérite de M. d'Aubigni, et de tout ce qu'il a dit et fait en Espagne sur son sujet; elle est très-sensible, madame, à la manière dont vous avez reçu les recommandations qu'on vous a faites pour elle : je lui ai rendu compte de ce que vous me faites l'honneur de m'écrire. Il y a long-temps que nous ne l'avions vue; le roi lui en fit des reproches dans ma chambre : elle a été assez malade de la poitrine.

La pauvre duchesse de Saint-Pierre serait bien heureuse si elle en était quitte pour le séjour de Bayonne; je crois qu'elle a plus grande peur de celui d'Italie.

Je ne fermerai ma lettre qu'à Versailles, afin d'y ajouter ce que j'apprendrai de Dunkerque : j'ai mis dans la lettre de la reine ce que j'appris hier.

Versailles, le même jour.

Je trouve ici de tristes nouvelles, madame: toute l'affaire d'Écosse est manquée; je regarde comme un bonheur qu'on ne soit point parti, car nous ne perdrons ni nos troupes ni nos vaisseaux.

---

## LETTRE LXXXVII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 18 mars 1708.

Vous savez présentement, madame, que M. Desmaretz, neveu de M. Colbert, est contrôleur-général, et que les gens d'affaires en ont marqué beaucoup de joie: il a toujours passé pour le plus habile dans les finances. Dieu veuille lui donner, comme vous le dites, madame, la confiance nécessaire pour rétablir le crédit !

M. Chamillard a toujours des vapeurs; il lui faudrait du repos, et ce qui lui reste d'affaires est trop à proportion de ses forces; il est pourtant mieux en tout.

Le roi d'Espagne est un grand roi, madame; mais il est petit-fils du roi de France, qui peut bien en effet en user trop librement avec ses petits-enfants : il a cru avoir des raisons pour cacher le plus long-temps qu'il a pu le rappel de M. le ma-

réchal de Berwick ; mais il est vrai aussi qu'on ne l'a pas mandé au roi et à la reine aussitôt qu'il en a donné l'ordre ; j'espère, madame, que vous ne les laisserez pas se brouiller sur cette affaire-là.

Tout le monde a été fâché de voir M. le maréchal de Berwick quitter l'Espagne, quoiqu'on eût dit bien des fois que vous le trouviez trop prudent : j'en suis très affligée, car il me paraît que vous en avez besoin ; mais, madame, nous n'avons personne à opposer à M. le duc de Savoie, et il faut tâcher de l'empêcher d'entrer en France.

Savez-vous, madame, que vous grondez aussi bien que si vous grondiez souvent, et qu'il ne se peut rien ajouter à la force et à la sécheresse de vos expressions ; elles sont pourtant toujours aimables, et je vous supplie, madame, de ne pas vous contraindre avec moi, car je n'en redirai certainement rien qui pût déplaire ; ainsi vous pouvez, en toute sûreté, me dire tout ce qu'il vous plaira.

Madame est en parfaite santé, et les remèdes qu'elle a été forcée de faire lui ont sauvé la vie.

Ne soyez pas fâché contre M. de Berwick ; il n'a pu manquer au secret qu'on lui imposait.

Vous aurez bien vu des incertitudes sur l'affaire d'Écosse, et je ne puis même vous rien dire de positif aujourd'hui, puisque nous n'avons pas de nouvelles que le roi d'Angleterre soit embarqué, car tout cela se remet de jour en jour.

L'état de la reine d'Angleterre est pitoyable : elle désire ardemment qu'on aille en Écosse ; elle

se flatte sur le succès de cette entreprise; mais chaque jour la rend plus dangereuse : les ennemis la savent, et s'y opposeront. Le roi d'Angleterre a encore la fièvre, sa complexion est délicate, et il va être exposé à toutes sortes de périls. En vérité, madame, cette grande princesse est digne de compassion et d'admiration en même temps.

Notre duchesse de Bourgogne est encore dans le soupçon d'une grossesse; mais elle est si déréglée, qu'il n'y a nulle sûreté. M. le duc de Bretagne a changé de nourrice deux fois depuis quatre jours, il se porte pourtant très-bien, mais elles ont eu la fièvre tour à tour.

Adieu, madame, je ne sais point de nouvelles particulières; je ne vois personne, et je ne connais que vous avec qui je fusse bien aise de causer en toute liberté.

## LETTRE LXXXVIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 19 mars 1708.

Enfin, madame, le roi d'Angleterre est parti; la nouvelle de sa descente en Écosse sera encore plus considérable. Dieu veuille le garantir de tous les périls qui le menaçent ! le vent lui est présentement contraire.

Je reçus hier, madame, une lettre de M. le cardinal de la Trémoille, qui me mande que le pape accorde le gratis entier de l'archevêché de Rouen, et j'en vis une de l'abbé de Polignac à M. de Torcy, qui dit qu'on doit cette faveur aux sollicitations pressantes de M. votre frère; aidez moi donc, madame, à lui en marquer ma vive reconnaissance: je ne me trouve point embarrassée d'en devoir à un homme qui vous est si proche et qui sert parfaitement le roi.

Je m'en vais à Saint-Germain partager la joie et et les inquiétudes de la reine; il ne faut pas une vertu moindre que la sienne pour porter les croix dont elle est environnée.

On m'a assuré, madame, que la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier au soir ne partirait qu'aujourd'hui; c'est ce qui me fait ajouter celle-ci.

---

## LETTRE LXXXIX.

### A LA MÊME.

Versailles, le 1er avril 1708.

Vous êtes dans la joie de l'entreprise d'Écosse, et vous passerez par toutes les incertitudes où nous avons passé: j'y ai grand regret, madame, car je sais ce qu'il en coûte; je voudrais de tout

mon cœur que vous restassiez long-temps dans le transport qui est si bien dépeint dans votre lettre, qu'il va jusqu'à l'extase; quoi qu'il arrive, le dessein du roi sera toujours très-beau : il a été formé avec beaucoup de grandeur, il a été suivi avec beaucoup de secret ; et si la rougeole du roi d'Angleterre et les vents contraires ne s'y fussent opposés, il serait à Edimbourg, peut-être même qu'il y est malgré tous ces retardements : on vous mandera de tous côtés les nouvelles incertaines que nous reçûmes avant-hier, sur lesquelles vous ferez vos raisonnements comme on les fait ici. Vous croyez bien, madame, me connaissant autant que vous faites, que je vois tout renversé : il est bien fâcheux et bien juste que je vous communique mes craintes et que vous ne m'inspiriez point votre confiance; jamais personne n'a autant désiré que moi de se tromper, et de me voir l'objet de vos railleries, s'il se trouvait que j'eusse eu tort et que nous vissions ce que je souhaite ardemment. J'étais pourtant assez contente de moi dans cette affaire-ci, et je croyais avoir senti assez de courage; mais le corps s'est démenti, et j'ai la fièvre depuis hier; ce qui me met hors d'état, madame, d'avoir l'honneur de vous écrire moi-même. La reine d'Angleterre se flatte que le roi son fils a été reçu à Édimbourg, et que M. de Forbin n'a pas été vingt et une heures sans y débarquer S. M. Britannique et toutes les troupes les troupes du roi; d'autres craignent que ce temps ne se soit passé en négociation, et qu'à la fin on ne

nous ait refusé: il n'y a que Dieu qui sache ce qui en est; nous en attendons continuellement des nouvelles, mais elles sont peu assurées dans les affaires maritimes.

Notre princesse est grosse; et je crois qu'on ira à Fontainebleau au mois de mai, à cause qu'elle n'y pourrait aller en automne.

M. Chamillard est toujours très-languissant. Le duc de Noailles partira le 7 ou 8 de ce mois. Vous avez grande raison, madame, de vous répondre à vous-même du sincère attachement que j'ai pour vous et qui ne finira jamais.

## LETTRE XC.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 avril 1708.

Je n'ai que trop raison, madame, sur l'affaire d'Écosse : vous ne vous moquerez point de moi, et nous nous affligerons ensemble de voir un si beau dessein renversé ; on vous en mandera les détails de tous côtés et bien mieux que je ne le pourrais faire.

Je ne manquerai pas de dire ce que vous m'ordonnez, par rapport au soin de vous mander les nouvelles; nous sommes assez grossiers ici, et l'on y compte les manières pour peu de chose: je crois

que c'est l'effet de la solidité de nos ministres; mais je conviens que la solidité sèche n'est pas très-agréable. Je ne prétends pas, madame, que nous ayons toujours raison. Vous m'auriez fait grand plaisir de ne me rien mander sur ce qui regarde M. le duc de Noailles; on ne manquera pas de me questionner là-dessus, et je gâterai tout ce qui se pourra gâter. Il est vrai, madame, que sans être infatuée des grands, je leur suis attachée avec un désintéressement qu'ils ne trouveraient pas dans leurs dupes : ceci soit dit entre vous et moi, car les phrases ne sont pas assez respectueuses; mais il est vrai que je ne désire que pour eux.

Vous ai-je remerciée, madame, de tout ce que le cardinal de la Trémoille a fait pour le gratis des bulles de l'archevèché de Rouen? Je serais très propre à l'avoir oublié, non par ingratitude, mais par les maladies continuelles qui me mettent hors d'état de rien faire à propos; c'est, madame, ce qui m'a empêché de vous faire des compliments sur la perte que vous avez faite de M. l'archevêque d'Aix; je m'en vais écrire tout à l'heure l'article de votre lettre qui regarde M. l'évêque de Die, pour en parler de temps en temps au roi.

Dieu veuille remplir vos espérances sur les affaires de Portugal et de Catalogne! Je me suis mêlée de parler à M. Desmaretz pour ce qui regarde l'Espagne; il doit payer, à ce qu'on m'a dit; il trouve de l'argent et rétablit le crédit.

Notre ami, M. Chamillard, n'est pas bien, et ce

qui se passe sur son sujet fournit un beau champ à des réflexions sur la cour et l'infamie des courtisans, mais je n'en ai pas la force et je vous ennuierais.

J'ai eu la fièvre depuis neuf jours, et je n'ai l'honneur de vous écrire de ma main que par n'avoir pas la liberté de dicter, ayant un rhume. Je ne puis par toutes ces raisons écrire cette fois-ci à M. l'ambassadeur.

Ma solidité est très contente de ne pas mander à M. et madame d'Albe ce que LL. MM. ont fait; je la verrai bientôt faire des remercîments bien vifs; j'aime fort son commerce si je l'entendais mieux; car, en vérité, ce sont des gens admirables par leur cœur pour leurs maîtres et pour le nôtre; au moins ont-ils su le persuader ainsi à tout le monde.

J'attendais de bonnes nouvelles d'Écosse pour avoir l'honneur d'écrire à la reine; mais il n'y a pas moyen de l'ennuyer de mes lamentations, outre que je n'en ai pas la force.

# LETTRE XCI.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 15 avril 1708.

Je ne crois point aux excès de joie, madame; j'ai ouï dire souvent qu'on en meurt, mais je n'en ai vu aucun exemple, quoiqu'il y ait assez longtemps que je suis au monde; je me contenterais de moins et pour vous et pour moi, et je ne demanderais que la tranquillité.

Je suis la seule à la cour qui n'ait point été à Saint-Germain, mais je n'en suis pas moins touchée de tout ce qui m'en est revenu : la reine d'Angleterre n'a jamais été dans l'accablement où elle est; elle ne peut dire une parole sans sangloter, et vous savez pourtant combien elle est courageuse: elle est pénétrée de la bonté du roi; et il est vrai, madame, qu'on ne peut trop admirer la manière dont la maison royale en a usé en cette occasion : ils ont tous couru voir cette pauvre princesse, et en sont revenus si touchés, qu'il semble qu'ils n'avaient d'autres intérêts que les siens dans l'affaire d'Écosse. Je ne puis m'empêcher de vous envoyer, madame, une feuille de la lettre qu'elle m'écrivit après avoir vu le roi; vous y verrez toute la sensibilité et les bonnes raisons qu'elle a.

Ce que vous avez à Madrid de notre famille royale aura bien les mêmes sentiments, car il me semble qu'ils ont la même bonté. Notre duchesse de Bourgogne pleura de tout son cœur avec la reine et la princesse, qui est aussi, à ce qu'on m'a dit, fort affligée.

Le roi d'Angleterre a montré beaucoup de courage et de conduite dans ce voyage, qui lui fait honneur; j'espère qu'il en acquerra dans la campagne qu'il va faire en Flandre; il y a longtemps qu'il le désirait : il sera incognito.

Madame la duchesse d'Albe, qui ne croit pas devoir rien retenir de sa vivacité sur la reconnaissance, s'exprime très-bien, moitié espagnol, moitié français, et les deux langues ne lui suffisent pas pour tout ce qu'elle voudrait dire : vous croyez bien, madame, que je me suis chargée avec plaisir de ses remercîments pour vous.

M. Chamillard est en Flandre : on dit que le voyage lui fait du bien; j'espère aussi que sa présence en fera aux troupes : jamais, madame, on n'a vu un tel déchaînement contre lui, sans qu'il ait fait autre chose que d'être malade.

La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne nous fait aller à Fontainebleau au mois de mai : les raffinés courtisans ne tactent pas de cette mauvaise finesse, et devinent habilement que le roi va en Flandre.

On dit que M. le maréchal de Villeroi garde un profond silence sur M. Chamillard, depuis que les autres parlent.

Nous voici, madame, à la veille de nouvelles inquiétudes pour la campagne qui commence bientôt; on m'assure qu'on a envoyé l'argent qu'on vous avait promis.

Je m'attendais à une lettre de vous aujourd'hui, mais il n'en est pas venu; si j'en trouve une à Versailles, et où il faille répondre, je le ferai. Je n'ai pu écrire encore à M. l'ambassadeur; ce sera le plus tôt qu'il me sera possible.

Je ne pense pas, madame, qu'il soit nécessaire que je finisse mes lettres par des protestations de l'attachement que j'ai pour vous; je ne saurais croire que vous puissiez en douter.

## LETTRE XCII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 avril 1708.

Je reçois en ce moment, madame, la lettre dont vous m'avez honorée le 9 de ce mois : nous avons eu ici les merveilleuses nouvelles que vous dites que M. le duc d'Orléans a reçues, mais on n'y ajouta aucune foi. La douleur que vous aurez sur celles d'Écosse augmente encore la mienne : j'avais cru d'abord la porter fort patiemment, et j'admirais intérieurement mon courage; mais la fièvre me prit le lendemain, et fut proportionnée à sa cause, de

manière que M. Fagon la distingua de toutes les autres, et la nomma la fièvre d'Écosse : elle dura dix jours. Je suis à présent dans un bon intervalle, qui durera autant qu'il plaira à Dieu; ce qui pourra fort bien finir ce soir, après la conversation que j'aurai eue avec la reine d'Angleterre, qui doit venir souper à Marly avec le roi son fils. Je n'ai point encore vu cette princesse depuis son affliction nouvelle, n'ayant pas été en état d'aller à Saint-Germain. Jamais entreprise n'a eu un si général applaudissement que celle-là; il n'y a eu (entre vous et moi) que le roi qui en ait toujours eu mauvaise opinion : mais il s'est rendu à la voix publique; car, depuis M. le dauphin jusqu'au dernier galopin de la cour et aux harengères de la halle de Paris, tout voulait qu'on allât en Écosse; mais, madame, Dieu ne le voulait pas : il envoie la rougeole au roi d'Angleterre, qui le retarde dix jours à Dunkerque ; le vent change une heure après qu'il a mis à la voile, et le retient vingt-quatre heures à Ostende; on se méprend pour entrer dans la rivière d'Édimbourg, et tout concourt à y amener nos ennemis en même temps que nous. L'habileté et le bonheur de M. le chevalier de Forbin a sauvé notre flotte : il sut prendre le vent sur les ennemis; nous n'avons perdu qu'un seul vaisseau; on avait cru perdre trois petits bâtiments, mais on sut hier qu'ils sont arrivés à Brest, et qu'ils nous ramènent le reste de nos troupes. Les troupes anglaises qui avaient passé, ne repassent point, et, contre mon ordinaire, je

me flatte que c'est qu'il y a du bruit en Écosse, et que la peur que nous avons faite aux Anglais, sera quelque petite diversion. Je suis ravie, madame, de ce que vous me dites de votre santé : le fond en est bon, quand on se guérit en faisant un carême presque aussi austère qu'à la Trappe. Jamais cet exemple ne sera suivi à notre cour, et le roi aura grande pitié de vous, quand je lui dirai comment vous avez vécu. Je crois, madame, que vous aurez mangé bien des épinards ; mais je voudrais que vous eussiez de bon beurre, et il n'y a pour cela qu'à faire battre de la crème du jour dans une bouteille : il est vrai qu'on en a peu à *la fois*, et ceux qui en vendent veulent qu'il y en ait beaucoup ; ils assureront qu'il vient d'être battu, et ils peuvent dire vrai ; mais la crème est de plusieurs jours, c'est ce qui le rend mauvais. Comme j'aime fort le beurre, j'ai approfondi cette matière, et il me semble, madame, qu'elle vaut bien ce que vous me dites du gros perroquet de madame d'Heudicourt : elle ne se serait pas consolée de sa perte, s'il avait ajouté à son mérite de perroquet celui des prédictions ; à moins qu'elle n'en eût eu de la jalousie, car vous n'aurez pas oublié qu'elle s'en mêle : elle triomphe présentement, ayant toujours soutenu que madame la duchesse de Bourgogne n'était pas grosse.

Je n'ai jamais parlé à monsieur de Besons ; mais il a une réputation générale, qui ne peut être sans un véritable mérite. On est toujours content de M. Desmaretz ; cependant il ne peut pas faire

des miracles, et M. Chamillard ne nie pas qu'il ne lui ait laissé les affaires bien gâtées. Ce ministre est revenu de son voyage de Flandre; il paraît un peu mieux, mais encore abattu. Que j'ai d'impatience, madame, de savoir la campagne commencée par M. le duc d'Orléans, et qu'il profite de la faiblesse où sont vos ennemis, qui pourront dans la suite se fortifier, si on en croit tout ce qu'on mande de tous côtés!

Je suis fâchée de ce que les glandes reviennent après avoir eu un enfant, et un second serait, je crois, un bon remède : madame la duchesse de Bourgogne ne connaît pas assez son véritable intérêt là-dessus. Pourquoi craignez-vous tant les dents à votre prince, madame? la chaleur de l'Espagne ne contribue-t-elle pas à les faire percer plus facilement qu'elles ne font ici? Le nôtre en a huit, et il a mal aux gencives pour les grosses; il en est un peu plus inquiet la nuit, et il n'y paraît pas le jour. Il y a très-long-temps que je ne l'ai vu, à cause de ma fièvre, et du grand rhume que je craignais de lui donner; car vous ne doutez pas, madame, depuis que le chevalier de la Triste Figure vous a appris l'estime que le roi a pour moi, qu'on ne me fasse baiser ce prince toutes les fois que je le vois, quoique j'aimasse bien autant qu'on ne le contraignît point, et à le voir dans son naturel. Il me semble que, pour une vieille et une malade, voici une assez longue lettre de ma main : la vivacité que j'ai pour vous, madame, m'a soutenue jusqu'ici; mais je suis tombée tout d'un

coup, et j'appelle mademoiselle d'Aumale à mon secours, pour vous dire que M. le duc d'Aumont marie son fils à la fille de M. de Guiscard, qui, par la mort de son oncle, M. de l'Anglée, se trouve un parti de deux millions, bien faite et bien élevée; mais elle a pour oncle M. l'abbé de la Bourlie, qui est un endroit si triste, que plusieurs seigneurs n'ont pas voulu passer par-dessus; elle à cinq ou six ans de plus que son mari: je ne la connais point.

La maison de M. le Grand ne reprend point la forme qu'elle avait du temps de madame d'Armagnac, et n'est pas d'un grand secours pour les courtisans.

M. le prince est toujours malade; il y a bien long-temps que nous ne l'avons vu.

Tout le reste est dans ce pays-ci à peû près comme vous l'avez laissé: s'il y avait quelque endroit dont vous vouliez être instruite, je le ferais tout simplement et sans vous commettre. Je finis, madame, par où je devais commencer, qui est sur la joie que vous aurez de ce que le roi fait pour M. l'ambassadeur: je vous assure que ses services ne sont point ignorés; je souhaite de tout mon cœur qu'il les continue avec quelque tranquillité, jusqu'à cette bonne paix, et qu'il vienne ensuite en recueillir les fruits.

Je reprends la plume pour vous assurer, madame, de mon tendre respect.

# LETTRE XCIII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 28 avril 1708.

J'ai enfin vu la reine d'Angleterre : elle avait repris un peu de force dans trois jours de séjour à Chaillot, et je la trouvai avec son courage ordinaire. Le roi me parut beaucoup plus sérieux, et tout plein d'ardeur pour retourner en Écosse, quand on devrait l'y renvoyer tout seul.

Un de nos petits bâtiments, qui avait perdu le reste de l'armée, a mouillé en Écosse et même descendu à terre ; l'officier mande que les gentilshommes des montagnes sont venus le trouver, et l'ont assuré qu'ils seraient toujours prêts à recevoir leur roi quand il voudrait y aller. Il s'en va, en attendant, faire la campagne de Flandre incognito, sous le nom du chevalier de Saint-Georges.

M. de Vendôme ne s'embarrasse ni de ce roi inconnu, ni de monseigneur le duc de Bourgogne, qui va commander l'armée, ni de monseigneur le duc de Berry, qui est hors de lui de marcher, ni de toute leur suite assez nombreuse; tout cela lui paraît facile, et il part bien persuadé qu'il va battre tous nos ennemis : cette confiance

est bonne pour les troupes, mais je crains toujours qu'elle n'aille trop loin.

M. l'électeur de Baviere va commander l'armée d'Allemagne, et aura M. le maréchal de Berwick, qui, dit-on, en est fort content; il a servi avec ce prince, qui ne se serait pas accommodé du maréchal de Villars. Celui-ci, de son côté, n'aime pas à être en second, et je crois qu'il aimera mieux commander en chef, en Dauphiné, contre un ennemi avec lequel on peut acquérir de la gloire.

M. Chamillard est revenu charmé de M. l'Electeur, qu'il avait déja beaucoup goûté au premier voyage qu'il fit après la bataille de Ramillies : je crois ce ministre en état de guérison.

J'ai consulté les glandes que vous m'écrivez, avec Clément, sans m'en vanter aux médecins. Je vous envoie, madame, l'écrit qu'il m'a donné. J'ai parlé à M. Fagon, qui ne croit pas qu'il faille beaucoup de remèdes, mais seulement un régime et une sagesse dont on est capable chez vous : pour moi, je voudrais y ajouter une grossesse.

Madame la duchesse de Bourgogne était véritablement grosse. Il faut qu'elle se soit blessée dès le commencement, car l'enfant ne grossissait plus, et c'est ce qui faisait qu'elle soutenait toujours qu'elle n'était point grosse. On la croit quitte de cet accouchement, qui s'est passé fort doucement; mais elle ne sortira du lit que pour aller à Versailles, couchée dans son carosse: nous n'y demeurerons que huit à neuf jours, car on en part

le 14 pour Fontainebleau. On nous y menace d'une grande chaleur; mais je ne m'en soucierai guère, si Dieu nous préserve de mauvaises nouvelles.

Je vois avec bien de la peine tous les retardements que nous avons apportés à vos affaires. Le duc de Noailles est demeuré à Montpellier avec une entorse fort violente; il m'assure pourtant qu'il en partira au bout de deux ou trois jours : mais on dit qu'il manquera de tout; je le plains beaucoup, car je connais son zèle pour nos rois, et je suis assurée qu'il fera l'impossible pour leur service.

J'ai vu M. Desmaretz : il trouve la besogne qu'on lui a donnée un peu difficile; mais il ne perd point courage, et la confiance est grande en lui.

Du 29 avril.

En arrivant hier soir à Marly, je trouvai toutes les dispositions de nos voyages changées; et tout cela par rapport à la santé de madame la duchesse de Bourgogne, qu'on prétend qui ne doit monter en carosse qu'au bout de six semaines au moins, pour une traite assez considérable : nous allons donc être encore quinze jours à Marly, et le départ pour Fontainebleau est remis au 18 juin. Nos princes doivent toujours partir le 14 de mai.

Je reçois votre lettre du 16 avril, madame, où je vous vois dans toutes les incertitudes où nous avons passé sur le voyage d'Ecosse; vous aurez

## LETTRE XCIV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 6 mai 1708.

J'ai souvent pensé, madame, au déplaisir que vous auriez du mauvais succès de l'affaire d'Écosse: on ne peut rien ajouter à ce que vous me faites l'honneur de m'écrire là-dessus, sur la soumission que nous devons avoir pour la volonté de Dieu; nous sommes obligés de croire qu'il fait toujours tout pour le mieux; et quelque peu de lumières que nous ayons, nous voyons souvent que ce qu'il a fait est meilleur que ce que nous désirions.

Je me trouve bien habile, madame, d'avoir pensé comme votre homme d'esprit. Je ne trouvais rien de si mal à propos que le retour du roi d'Angleterre à Saint-Germain, et je voulais qu'il rodât sur toutes les mers, ou du moins qu'il demeurât à Dunkerque, pour donner aux Anglais cette jalousie dont vous me parlez: c'est quelque chose que d'avoir mis la campagne à la place du séjour de Saint-Germain; mais cela n'est pas si bon pour nous.

Il est vrai, madame, qu'on s'est fort déchaîné sur le choix de M. le maréchal de Matignon. Si le roi avait choisi pour commander en Écosse le

général qui lui aurait plu, il ne faudrait pas en murmurer, puisqu'il est le maître; mais voici comment la chose s'est passée.

Les Écossais ont demandé un homme titré, et ont témoigné la peine qu'ils auraient à obéir à un autre. Tous nos maréchaux de France se déclarent invalides, excepté le maréchal d'Estrées : le roi balança long-temps entre lui et le lieutenant-général le plus ancien, qui est un très-brave homme; bon officier, homme de bien, qui va droit, et d'une humeur accommodante. Le maréchal d'Estrées n'a presque jamais servi sur la terre; il a beaucoup plus d'esprit que l'autre; mais on le croit moins propre à concilier les Français, les Écossais et les Anglais qui sont auprès du roi. M. Chamillard ne désirait point cette commission pour son ami, la trouvant très-difficile : il est choisi par les raisons que je viens de vous dire, et le roi d'Angleterre en est si content, qu'il n'en voudrait pas d'autre pour la même entreprise.

La liberté de parler est trop grande dans notre cour; on y abuse de la grande bonté du roi.

Je suis ravie, madame, que M. le marquis de Torcy vous promette de ne vous rien laisser ignorer; il est certain qu'on a cru ici avoir tort dans les dernières plaintes que vous avez faites.

Je n'ai pas prétendu, madame, que LL. MM. CC. vous remercieraient de ce que j'ai dit à M. Desmaretz; je leur suis fidèlement attachée, et je suis les affaires d'Espagne le plus près qu'il m'est possible, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me l'or-

donner à Marly, et avec tant d'autorité, que je n'oserais y manquer, quand j'en aurais envie.

Je n'ai point eu de fièvre, madame, depuis celle que M. Fagon appelle la fièvre d'Écosse, qui fut plus forte et qui dura plus long-temps que les autres. Dieu veuille me garantir de pis pendant le cours de la campagne! Il me semble que ce n'est pas mon intérêt qui me rend si craintive.

Il me serait impossible de vous faire connaître jusqu'où va la malignité des hommes; le déchaînement contre M. de Chamillard dure encore : on veut que l'alliance qu'il a faite lui donne une cabale qui embrasse tout et qui veut tout exterminer. C'est madame de Beauvilliers qu'on met à la tête de tous ses desseins; et l'on me croit dupe, quand je déclare que je n'ai jamais vu que beaucoup de vertus dans tous ces gens-là : du reste, j'ignore une grande partie de ce qui se dit, tant par la vie retirée que je fais, que par le peu de goût que j'ai pour en être instruite.

On fait dire à M. de la Feuillade, qu'il a perdu la moitié du beau-père, et qu'il perdra bientôt l'autre.

M. Desmaretz fait toujours très-bien, et il est certain qu'on voit plus d'argent qu'il n'y en avait.

J'ai eu l'honneur de vous répondre sur la santé de la reine : je ne doute point que les bains ne lui soient bons, et j'espère aussi qu'ils lui attireront une grossesse. Est-ce que M. le prince des Asturies n'a pas encore mal aux dents?

Madame la duchesse de Bourgogne se lève et

commence à se rétablir; elle n'est sage sur sa santé que lorsqu'on lui fait faire quelques remèdes.

La duchesse de Ludes a été assez dangereusement malade; elle se porte mieux présentement.

Madame de Saint-Géran aura de la peine à se tirer d'affaire; elle s'en va à Paris, pour changer d'air, et se met au Calvaire, où elle a sa fille religieuse. La duchesse de Guiche commence déja à verser des larmes sur la campagne prochaine.

M. de Bergues arriva hier au soir à Marly : j'ai envie de le voir, sur tout le bien qu'on dit de lui depuis long-temps.

La comtesse de Gramont est toujours très-mal.

## LETTRE XCV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 24 mai 1708.

La reine d'Angleterre me rend justice quand elle me croit une des personnes du monde la plus touchée de ses malheurs, et qui voudrait tout faire pour les diminuer; mais un des endroits de ma vieillesse qui me touche le plus, est de ne pouvoir lui rendre les soins que je voudrais.

Le roi d'Angleterre part le 18; j'eus l'honneur de lui dire encore un adieu jeudi dernier. Dieu

veuille que ce voyage-ci soit plus heureux que l'autre! Je le vois exposé à toute sorte de périls, incognito par rapport à tout ce qui devrait l'environner pour le garder, très-connu pour ceux qui voudraient l'attaquer: vous ne manquerez pas de dire avec la reine que voilà encore une de mes visions mélancoliques; mais il me semble que depuis quelque temps ceux qui prévoient les malheurs ne se trouvent que trop avoir eu raison.

Il s'en faut bien, madame, que notre princesse soit parfaite; mais elle a un bon cœur, et se met toujours à la place de ceux qui sont affligés : je n'ai pas trop bonne opinion de son bonheur avec une telle sensibilité.

Madame de Dangeau est guérie; madame de Saint-Géran se trouve un peu mieux depuis qu'elle est dans son couvent; et Mansard est mort en sept ou huit heures, d'une colique, pour avoir, dit-on, trop mangé.

Pour quitter ces tristes idées, je m'en fais une fort agréable de vous voir traverser Madrid, tenant le prince des Asturies entre vos bras: je ne doute point, madame, qu'il n'ait une volonté; tous les hommes y sont sujets, et les princes beaucoup plus que tous les autres. Serait-il possible que la reine ne voulût point le rendre aussi raisonnable qu'elle, qui ne paraît point gâtée? Vous avez du temps, madame, pour prendre de bonnes mesures sur son éducation.

Je souhaiterais au roi notre maître des jardins comme ceux du Retiro, puisqu'il y a beaucoup de

[illegible] maîtresse vous [illegible]

[illegible] grande sou- [illegible] mais une [illegible] meilleur.

[illegible] ma- [illegible] à vous [illegible] l'ambassa- [illegible] état me [illegible] de M. Chamil- [illegible] serré de ne [illegible] nous avons [illegible] petits mots [illegible] et que [illegible]

[illegible] toute la cour [illegible] pense à remplir [illegible] il y a de [illegible] n'est pas [illegible]

[illegible] l'armée doit [illegible] de Savoie a déja [illegible] plusieurs en- [illegible] maréchal de Villars n'est [illegible] passer.

M. et madame d'Alègre veulent se séparer; leurs affaires sont en très-mauvais état, et on dit que madame d'Alègre a fait des emprunts que son mari ne sait pas: on ne voit que peines dans le général et dans le particulier.

M. Desmaretz fait toujours de mieux en mieux, et rétablit un peu la confiance; mais les besoins sont trop grands.

Madame de Cailus est fort bien à la cour, et madame la duchesse de Bourgogne la goûte fort; mais je suis persuadée, entre vous et moi, que la contrainte d'avoir un corps, diminue fort la sensibilité qu'elle aurait d'ailleurs pour un tel agrément. Cette liberté, madame, d'être toujours déshabillée a perdu la cour de France: il n'y a rien qui ne fatigue les dames, quand il faut qu'elles l'achètent au prix de mettre un habit régulier: ce travers d'esprit a passé dans le Marais, et M. le duc de Bourgogne fait tous ses efforts pour mettre notre princesse sur ce pied-là; elle n'y a déja que trop de penchant, elle perdra sa belle taille; mais il faut céder au torrent des princesses, qui ont pris les corps en aversion.

En arrivant hier au soir de Marly, je trouvai M. le duc de Bretagne dans ma chambre, nullement beau, mais charmant dans toutes ses manières; il est grand, bien fait, marche joliment, et a toutes les marques d'une bonne santé: il a huit dents et deux prêtes à percer. Adieu, madame; que je suis heureuse de ne vous point voir! vous

et votre aimable reine, vous me donneriez du goût pour la vie, dont il faut se détacher.

---

## LETTRE XCVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 20 mai 1708.

MADAME la duchesse de Bourgogne est venue ici à vêpres, et m'a apporté la lettre de la reine et la vôtre, madame : je les ai lues devant elle, connaissant sa curiosité naturelle. L'inquiétude de la reine la touche sensiblement ; elle voudrait de tout son cœur ne la lui avoir pas donnée ; après cela, elle a ri beaucoup de votre mariage avec M. le Grand : elle le goûte fort, et y gagnerait une maison où elle pourrait être reçue agréablement, et qui aurait un assez bon air. Notre princesse admire, madame, la joie que vous conservez au milieu de tant d'affaires sérieuses, et souvent pis que sérieuses. Nos princes sont arrivés en bonne santé : nous allons trembler à chaque courrier, et je vous avoue que, pour mon intérêt particulier, je vois revenir la belle saison avec peine ; je sais tout ce qui a manqué en Espagne : la rareté de l'argent est un malheur qui en attire bien d'autres. Je suis persuadée que M. de Chamillard mérite la bonne opinion que vous avez de lui, et qu'il serait

ravi que M. Desmaretz trouvât bien des ressources; il y a peu de gens qui pensent de même, et j'entends trop souvent dire : « Je me console de ce malheur, car il ne roule point sur moi ; » ou « Je ne veux point de tel emploi, car il y a des difficultés. » Si j'étais la maîtresse, ces discours-là seraient punis : on souffre beaucoup, madame, quand on s'intéresse de bonne foi, et vous le savez parfaitement.

Je ne crois pas que M. d'Harcourt et M. de Beauvilliers soient bien ensemble; mais je ne doute pas qu'ils ne gardent les bienséances. M. d'Harcourt voit M. de Chamillard sans aucune liaison avec lui; je le vois aussi toutes les fois qu'il me le demande, car du reste je n'ai nulle société avec personne; je passe les jours ici, et les soirs avec le roi : quand je demeure à Versailles, c'est pour madame la duchesse de Bourgogne ; j'y passerais ma vie si je pouvais espérer d'y faire quelque bien, d'y rendre quelque service au roi, ou d'être instruite de ce qui se passe qui peut être considérable : mais la vérité ne règne pas à la cour, et on ne la porte pas à ceux qui y font un personnage; on ne voit qu'intérêt, envie, infamie et lâcheté. Quand je n'aurais jamais vu que ce qui s'est passé à l'égard de M. de Chamillard, je haïrais la cour : ses meilleurs amis se déchaînaient et le tournaient en ridicule; on allait lui dire tout ce qui pouvait le fâcher, et on réussissait, car c'est l'homme du monde le plus sensible. Je ne finirais pas, madame, sur ce chapitre; car, quelque peu que je sache,

'en sais assez pour désirer d'être ermite, si je le pouvais.

J'ai l'honneur de vous écrire de ma main, madame, quand j'en ai la force; du reste je connais votre bonté pour moi, et je suis très-persuadée que vous ne voulez point ma mort : vous avez raison puisque vous y perdriez la personne du monde qui vous estime et qui vous aime le plus. Souffrez ce terme, madame, qui ne diminue en rien le respect que je vous dois, et que je vous rends de tout mon cœur.

## LETTRE XCVII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 3 juin 1708.

Mon dessein était d'avoir l'honneur d'écrire à la reine aujourd'hui; mais j'ai une douleur de tête qui m'ôte la force de le faire de ma main, et je ne me résoudrais pas facilement à me servir de celle d'un autre.

Nous avons eu a Marly une grande scène. Madame de Roquelaure me fit demander d'entrer dans ma chambre par une porte de derrière; je la trouvai tout éplorée, qui me dit qu'elle venait demander justice au roi de l'enlèvement de sa fille par M. le prince de Léon : voici le fait. On

a voulu faire le mariage de M. le prince avec mademoiselle de Roquelaure, et, après l'avoir traité, il a été rompu sur ce que M. le duc de Rohan ne voulait pas assez donner à son fils; cependant, comme la négociation a été fort longue, les deux partis se sont joints et promis mutuellement de s'épouser : la demoiselle était dans un couvent de la Croix, faubourg Saint-Antoine avec sa gouvernante, et ordre de ne jamais la laisser sortir qu'avec madame de Viefville. M. le prince de Léon a fait mettre les armes et la livrée de cette dame à un carrosse : on a demandé mademoiselle de Roquelaure pour la mener voir madame sa mère qui était chez madame de Viefville. Elle est montée en carrosse avec sa gouvernante, qui, s'apercevant qu'on n'en prenait pas le chemin qu'elle connaissait, a voulu crier; on lui a mis un mouchoir sur la bouche : on a trouvé M. le prince de Léon; ils sont allés ensemble à une petite maison de campagne qui est au duc de Lorges; un prêtre y a dit la messe, et les a mariés. Ils se sont enfermés ensemble quatre heures; et mademoiselle de Roquelaure est retournée dans son couvent avec sa gouvernante. Voici ce que M. le prince de Léon a écrit à M. le Duc d'Aumont : « Je vous supplie, monsieur, de dire à madame « de Roquelaure que j'ai épousé mademoiselle sa « fille; que j'ai ramené madame la princesse de « Léon dans son couvent, où j'espère qu'elle ne « sera pas long-temps. » Vous connaissez, madame, la charité des courtisans : cette aventure les a bien

réjouis; madame la duchesse de Bourgogne en était hors d'elle, avouant qu'elle aime les événements. Cette fille a près de vingt-cinq ans, ennuyée à la mort d'être dans des couvents : on dit qu'elle a beaucoup d'esprit; du reste, fort bonne et fort laide. On dit que M. de Roquelaure veut poursuivre la chose dans toute sa rigueur : beaucoup de gens prétendent qu'elle ne peut être traitée ni d'enlèvement ni de rapt; j'espère qu'après tout ce grand bruit chacun s'adoucira, et je crois que le meilleur parti serait de les marier dans les formes.

On vous mandera mieux que je ne pourrais le faire, madame, que du côté de l'Allemagne, les ennemis se disposent pour y avoir deux armées: une commandée par M. le duc d'Hanovre, et l'autre par le prince Eugène. M. l'électeur dispose la sienne sur ce pied-là : il est très-content de M. le duc de Berwick.

M. le duc de Bourgogne commence parfaitement bien; il se fait aimer des officiers; il se fait craindre sur le relâchement de la discipline; il entre dans tous les détails; il veut qu'on lui donne des avis de tous côtés; et ce que je vous dis, madame, n'est point flatterie; je le sais par des gens qui me diraient le contraire s'il le méritait. M. le duc de Berry paraît prendre goût à la vie qu'il mène présentement.

M. de Vendôme voudrait toujours faire des siéges pour attirer les ennemis et les combattre; on le retient par les mêmes raisons qui sont dans la

lettre que je viens de recevoir de vous, et à laquelle je vais avoir l'honneur de répondre, après vous avoir dit que tout est assez tranquille en Dauphiné, et que le maréchal de Villars doit y être le 5.

Il faut pourtant dire un mot du chevalier de Saint-Georges, dont il me paraît que tout le monde est très-content, et qui joue parfaitement son personnage; quoique je m'admire madame, quand je me trouve de votre avis, de celui de M. Bedmar et de votre homme d'esprit, je comprends fort bien que le roi d'Angleterre fait un meilleur personnage à l'armée que s'il était pendant la campagne à Dunkerque.

Notre grand mal, madame, est le manque d'argent; car il y aurait encore bien de bonnes choses à faire, et toutes les nouvelles nous assurent qu'on est fort bien disposé pour lui en Écosse, et qu'en Angleterre on est fort mécontent du gouvernement.

Je suis persuadée comme vous, madame, qu'on n'essuierait point tant de blâme si on voulait dire ses raisons. Que vous êtes admirable de ne pas vouloir nommer le maréchal d'Estrées, en justifiant ce qu'on a fait pour le maréchal de Matignon! il n'y a que vous capable de tels procédés, et beaucoup de gens ne les entendraient pas. Je ne suis pas de ce nombre-là: je les entends, je les goûte; ils augmentent bien ma confiance pour vous dire toutes choses.

Vous avez rendu justice à M. de Chamillard, en

disant que ce n'est point lui qui a voulu élever son ami : il ne croyait point la commission assez bonne pour la lui souhaiter.

Je suis bien affligée, madame, de la perte du convoi qu'on envoyait à M. le duc d'Orléans, et je crois que vous vous flattez un peu, quand vous envisagez de vous défaire de l'archiduc. On prétend que le siége de Tortose est très-difficile.

Madame la duchesse de Lude ne guérit point, et je commence à craindre qu'elle ne puisse venir à Fontainebleau, où nous allons toujours le 18 du mois.

Je reçois des lettres de madame de Saint-Géran, qui me font juger qu'elle se tirera d'affaire, mais non pas encore si tôt. La duchesse de Guiche est abîmée de mélancolie par la passion qu'elle a pour son mari, par la crainte des périls qu'il court, par une grossesse, par une manque d'argent presque continuel, et par la ruine de sa maison, dont les intérêts sont entre les mains de madame la duchesse de Gramont, qui va revenir et redonner de nouvelles scènes au public. De la manière dont on me parla hier au soir de madame la comtesse de Gramont, il faut qu'elle soit morte présentement; bien des gens désirent Pontalie. La jeune marquise de Belfond est morte depuis deux jours à Versailles. M. le duc de Bouillon a pris congé du roi pour s'en aller à Turenne : les affaires qu'il a avec M. de Noailles s'aigrissent tous les jours; je fais mon possible pour les porter à un accommodement.

Quoique ma santé aille assez bien, je vous assure, madame, que ce que vous appelez mes bonnes graces vont beaucoup mieux : j'en parlai hier long-temps avec madame de Cailus, qui pense presque aussi-bien que moi sur votre sujet; son nom me fait souvenir de vous faire une très-humble recommandation en faveur de son beau-frère. J'attends M. Desmaretz, à qui j'ai donné un rendez-vous ici; ce n'est pas sans quelque inquiétude, car ces messieurs n'ont jamais rien d'agréable à me dire: tout le monde tâche de les brouiller, M. de Chamillard et lui, et si on n'y parvient pas, ce sera un miracle.

Le roi a supprimé le nom de surintendant des bâtiments, et le directeur des bâtiments n'est pas encore nommé. Mansard est vilipendé jusqu'au point de lui refuser la qualité de bon architecte.

---

## LETTRE XCVIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 10 juin 1708.

C'est un grand malheur, madame, que votre lettre ne m'ait été rendue que deux ou trois heures après que le roi a nommé M. le marquis d'Antin inspecteur des bâtiments; j'avoue que je suis dans mon tort de n'avoir pas imaginé une chose

si vraisemblable, et que rien n'était plus naturel de demander cette charge pour vous. Il est bien sûr, madame, que le roi sera ravi de voir un plan, et qu'il vous donnera son avis et quelques jardiniers. Le roi et la reine ont raison de vouloir planter; ils sont assez jeunes pour jouir long-temps de leur ouvrage. Je compte les arbres pour ce qu'il y a de plus nécessaire dans un jardin, et la reine fait fort bien de ne se pas exposer au solèil; son teint doit être conservé comme sa taille.

A propos de taille, M. et madame d'Angeau font un merveilleux mariage pour leur fils : il va épouser mademoiselle de Pompadour, fille unique et très-riche; son père et sa mère songent à la rendre heureuse, et préfèrent cet intérêt à un tabouret, qui ne pouvait lui manquer. M. d'Angeau se défait de sa charge de menin de monseigneur en faveur de mademoiselle de Pompadour, et madame d'Angeau donne sa place de dame du palais à sa belle-fille; elle est d'une très-jolie figure. La comtesse de Gramont est morte avec beaucoup de piété et de courage.

Tout le monde s'empresse pour accommoder l'affaire des Roquelaures et des Rohans; le roi en a chargé M. le chancelier. J'ai eu tout le jour la noce de M. d'Angeau à Saint-Cyr, et je dois recevoir demain la reine d'Angleterre. Quoique ma santé soit bonne, je ne laisse pas d'être fatiguée; je n'ai point ici mon sécrétaire, et en un mot, madame, je n'en puis plus; mais je n'en suis pas moins à vous pour toute ma vie.

# LETTRE XCIX.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 juin 1708.

J'ai reçu, madame, la lettre dont vous m'avez honorée, du 5 de ce mois, et qui n'a point été par le courrier ordinaire. J'envoie les miennes tous les dimanches au soir à M. de Torcy, qui prend apparemment les occasions qui se présentent.

Que vous avez raison, madame, *d'apprendre avec horreur ce qui s'est passé à Catinat!* Y a-t-il de plus grand malheur que celui d'être obligé de donner de tels ordres? Le roi n'a pas de généraux à choisir : c'est un de nos plus grands malheurs. Le côté de Piémont donne de grandes inquiétudes. On dit que M. le duc de Savoie est toujours malade : le dessein de soulever les huguenots ne marque pas une grande dévotion.

# LETTRE C.

## A LA MÊME.

Fontainebleau, le 23 juin 1708.

J'ÉTAIS si malade, madame, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que je crains de m'être mal expliquée sur ce qui regarde votre ambassadeur, que je crois pourtant convaincu présentement que le roi a tourné selon son goût la grace qu'il lui a faite : je ne lui écris point par discrétion, craignant qu'il ne voulût me faire réponse; mais je vous supplie de bien l'assurer, madame, que je ne serai jamais importunée par ce qui a rapport à lui, et que, si j'étais maîtresse de ma chambre, je distinguerais monsieur son fils quand il s'y présente.

Il est vrai, madame, que madame la duchesse de Bourgogne n'est point entrée comme il fallait dans le dessein de votre mariage; si je ne craignais point de me brouiller avec la reine, je vous le conseillerais, par l'intérêt que je prends à notre cour. J'ai été assez affligée de la perte du convoi de Languedoc, par la crainte qu'elle ne retardât la campagne de M. le duc d'Orléans : je suis un peu comme Agnès, je crois tout ce qu'on dit; et on m'avait assurée que ce convoi portait la subsi-

stance de l'armée pour quatre mois et demi. Je conviens, madame, qu'il est beaucoup plus habile de chercher des remèdes que de s'affliger des malheurs, et c'est un des endroits que j'ai toujours le plus admirés en vous, ne vous ayant jamais vue découragée. Les ennemis ne profiteront guère de cette prise; car on nous assure qu'il est revenu un grand nombre de nos petits bâtiments dans nos ports, et qu'il y en a plusieurs qui ont abordé dans ceux d'Espagne.

Je me console du froid, quoiqu'il me donne un gros rhume, dans l'espérance que M. le duc d'Orléans prendra Tortose; quelque différence qu'il y ait dans le climat, je ne saurais croire qu'il fasse chaud présentement.

Je comprends facilement que vous ayez remis l'esprit de ce seigneur qui se faisait tirer l'oreille pour obéir au roi d'Espagne, et qui était plus occupé de sa réputation que de son service : il y a bien des choses qu'on pourrait ainsi raccommoder par des avis et de bonnes raisons; mais les rois ne savent que commander, c'est leur personnage; et leurs ministres commandent souvent plus impérieusement qu'eux. J'entends très-souvent ces discours que vous n'aimez pas, de se consoler dans les malheurs, parce qu'on n'était pas chargé des affaires.

Que j'ai de peine à me figurer que vous tordiez le cou des ingrats qui ont abandonné M. de Chamillard! vous auriez bien des affaires, madame, car ils sont en grand nombre.

Oui, madame, je suis charmée de M. le duc d'Ossone, de faire tout céder au service du roi; et quoiqu'il ne fasse en cela que son devoir, on le fait si rarement, qu'il mérite des louanges.

Je n'ai nulle peine à croire ce que vous me mandez du jugement du roi catholique; je crois qu'il ne lui manque qu'un peu plus d'activité et moins de timidité.

Le plan du Retiro est entre les mains du roi: le plus habile de nos architectes n'est pas encore ici; dès qu'il y sera, le roi lui en fera faire un dessin, et vous enverra, quand vous voudrez, un jardinier. Madame la duchesse de Bourgogne est charmée des petits ermitages, et surtout de celui qui est une île.

Votre ami M. de Pontchartrain perd la plus honnête femme du monde; c'est une grande désolation dans toute la famille, quoiqu'on y dût être préparé par sa longue maladie.

Le roi a terminé par son autorité les affaires de MM. de Rohan et de Roquelaure; mais, comme le mariage se fera sans raccommodement entre eux, toutes les parties entreront dans l'église par différentes portes; elles se trouveront au pied de l'autel; le mariage se fera, et chacun s'en retournera sans se dire mot. Les mariés auront douze mille livres de rente chacun. On dit que M. de Rohan est malade de la violence qui finit le scandale, l'animosité et les longueurs de cette affaire. Ne vous importuné-je point, madame, par toutes ces nouvelles? Ce n'est pas mon intention; je

n'en ai pour vous que de très-bonnes, et convenables aux sentiments tendres et respectueux dont mon cœur est rempli.

*P. S.* M. le duc d'Ossone n'est plus si bien avec moi, madame, depuis que j'ai reçu votre lettre du 11 de ce mois; si on ne regardait ces contretemps dans l'ordre de Dieu, on en serait piqué, voyant manquer, par la faute d'un seul homme, des projets qui intéressent les plus importantes affaires.

Quand le roi aura fait quelque chose de considérable pour M. le cardinal de la Trémoille, je m'empresserai pour vous l'apprendre, madame; mais ma solidité n'est pas contente d'un cordon bleu quand on a besoin d'autre chose.

## LETTRE CI.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 1ᵉʳ juillet 1708.

J'AI grand regret, madame, au temps que M. le duc d'Ossone a fait perdre, car il me semble que nous aurions pu espérer de battre les Portugais. Je me flatte de la prise de Tortose, et il me semble que jusqu'ici nos affaires vont assez bien de votre côté.

Voilà le duc de Noailles hors d'état de rien faire: on fait aller ses troupes en Dauphiné; c'est l'endroit où nous avons plus de sujets de craindre; il faut prendre patience en bien des occasions.

Il n'y a pas deux avis sur M. le duc de Bourgogne; il raisonne à merveilles, et le roi est bien content des lettres qu'il reçoit de lui.

Le prince Eugène a disparu : on a dit qu'il était allé prendre les eaux; on dit, à cette heure, qu'il est allé s'aboucher avec Marlborough; il nous revient de tous côtés qu'ils sont surpris de nos forces; je ne laisse pas d'avoir grand'peur.

La reine d'Angleterre est bien contente du roi son fils, et c'est avec raison: il se conduit à merveilles; et si sa nation n'était pas si mauvaise qu'elle est, elle se déclarerait pour lui; il mandait l'autre jour à la reine sa mère qu'il s'accommode à merveille de son incognito, qui lui donne lieu de voir continuellement les officiers.

Le visage de notre princesse revient un peu; mais les chasses de Fontainebleau commencent un peu à la fatiguer.

Il est vrai, madame, que les ennemis ont peu profité de la prise de nos blés, et que nous avons peu perdu; on assure que M. le duc d'Orléans n'en manque point.

Si vous figuriez dans ma chambre, madame, mes parents seraient dans leur rang, et vous seriez aussi distinguée dans mon cœur, que vous l'êtes par votre naissance et par votre mérite.

C'est un grand malheur pour la duchesse de

Gramont d'avoir été folle; mais le miracle que la reine douairière d'Espagne a fait en la guérissant avec ses reliques, en est un encore plus grand pour toute la famille. Les médecins prétendent que ses accès reviendront; son mari en est plus charmé que jamais; j'ai connu son style dans ce que vous m'avez fait l'honneur de m'en mander. C'est une grande injustice de dire que ce sont les chagrins qu'on a donnés à cette femme, qui lui ont fait tourner l'esprit. Je n'ai jamais vu un procédé si parfait que du duc et de la duchesse de Guiche, en cette occasion; je parle du mariage, et ils se sont tenus dans les termes du même respect qu'ils auraient eu pour un père qui leur aurait donné toutes sortes de marques d'amitié; j'en ai été témoin plus d'une fois et en bon lieu.

Ne craignez point, madame, notre princesse ne sera jamais savante ni bel esprit : elle s'amuse à faire discourir devant elle, et ne pousse pas son étude bien loin; elle écrivait pourtant l'autre jour en latin à M. le duc de Bourgogne, et tout cela avec un agrément qui la rend charmante; car, madame, je me confirme tous les jours de plus en plus dans l'opinion qu'elle a beaucoup d'esprit, qu'elle est capable des choses sérieuses, et qu'elle ne sera pas une femme ordinaire : il me semble qu'une teinture légère de toutes les sciences est un aussi bon amusement que de jouer depuis le matin jusqu'au soir.

Je ne serais pas aussi hardie à vous répondre

d'elle sur la chimie; elle aime l'argent pour n'en faire d'autre usage que jouer. Il n'y a plus de lansquenet; c'est le papillon qui est à la mode, qui est une espèce de cul-bas.

Je suis tout-à-fait en colère contre M. le duc de Bouillon, qui renouvelle les recherches qu'il a faites autrefois contre la maison de Noailles, ce qui ne fait rien au fond du procès, et qui marque seulement un grand acharnement contre cette famille; je crains bien que ce ne soit M. le cardinal de Bouillon qui excite son frère, qui a toujours passé, ce me semble, pour très-bon homme.

La pauvre madame de Soubise est bien malade, et souffre de grandes douleurs.

M. de Pontchartrain est inconsolable; il en est malade à Pontchartrain, et madame la chancelière est partie d'ici pour l'aller trouver: il a la fièvre avec de grandes faiblesses.

Je vis hier M. de Chamillard tout-à-fait remis et de bonne humeur: le public n'est pas encore revenu pour lui; mais j'espère qu'il fera le même chemin que sa santé.

Nous avons ici la petite belle-fille de madame d'Angeau; elle a treize ans et demi, jolie, délicate, polie, timide, modeste, noble et faite en tout comme une nymphe: voilà de jolies qualités à gâter; mais je ne doute pas que les bons exemples n'en viennent à bout, malgré les soins de madame sa belle-mère.

Je reçois en ce moment votre lettre du 14, ma-

dame, et puisque la reine me le permet, je me servirai de la main de mademoiselle d'Aumale quand j'aurai l'honneur de lui écrire.

L'affaire de madame de Roquelaure est terminée par l'autorité du roi; M. et madame de Rohan ne songent qu'à se venger de leur fils, et ne lui donnent présentement que douze mille livres de rente. Madame de Roquelaure en fait autant pour sa fille, et lui en donne aussi douze. On fait des substitutions, et le mariage est différé jusqu'à ce qu'elles soient insinuées en Bretagne : tout cela fera bien des procès dans la suite. Les nouveaux mariés seront incommodés présentement; mais tout s'adoucira avec le temps. Mademoiselle de Roquelaure est bossue devant et derrière et fort laide; on dit que tous ses défauts disparaissent quand on lui parle, et que jamais personne n'a eu tant d'esprit.

C'est être bien instruite, madame, que d'avoir M. le comte de Bergheitz pour correspondant; M. le duc de Bourgogne est bien charmé de lui, et il faut que cet homme-là ait bien du mérite. Je crois vous avoir mandé, madame, que j'avais eu envie de le voir; vous savez que c'est beaucoup pour moi.

Vous savez, madame, que tous les principaux seigneurs écossais ont été arrêtés. Ainsi il est bien difficile, je crois, de penser à quelque chose présentement. On prétend qu'il n'y a nul secret à Saint-Germain, et qu'il y en a moins ici qu'autrefois.

Tous les Gramont, madame, désireraient que le duc de Gramont revînt à Paris, et disent que son éloignement donne encore plus de liberté à sa femme pour renverser toutes leurs affaires.

Je souhaite de tout mon cœur que M. Desmaretz et M. de Chamillard ne se brouillent point; ce serait un miracle.

Tout ce qui nous revient du duc d'Orléans est conforme à ce que vous me faites l'honneur de m'en dire; il n'oublie rien pour le bien de nos affaires. On me dit hier au soir que l'objet de sa passion ne lui est pas fidèle, et qu'il y en a des marques convaincantes.

On ne peut trop louer la manière dont M. le maréchal de Berwick vit avec M. l'Electeur; les gens qui servent Dieu en servent mieux leurs maîtres.

Est-il bien vrai, madame, que je ne vous importune point par des lettres si longues et remplies de tout ce qui me vient dans l'esprit ?

## LETTRE CII.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 8 juillet 1708.

Il est bien triste, madame, qu'ayant une occasion de me réjouir avec vous, je me trouve obli-

gée à partager la douleur que vous aurez de la perte que vous venez de faire de madame la duchesse de Châtillon. Je connais votre cœur pour vos proches, et celle-là était votre élève. Vous l'aimiez ; il est bien sûr qu'elle vous aimait. Elle a été emportée bien vite : on dit que M. son mari est inconsolable.

L'inquiétude où vous étiez, madame, sur la santé du Roi n'aura pas duré long-temps ; il ne s'en porte que mieux, et il paraît dix ans de moins que ce qu'il a. Il attend avec impatience de savoir la réduction de Gand : car si M. de Marlborough veut la soutenir, il y a bien de l'apparence qu'on n'évitera pas une action, et, comme vous me l'avez mandé, madame, elles doivent toujours faire trembler.

Notre duc de Bourgogne a conduit cette affaire-ci avec beaucoup de sagesse et de secret ; il n'a manqué à aucune précaution ; il a pris toutes sortes de fatigues pour veiller à tout, et que rien ne manquât. Jamais je ne me suis tant flattée sur aucun succès. Ma grande confiance, après celle que j'ai en Dieu, était en M. de Bergheitz : je n'ai pas eu de tort, madame, et que ne lui doit-on point ? Je suis ravie de l'avoir entrevu : il ne fit pas grand cas de moi ; mais il n'importe, et je ne l'en aimerai pas moins, tant qu'il sera pour nos rois comme il est, et il n'y a pas d'apparence qu'il change.

Je ne me souviens plus de ce que je vous ai dit sur mademoiselle de Pompadour ; on me fait

plus d'honneur que je n'en mérite su
riage : c'est l'ouvrage de madame d'El

M. de Pontchartrain est revenu, mai
affligé, qu'il n'a pu travailler avec le r

Il ne faut pas oublier de vous di
grande et belle marche qu'a faite M.
Bourgogne, il n'a pas manqué un sol
savaient où ils allaient, mais ils esp
combat. Je crois que cette ardeur est e
mentée par la présence de nos prince:

Des particuliers mandaient hier que
lier de Saint-Georges est tellement
s'il voulait retourner en Écosse, il y au
de presse à le suivre, qu'il y en aurait
fois à éviter ce voyage-là.

Adieu, madame, je ne suis pas fait
joie; car véritablement votre peine tr
que nous avons de voir Gand revenu
time roi. Votre cœur, aussi grand qu'
saura bien se partager entre l'intérêt g
vôtre particulier.



# LETTRE CIII.

## A LA MÊME.

Fontainebleau, le 15 juillet 1708.

Nos joies, madame, ne sont pas longues, et il vient de se donner un combat d'infanterie en Flandre, qui a été très-rude et très-long : c'est presque tout ce que nous en savons ; car il ne nous est encore venu aucun détail de cette action, et elle ne paraît désavantageuse pour nous que par la retraite que nous avons faite ; du reste les ennemis ont perdu des drapeaux et des timbales, et nous n'avons rien perdu. On prétend qu'ils se sont retirés de leur côté.

Nous avons ici les mêmes nouvelles de M. le duc d'Orléans, sur les périls où il s'expose. Le roi lui en a fait de très-sérieuses réprimandes ; mais il me paraît qu'il veut tout voir par lui-même, et qu'il ne s'en tient pas aux simples fonctions de général. J'ai une grande impatience de voir Tortose prise, par toutes sortes de raisons.

Vous avez raison de croire que notre princesse est une bonne femme, il lui en coûte même bien cher, et je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous confier tout ce qu'elle a montré en cette

dernière occasion. Elle a le cœur tendre et élevé, rien ne lui échappe; mais, encore une fois, il n'est pas prudent de tout écrire; je vous assure seulement que, si vous la connaissiez autant que je la connais, vous l'aimeriez autant que je l'aime. Je suis ravie du bon état où se trouve la reine; son mal m'inquiétait tout-à-fait. On en voit beaucoup ici et plusieurs autres, dont on n'entendait point parler autrefois, ou du moins bien rarement.

Je suis de votre avis, madame, sur Fontainebleau; je l'aime mieux dans cette saison-ci que dans celle où on a coutume d'y venir : les jours longs sont bien plus propres à jouir d'un beau lieu, et nous n'y avons pas senti un moment de cette chaleur dont on nous avait tant menacés.

La duchesse de Lude devient invalide, ses accès de goutte prennent la moitié de l'année.

Comme vous ne m'avez pas beaucoup pressée sur le plan du Retiro, le roi a attendu que notre premier architecte fût ici : il va travailler à un dessin et à vous chercher un jardinier; il veut aussi consulter le maréchal d'Harcourt, pour savoir si votre terrain sera bon pour des plants.

Vous avez raison, madame, de croire que les plaisirs de Fontainebleau sont bien troublés par les inquiétudes continuelles où nous sommes de tous côtés : le combat de Flandre se passa le même jour et dans les mêmes heures que nous faisions une collation fort gaie dans la forêt; ces circonstances-là sont très-inutiles, mais elles troublent tout.

[redacted]



Je n'oserais vous parler de mon état particulier, car vous me trouveriez trop affligée pour le présent, et trop prévoyante pour l'avenir; mais en quelque humeur que je sois, madame, je vous suis toujours également attachée.

## LETTRE CIV.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 23 juillet 1708.

Vous saurez, madame, que notre bonheur n'a pas duré long-temps. La réduction de Gand sous le pouvoir du roi catholique nous avait mis dans une situation bien avantageuse; il n'y avait plus qu'à s'y tenir tout le reste de la campagne; c'était aux ennemis à courre, et ils étaient désespérés. M. de Vendôme, qui croit tout ce qu'il désire, a voulu donner un combat et il l'a perdu, et nous sommes beaucoup pis que nous n'étions, tant par la perte de nos troupes que par la crainte des suites et l'air supérieur qu'ont présentement nos ennemis.

Dans cet état, nous avons moins senti la joie de la prise de Tortose, quoiqu'on en voie toute l'utilité. Madame est ravie avec une grande raison; elle voit M. le duc d'Orléans couvert de gloire, et hors du danger où il s'exposait trop.

[illegible] des Fran-
[illegible] sont pa-
[illegible] de donner
[illegible]
[illegible] et il a fallu de-
[illegible] madame, si
[illegible]
[illegible]
[illegible] de grandes, si
[illegible] le reste de la cam-
[illegible] Notre armée est
[illegible] les troupes y ont
[illegible] elles ne sont nullement décou-
[illegible] qu'à se raquitter; mais
[illegible] pas se commettre.
[illegible] dont on doit
[illegible] M. le duc de Bour-
[illegible] mais il avait
[illegible] M. de Vendôme comme plus
[illegible] en état d'être
[illegible] c'est la
[illegible] madame la
[illegible] de Bourgogne, dans l'extrême affliction
où elle est: elle montre dans toute cette triste
occasion les sentiments d'une bonne Françoise,
que je lui ai toujours connus, comme j'avoue que
je ne croyois pas qu'elle aimât M. le duc de Bour-
gogne au point où nous le voyons. Sa tendresse
va jusqu'à la délicatesse, et elle sent vivement que
la première action où il s'est trouvé ait été mal-
heureuse; elle voudrait qu'il se fût exposé comme

un grenadier, et qu'il en fût revenu sans une égratignure; elle sent la peine où il est du malheur qui est arrivé; elle partage toutes les inquiétudes que sa situation présente doit lui donner; elle voudrait une bataille que l'on gagnât, elle la craint; enfin rien ne lui échappe, et elle est pis que moi.

Cette affliction, qui, d'un côté, me fait quelque plaisir, parce qu'elle prouve son mérite, me donne beaucoup d'inquiétude pour sa santé, qui en paraît altérée; son lait lui avait fait du bien et ses belles couleurs revenaient, mais ceci la trouble et elle est capable de longues douleurs; nous l'avons vu à la mort de Monsieur, dont elle a été très-long-temps affligée, et où elle est encore sensible.

Le roi soutient cette dernière aventure avec une grande soumission à la volonté de Dieu, et l'on voit toujours ce même courage, cette même égalité d'esprit.

Pour moi, misérable, vous croyez bien, madame, que j'en suis accablée : mon triste cœur s'était un peu épanoui sur l'affaire de Gand; mais le voilà plus serré que jamais, par la crainte du reste de la campagne; la même confiance qui nous a fait le mal peut nous conduire à un si grand mal, qu'il serait sans ressource: il est impossible qu'il ne se mette de la froideur entre M. le duc de Bourgogne et M. de Vendôme, par la diversité de leurs avis; et combien de gens contribueront à l'augmenter par leurs mauvais discours!

Les hommes ne sont point parfaits, il n'y en

eut jamais un de meilleure volonté que M. de Vendôme, ni plus attaché à la famille royale et à l'état : on mande qu'il a plus essuyé de feu lui tout seul que tout le reste de l'armée; mais il est trop confiant, paresseux, opiniâtre, et méprisant toujours l'ennemi. Le prince Eugène n'est pas un ennemi à mépriser; il connaît M. de Vendôme, et saura bien profiter de ses défauts.

M. le maréchal de Berwick est arrivé bien à propos pour couvrir nos places, et ramasser nos troupes dispersées ; il fait sur tout cela tout ce qu'on peut espérer de lui. On n'est pas moins déchaîné ici contre M. de Vendôme qu'on le fut sur le maréchal de Villeroi, car on est extrême en tout.

Quand on fait des projets, on n'y met pas les contre-temps qui peuvent arriver; et quand on n'a pas assez de troupes ni d'argent pour fournir à tout, il faut bien que quelque côté manque : nous savons ce que M. le duc d'Orléans a eu à souffrir là-dessus. Le duc de Noailles fait un assez triste personnage; le maréchal de Villars ne se trouve point assez de troupes; la Provence craint les grands préparatifs qu'on voit faire à M. le duc de Savoie; on menace toutes nos côtes de quelque descente ; les mauvais événements diminuent la confiance pour l'argent; le ministre de la guerre a pensé mourir; on a porté nos plus grandes forces du côté de Flandre, parce que les ennemis y portaient les leurs : tout cela, madame, a bien contribué à ce qui vous fait gronder; Dieu veuille que nous en soyons quittes pour le passé!

Oui, madame, je conseille de planter au Retiro, et je ne saurais croire que Dieu abandonne LL. MM. CC. aux extrémités dont vous me parlez: il faut pourtant des miracles pour les soutenir; mais j'espère que Dieu les fera en leur faveur. J'ai une grande confiance pour eux, et je ne sais comment l'accommoder avec les grandes craintes que j'ai pour nous, leurs intérêts étant aussi unis qu'ils le sont avec les nôtres.

Votre duc d'Ossone vous a fait manquer un combat qui aurait été bien avantageux; si on ne regardait pas tout cela dans l'ordre de Dieu, on se désespérerait.

Je comprends parfaitement, madame, que votre gaieté diminue; je ne suis point triste naturellement, et je dois l'humeur que vous me reprochez aux affaires que je vois, et à mes prévoyances, qui jusqu'ici n'ont été que trop justes.

M. et madame de Rohan font tous les jours de nouvelles chicanes sur la conclusion de ce mariage, mais le roi leur a fait dire en dernier lieu qu'il veut absolument qu'on le fasse.

Madame la duchesse de Mantoue est bien heureuse d'avoir perdu M. son mari. M. de Lorraine et M. le prince vont disputer Charleville: elle demande son douaire et ses conventions qui montent, dit-on, à onze cent mille francs; le douaire est de 40 mille livres de rente.

Comme nulle situation ne peut diminuer le goût que monseigneur le dauphin a pour Fontainebleau, je crois qu'on y demeurera plus long-

temps qu'on ne l'avait projeté ; j'en suis bien fâchée, car Saint-Cyr me serait plus nécessaire que jamais.

Madame la maréchale de Noailles n'est point encore ici; elle est abîmée dans les soins de ses affaires et de sa famille. Elle a mis le grand joyau de la reine entre les mains de Montarcy, qui ne le trouve pas d'une grande valeur; je lui ai envoyé votre lettre : je me plains, madame, des excuses que vous me faites de me l'avoir adressée; vos commissions me font autant d'honneur que de plaisir, et mon cœur vous est toujours également attaché en quelque état que je me trouve.

## LETTRE CV.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 30 juillet 1708.

Vous vous flattez, madame, comme nous nous sommes flattés sur les forces de M. le duc de Savoie; on prétend qu'il a quarante mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux, trois mille mulets, et tous les préparatifs pour de grands desseins. M. le maréchal de Villars est faible et le sera toujours, quelque petit secours qu'on lui ramasse de tous côtés.

Il ne me paraît pas que M. le duc de Savoie pense à la Provence : c'est le Dauphiné qu'il menace, et les Français le voient déja à Lyon ; cette ville est si importante pour le commerce, qu'une telle peur nous fera beaucoup de mal pour l'argent. Il n'est pas besoin que je vous parle de mes inquiétudes ; vous les comprenez assez, et je suis bien persuadée que vous en avez plus que vous n'en montrez. Je comprends parfaitement, madame, que rien ne serait plus important que de chasser l'archiduc, mais on ne peut être fort partout.

Nous avons passé par bien des incertitudes sur le combat de Flandre ; on dit d'abord que c'était peu de chose, et on fut cinq ou six jours à apprendre à tout moment qu'il était de plus en plus considérable. Dans la suite, nous avons su que les ennemis ont autant perdu que nous : ils ont eu plusieurs officiers généraux tués ; notre perte est en prisonniers, mais bien moins grande qu'on ne l'avait dit ; et M. le duc de Bourgogne, qui est la vérité même, écrit que, tout bien calculé, il ne nous manque pas six mille hommes.

L'armée est parfaitement belle, elle n'est nullement abattue, elle désire une occasion de se racquitter ; elle est dans l'abondance par les soins de M. de Bergheitz, qui met toute sa capacité et son propre bien pour le service de nos rois : il est présentement l'objet de mon admiration, sur tout ce que M. le duc de Bourgogne en mande, joint à ce que j'en entends dire depuis long-temps.

Les ennemis disent hautement dans leur armée qu'ils vont assiéger Lille. Le maréchal de Boufler, sur ce bruit, s'est venu offrir pour aller défendre cette place; le roi l'a accepté; il partit sur-le-champ, prit des chevaux de poste sans passer par sa maison : je n'ai jamais vu tant de zèle et tant de vertu. Il est arrivé à Lille, et mande qu'on ne voit aucune apparence que les ennemis osent faire une telle entreprise. Cependant ils font des courses dans l'Artois et veulent faire contribuer tout le pays. M. le maréchal de Berwick se trouve embarrassé entre le besoin qu'il y aurait de secourir ces pauvres gens et l'envie qu'il a de s'opposer au convoi que M. le prince Eugène conduit.

Madame la duchesse de Gramont est assez emportée, à ce qu'on dit, et assez artificieuse, pour avoir paru folle sans avoir autre chose que des vapeurs; j'ai bien cru, madame, que vous ne retiendriez plus le duc de Gramont quand vous sauriez que ce n'est pas l'intérêt du duc de Guiche, surtout s'il n'est plus nécessaire à Bayonne pour le service de nos rois, qui doit l'emporter sur tout intérêt particulier.

Notre chère duchesse de Bourgogne n'a plus de joie; j'en dis un mot à la reine : il n'y a plus de philosophie qui puisse l'occuper, elle est toute dans les affaires; la Flandre, les intérêts de l'Espagne, M. de Savoie, voilà ce qui l'occupe, et avec une sensibilité qui n'est pas concevable dans une personne de son âge; je n'ai jamais vu un cœur fait comme le sien; elle sera adorée de ceux qui

la verront de près, mais très-malheureuse d'être capable des sentiments que je lui vois pour M. son mari. Je l'assurais l'autre jour qu'il n'en comprendrait pas toute la délicatesse, quelque grand que soit son esprit et l'amour qu'il a pour elle. Mais, madame, on ne se refond point; et encore une fois, je suis persuadée que vous me dites bien des choses pour me consoler, sur lesquelles vous auriez peut-être besoin de consolations.

Le changement que le combat de Flandre a fait dans nos affaires, la situation embarrassante où nos princes se trouvent, un peu trop éloignés de nous, la crainte pour le Dauphiné, ont altéré la santé de M. de Chamillard et augmenté le déchaînement des courtisans : je conviens avec vous, madame, qu'ils sont très-méprisables et très-haïssables; malheur à ceux qui ne peuvent les quitter! Ils s'adressent souvent à moi, comme moins considérable et moins mystérieuse que les ministres pour me faire part de leurs afflictions : je ne doute pas qu'elles ne viennent de leur zèle; mais elles me jettent dans une grande confusion de pensées et d'inquiétude.

Les uns disent qu'il est impossible que les ennemis fassent un siége devant l'armée de M. le duc de Bourgogne, qui pourra toujours troubler leurs convois, qui ne peuvent plus se faire que par terre depuis qu'on est maître de Gand; qu'il faut soutenir cette place qui nous donne mille avantages, et que nos princes y sont en toute sûreté.

Les autres disent que les ennemis feront tout ce qu'ils voudront; que toutes nos places sont abandonnées, la France découverte, et les ennemis entre nos princes et nous; qu'il faut abandonner Gand, puisque aussi-bien il ne sera pas possible de le soutenir l'hiver.

Les uns disent que M. de Savoie peut entrer en France et venir jusqu'à Lyon, et peut-être plus loin, et que les ennemis peuvent lui donner la main. Les autres soutiennent que ce prince ne peut s'établir en France; qu'on peut lui couper chemin de repasser les montagnes, et qu'il sera bien embarrassé. Mais de quoi est-ce que je m'avise de vous dire tant de choses que je n'entends qu'autant qu'il est nécessaire pour être alarmée de tout?

M. et madame de Rohan et M. et madame de Roquelaure cherchent toutes sortes d'inventions pour se venger de leurs enfants et pour les faire mourir de faim: les deux premiers résistent au roi avec des procédés qu'on n'aurait point de particulier à particulier.

Vous me faites grand plaisir, madame, de me mander que les glandes de la reine passeront: j'étais bien en peine de ce mal-là, et je voudrais bien qu'elle eût encore quelques enfants; je crois que ce serait un très-bon remède.

Je vois avec douleur, madame, la tendresse que vous aviez pour madame de Châtillon, puisque Dieu a voulu vous l'ôter de si bonne heure.

Vous êtes dans la joie de la prise de Tortose, et nous en voyons bien les avantages; mais il est vrai que cette nouvelle est venue dans un temps de tristesse pour nous : madame la duchesse de Bourgogne en a oublié d'écrire à M. le duc d'Orléans; je crains bien qu'il n'en soit mal content, et que cela, joint à l'aversion qu'a Madame pour cette princesse, ne lui rende de mauvais offices auprès de ce prince, qu'elle aime et estime pourtant comme il le mérite. (Ceci soit dit entre nous, madame, car je n'y vois point de remède). Je suis aussi très-mal avec Madame, et je vous assure très-injustement : elle ne laisse pas de garder avec moi des mesures qu'elle ne me doit pas, pendant qu'elle a une haine que je ne mérite point; mais je vous prie, madame, que tout ceci reste secret.

Adieu, madame, je suis toujours remplie pour vous de l'estime, du respect, et de la tendresse que vous vous attirerez des personnes qui vous connaîtront. Vous avec très-bien fait d'écrire au roi : j'ai vu votre lettre, car M. de Torcy est régulier à me montrer tout ce qui vient d'Espagne.

# LETTRE CVI.

## A LA MÊME.

Fontainebleau, le 12 août 1708.

Il faut que je commence cette lettre-ci par deux articles que j'oubliai dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire il y a huit jours : l'un regarde madame la duchesse de Mantoue, qui veut absolument que je vous recommande ses intérêts; je ne crois pas le devoir faire, mais je ne puis lui refuser le témoignage d'une conduite qui ne peut être trop louée à l'âge qu'elle a. Elle demeure dans son couvent, tranquillement, sans voir personne; et cela, madame, après avoir été accoutumée aux voyages de Marly.

L'autre article est pour madame Bécheron, que vous m'avez recommandée, qui me paraît une honnête personne et dans une grande misère; mais que faire à des gens à qui tout manque? Je lui ai fait une très-petite charité, qui est tout ce que je puis.

Le roi et la reine ont des bontés pour moi, dont je suis confuse, madame, et ce qu'ils appellent des importunités, me ravirait, si je ne sentais la tristesse qui aura succédé à leur joie : jamais il n'y en eut une plus courte que celle de

la prise de Gand, et jamais un combat dont la la perte est assez médiocre, n'a fait un tel renversement dans les affaires générales; cela est fait, et il faudra prendre son parti sur ce qui est sans remède : je me sens quelque courage là-dessus; mais je n'en ai point sur l'inquiétude du dénouement de cette campagne, et cette bataille qu'on croit d'une absolue nécessité, me fait trembler.

On ne peut rien ajouter ni désirer aux intentions, à l'affection et au courage de M. de Vendôme; mais jugeant les autres par lui-même, il croit que rien lui résistera, et il s'est attiré un blâme général sur ce dernier combat.

Le roi prend toujours des mesures pleines de sagesse : on veut des princes dans les armées; il en donne et des plus importants. Il serait blâmé s'il abandonnait tout à leurs décisions, parce qu'ils sont encore jeunes : il leur donne des conseils auxquels il se remet pour la décision; et ce sont ces conseils qui perdent nos affaires. Si M. le duc d'Orléans avait été cru à Turin, nous n'aurions pas perdu l'Italie; et si M. le duc de Bourgogne eût été cru à Oudenarde, nous n'aurions pas perdu un combat dont les suites sont si fâcheuses.

On ne sait point encore ce que veulent faire les ennemis : ils font de grands préparatifs, ils menacent toutes nos places, et jusqu'ici on ne sait point à laquelle ils s'attacheront; on dit depuis deux jours que ce sera à Mons.

Dès que M. le maréchal de Bouflers a su qu'ils

menaçaient Lille, il s'est offert pour y aller, malgré son âge et ses incommodités. On peut dire qu'il a volé; dans le moment qu'il en reçut l'ordre du roi, il alla chez M. de Chamillard sans rentrer chez lui, monta dans sa chaise pour Paris, sans voir ses enfants qu'il adore, et fut prendre des chevaux de poste. En arrivant à Lille, il ne songea qu'à faire valoir aux habitants l'extrême soin que le roi voulait prendre pour les conserver : je suis charmée de la vertu de cet homme-là, et bien fâchée que nos rois aient si peu de sujets qui lui ressemblent.

Je suis ravie, madame, de ce que M. de Bergheitz soit bien à votre cour; il paraît bien estimé de ceux qui le connaissent.

Le roi fait tout ce qu'il peut pour soutenir le concert nécessaire entre M. le duc de Bourgogne et M. de Vendôme; ils ne sont pas d'un caractère l'un et l'autre à prendre de l'éloignement; mais bien des gens pourront y contribuer par leurs mauvais discours, et d'ailleurs leurs vues sont si différentes, qu'il n'arrivera guère qu'ils pensent de même.

Je souhaite de tout mon cœur, madame, que le vôtre se console de madame de Châtillon; elle s'est préparée à la mort d'une manière qui nous peut assurer qu'elle est plus heureuse que nous, ayant fait ce que nous avons à faire : vous êtes dans une place, madame, qui ne vous permet guère de vous occuper de vos proches; vous êtes aux grands, et toute dévouée à leurs affaires.

J'ai reçu depuis peu bien des honnêtetés de M. le cardinal de la Trémoille, dans une lettre qu'il écrit à M. l'archevêque de Rouen : je voudrais, madame, qu'il eût un bien proportionné à sa naissance, que je prise bien autant que son cardinalat; j'ai lieu d'espérer que le roi ne l'oubliera pas dans les occasions qui pourront se présenter. Je suis à vous, madame, plus tendrement et plus respectueusement que je ne puis l'exprimer.

---

## LETTRE CVII.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 12 août 1708.

Vous passez pas tous les degrés où nous avons passé, madame : on nous donna le combat d'Oudenarde pour peu de chose, et tel que vous me le représentez aujourd'hui; ensuite, on alla toujours grossissant notre perte; et enfin nous avons su la vérité, qui vous aura été mandée de tous côtés. Votre bon esprit vous a fait toucher d'abord l'endroit le plus fâcheux, qui est la situation où se trouve M. le duc de Bourgogne, plus éloigné de nous que nos ennemis, et la difficulté de se rejoindre avec M. le duc de Berwick : voilà notre plus grand mal et le sujet de mes inquiétudes.

Les ennemis se préparent depuis le jour du combat, à faire un grand siége; on ne peut troubler leurs convois, parce que M. le prince Eugène les escorte avec toute son armée. On a cru depuis quelques jours qu'ils iraient à Mons; on croit présentement qu'ils en veulent à Lille, ou à Tournay, et nous nous attendons à en recevoir la nouvelle de moment à autre. On prétend que le moindre de ces deux siéges est une entreprise téméraire, que la saison est très-avancée, que ces places sont très-bien garnies, que nous inquièterons leurs convois quand ils seront occupés à un siége, et que nos armées seront réunies : je regarde tous ces discours comme des flatteries; il n'y a plus que nous qui ne prenons pas les places que nous attaquons, et je vois les ennemis réussir en peu de jours, si on ne les empêche pas. Si on veut les empêcher, il faut une bataille; et qui nous dit que nous ne la perdrons pas? et cela, avec trois princes exposés à plus d'un accident. Je ne vois donc rien de bon, madame, que la réunion de nos armées, et la liberté que nos princes auront de se rapprocher de leur pays: le gouffre où ils étaient m'a si bien étouffée, que je me sens du plaisir, malgré la perte que je crois que nous ferons d'une importante place; mais je vous avoue, madame, que j'en ai tant vu prendre et rendre, que je ne suis pas si sensible à cet événement qu'aux autres.

Il y a long-temps que je vous ai mandé que l'innocence, la vertu et la religion du roi et de la reine catholiques me font espérer que Dieu ne

les abandonnera pas; que pourrais-je vous dire de plus sur des affaires aussi importantes qu'elles sont obscures, et dont je suis très-incapable de parler? qui sait ce que peuvent nos ennemis, et à quel point ils veulent nous accabler, avant de nous donner la paix? Je ne connais point leurs intérêts, je ne suis point politique, et je ne vois point comment des affaires si embrouillées pourront se démêler.

Les intérêts d'Espagne ont une grande part à mes tristesse et à ma sensibilité dans les mauvais événements : j'en aurais moins pour nous, si nous étions seuls; et je ne crois point que quelque place de plus ou de moins puisse faire le bonheur ou le malheur de notre roi et de la France. Mais quand il s'agit d'un grand royaume comme celui d'Espagne et des Indes, d'un roi et d'une reine déja établis avec un successeur, et que c'est pourtant pour disputer ce royaume que toute l'Europe s'est unie, on a peine à comprendre comment se fera la paix. C'est ce qui m'a affligée de vous mander quelquefois qu'il pensait y avoir une telle paix, que je n'en aurais point de joie.

Madame la duchesse de Bourgogne augmente encore mes peines par les siennes; sur cet article, elle a une gloire digne de ce qu'elle est, et une extrême tendresse pour la reine sa sœur.

Non, madame, vos idées ne peuvent aller trop loin sur le mérite de cette princesse, quoiqu'elle ne soit pas sans défauts; mais tout ce qu'elle a montré depuis un mois, la fait adorer des hon-

nêtes gens : le malheur est qu'ils sont en petit nombre, et que les autres s'attachent bien plus à blâmer l'irrégularité de ses veilles ou de ses promenades, qu'à admirer le fond de son cœur pour la France, pour nos rois et pour son mari.

M. le maréchal de Villars prétend avoir rompu les plus grands desseins de M. le duc de Savoie; d'autres croyent que ce prince, après des marches qui paraissent incertaines, se tournera tout d'un coup vers la Provence, pour donner la main à une descente que nos ennemis y veulent faire : le maréchal de Villars nous paraît habile, jusqu'à présent il a été heureux; mais il est certain qu'il manque de cavalerie. On en fait venir d'Espagne, d'Allemagne et de Catalogne; tous ceux à qui on la demande crient miséricorde, et vous, madame, toute la première.

Je crois comme vous que nous avons trop crié sur l'argent : il y a quinze ans qu'on nous assure que nous n'en avons plus, et nous en avons bien dépensé depuis ce temps-là. M. Desmaretz rétablit la confiance; mais les mauvais événements gâtent son ouvrage.

Je viens d'envoyer votre lettre à madame de Pompadour, qui a toujours été ici; et j'enverrai l'autre à M. le duc du Maine, qui doit y revenir aujourd'hui : il était allé à Seaux, pour voir son troisième fils, qui est assez malade.

On m'assura hier que madame la duchesse de Lude est pis que jamais, et menacée de ne marcher de sa vie : je crois qu'elle attendra le plus

tard qu'elle pourra à prendre le parti dont vous me faites l'honneur de me parler.

Je vis hier au soir le dessin du Retiro; il est parfaitement beau : c'est sans exagération que je donnerais de mon sang pour vous en assurer le séjour, et que vous puissiez voir tous les plans que M. de Cottes y a faits à plaisir. Je souhaite que votre terre soit aussi bonne que celle où le roi plante tous les jours: jamais homme n'a tant planté ni tant abattu d'arbres que lui; et si j'étais encore en âge de me promener, je ne pourrais lui pardonner ceux qu'il vient de faire ôter du bout de cet aimable canal que vous connaissez.

Enfin le mariage de M. le prince de Léon est fait : il y a eu de belles scènes quand il a fallu signer le contrat; on proposa à M. de Rohan d'aller pour cela chez madame de Roquelaure, et il répondit qu'il n'en ferait rien: on lui représenta que c'était la coutume, et qu'on signait toujours le contrat chez la fille; il répondit qu'il irait, mais ne parlerait pas à madame de Roquelaure : il y alla en effet, et se mit à une fenêtre, tournant le dos à toute la compagnie. M. le prince de Léon demanda qu'il lui fût permis de se jeter aux pieds de M. son père et de madame sa mère, pour leur demander pardon : M. de Rohan dit qu'il ne le voulait pas, et madame de Rohan le voulut bien; il le demanda donc à madame sa mère, et voyant M. son père toujours auprès de la fenêtre, il crut que le respect l'obligeait à se jeter à ses pieds : M. de Rohan lui dit cent injures; le prince de

prendre ses esprits; mais il faut dire la vérité, tant de mauvais succès que nous avions essuyés depuis quelque temps, l'extrémité où on serait si on en essuyait encore, rend presque tout le monde timide. On n'ose hasarder de conseiller quand on joue si gros jeu; cependant nous voilà dans cet état : les ennemis font le siége de Lille; s'ils prennent cette place, ils sont en France; si on combat et que nous soyons battus, nous sommes perdus; si on les bat, nous faisons la plus belle campagne du monde.

Il vient d'arriver un courrier de M. le duc de Bourgogne qui nous apprendra sans doute le jour qu'il marchera, dès qu'il aura su le siége de Lille.

Je m'enferme tous les dimanches à ma maison de la ville, pour avoir l'honneur de vous écrire avec plus de repos : c'est ce qui fait que je ne sais pas encore les nouvelles; mais vous les apprendrez par ceux qui en sont mieux instruits que moi.

L'agitation de madame la duchesse de Bourgogne passe encore la mienne, et je ne sais comment nous pourrons soutenir quinze jours ou trois semaines que notre incertitude peut durer. Ce n'est pas vivre que d'être dans l'état où nous sommes présentement; il est impossible de penser ni de parler d'autre chose : on ne sait ce qu'on dit quand on en parle, surtout les dames; mais elles y ont l'intérêt particulier et l'intérêt général; on ne saurait les blâmer d'être occupées et alarmées. Pour moi, madame, vous croyez bien que

je vois tout perdu, et que je ne me permets pas la plus petite espérance : vous connaissez trop le roi pour juger de ses sentiments par les miens; quoique j'aie l'honneur de le voir souvent, il ne me peut communiquer la moindre partie de son courage, et je ne puis lui inspirer la plus petite de mes craintes.

C'est donc simplement ce que je pense que je vous confie, et j'espère que, par-là, vous en ferez assez peu de cas pour ne vous pas effrayer; je vois tout-à-fait noir : Lille pris, la bataille perdue, et tout au moins quelqu'un de nos princes blessé; je vois les ennemis en France, ces pauvres gens de Gand abandonnés à la férocité des Anglais, le roi affligé intérieurement, notre chère princesse désolée, et toute votre cour accablée : je me livre à vous avec un grand désir de me tromper dans mes jugements.

Nous passons ici de tristes journées; je parle de madame la duchesse de Bourgogne et de moi, car le reste va à l'ordinaire.

On vient de me dire que M. le duc de Bourgogne n'avait pas encore marché le 17 : je n'en sais pas la raison; mais il est fâcheux qu'il ne se rejoigne pas le plus tôt qu'il pourra à M. le maréchal de Berwick. C'est assurément une chose fâcheuse que la diversité des sentiments de M. le duc de Bourgogne et de M. de Vendôme. Il faut espérer que l'importance de l'affaire qu'ils ont à traiter les réunira.

Je me souviens très-bien, madame, du déchaî-

nement où l'on était contre M. le maréchal de Berwick quand il ne donnait point de bataille, et des louanges excessives sur celle d'Almanza. Chacun a son courage à sa mode : je m'en trouve beaucoup contre les discours qu'on fait contre moi, et même contre les personnes que j'aime; il me semble qu'il est aisé de les mépriser, et impossible de les empêcher.

On parle tant, qu'on fournit à blâmer tout : on se déchaîne à Paris contre M. de Vendôme ; on le fait avec un peu plus de mesure contre M. le duc de Bourgogne; on veut déshonorer la plupart des officiers; on dit que beaucoup étaient demeurés à Gand, ce qui est faux; et on dit encore que ceux qui y étaient s'y trouvaient si bien, qu'ils se sont fait prendre pour ne plus servir : je ne pense pas qu'on puisse pousser la malignité plus loin.

Madame la duchesse de Bourgogne ne peut supporter qu'on dise un mot contre son mari; j'ai beau lui dire qu'il faut que les personnes comme elles méprisent ou punissent ces sortes d'insolences, je crois que si elle pouvait punir, elle en ferait une prompte justice.

M. le maréchal de Berwick n'a point éte assez fort pour empêcher les courses et les contributions en Artois et dans la Picardie : il avait jeté toute son infanterie dans les places menacées, et nos ennemis marchent très-puissants à toutes leurs expéditions.

Mon dieu, madame, que notre commerce va devenir triste, et que je suis affligée de vous voir

passer par toutes nos peines, sans compter les vôtres dont vous ne vous vantez pas.

On vous mandera sans doute le voyage que le maréchal de Tessé va faire en Italie.

Je crois le maréchal de Villars désespéré; les affaires allaient de ce côté-là à souhait, quand le commandant d'Exiles se rend à discrétion, sans avoir tiré un seul coup, et voyant la tête de notre armée qui marchait à son secours. Dieu est contre nous, madame; il ne faut rien oublier pour l'apaiser: nous faisons faire des prières de tous côtés; je ne doute pas que vous ne fassiez de même. Notre princesse jeûne pour son mari : voilà le dernier excès de son amitié, il en est charmé; je dis de l'amitié, car je crois qu'il ignore le jeûne: il m'écrit des lettres toutes remplies de la joie qu'il a de se voir aimé de ce qu'il aime. Je suis ravie de ce que vous me mandez sur madame la duchesse de Bourgogne: vos bons offices ne seront pas sans fruit; il est vrai qu'elle mérite que nos deux rois ne l'abandonnent pas.

Je vois ici le plus que je puis M. et madame d'Albe; ils me paraissent mal dans leurs affaires, abattus et craignant de déplaire. On les regarde dans notre cour comme les gens du monde les plus attachés aux rois d'Espagne et de France; c'est un témoignage que nous leur devons, et que je voudrais bien qui leur fût utile.

Je ne me trouve point tout-à-fait sans courage pour les malheurs arrivés, mais les incertitudes me tuent; jugez, madame, comment je puis être

dans celles où nous sommes présentement, et qui peuvent bien durer trois semaines.

Je n'ai point la force d'écrire à la reine : vous ne me parlez plus de sa santé ; j'en tire un bon augure, puisque ses glandes étaient en train de guérir.

La pauvre madame de Soubise s'en va, et avec des souffrances inconcevables.

Je ne vous aime que trop, madame, et je crains fort que vous ne soyez à l'avenir un surcroît à mes peines.

---

## LETTRE CIX.

### A LA MÊME.

Fontainebleau, le 26 août 1708.

J'avoue, madame, que j'ai trop appréhendé l'état où nous nous trouvons présentement ; mais enfin nous y voilà arrivés, et nous sommes dans une telle extrémité, qu'il faut des miracles pour nous en tirer.

Vous savez le siége de Lille. M. le duc de Bourgogne veut marcher pour le secourir et pour rejoindre M. le maréchal de Berwick. M. de Marlborough marche pour s'opposer à cette jonction, et M. le prince Eugène quitte le siége avec une

partie de ses troupes, pour se joindre à M. de Marlborough et combattre M. le duc de Bourgogne. On prétend que les pays où ce combat se pourrait donner nous sont très-désavantageux, parce que notre cavalerie n'y saurait agir. C'est une cruelle situation, madame, d'avoir les ennemis entre nos princes et nous, et de voir prendre Lille sans pouvoir s'y opposer. On ne comprend point que cette campagne puisse finir sans une bataille: et si nous la perdons, où en sommes nous?

Il est bien vrai, madame, que si Dieu voulait combattre avec nous, cette même campagne, qui nous donne tant d'inquiétude, serait bien glorieuse, et que nos ennemis pourraient se lasser de la guerre aussi-bien que nous.

Que la vie est triste, et par les événements, et par les hommes avec qui il faut mener les affaires! Nous en voyons tous les jours les difficultés; la vanité, l'intérêt, la présomption, l'envie, le travers d'esprit, tout s'oppose au bien des affaires générales, par les misérables vues ou passions particulières.

Vous êtes aussi triste que moi, madame, et c'est beaucoup dire; mais je vous assure que mon état ne me rend pas insensible au vôtre et à tout ce qui touche le roi et la reine; je n'aime plus à entendre parler du prince des Asturies: tout m'attendrit et m'afflige de quelque côté que je me tourne.

Je pense comme vous sur M. le duc de Bour-

gogne, et je crois qu'en effet il faudrait lui cacher la moitié des sentiments de madame sa femme: enfin, madame, elle en est à jeûner pour lui; vous voyez bien que c'est le dernier effet qu'on aurait pu attendre de son amitié. Elle ne vit pas, dans les différentes agitations où elle est; je ne sais point ce qu'elle mande à la reine sa sœur, mais je vous assure que vos affaires lui tiennent bien au cœur: elle tremble pour les nôtres, elle étudie continuellement le visage du roi, et est au désespoir si elle croit y voir de la tristesse; elle ne trouve pas que M. le Dauphin en ait assez. Elle ne peut parler d'autre chose que de ce qui l'occupe; elle essaie de s'amuser, sans pouvoir y parvenir; le cœur lui bat à chaque courrier: elle craint pour la vie de son mari; elle craint pour sa réputation; elle voudrait qu'il s'exposât comme un grenadier; elle ne peut souffrir qu'on lui donne le moindre blâme, et serait très-affligée s'il faisait la moindre chose que le roi n'approuvât pas: enfin, madame, elle est présentement une des plus malheureuses personnes du monde; et c'est moi qui lui prêche la tranquillité et le confiance.

C'est bien véritablement un enchantement que la passion du duc de Gramont pour sa femme! Je suis ravie qu'on en délivre la reine douairière; et j'avais de la peine à souffrir que mademoiselle Delacour troublât le repos de la reine d'Espagne. Cette femme propose maintenant de faire une donation de tout son bien au duc de Guiche,

à condition d'une forte pension sa vie durant : cette proposition me paraît assez raisonnable, mais jusqu'ici on n'y a pas grande confiance.

Les courtisans sont insupportables, madame; ils trouvent à redire à tout ce que l'on fait, sans rien proposer de meilleur; je vous assure que, si j'en étais la maîtresse, ils seraient tous à l'armée ou à leurs gouvernements, et la cour serait réduite aux seules charges nécessaires : il y en a que je fais parler; mais je ne vois point qu'ils apprennent rien de nouveau, et on fait souvent ce qu'ils prétendent qu'on ne fait pas.

Dans les dernières lettres que nous avons de M. le duc de Bourgogne et du maréchal de Vendôme, il paraît qu'ils sont d'accord sur ce qu'ils ont à faire présentement; et par la situation où ils sont tous, ce sera le maréchal de Berwick qui réglera leurs mouvements, parce qu'il est plus proche du siége qui fait notre grande attention, et qui jusqu'ici va assez lentement.

M. de Vendôme soutient encore, avec son opiniâtreté ordinaire, que ce siége n'est qu'une feinte pour attirer M. le duc de Bourgogne; cette feinte leur aurait coûté de grands préparatifs, et la tranchée est ouverte depuis trois ou quatre jours.

Il nous revient beaucoup de bien de M. le duc de Berry : il est dans la guerre par-dessus les yeux, et ne cesse d'agir et de s'instruire avec ses officiers; nous le savons par des voies sûres et non suspectes de la flatterie que l'on a pour ces gens-là.

Je suis bien aise, madame, que la santé de la reine revienne; je crois toujours qu'un second enfant y contribuera.

Si vous étiez d'un tempérament aussi inquiet que moi, je vous plaindrais de coucher dans la chambre de M. le prince des Asturies, et j'espère qu'en gardant la dignité qui vous est due vous dormirez tranquillement.

Madame la duchesse de Bourgogne a écrit à M. le duc d'Orléans une lettre très-obligeante; mais tout cela ne raccommodera point ce qu'on ne veut pas qui soit raccommodé; cette princesse a bien des ennemis qu'elle ne mérite pas.

Vous aurez su ce qui s'est passé à Exiles; mais si tous tous les desseins de M. de Savoie se bornent à cette conquête, il y aura de quoi se consoler. Le maréchal de Villars est outré contre ce traître de commandant qui s'est rendu.

Dieu veuille que le voyage de M. le maréchal de Tessé puisse devenir utile en excitant tous les princes d'Italie contre l'Empereur! M. le duc de Savoie nous serait plus nécessaire; mais tout le monde oublie présentement ses propres intérêts, et n'écoute plus que sa fureur contre l'Espagne et la France.

Nous partons demain matin pour retourner à Versailles. Le séjour que nous avons fait ici a été bien triste, mais ce n'est point la faute des lieux et nous n'avons point ici de plus grandes chaleurs qu'ailleurs. Elles n'ont pas laissé de donner de

ces maux dont vous vous plaignez; j'en ai eu ma part, et il m'en reste une grande faiblesse.

Madame de Roquelaure a paru ces derniers jours à la cour avec la plus belle de ses filles, et qui serait la laide dans une autre famille. On dit que le prince et la princesse de Léon meurent de faim.

La petite madame de Courcillon, à treize ans et cinq mois, se trouve grosse; sa mère l'a ramenée à Paris pour la reposer un peu.

Ma confiance pour vous, madame, serait sans bornes, si j'avais l'honneur de vous parler; mais j'ai toujours appréhendé les lettres. Mon triste cœur est à vous.

## LETTRE CX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 septembre 1708.

Vous pensez d'une façon en Espagne, madame, qui me ferait désirer ardemment que vous fussiez paisibles possesseurs de tous vos royaumes. J'admire votre roi de porter sa reconnaissance au-delà de la vie de M. de Mantoue, et de donner si magnifiquement à sa veuve. Je ferai voir à madame la duchesse d'Elbœuf la manière obligeante

dont vous me parlez d'elle et de madame sa fille. Je ne devine pas trop quel parti vous voulez que je donne à cette dernière: c'est une souveraine qui ne voudrait pas se rabaisser.

Nous voici, madame, à la veille de cette bataille de Flandre; on croit qu'il faut tout hasarder pour le secours d'une si importante place. M. le prince Eugène paraît enragé depuis qu'il a su la jonction de nos deux armées, et il presse le siége si vivement, que je crains qu'il ne donne pas le temps à nos princes d'arriver.

La joie a été grande dans notre armée, quand on a vu M. de Berwick et les troupes qu'il amenait; elles ont donné un nouveau courage aux autres, et on nous assure qu'elles ne demandent pas mieux de se racquitter. J'espère que, dans le parti que nos généraux auront à prendre, ils seront tous du même avis, et que M. le maréchal de Berwick les conciliera tous. Je suis ravie de l'estime que vous me marquez pour M. le maréchal de Bouflers: ils sont trop rares de cette espèce-là.

Je ne suis point surprise que vos généraux et gouverneurs soient tous mal ensemble; je le serais davantage s'ils s'unissaient pour le service; les moins mauvais ont encore le défaut de vouloir tout faire à leur mode, et d'être plus occupés de leurs intérêts ou de leur gloire que du bien solide de l'affaire qu'ils ont entre les mains. Plus je vois ces grandes choses-là de près, et plus je plains les rois de ne pouvoir se passer du secours des par-

ticuliers; mais ce sont des malheurs sans remède: les hommes sont pleins de défauts et l'ont toujours été. Je ne connais que vous, madame, et votre ambassadeur qui alliez toujours tout droit: je ne sais pas si c'est que je vous vois de loin, mais jusqu'ici je vous admire tous deux.

Du milieu de nos malheurs, nous apprenons que la flote du Mexique est arrivée dans nos ports, et qu'elle apporte quarante millions; cela est bon pour nos royaumes.

Vous ne doutez pas, madame, que le roi n'approuve tout ce qui serait avantageux pour M. le marquis de Bedmar, et qu'il ne vous sache très-bon gré de votre application à le servir; mais S. M. veut toujours que les affaires passent par les ministres, et m'a dit, pour toute réponse, qu'il verrait ce qu'en écrirait M. l'ambassadeur d'Espagne.

Je croyais trouver madame de Cailus à Versailles en arrivant; mais son second fils est très-mal. J'aurai de l'attention à ce qu'elle me proposera, bien plus par la crainte que j'ai de vous, madame, que par aucun autre intérêt. Si c'est de notre roi que l'avancement de M. le chevalier de Cailus dépend, j'en ai mauvaise opinion; car il est inflexible pour ceux qui ont été accusés de quelque duel.

Notre aimable princesse pousse l'amitié pour M. le duc de Bourgogne beaucoup plus loin que je ne le voudrais; elle n'a repos ni jour ni nuit, elle en est malade, et je ne sais pas comment elle soutiendra les malheurs qui pourraient nous ar-

river. Pour moi, madame, j'ai bien plus de courage quand les choses sont arrivées, que pour porter l'inquiétude de l'incertitude; ce n'est pas vivre que d'être dans l'état où nous sommes: je vous assure, madame, que les peines et les intérêts de votre cour ne font pas la moindre partie de mes afflictions.

Nous sommes encore dans quelque inquiétude que M. le duc d'Orléans ne donne une bataille.

Il y a apparence que la campagne finira bientôt en Dauphiné, et que nous en serons quittes pour Exiles et Fenestrelles, que la lâcheté du commandant d'Exiles nous fait perdre, ayant livré sa place pour de l'argent, et mis par-là hors d'état de secourir l'autre.

## LETTRE CXII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 9 septembre 1709.

Je ne sais pas, madame, ce que les lettres que j'attends de vous aujourd'hui me fourniront pour avoir l'honneur de vous écrire; mais je sais bien que d'ailleurs je ne trouve rien à dire pour avoir trop à dire.

Je n'ai pas eu un moment de repos depuis que

Lille a été investi. Le roi qui l'avait prévu, quoiqu'il eût de la peine à le croire, manda d'abord à M. le duc de Bourgogne et à M. le duc de Vendôme, que, si cela arrivait, il fallait absolument le secourir. M. de Vendôme n'a pas voulu partir, quoi qu'on ait pu lui dire, croyant toujours que c'était une ruse des ennemis pour nous faire abandonner Gand, et mandait toujours qu'il ne partirait point qu'il ne sût la tranchée ouverte, et qu'il n'eût entendu tirer le canon; enfin l'armée est partie. Notre inquiétude a été grande sur la jonction avec M. de Berwick: elle s'est faite très-heureusement, et nous n'avons plus reçu de lettres qui ne nous assurassent que nos troupes ne respiraient que le combat.

Depuis que nous les avons sucs à portée de Lille, nous n'avons plus vécu. Je ne puis vous exprimer l'agitation de notre chère princesse, et toutes les prières qu'elle fait et fait faire jour et nuit. Tout le monde a l'intérêt général et l'intérêt particulier. Je ne vois que pleurer, trembler, gémir; et tout ce qui m'environne est encore plus inquiet que moi; le roi seul est ferme à vouloir le combat pour le secours de Lille et pour l'honneur de notre nation.

M. de Bourgogne n'est pas de cet avis-là, parce qu'il y voit tous les officiers-généraux opposés, M. de Berwick à leur tête. Le seul M. de Vendôme veut attaquer et forcer tous les retranchements; les autres soutiennent que l'armée du roi y périra, et n'ont guère de confiance en M. de

Vendôme depuis la malheureuse affaire d'Oudenarde. Ces différents avis les mettent tous dans une division très-dangereuse, et c'est ce qui a obligé le roi à y envoyer M. de Chamillard, pour voir du moins s'il ne saurait les rallier pour le jour de la bataille. Nous sommes présentement dans cette cruelle attente; et pour moi, madame, vous croyez bien que je vois Lille pris et la bataille perdue; ces disputes et ces irrésolutions donnent le temps à l'ennemi de se fortifier de plus en plus : ainsi les difficultés croissent tous les jours.

Je ne fermerai point ma lettre que le plus tard que je pourrai, afin d'avoir quelques nouvelles; M. de Torcy ne vous les laissera pas ignorer.

Enfin, madame, je suis à être affligée de ce qui fait l'admiration de tout le monde dans tout ce qu'on voit du cœur de madame la duchesse de Bourgogne; quelque plaisir que j'aie d'entendre ses louanges, elles lui coûtent trop cher : ce n'est pas sa mort que je crains, je ne puis la regarder comme un malheur pour ceux qui la souffrent; mais je crains pour sa santé, et pour une grosseur qu'elle a au côté, qui pourra bien augmenter par une tristesse aussi longue que celle-ci. Les larmes qu'elle verse lui ont attiré une fluxion sur les dents, à quoi elle n'est que trop sujette, et qui lui ôte entièrement le repos. Elle craint pour la France; elle craint pour l'Espagne; elle craint pour la vie de monsieur son mari; elle craint pour M. le duc de Berri; et, par

[redacted]



dessus tout, elle craint que M. le duc de Bourgogne ne se laisse trop conduire par les conseils qui l'environnent : mais comment peut-il se défendre de ceux de M. le maréchal de Berwick, qui est un très-honnête homme, très-habile dans la guerre, et que le roi a envoyé près de ce prince pour le conseiller ?

Je ne sais point de nouvelles particulières; je passe mes journées tout entières à Saint-Cyr depuis notre retour de Fontainebleau, ne songeant qu'à me cacher, et ne pouvant songer ni parler d'autre chose que de ce qui nous occupe tous présentement; je crois, madame, que vous ne l'êtes pas moins que moi.

J'ai été en peine de M. le duc d'Orléans; mais on nous assure que sa fièvre est finie.

Le second fils de madame de Cailus est toujours fort mal; elle est malade elle-même : je ne l'ai pas encore vue.

M. le duc du Maine a perdu le plus jeune de ses garçons : il n'avait que quatre ou cinq ans, beau comme le jour, mais languissant depuis long-temps. M. le dauphin et toute la cour en ont pris le deuil pour huit ou dix jours.

Versailles, le 10 septembre 1708.

Nous avons de nouvelles de M. Chamillard, mais elles ne sont pas décisives; nous les attendons d'heure en heure pour savoir si on combattra ou non. Les ennemis sont postés avantageusement. Que je suis fâchée, madame, de vous

celone et en Portugal, et d'être en peine de votre seconde campagne.

La duchesse de Lude ne marche point encore : je ne pense pas qu'elle songe à se retirer; on aurait peine à remplir sa place, et il en est ainsi pour toutes celles qui vaquent.

Je suis bien contente de M. le cardinal de Las Torres; tout ce qui marque du zèle et de l'attachement pour nos rois me charme.

Il est vrai, madame, que c'est de Dieu que nous devons tout attendre; il n'y a que lui qui puisse nous tirer de l'embarras où nous sommes : heureux sont ceux qui ne veulent que ce qu'il veut, et qui sont bien persuadés qu'il gouverne tout !

Jamais je n'ai eu moins de matière pour des lettres, mais j'en aurais assez, et de reste, pour des conversations. Quoi qu'il en soit, madame, vous êtes toujours un objet d'admiration pour moi, et d'un très-tendre attachement.

*P. S.* Je rouvre mon paquet, madame, pour répondre à la lettre que je reçois de vous dans le moment, qui me paraît datée du 1er septembre.

Je me doutais bien que le roi d'Espagne n'oublierait pas d'ordonner des prières; on en fait par toute la France, où les peuples assistent avec une grande ferveur et persévérance. Paris est consterné sur ce qu'on ne donne point de bataille; la prise de Lille leur fait regarder les ennemis déjà chez eux.

J'ai été fort aise de l'arrivée de la flotte, mais on m'assure que nos rois y ont eu peu de part; c'est

toujours de l'argent qui se répand dans les deux royaumes. Je n'envisage plus d'épanouissement de cœur, nous sommes trop malheureux et trop mal servis; je n'en dirai pas davantage.

Dieu veuille que le voyage du maréchal de Tessé soit utile! Il faut essayer de tout pour ne se reprocher rien.

Je serais très-aise, madame, que la reine demeurât grosse, surtout par rapport à sa santé, et je crois qu'une couche ferait une grande diversion à ses glandes. Je voudrais, madame, que le commerce dont vous m'honorez fût un peu moins triste. Si nous pouvions sauver Lille, mon cœur serait moins serré; mais je n'ose m'en flatter.

Je ne manquerai pas d'envoyer votre lettre à la reine d'Angleterre; mais je vous supplie, madame, de ne me pas faire des excuses qui gâtent le plaisir que vous me faites quand vous vous servez de moi.

---

## LETTRE CXIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 23 septembre 1708.

Je suis bien fâchée, madame, de ne pouvoir vous rien mander de décisif, l'armée et la cour se flattent que M. le prince Eugène lèvera le siége,

M. le maréchal de Bouflers fait une admirable défense : les ennemis ont peu avancé depuis dix ou douze jours; leur feu est très-inégal, ce qui fait croire qu'ils manquent de quelque chose; notre armée est postée à souhait, à ce qu'on dit, pour empêcher les convois dont on prétend qu'ils ont encore besoin : voilà, madame, sur quoi les espérances sont fondées : je veux vous laisser cette idée-là, et ne vous point dire les raisons qui m'empêchent de me flatter.

Le voyage que M. Chamillard a fait en Flandre a été fort utile; il a vu lui-même l'impossibilité qu'il y avait d'attaquer les ennemis dans leurs retranchements; M. de Vendôme en est convenu, et en a écrit au roi, lequel a rétracté son ordre; ce qu'il n'aurait peut-être jamais fait, si le secrétaire d'état de la guerre n'avait été sur les lieux. Tout le monde prétend que si notre armée avait d'abord pris le poste où elle est maintenant, le siége serait levé. Voilà comme nous souffrons de toutes les fautes que l'on fait; on ne peut guère donner de bons ordres de si loin, et ceux qui sont près pensent différemment. M. le duc de Vendôme est presque toujours seul de son avis. M. le duc de Bourgogne prend celui de M. le maréchal de Berwick et de la plupart des officiers-généraux, et tout cela fait un fort mauvais effet.

On nous a dit ici ce que vous me mandez, madame, sur M. le duc de Berry et le duc de Guiche, et nous n'avons pu savoir ce qui en est. Il est vrai que le duc de Guiche a toujours été contre

le secours de Lille, ce que je ne blâme point, parce que chacun a son opinion, et que l'événement ne le justifiera peut-être que trop; mais il a grand tort de publier un avis contraire aux ordres du roi, et qui peut inspirer le découragement dans les troupes: il fallait dire ses raisons en particulier au duc de Bourgogne, et partout ailleurs porter le courage et l'obéissance; mais, madame, il y a peu d'hommes parfaits et qui agissent dans la seule vue du bien.

La duchesse de Guiche se consolera de tout, pourvu que son mari revienne; c'est une des grandes passions qu'on ait vues jamais.

On dit que le siége de Lille a mis de l'aigreur entre les deux belles-sœurs, la maréchale de Boufflers voulant qu'on secourût cette place, et la duchesse de Guiche ne voulant point de combat.

M. de Chamillard avait raccommodé M. le maréchal de Berwick et M. le duc de Vendôme, qui étaient en froideur; je crains bien que leurs démêlés ne recommencent. Notre prince fait une campagne bien difficile par toutes sortes d'endroits; il s'accommode fort bien de M. le maréchal de Berwick.

M. le duc de Berry est très-occupé d'apprendre le métier de la guerre; il parle beaucoup aux officiers pour s'instruire; il écrit au roi et à madame la duchesse de Bourgogne de très-bonnes lettres, et M. de Chamillard dit que, dans les conseils, il va d'abord au meilleur avis, et donne le sien en quatre paroles.

Les trois quarts du monde parlent présentement comme moi sur madame la duchesse de Bourgogne: sa conduite est en effet admirable, et serait fort louée dans une vieille reine-mère; elle passe ses jours à écrire à l'armée et à prier Dieu; elle joue une heure ou deux par jour, dans les temps qu'on respire un peu.

L'état de la reine est bien incertain; j'ai vu notre princesse avec tous les goûts de femme grosse sans l'être: vous avez grande raison, madame, de n'en point souhaiter dans un temps de si grande agitation.

L'affaire de Lille est si considérable, qu'elle fera du bien ou du mal partout; je crois que si le prince Eugène levait le siége, les négociations du maréchal de Tessé en iraient mieux.

Ce serait un grand malheur, madame, si votre doux et agréable tempérament allait s'altérer par l'état des affaires; le serrement de cœur dont vous me parlez en est le chemin, et je suis bien fâchée que vous le connaissiez. Vous êtes trop bonne de penser à moi, et de remarquer que ma faiblesse de corps et d'esprit ne me fait point raccourcir mes lettres: j'en use très-simplement avec vous, madame; je vous mande tout ce qui me vient dans l'esprit, et ce que je crois qui peut vous amuser d'un pays qui vous est si connu.

On m'a dit ce matin, en partant de Versailles, que la nourrice de M. le duc de Bretagne s'est trouvée mal cette nuit; si cela est, on pourra bien le sevrer, car je crois que ce serait encore pis si la

saison était plus avancée. Peut-être aussi qu'en prince il prendra bien une nouvelle nourrice, car certainement ils s'attachent moins que les autres enfants. Madame de Cailus est à Versailles, et son fils hors de danger. Oui, madame, il y a une discorde insupportable pour les gens de bien, et une liberté de parler qui n'a plus de bornes. M. de Chamillard ne peut revenir de celle qu'il a trouvée à l'armée, et quoique je sois presque toujours enfermée ici, je suis très-étonnée de celle qui règne à la cour : il n'y a pas une jeune femme qui ne décide sur la guerre, qui ne juge de tous les partis qu'on prend, qui ne blâme toutes les démarches qu'on fait, et qui ne touche toutes sortes de cordes, quelque délicates qu'elles soient, et quelque respectables que soient les personnes ; on passe pour *collet monté* quand on y trouve à redire, ou qu'on donne quelques avis à celles à qui on s'intéresse. Tout est en désordre et en confusion ; je ne le trouverais peut-être pas tant si Lille se sauvait.

Vous avez en vérité raison, madame, d'avoir un peu d'amitié pour moi; je pense presque comme vous, j'aime tout ce que vous aimez, je vous trouve la plus aimable et la plus estimable personne du monde : ne sont-ce pas des endroits pour être aimée ? Dieu veuille, madame, exaucer toutes les prières qu'on lui fait ! je voudrais bien me réjouir un peu avec vous.

# LETTRE CXIV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 30 septembre 1708.

Je n'ai rien à vous dire de bon, madame, et il n'y aurait qu'une conversation avec vous qui pourrait me soulager; mais comme je n'y vois pas beaucoup d'apparence, il faut se contenter du style de la gazette, et vous mander les nouvelles sans y ajouter les réflexions.

M. le maréchal de Boufiers est l'honneur de la France par tout ce qu'il fait; je n'ai jamais vu d'homme si généralement loué; sa défense est très-vive, il est attaqué de même depuis quelques jours. Comme nous voulons toujours nous flatter, nous croyons que les ennemis jouent de leur reste, et qu'ils manquent de munitions; je crains bien que nous n'en manquions plutôt qu'eux.

Le prince Eugène ne commande plus au siége, il a été blessé: on dit que la blessure est peu de chose, mais qu'on craint le contre-coup: c'est Marlborough qui a pris sa place. Les ennemis attendent le convoi qu'ils font venir d'Ostende. M. le maréchal de Berwick et le comte de la Motte ont des troupes pour s'y opposer; on ne doute pas qu'il n'y ait un combat.

Je ne fermerai ma lettre que demain, dans l'espérance où je suis d'avoir des nouvelles ce soir. Nous faisons, au moins madame la duchesse de Bourgogne et moi, la plus triste vie qu'il est possible, dans l'attente continuelle des courriers et par l'agitation où ils mettent quand ils arrivent.

La piété de cette princesse est persévérante; elle ne manque pas un salut tous les jours, et elle va très-souvent passer quelques heures de la nuit devant le Saint-Sacrement. Sa santé va mieux pour ses fluxions; mais elle est du reste un peu languissante. Ces assiduités aux églises coupent ses après-dînées de façon à n'oser rien entreprendre, outre qu'elle ne peut s'éloigner des courriers. Le roi a dessein d'aller mercredi à Marly; ce sera un triste voyage, à moins qu'il ne nous vienne quelque bonne nouvelle.

M. le duc de Bretagne est sevré; il s'en porte bien jusqu'ici. M. le comte de Marsan n'est pas bien: on croit que son mal d'œil vient de paralysie, et qu'il a souvent la langue épaisse. Vous apprendrez la mort du comte de Fiesque.

Madame de Saint-Géran est toujours dans son couvent du Calvaire, n'ayant pas la force de revenir à la cour.

M. le maréchal de Noailles donne de grandes inquiétudes à sa famille; j'en ai ma part, car j'aime depuis long-temps ce patriarche. M. le cardinal d'Estrées n'a pas sorti de sa chambre depuis sa chute; la goutte s'y est jointe. M. le cardinal de Janson est souvent malade.

La duchesse de Lude n'a point encore paru.

Le prince de Léon a été à l'extrémité; madame de Roquelaure l'a vu la première et a eu de grands soins de lui. M. de Rohan s'est fait beaucoup prier pour le voir; madame la princesse de Léon se désespérait.

En sortant hier de Saint-Cyr, on m'apporta la nouvelle que le chevalier de Luxembourg était entré dans Lille avec deux mille hommes et cent milliers de poudre: c'est un grand bonheur, car cette entreprise était très-périlleuse. Selon la bonne coutume, je trouvai tout le monde dans une joie complète, et une entière sûreté pour Lille, dont on doit lever le siége incessamment. Je ne suis pas d'humeur à aller si vite; je meurs de peur que le convoi d'Ostende ne passe: les ennemis mettent tout en œuvre pour cela, et font marcher de puissants détachements; leur chemin est plus court que le nôtre: nous attendons des nouvelles avec grande impatience, et peut-être en aura-t-on avant que M. de Torcy ferme son paquet.

M. le maréchal de Noailles est plus mal; je suis restée à Versailles pour aller le voir.

La nouvelle d'hier fait respirer notre princesse. Les uns disent que la blessure du prince Eugène n'est rien, les autres, qu'on le va trépaner.

Dieu veuille conserver la reine et sa grossesse! Je n'exagère point, madame, en vous disant que les vœux que je fais pour LL. MM. CC. sont plus ardents que ceux que je fais pour nous, et que vos peines me touchent plus que les miennes. Il

me semble qu'il est raisonnable que je souffre, que j'y suis un peu accoutumée, et que nous avions été heureux trop long-temps; mais pour vous qui n'avez encore connu qu'agitations et troubles, je voudrais bien vous voir en repos. Serait-il possible que Dieu abandonnât des princes si purs et si chrétiens? Leur vertu fait ma plus grande confiance

---

## LETTRE CXV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 octobre 1708.

Par-dessus les mauvaises nouvelles de Flandre, vous aurez, madame, celle de la mort de M. le maréchal de Noailles, et la désolation d'une famille qui ne vous est pas indifférente; jamais il n'y en eut une plus grande, et leurs plus grands ennemis auraient été touchés de ce spectacle. Ce pauvre homme mourut au milieu de toutes ses filles, assisté par M. le cardinal de Noailles, la duchesse de Guiche à genoux devant lui, tenant sa main et parlant sans cesse pour le réveiller d'une léthargie qui l'avait tenu trois heures la veille, et qui l'emporta ce jour-là en une heure et demie. Sa connaissance n'était pas entièrement éteinte; il me

connut encore une demi-heure avant de rendre l'esprit, et marqua plusieurs fois reconnaître madame la duchesse de Bourgogne, qui donna à cette famille des marques de l'amitié dont elle les honore, et de bon cœur, qui la rendra aussi malheureuse qu'aimable.

J'avais pris en partage madame la maréchale, qui est d'autant plus affligée qu'elle s'était toujours flattée sur l'état de son mari: vous en serez affligée, madame; vous les aimiez tous, et le duc de Noailles, pour qui vous avez tant de bontés, sera inconsolable; nous aurions grand besoin de lui, s'il n'est plus utile où il est. Oui, madame, tous les hommes se trompent dans leurs raisonnements; ils sont peu de chose, mais leur mauvaise volonté passe encore leur incapacité, et il y en a peu qui donnent tout ce qu'ils pourraient donner.

Le maréchal de Bouflers est l'honneur de la nation, et parfaitement content de tout ce qui sert avec lui. Nous n'avons pas joui long-temps du plaisir d'avoir su M. le chevalier de Luxembourg entré dans Lille.

La mésintelligence entre nos généraux a recommencé bientôt après le retour ici de M. de Chamillard; vous voyez aussi, madame, ce qui en arrive: les rois sont bien à plaindre de ne pouvoir tout faire eux-mêmes. Bien des gens veulent encore se flatter sur Lille: on prétend que les ennemis n'ont point encore assez de munitions; que le dernier convoi n'a passé qu'en partie; qu'ils n'ont presque plus d'infanterie; que celle de Brandebourg a refusé

de marcher, disant que leur temps est fini; que Marlborough met sa cavalerie à pied pour les attaques, et qu'au pis aller, s'ils prennent la ville, ils n'auront pas le temps de prendre la citadelle, et que, ne la prenant pas, ils ne pourront garder la ville pendant l'hiver.

Pour moi, je crois qu'ils prendront Lille, et qu'il faut bien que la citadelle se rende. On dit aussi que les ennemis seront très-embarrassés pour leur retraite; je les vois choisir leurs chemins, et s'en aller tranquillement. Je ne puis me réjouir de la grossesse de la reine dans de telles circonstances. Madame la duchesse de Bourgogne n'a pas un moment de santé et elle est pénétrée de la plus profonde mélancolie dont rien ne peut la tirer; c'est encore une augmentation de peines pour moi, qui suis d'ailleurs consumée par une fièvre lente qui me jette dans l'étisie.

Marly, le 8 octobre.

Je trouvais hier au soir qu'il était arrivé un courrier qui nous apprenait que M. de Vendôme demeure du côté d'Ostende, pour enpêcher le convoi dont on prétend que les ennemis ont encore besoin: il y aura apparemment encore une action; je la vois perdue pour nous, par la disposition de nos troupes. Il y avait aussi des nouvelles de Lille qui étaient bonnes, mais qui méritent confirmation.

La perte de la Sardaigne est encore une nouvelle affliction pour nous, et, de quelque côté

qu'on se tourne, on ne voit que sujets de douleur.

Madame d'O était revenue de Paris, où elle avait été avec la famille de Noailles, qui est toujours dans la même désolation; madame de Cervoi est auprès de madame la maréchale.

Le comte de Marsan a des attaques d'apoplexie et de paralysie qui l'emporteront bientôt.

Ma lettre, madame, n'est que trop longue pour ce qu'elle contient; nous attendons ce soir la reine d'Angleterre qui vient souper ici.

Je ne puis me résoudre d'avoir l'honneur d'écrire à la reine, tant que les choses seront tournées comme elles le sont. Je vois bien, madame, que votre cour n'est pas plus gaie que la nôtre; c'est un grand redoublement à nos peines; vos intérêts font une grande partie de celles de madame la duchesse de Bourgogne: j'admire sa tendresse pour madame sa sœur, ne l'ayant vue que dans son enfance. Adieu, madame, voici un triste commerce, mais il m'est une grande consolation par le tendre attachement que j'ai pour vous.

## LETTRE CXVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 14 octobre 1708.

Qui pourrait croire, madame, que dans des affaires aussi vives que celles de Flandre, huit jours n'y apportassent presque point de changement? Il est vrai que M. le maréchal de Boufflers est un peu plus pressé qu'il n'était, mais il résiste encore, et bien des gens se flattent qu'il peut durer jusqu'au point de rebuter les ennemis. M. de Marlborough veut faire passer son convoi; M. de Vendôme répond qu'il l'en empêchera, et a renvoyé des troupes à M. le duc de Bourgogne, trouvant qu'il en a assez. Dieu veuille que sa grande confiance ne le trompe pas encore! J'appris hier la mort de madame la comtesse de Soissons.

Toutes les filles de M. le maréchal de Noailles doivent venir demain en mante faire la révérence au roi et à madame la duchesse de Bourgogne. On dit que la pauvre maréchale ne se console point, et ne veut plus se mêler de rien; je serais bien fâchée qu'elle tînt une pareille résolution, et il me paraîtrait bien nécessaire qu'elle réunît et qu'elle gouvernât toute sa famille. Le duc de Noailles doit être ici à la fin de ce mois; il a demandé son

congé avant de savoir la mort de monsieur son père, mais il demande en même temps de retourner de bonne heure en Catalogne pour y faire quelque chose.

On m'a dit que M. le duc d'Orléans demande son retour. Je voudrais bien savoir, madame, comment vous êtes contents les uns des autres?

Je reçois dans ce moment-ci, madame, votre lettre du 29 de septembre. Vous aurez appris que le chevalier de Luxembourg a fait entrer dans Lille un petit secours, qui n'a pas laissé d'y faire grand plaisir. Il n'est point vrai que M. le maréchal de Bouflers ait mandé au roi qu'il pouvait encore tenir vingt jours; il tient sans promettre, et ne se plaint que sur la poudre dont il manque: on disait hier au soir qu'il avait trouvé le moyen d'en faire dans Lille; mais cette nouvelle n'est pas bien certaine.

Je vous ai répondu par avance, madame, sur les convois; M de Vendôme répond qu'il n'en passera point. On se flatte, il y a long-temps, que les ennemis manquent de munitions, cependant ils font tous les jours des attaques bien vives; je n'entre point dans ce qu'ils ont déja pris, parce que je dirais certainement quelque sottise. Je ne crois pas, madame, que nos généraux soient aussi unis qu'il serait à désirer. Le maréchal de Berwick a pris l'ordre de M. de Vendôme une fois, et depuis il n'est que particulier dans l'armée, et auprès de la personne de M. le duc de Bourgogne. On veut accuser ce prince d'être trop sage, et de con-

sulter trop les officiers; il est de certain, qu'il n'a en vue que les intérêts des deux rois, et qu'il ne croit pas qu'il faille se commettre à perdre notre armée, à moins qu'il n'y eût de grandes apparences que le succès d'une bataille nous fût heureux. On prétend que M. le duc de Berry a l'esprit très-ouvert pour la guerre, et qu'il va fort droit aux meilleurs expédients.

Monsieur l'électeur de Bavière est venu attendre à Compiègne la fin de la campagne; il a huit ou dix courtisans, point de maison, point d'officiers. M. de Monastérole lui donne à manger, le roi lui donne un appartement qu'il a fait meubler, et lui envoie des chevaux qu'il a demandés : il ne veut rien. Il y a un homme d'affaires là auprès qui a une meute pour cerfs; ce prince chassera dans la forêt, et s'amuse d'ailleurs à toutes sortes de choses. M. d'Antin a été lui faire compliment. M. Chamillard a été aussi lui faire une visite; tous ceux qui le voient reviennent contents de lui. Madame d'Arcos doit y aller et n'y rester qu'un jour; elle lui mène le chevalier de Bavière, et le lui laissera pour quelque temps, voilà tout ce que j'en sais.

Madame la duchesse d'Elbœuf s'en va à Pont-à-Mousson pour rendre une visite de six semaines à madame la duchesse de Mantoue, et voir avec elle ce qu'elle deviendra quand l'année de son deuil sera finie. Madame la princesse de Vaudemont a pensé mourir d'une dyssenterie. Je reconnais bien madame la duchesse de Bourgogne à l'excuse qu'elle a faite à la reine : elle est sincère et naturelle,

et je comprends fort bien que S. M. l'ait goûtée. Notre princesse dit souvent des choses dont je ne crois pas qu'elle connaisse elle-même tout le mérite; il y a deux jours qu'étant seule dans ma chambre avec M. le Dauphin, qui lui reprochait son inquiétude : « Il est vrai, Monseigneur, dit-« elle, que je pétille de la crainte que M. le duc « de Bourgogne ne marche aux ennemis, et de la « crainte qu'il n'y marche pas. » Il me semble, madame, que ce peu de paroles contient bien des choses. Il paraît que les ennemis ont tourné toute leur attention à la Flandre, et qu'ils vous laissent en repos en Portugal. Le duc de Noailles propose déja, madame, ce que vous me faites l'honneur de me mander.

Nous sommes ici dans de si grandes inquiétudes sur les affaires de Flandre, dont nous recevons pourtant presque tous les jours des nouvelles, que je comprends parfaitement celles où vous êtes, qui n'en avez apparemment que tous les huit jours; mais du reste, madame, vous pouvez être mieux instruite que moi, si vous avez commerce avec M. de Bergheitz, qui voit de près tout ce qui se passe.

Voilà, madame, une lettre de la reine d'Angleterre, qu'elle m'a donnée elle-même après en avoir lu une de vous, dont elle était charmée : elle ne pouvait finir sur vos louanges et sur la vérité qui règne dans tout ce que vous dites; je la trouve pareille dans tout ce que vous faites, et je vous assure, madame, que je ne contrarierai point S. M. Britannique.

Mes longues lettres remplies d'articles ennuyeux et sérieux ne vous fatiguent-elles pas, madame? ordonnez, car je ne veux que vous plaire. Je n'ai pas la force de me donner l'honneur d'écrire à LL. MM.; j'attends quelque heureux événement.

Du 14 au soir.

J'apprends, en arrivant ici, que M. le maréchal de Bouflers a encore repoussé les ennemis avec très-grande perte de leur part: rien n'est plus beau que tout ce qu'il fait; mais, après tout cela, nous perdrons Lille. On dit aussi que M. de Marlborough revient dans son camp, n'espérant pas de faire passer son convoi, les inondations étant bien faites, et M. de Vendôme bien posté. M. le prince Eugène monte à cheval, et n'a qu'une grande mouche au-dessus de l'œil.

M. le comte de Marsan se meurt, et la comtesse de Beuvron aussi.

---

## LETTRE CXVII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 21 octobre 1708.

Vous passez comme nous, madame, par toutes les espérances et les désespoirs; il n'y a que moi

qui suis ferme dans mes fâcheuses prévoyances. M. le maréchal de Boufiers se surpasse dans la défense de Lille, et on ne peut pas douter qu'il n'eût sauvé cette place, si nos cent mille hommes avaient pu empêcher les convois dont les ennemis avaient besoin, et que vous savez, madame, qu'ils font passer tous les jours, quoiqu'avec de grandes difficultés. Je suis bien fâchée qu'au lieu de vous laisser une agréable idée, je vous aie donné de l'inquiétude pour deviner les raisons qui m'empêchaient d'espérer. Il est vrai, madame, qu'il y a long-temps que M. le maréchal de Boufiers se plaint de manquer de poudre; mais nous voyons bien que, sans les convois, M. le prince Eugène en aurait manqué le premier. La garnison fait des merveilles: il n'y a nulle division entre les officiers; ils sont tous charmés de leur général, et le général ne manque pas une occasion de les faire valoir auprès du roi, et de leur attirer des récompenses.

Il est grand dommage, madame, que le maréchal de Boufiers soit vieux et malsain; son cœur irait plus loin que tout l'esprit et toute l'ambition des autres.

Je ne vous déguise rien, madame, et quand je ne puis vous parler franchement, je ne vous dis rien du tout. Nous ne saurons la vérité de ce qui s'est passé entre M. le duc de Berry et M. le duc Guiche qu'au retour de nos princes, qui sont la vérité même. Le roi donne peu d'attention à ces sortes de choses, mais pour vous dire naturelle-

ment ce que je pense sur le duc de Guiche, et qui ne sera, s'il vous plaît, que pour vous, je crois qu'il tient des discours véritables en eux-mêmes, mais qui portent le découragement dans le public. Ce que je sens sur les grands est fort différent de ce qui se pratique; je voudrais en particulier leur porter les vérités les plus dures, tant sur les affaires, que sur leur conduite, et soutenir l'un et l'autre en public jusqu'à mon dernier soupir.

Je suis ravie, madame, de l'estime que vous me marquez pour madame la duchesse de Bourgogne, et je crois présentement voir assez clair sur elle, pour répondre que ce sera une princesse d'un grand mérite.

Je ne reconnais point le naturel de nos princes dans M. le prince des Asturies, d'avoir été quatre jours sans vouloir téter une nouvelle nourrice. Je suis persuadée que le nôtre en aurait bien pris une; mais il est si fort et mange si bien, qu'on a été bien aise de le sevrer.

Il est certain, madame, que c'est la trop grande bonté de nos princes qui donne la liberté de parler sans mesure; il est difficile de démêler la vérité, et la punition pourrait quelquefois tomber sur des personnes considérables par elles-mêmes, ou par ceux à qui elles appartiennent.

Je crois la maréchale de Villeroi morte dès hier; il y avait deux jours qu'elle était à l'agonie. Dieu ôte encore à monsieur son mari la seule consolation qui lui restait, et je ne vois pas d'homme plus malheureux que lui; j'en suis véritablement

touchée, quoiqu'il ne veuille plus me regarder comme son amie. M. le comte de Marsan a été mieux, et était plus mal hier; il ne saurait aller bien loin.

Madame de Beuvron n'est pas encore morte: elle a fait prier Madame de ne la point voir et de ne lui plus écrire; elle est tout occupée de Dieu. Madame la duchesse de Bourgogne a pris le deuil de madame la comtesse de Soissons. On dit que le prince Eugène qui portait un bandeau blanc depuis sa blessure, le porte noir depuis la mort de madame sa mère. Monseigneur va demain à Rambouillet avec madame la princesse de Conti et sa suite.

Le cardinal d'Estrées n'a pas sorti depuis la chute qu'il fit au Louvre. Monsieur l'électeur danse avec les dames de Compiègne; il a des comédiens et des marionnettes et plusieurs sortes de chasses; il a fait dire à ceux qui sont connus de lui à notre cour, qu'on lui ferait plaisir de l'aller voir: je crois avoir ouï dire que M. le prince de Conti y est allé. Madame d'Arcos en est revenue, et n'y a été que deux jours. On dit que la reine de Pologne s'ennuie à Rome, qu'elle demande à venir en France, et qu'elle va s'établir à Tours.

Madame la duchesse de Noailles n'a rien changé encore à la disposition de sa famille, ni fait aucun projet pour l'avenir; elle attend M. le duc de Noailles, qui doit être ici vers la Toussaint. La pauvre femme aura de la peine à se consoler; il y a peu de mariage aussi bon qu'était celui-là. Madame de Barnevall,

sœur de Disson, mort en Espagne, me demande une recommandation près de vous, madame, pour sa sœur madame d'Ohara, veuve d'un capitaine irlandais; si cette dame approche du mérite de sa sœur, que je vois souvent, elle est bien digne, madame, de votre protection.

Versailles, le même jour.

Les ennemis avancent à Lille; mais vous en saurez mieux le détail pas d'autres.

---

## LETTRE CXVIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 28 octobre 1708.

Enfin, madame, nous avons perdu Lille! vous en connaissez mieux que moi la conséquence; je n'ai pas été accablée de ce coup, parce que je m'y attendais depuis que les convois avaient passé. Le roi est sensible à cette perte, et encore plus au peu d'efforts que notre armée a faits pour sauver une place aussi importante, et qui s'était soutenue beaucoup plus long-temps qu'on ne pouvait l'espérer. Il est inutile de parler du passé, et je crois que M. de Bergheitz ne vous a rien laissé ignorer de l'état présent de nos armées, et de ce qu'elles

doivent ou peuvent faire à la fin de cette malheureuse campagne; nos généraux ne sont pas plus d'accord là-dessus que sur le reste. M. de Vendôme voudrait couvrir l'Escaut, et embarrasser les ennemis pour les convois dont ils ont encore besoin, et pour leur retraite. M. le maréchal de Berwick veut revenir couvrir nos places et la Picardie, et faire un pont d'or aux ennemis. Jugez, madame, des embarras où le roi se trouve; vous les comprendrez facilement, et vous n'avez que trop d'expérience sur les grandes et malheureuses affaires. Je n'en voudrais plus parler, et je suis encore moins capable de vous entretenir de bagatelles; j'en suis même peu instruite, et toute la cour est assez triste pour ne pas tant s'en occuper qu'elle le fait quelquefois. Le roi a toujours le même courage, la même égalité et la même santé; mais je crains bien que le dedans soit agité. Notre chère princesse est désespérée et de l'état des affaires et de ce qui en rejaillit sur M. le duc de Bourgogne, à qui on fait plus d'injustices qu'on n'en pourrait faire au moindre particulier : sa piété et son confesseur lui attirent bien des ennemis. Les officiers meurent d'ennui et d'impatience de revenir à Paris, et cependant il y en aura qui demeureront tout l'hiver sur la frontière; Dieu veuille qu'ils s'y occupent utilement! Vous aurez la capitulation de Lille que M. de Boufiers a faite bien avantageuse, mais c'est une petite consolation dans une grande affliction. Il a mandé à madame sa femme qu'il allait se renfermer dans

[redacted]



la citadelle et qu'elle n'aurait plus de ses nouvelles; elle partit de Versailles là-dessus dans un pitoyable état.

Je vous ai bien mandé des morts dans mes dernières lettres, madame. La famille de M. de Noailles n'est encore ni séparée ni réunie; on attend le duc de Noailles pour y donner quelque forme : je crois qu'il sera ici vers la Toussaint. J'ai ouï dire, madame, que M. le duc d'Orléans ne passerait pas à Madrid; on dit qu'il n'est pas content de vous tous, et qu'on ne lui a pas tenu ce qu'on lui avait promis : je pense toujours là-dessus la même chose, que les rois sont malheureux de ne pouvoir tout faire par eux-mêmes.

M. de Marsan ne réchappera pas, il ne peut rien avaler. Vous croyez bien, madame, que je ne suis pas gaie; je suis pourtant assez contente de mon courage.

---

## LETTRE CXIX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 11 novembre 1708.

Je n'eus pas l'honneur de vous écrire il y a huit jours, madame, parce que j'avais une grande fluxion sur le visage; vous n'y perdîtes que des

doléances, qui ne recommenceront que trop souvent. Vous apprendrez enfin que nous avons perdu Lille, et qu'on ne peut pas se flatter jusqu'à douter que nous ne perdions bientôt la citadelle: nous voyons déja les tristes fruits de cette perte, dont vous connaissez les conséquences mieux que moi. Le roi est touché jusqu'au vif de voir une de ses premières conquêtes au pouvoir de ses ennemis, cette belle ville, si française, au pillage de toutes les nations qui y sont entrées. Il n'est pas moins sensible à la honte de notre armée de n'avoir rien fait pour secourir cette place: il l'a ordonné positivement plusieurs fois; il avait donné sa parole au maréchal de Boufflers qu'il serait secouru. Toutes ces circonstances, madame, dans un fait si important par lui-même, touchent le roi, et j'en crains d'autant plus l'impression, qu'il la dissimule par son courage. De vous dire, après cela, si on devait hasarder plus qu'on n'a fait, il faudrait être plus habile que ceux qui y ont trouvé des impossibilités, et je crois, madame, que vous êtes aussi bien instruite que nous de ce qui se passe en Flandre. Oui, certainement, madame, LL. MM. CC. ont grand intérêt à cette perte : je n'ose vous dire tout ce que je crains; vous me querelleriez ou je vous attristerais, et je ne veux ni l'un ni l'autre.

M. de Chamillard est revenu après avoir fait convenir les généraux du parti qu'il y avait à prendre dans les conjonctures où nous sommes. M. de Vendôme et M. de Berwick sont toujours

opposés : le premier veut qu'on garde l'Escaut, qu'on soutienne Gand et Bruges, qu'on empêche les ennemis de recevoir aucunes munitions ; l'autre prétend que nous entreprenons trop, et qu'il faut venir couvrir la Picardie et l'Artois, et empêcher les ennemis de s'établir pendant tout l'hiver autour de Lille. On a pris la résolution de garder tout ce que M. de Vendôme veut garder, et d'envoyer beaucoup de cavalerie en Artois, pour s'opposer aux courses que M. le prince Eugène y fait faire.

Il est bien difficile que M. le duc de Bourgogne fasse autre chose que ce que M. le maréchal de Berwick lui conseille ; il est prévenu, dès le commencement de la campagne, et peut être de plus loin, contre la confiance outrée de M. de Vendôme ; l'affaire d'Oudenarde l'a confirmé dans cette opinion : le roi lui donne M. le maréchal de Berwick pour conseil ; il est bien injuste qu'on se prenne à notre prince des mauvais événements.

Je ne puis me réjouir de la grossesse de la reine dans l'état présent des affaires ; il est difficile que de telles inquiétudes n'altèrent pas la santé de la mère et de l'enfant. C'est pousser la bonté trop loin que d'écrire au duc de Noailles avec une fluxion.

Je ne sais point encore, madame, le tour que prendra cette famille ; j'aurais bien voulu que madame la maréchale en fût le chef : on dit qu'elle ne veut point revenir à la cour, et qu'elle fait des projets de retraite auxquels je ne la crois

guère propre; elle a de bons conseils, et je m'assure qu'on ne la laissera point prendre de parti dans les premiers moments d'une douleur qui passera, et qui doit passer, quelque juste qu'elle soit.

Je suis très-persuadée, madame, que LL. MM. CC., vous et notre ambassadeur, n'avez aucun tort avec M. le duc d'Orléans; je ne sais point encore ni ce qu'il en dit, ni ce qu'il en pense : il m'est revenu seulement qu'il avait manqué des secours qu'on lui avait promis; si cela est, vous vous serez trouvés dans l'impossibilité, et vous y aviez encore plus d'intérêt que lui. Madame la duchesse de Mantoue a eu un crachement de sang qui inquiète fort madame sa mère, qui est allée à Pont-à-Mousson pour y demeurer jusqu'à Noël. Je n'ai rien à vous dire de madame la duchesse de Bourgogne; sa tristesse augmente tous les jours à proportion des sujets qu'elle en a : la jeunesse a peine à se passer de joie; voilà quatre mois qu'elle est dans cet état qui la jette quelquefois dans des impatiences qui me font pitié. Pour moi, madame, j'ai pris mon parti sur la tristesse; je m'y abandonne absolument, voyant bien que j'en ai pour ma vie; mais je suis tranquille, et c'est toujours quelque chose.

Je ne cesserai donc point, madame, d'avoir l'honneur de vous écrire, puisque vous le voulez toujours; c'est un effet de la bonté dont vous m'honorez, car il n'est pas possible que mes lettres puissent vous faire plaisir.

M. le duc de Bourgogne ne veut pas revenir. Il faudra voir, après la prise de la citadelle, le parti que les ennemis prendront. La blessure de M. de Surville n'est pas aussi dangereuse qu'on l'avait cru. M. le prince Eugène lui a donné un passeport et son chirurgien pour aller à Douai.

Mon cœur est bien serré, madame, de tout ce que je vois et de tout ce que je crains.

## LETTRE CXX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 novembre 1708.

M. le maréchal de Boufflers ne fait pas moins bien à la citadelle de Lille qu'il a fait à la ville, madame, et ce sera avec le même succès: il n'y a que Dieu qui puisse consoler de ce que nous voyons.

Si vous ne voulez pas entrer en matière sur ce qui se passe en Flandre, jugez, madame, si j'oserais en parler; je ne sais certainement point ce qu'on devait faire, et les raisons ni les excuses qu'on peut avoir de ce qu'on n'a pas fait; mais je sais bien que pendant toute la campagne, on n'a pas dit un mot de vérité.

Le roi vient d'envoyer M. le maréchal de Ber-

wick en Alsace, au grand contentement de M. le duc de Vendôme. On mande qu'ils ont été également aises de se séparer, et que M. le duc de Bourgogne n'est pas fâché de se trouver en repos, du moins de ce côté-là : il est certain que cette mésintelligence a fait grand tort aux affaires; il serait à désirer qu'on y eût apporté du remède plus tôt. M. de Vendôme mande qu'il va faire tous ses efforts pour bien finir la campagne; Dieu le veuille! mais il me paraît qu'il y a peu d'apparence.

Qu'il est triste, madame, de n'avoir plus qu'à nous récrier sur le malheur des rois, qui sont certainement mal servis! Ce que vous m'avez persuadé des grandes qualités de ceux avec qui vous vivez ne sert, madame, qu'à m'affliger; je ne doute point de leur courage, mais la fortune ne suit pas toujours le mérite : ne désespérons pas, madame; Dieu s'apaisera peut-être, je l'ai toujours espéré en leur faveur.

J'ai vu le maréchal de Villeroi depuis son affliction; je l'ai trouvé moins aigri, et il m'a témoigné plus de confiance et d'amitié : le temps fait bien des changements. Il vient encore de perdre un ami en M. de Marsan.

Oui, madame, il y a trop de reines en France. J'ai eu peu d'attention à ce qui oblige celle de Pologne à quitter Rome; je crois seulement qu'elle voulait demeurer à Lyon, et que le roi l'aime mieux à Tours.

Je n'ai pas encore entretenu M. le duc de

Noailles depuis son retour; il est affligé, il a beaucoup d'affaires; comme madame la maréchale est toujours à Paris, il est obligé d'y aller souvent: je ne sais pas encore leurs projets. Le duc de Noailles est trop heureux, madame, de la manière dont vous pensez sur lui.

Vous aimeriez trop madame la duchesse de Bourgogne, madame, si vous voyiez tout ce qu'elle pense; son mérite lui attirera bien des peines; elle est trop sensible : je ne puis en dire davantage. Je n'en demeurerais pas là, si j'étais dans la chambre obscure de Marly, où vous aviez la fièvre qui ne vous empêchait pas, madame, de parler avec la force et les charmes qu'il y a dans tout ce que vous dites, et qui se trouvent rarement ensemble.

---

## LETTRE CXXI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 25 novembre 1708.

Je vous plains, madame, d'être dans les premiers mouvements de la douleur de la prise de Lille; je sais comme ils se font sentir; et quoique la perte et les conséquences en soient toujours égales, il faut avouer à notre honte que

le temps adoucit nos douleurs, et souvent même plus que la raison.

Je n'ai point vu le roi si sensiblement touché qu'il l'a été dans cette occasion, et il a bien de la peine à s'accoutumer de voir Lille au pouvoir de ses ennemis.

Pour moi, madame, qui suis très-vive et très-sensible, je serais méconnaissable de tout ce que je vois, si je ne le regardais en Dieu le plus qu'il m'est possible, et si je ne savais qu'il faut accepter les maux qu'il nous envoie de même que nous en avons accepté les biens.

M. le maréchal de Bouflers, que j'estime depuis bien des années et que j'aime très-particulièrement, défend la citadelle comme il a défendu la ville; il lui reste très-peu de poudre; il paraît aussi, par la mollesse dont elle est attaquée, que les ennemis manquent de quelque chose. On dit que M. le prince Eugène ne compte pas en être le maître avant le 10 décembre, et qu'il dit qu'il prendra la garnison prisonnière de guerre, afin que de si braves gens n'aillent point avec ceux qui ne le sont pas.

Cependant, madame, les ennemis fortifient la Bassée et Saint-Venant, et on prétend qu'il passeront leur hiver autour de Lille; il font venir des grains de l'Artois et de la Picardie : on croit qu'ils en ont pour subsister un an; il est vrai qu'ils n'ont point de munitions de guerre.

Le maréchal de Villeroi m'a toujours écrit que la prise de Gand et de Bruges ferait notre perte,

parce que nous ne pourrions en même temps les soutenir et couvrir nos places.

M. le maréchal de Berwick prétend que nous embrassons trop en voulant garder l'Escaut et fermer le passage aux ennemis; en effet, nous n'avons pu les empêcher de faire venir des convois, et c'est ce qui a fait prendre Lille. Le roi a toujours voulu qu'on secourût cette place; il en connaissait l'importance, il ne pouvait souffrir cette honte de la nation, et particulièrement celle de son petit-fils. Il avait donné sa parole positive au maréchal de Bouflers de le secourir.

M. de Vendôme ne voulut jamais partir après que la place fut investie; on dit que s'il avait attaqué les ennemis en arrivant, on les aurait battus: M. de Berwick croit qu'on y aurait perdu l'armée du roi. Dans ces incertitudes, les ennemis se retranchèrent, et si avantageusement, que M. le duc de Vendôme lui-même, et M. de Chamillard, qui aime fort qu'on bataille, mandèrent au roi que cela était impossible.

Depuis ce temps-là, M. de Vendôme a toujours dit qu'il fallait soutenir Gand et Bruges, fermer le passage aux ennemis, empècher les convois qui leur sont nécessaires pour Lille et les autres places qu'ils ont dégarnies pour le siége, et les affamer. M. de Berwick soutient que la garde de l'Escaut est trop étendue; que les ennemis y surprendront un passage quand ils le voudront; qu'il faut abandonner Gand après y avoir mis une forte garnison, et revenir dans notre pays em-

pêcher les ennemis de s'y établir, d'en tirer les subsistances, et pour remettre nos troupes en état de pouvoir servir la campagne prochaine. L'événement fera voir qui aura raison.

Cette mésintelligence a obligé le roi d'envoyer M. le maréchal de Berwick en Allemagne; jamais deux hommes ne se sont séparés avec autant de joie qu'en ont eu ces deux généraux.

M. le duc de Bourgogne envoya avant-hier un courrier au roi, pour lui dire que M. de Vendôme propose de prendre quarante bataillons, avec je ne sais quel nombre d'escadrons, pour aller forcer le prince Eugène dans ses lignes; il dit que les ennemis ont beaucoup de troupes en Artois, que Marlborough en a envoyé dans le Furnembach, et qu'il est plus éloigné du prince Eugène que notre armée; on donne ordre en même temps au comte de la Motte de faire quelques mouvements qui puissent inquiéter Marlborough.

Le roi approuva dans le moment ce projet, et renvoya bien vite le courrier de peur d'en retarder l'exécution, et peut-être aujourd'hui qu'ils auront marché. J'ai mis tout Saint-Cyr en prières. Je crains quelque contre-temps, et nous apprîmes hier au soir que Marlborough avait retiré ses troupes de Furnembach. Dieu veuille qu'il n'ait pas été averti de notre dessein!

D'un autre côté, M. de Bergheitz a voulu qu'on fît encore une tentative sur Bruxelles; M. l'électeur l'a désirée, et compte sur l'amitié qu'on a pour lui dans cette ville là; nous en attendons des

nouvelles; mais nous sommes si malheureux, que je n'ose me flatter du moindre succès.

Je n'avais pas besoin, madame, du mémoire que vous m'envoyez sur ce qui regarde M. le duc d'Orléans; je connais assez votre droiture et celle de tous ceux à qui il a eu affaire, que je n'ai pas douté un moment qu'il n'eût tort s'il s'en plaignait: je garderai ce mémoire pour le montrer au roi, si l'on donnait quelque chose là-dessus au public; il ne me conviendrait point de le faire voir à d'autres, et le roi même ne le verra pas sans votre consentement. Je sais, madame, mieux que personne, combien vous estimez et louez ce prince; mais ils ont tous une facilité à croire leurs domestiques qui est insupportable; ils m'en impatientent souvent: ils sont tous d'une vérité et d'une sincérité qu'on ne peut trop estimer, mais qu'ils tournent contre eux, en ne pouvant comprendre que les autres ne soient pas de même.

Le roi est partagé sur cette vérité et cette sincérité, comme l'aîné de la famille royale; ainsi, madame, il est bien assuré qu'il ne veut point tromper le roi son petit-fils: il est vrai qu'il ne croit pas la paix si proche que tous nos guerriers la désirent; mais il est bien vrai aussi que le roi en connaît l'absolue nécessité, et vous en conviendriez, madame, si vous étiez ici.

Voici un grand article à traiter avec vous; c'est celui qui regarde M. le duc de Bourgogne: il est parti d'ici bien persuadé, comme beaucoup d'autres, que M. de Vendôme est le plus brave homme

du monde, mais que sa trop grande confiance, son peu de vigilance et son relâchement sur la discipline lui peuvent faire faire de grandes fautes; le combat d'Oudenarde n'a pas changé ces idées-là, et on a trouvé de la facilité à les mettre mal ensemble. Le détachement d'Allemagne amène naturellement M. de Berwick à l'armée; le roi le donne pour conseil à M. le duc de Bourgogne, avec le pouvoir de décider quand les opinions de M. de Vendôme et de M. de Berwick seraient partagées.

Que pouvait faire notre prince, qui n'a pas encore grande expérience et qui se trouve dans l'affaire du monde la plus difficile, que de croire un homme qui a la confiance du roi son père? Comment peut-il démêler et juger par lui-même qu'on lui donne des conseils trop timides, et qu'il faut s'abandonner à M. de Vendôme, contre lequel les trois quarts de l'armée sont déchaînés?

Voilà, madame, ce qui a fait le déchaînement contre notre prince : il n'a point pensé à se justifier; il n'a point fait écrire ses raisons; il n'a chargé personne de le défendre; les événements ont été malheureux, les esprits se sont aigris, sa vertu met contre lui tous les libertins; sa déclaration contre les jansénistes lui attire tout ce parti pour ennemi; la haine contre les jésuites tombe sur lui à cause de son confesseur; la cabale qu'on veut que M. de Cambrai ait à la cour, lui en attire encore; on ne parle plus que du Télémaque, où il a appris à notre prince à préférer un roi

pacifique à un conquérant : tout cela fait le déchaînement que vous voyez. On dit qu'il a voulu qu'on prît Lille, afin d'être forcé à faire la paix; d'autres disent qu'il a désiré faire cette restitution, parce que le roi l'avait pris injustement; d'autres disent qu'il ne veut point de combat dans la crainte de perdre des ames : je ne finirais pas, madame, si je mettais ici tout ce qui se dit.

Notre princesse ne laisse rien ignorer à M. le duc de Bourgogne, et voit par ses réponses qu'il en sait autant que nous; il mande qu'il croirait faire contre sa conscience et contre son devoir envers la France et envers le roi, s'il pensait un moment comme on veut le faire penser.

La princesse ne montre pas ses lettres; j'ai vu seulement ces articles-là, qui sont touchés assez légèrement : ce que j'ai vu de plus fort, est l'intérêt qu'il prend au roi d'Espagne; c'est un témoignage que je dois rendre à la vérité; du reste, il est vrai qu'il désire la paix; et encore une fois, madame, vous la désireriez autant que nous, si vous voyiez ce que nous voyons.

La reine aurait grand tort de se donner la peine de m'écrire, avec toutes les autres qu'elle a; j'aimerais bien mieux pleurer à ses pieds que d'avoir l'honneur de lui écrire; cependant, madame, il faut toujours espérer jusqu'à la dernière extrémité; je me trouve une des plus courageuses de notre cour : jugez, madame, de l'état des autres; je ne puis m'expliquer clairement sur tout cela, quoi-

que je sois bien persuadée que mes lettres ne sont que pour vous, comme les vôtres ne sont que pour moi.

Si Dieu voulait bénir ce dessein que j'ai eu l'honneur de vous dire, nos affaires pourraient changer de face; mais nous sommes malheureux en tout depuis un certain temps.

On dit que M. de Savoie est dans une grande dévotion : s'il voulait se joindre au pape pour une ligue en Italie, il nous ferait grand plaisir. Je suis honteuse, madame, de vous parler d'affaires et de guerre, moi qui suis bien ignorante en cette matière; mais l'intérêt que vous y prenez me met hors d'état de penser à autre chose. Que je vous plains, madame, d'être aussi triste que moi! c'est ce que j'ai toujours prévu et appréhendé; et, en vérité, ce qui se passe à votre cour est un grand surcroît à mes peines. Vous aimeriez trop notre princesse si vous la connaissiez à fond.

## LETTRE CXXII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 novembre 1708.

Vous aurez appris, madame, que les ennemis ne veulent pas la paix, et que nous ne songeons ici qu'à nous préparer à leur faire la guerre; mais

quels miracles nous faudrait-il pour nous mettre en état de faire la paix à de bonnes conditions! Je ne suis point habile, mais fort prévoyante, fort soigneuse, et fort inquiète pour les personnes que j'aime, et j'y pense si souvent, que la plupart des choses que vous me faites l'honneur de me dire m'ont souvent passé par l'esprit; il y a long-temps que je vois que, quand nous aurions la paix, ma joie serait imparfaite par ce qu'il vous en coûterait, qui ne peut qu'être considérable après les disgraces dont il a plu à Dieu de nous affliger. Il faut des miracles pour changer notre état: celui où se trouvent le roi et la reine d'Espagne m'est très-sensible; il y a long-temps que nous le prévoyions. Ils n'ont pas besoin de bon offices auprès du roi leur grand-père, et vous croyez bien, madame, que, lorsqu'il sera question de paix, il soutiendra leurs justes intérêts comme le sien propre. Ne me parlez plus, madame, de votre admirable reine; vous ne me l'avez fait que trop aimer, et je me porterais mieux si j'étais moins sensible à ce qui la regarde. On fait ici comme chez vous sur les retranchements de toutes sortes de dépenses, pour ne penser qu'à avoir des troupes pour vous et pour nous.

Votre princesse veut se retrancher aussi, et sur son jeu et sur sa table et sur la magnificence des habits, pour pouvoir soulager les misérables: je suis bien contente d'elle sur tout cela; et vous avez bien raison de dire, madame, que ces deux sœurs ont un mérite surprenant, surtout à leur

âge; il n'y a que monsieur leur père qui n'en fait pas grand cas. Je suis confuse de tout ce que vous me dites sur ma santé, quoique j'en mérite une part, par la manière dont je suis pour vous. Pourquoi, madame, forcez-vous votre vue pour m'écrire une longue lettre de votre main? Vous n'êtes point sans un secrétaire de confiance, et ainsi il faudrait vous ménager pour écrire deux ou trois lignes, s'il y avait quelque chose de bien secret. J'ai dit au roi ce que vous me faites l'honneur de me demander sur le travail et les intérêts de M. l'ambassadeur. S. M. convient de l'un et de l'autre, et compte bien l'en récompenser; mais on ne donne pas les places que vous me marquez quand il n'y en a pas de vacantes.

La nouvelle du jour à la cour est que madame de Châtillon se retire, n'ayant plus la force de servir Madame, qui lui donne une pension de mille écus et la continuation de sa protection; elle en a deux mille de M. le duc d'Orléans, et un logement au Palais-Royal. La santé de madame la duchesse de Bourgogne continue; elle porte son enfant à merveilles, et se conduit à ne point garder le lit comme à l'autre grossesse, par les soins qu'elle a pris de se reposer tous les jours. Elle devient toujours plus raisonnable, mais trop sérieuse pour les choses qui l'occupent intérieurement. Nous n'allons plus à Marly à cause d'elle, et c'est encore une épargne. Le roi a retranché sur ses bâtiments, qui est le seul amusement de sa vie. M. de Vendôme arrivera bientôt pour faire les projets de la cam-

pagne prochaine. Madame la duchesse de Ventadour est amie intime de M. le maréchal de Villeroi et de M. de Chamillard : elle fait son possible pour les adoucir; mais jusqu'ici elle a travaillé inutilement, la plupart des courtisans ne songeant qu'à les exciter l'un contre l'autre par leurs rapports. Mon Dieu, madame, que la vie est triste et que je vois peu d'apparence qu'elle puisse changer! Je passe mes journées à Saint-Cyr, en tristes réflexions et sans autres consolations que de penser que la mort finira tout, que tout ici n'est rien, et qu'il n'y a que notre salut qui doive nous occuper. Mon cœur était autrefois adouci en recevant vos lettres, ou en pensant à vous; mais je vous vois présentement, madame, aussi triste que moi, et c'est un redoublement de peines dont je n'avais pas besoin.

## LETTRE CXXIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 décembre 1708.

Je vous assure, madame, que vous m'apprenez ce que vous me dites de M. le duc d'Orléans et de la reine d'Espagne. Je ne crois point qu'on en ait parlé ici, et je répondrais bien que le roi et

madame la duchesse de Bourgogne sont là-dessus aussi ignorants que moi; c'est chez ce prince que l'on dit le plus de ces sortes de nouvelles, et c'était de chez lui que venait votre intelligence avec moi pour empêcher qu'il ne prît Lérida. Je sais bien à peu près de qui viennent ces discours, et je vous nommerais tout par son nom, si vous pouviez y mettre quelque remède; mais comme cela est impossible, je garde une circonspection que j'ai toujours crue fort nécessaire, surtout dans les lettres: du reste, madame, je suis ravie que ce prince soit revenu à Madrid; que vous ayez fait des projets unanimes pour la campagne prochaine, et que vous gardiez un général qui a si bien fait celle-ci.

Vous apprendrez, madame, par cet ordinaire, que notre armée ne s'est point démentie, et qu'ayant évité l'ennemi tout l'été, elle l'a laissé passer l'Escaut sans qu'il ait trouvé un homme pour le défendre; c'est une conduite si extraordinaire, qu'on se pendrait, si on ne regardait cet événement comme venant de Dieu, qui veut éprouver la vertu de nos rois et abaisser l'orgueil de la nation française. M. le maréchal de Bouflers en est la seule gloire, et fait voir, par une résistance qui étonne nos ennemis autant que nous, qu'ils n'auraient pas pris Lille si on lui avait donné le moindre secours. On voit bien visiblement, à cette heure, que les ennemis manquaient de munitions de guerre, et qu'ils n'auraient pu se rendre maîtres de la citadelle, si on n'avait pas ouvert le pas-

sage à tous les convois qu'ils voudront faire venir.

L'objet de mon admiration, M. de Bergheitz, s'est trompé deux fois dans ses projets sur Bruxelles, où l'on n'a trouvé aucune intelligence avec les bourgeois. Je sèche, madame, de l'état des affaires, et de celui de madame la duchesse de Bourgogne : elle verse bien des larmes, et ce sont des larmes de courage et d'une véritable amitié, sans le mélange d'aucune faiblesse ; elle voit un déchaînement contre monsieur son mari, qui ne se peut pas comprendre ; on se prend à lui de tous nos malheurs, et il n'a pas décidé une seule fois : j'ai déja eu l'honneur de vous mander qu'il a cru le maréchal de Berwick, comme le roi l'avait ordonné ; il n'y a pas eu la moindre dispute entre notre prince et M. de Vendôme depuis qu'ils sont seuls ; et cependant c'est la faute de M. le duc de Bourgogne de ce que l'Escaut est passé, et que l'armée revient à la Bassée par le chemin de Valenciennes pour éviter l'ennemi. Quand on manda à M. de Vendôme que les ennemis passaient, il répondit que cela n'était pas vrai ; il se mit en chemin pour s'y opposer, et trouva que tout était fini. Cependant nous avons encore plus de cent mille hommes, qu'on nous a trop bien conservés, mais dont il faut tâcher de profiter en donnant une nouvelle face à la campagne prochaine, et n'oubliant rien pour s'y bien préparer cet hiver. On ne sait point encore le parti que prendront les ennemis.

Votre attachement pour le roi redoublerait bien si vous voyiez avec quelle douceur, avec quel

courage et avec quelle force il porte des événements qui le touchent au vif en plus d'un endroit. Je suis honteuse, madame, après avoir traité de si grandes choses avec vous, de retomber assez bas pour vous dire que ma fluxion ne dura que vingt-quatre heures, et que je me porte assez bien.

La réputation de la reine est bien établie; M. le duc d'Orléans nous dit ici des merveilles d'elle, mais sans se donner aucun air là-dessus; et encore une fois, il n'est pas revenu un mot de ce que vous me faites l'honneur de me dire, quoique la malice augmente tous les jours. Je m'en vais envoyer votre paquet au duc de Noailles; il est à Paris pour l'enterrement de ce pauvre maréchal. Adieu, madame : que de choses à dire qu'il ne faut pas écrire! Quand vous devriez me gronder, je vous dirai que je suis ravie d'avoir soixante-douze ans.

## LETTRE CXXIV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 9 décembre 1708.

Ne parlons plus de ma santé, madame; il y a long-temps que je n'en ai eu autant que j'en ai présentement; je voudrais de tout mon cœur

avoir encore la fièvre, et que nos affaires fussent dans l'état où elles étaient quand je l'avais.

Nous avons fini en Flandre aussi glorieusement que nous nous y sommes conduits tout l'été: les ennemis ont passé de-là l'Escaut, comme vous le savez; une partie de notre armée est derrière le canal, l'autre est revenue en Artois. On croit que les ennemis, après la réduction de la citadelle de Lille (que nous attendons tous les jours), iront assiéger Gand, et battront auparavant les troupes qui sont au canal. Vous croyez bien, madame, que Gand sera pris, et que nous ne trouverons pas de facilité à le secourir dans la saison où nous sommes, après l'impossibilité qu'on a trouvée tout l'été à secourir Lille. Je vois donc Gand et Bruges pris, et les ennemis maîtres d'hiverner où il leur plaira, faisant leurs provisions pour la campagne prochaine, et garnissant Lille avec toute sorte d'abondance. Je vois peut-être le maréchal de Boufflers prisonnier de guerre avec cette garnison qui fait le seul honneur de la France.

M. le prince Eugène dit qu'il commencera la campagne à Amiens; enfin, madame, je n'oserais mettre par écrit ce qu'on ose me prononcer tous les jours. Tout le monde voit maintenant ce que j'entrevois depuis si long-temps, et qui m'a tant attiré les reproches de votre grande reine et de vous-même.

Vous savez sans doute mieux que moi que l'empereur va être maître de l'Italie.

Si vous comprenez bien notre état, vous ver-

rez, madame, que vous ne devez pas nous faire des reproches: vous sentez nos maux, nous sentons les vôtres: les intérêts sont les mêmes, et nous sommes tous fort malheureux, si Dieu ne veut faire des miracles en notre faveur.

Nos princes arrivent demain: l'entrevue ne sera pas agréable. M. le duc de Bourgogne a besoin de toute sa piété pour soutenir l'injuste acharnement du monde. M. le maréchal de Vendôme arrivera bientôt après: il respire après Anet pour s'aller reposer, dit-il, de ce qu'il souffre depuis long-temps.

M. le marechal de Berwick est bien honnête homme, s'il n'a quelque secrète joie du dénouement de la campagne qu'il a toujours prédit, en soutenant qu'on ne pouvait garder l'Escaut, et qu'il fallait se réduire à garder nos places, et à empêcher les ennemis de s'établir en notre pays.

M. le duc d'Orléans fit sa révérence au roi dans ma chambre, où il trouva madame la duchesse de Bourgogne : il n'y demeura guère; mais je sais, par ce qui s'est passé depuis, qu'il est content de vous; je n'ai pas encore eu l'honneur de le voir. On dit qu'il est chargé de raccommoder notre princesse avec madame; je crois cette entreprise plus difficile que celle de Tortose, et que ce prince n'y donnera pas tant de temps.

La cour est abandonnée depuis huit jours, pour toutes les tristes cérémonies qui se font à Paris; on a fait le service de M. le maréchal de Noailles à Notre-Dame, où M. le cardinal officiait; tout

le monde y était prié. Il en est de même pour celui de la maréchale qui s'est fait au Calvaire. On fera bientôt celui de M. de Marsan. Je crains bien qu'il n'y en ait bientôt un plus considérable, car M. le Prince est fort mal: il crache du sang, et cela après une maladie de deux ans dont il est très-affaibli. M. le prince de Conti n'est pas trop bien, il a un rhume considérable et a déja été saigné plusieurs fois; madame la duchesse de Chevreuse a été fort mal d'une pareille maladie, mais elle est mieux présentement.

Toutes ces aventures particulières avec les générales nous mettent dans un grand accablement; le roi soutient sa santé et son courage: mais il est bien difficile que le dedans ne souffre, et d'autant plus qu'il le montre moins.

Le petit comte de Tonnerre, en sortant de la Bastille, épouse mademoiselle de Blansac; la maréchale de Rochefort les logera et les nourrira: on dit que la fille est très-jolie.

Le duc de Gramont, malgré son savoir-vivre, a fait venir plusieurs fois madame sa femme à Versailles et à Marly, sans en demander permission : le roi l'a trouvé mauvais, et à chargé M. de Torcy de lui donner cet avis sous main, désirant que le public l'ignorât, et cela par bonté pour M. le duc de Gramont, lequel trouva à propos d'en faire part dans le salon de Marly à tout ce qui y était, et qu'il soupçonne le duc et la duchesse de Guiche de lui avoir attiré ce dégoût, auquel ils n'ont certainement aucune part.

Enfin, madame, il y aura, dans huit jours, une fille de madame de Noailles voilée, aux filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Germain; il y en a encore une plus jeune qui dit qu'elle fera comme sa sœur. M. Desmaretz marie sa fille à M. le comte de Béthune de la branche d'Orval.

J'aurais grand besoin, madame, de cette vertu que vous me croyez; car je vous avoue que je suis au désespoir et trop faible pour porter tout ce que j'envisage. C'est sans compliment et du fond de mon cœur que vos intérêts me touchent plus que les nôtres et que votre tristesse augmente la mienne; madame la duchesse de Bourgogne m'en parle souvent, et n'est pas moins vive que vous sur l'Espagne.

## LETTRE CXXV.

### A LA MÊME.

Versailles, le 23 décembre 1708.

Il faut que j'aime autant à vous obéir que je le fais, madame, pour continuer à vous écrire, ne pouvant plus vous rien dire que de très-affligeant.

Vous savez sans doute présentement que la fin de notre campagne a été pitoyable, et que les ennemis ont l'audace d'assiéger Gand, parce qu'ils

espèrent qu'elle leur sera aussi heureuse que celle qu'ils ont eue d'attaquer Lille. La défense de M. le maréchal de Bouflers nous a bien fait voir combien cette entreprise était téméraire, puisqu'il a laissé quatre mois à notre armée pour le secourir, pendant lesquels quatre mois nous n'avons fait qu'une très-petite tentative (par M. le chevalier de Luxembourg) qui nous a réussi; une plus grande aurait eu le même succès et de plus heureuses suites.

Vous avez raison de dire, madame, qu'il faut regarder tout ce qui nous arrive comme venant de Dieu: notre roi était trop glorieux; il veut l'humilier pour le sauver: la France s'était trop étendue, et peut-être injustement; il veut la resserrer dans des bornes plus étroites, et qui en seront peut-être plus solides: notre nation était insolente et déréglée; Dieu veut la punir et l'abaisser. Il n'y a que vos intérêts, madame, où je ne vois pas si clair; un roi tout vertueux, un droit fondé dans la justice, un prince appelé par tous ses peuples, déclaré héritier par son prédécesseur au lit de la mort, contre toutes ses inclinations naturelles; une reine qui est l'honneur de son sexe et des princesses de son rang, un mariage uni par la conformité des sentiments de grandeur, de bonté, et de justice, béni par un successeur qui donne des espérances : que tout cela, madame, soit contre l'ordre et la volonté de Dieu, c'est ce que je ne comprends pas, et ce que lui seul éclaircira un jour.

M. le maréchal de Bouflers est venu, et repart

le lendemain de Noël pour aller commander en Flandre. Le roi a cherché tout ce qui pouvait lui faire plaisir; il lui donne toutes les entrées chez lui, il le fait pair, et donne, contre toutes ses règles, la survivance du gouvernement de Flandre à son fils, qui n'a que douze ans. C'est l'homme le plus vertueux que je connaisse; il va recommencer à servir à soixante-six ans, fort malsain, fort malcontent de la manière dont on l'avait fait quitter. Comblé de toutes sortes de bienfaits, honoré de tout le monde, une famille aimable, et n'ayant plus besoin que de repos, il quitte tout cela, madame, par être persuadé qu'il se doit tel qu'il est au roi son bienfaiteur et à l'état.

Il ne m'est rien revenu, madame, sur M. le duc d'Orléans dont on ne doive être content; il m'a paru fort zélé pour les grands intérêts du roi et de la reine, et disposé sans hésiter à les aller servir tout de son mieux. A vous dire la vérité, on est si consterné ici de l'état des affaires de Flandre, qu'on en parle beaucoup moins de tout le reste.

L'entrevue du roi et de M. de Bouflers a encore augmenté la douleur de S. M. de la perte de Lille, parce qu'il a vu bien clairement qu'on pouvait l'empêcher : le courage est toujours égal; mais je crains un fond de tristesse, qui, à la longue, fait de mauvais effets.

M. le Dauphin paraît toujours dans la même égalité dans tous les événements. M. le duc de Bourgogne est fort triste, et veut absolument retourner à l'armée, en quelque qualité que ce soit,

aimant mieux servir à la tête de son régiment, que d'en demeurer à la triste campagne qu'il a faite.

Je suis bien trompée dans toutes mes connaissances, ou madame la duchesse de Bourgogne sera très-malheureuse toute sa vie; elle a une sensibilité, une gloire, une délicatesse de sentiments peu propre à ce pays-ci; je n'en dirai pas davantage; elle est toute propre à m'achever, car on ne peut la connaître sans l'aimer comme je l'aime, et sans entrer dans tout ce qui la touche. Elle ne se porte point bien: cette tumeur qu'elle a dans le ventre grossit; tout ce côté-là s'en ressent jusqu'au sein. Maréchal doit la voir au premier jour; je vous en manderai des nouvelles, madame, comptant beaucoup sur l'amitié que vous avez pour elle.

J'aurais grand besoin de la vertu que vous me croyez, madame, car je ne crois ni ne prévois rien que de fâcheux, et il ne me reste pas assez de temps à vivre pour les révolutions que vos princes pourront bien voir.

M. le Prince est toujours très-mal, et ceux qui l'approchent sont bien persuadés que nous ne le reverrons jamais. Je crois M. le prince de Conti mort, quoiqu'il vive encore: c'est une grande perte, et tout le monde en paraît affligé.

Ma santé n'est pas bonne présentement, madame, mais je suis toujours la même pour vous.

---

## LETTRE CXXVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 30 décembre 1708.

J'ai su, depuis, que la sottise qu'on a voulu répandre de M. le duc d'Orléans et de la reine, a été jusqu'à madame la duchesse de Bourgogne; mais elle n'y a fait nulle attention, et si peu, qu'elle ne m'en avait pas parlé : il n'y a, madame, comme vous le dites fort bien, qu'à laisser tomber de telles méchancetés, qui, bien souvent même, n'ont pas de plus solides fondements, que l'envie d'un valet qui ne voudrait point retourner à Madrid.

La prise de Gand couronnera la campagne de nos ennemis; je ne crois pas qu'ils en fassent jamais une plus glorieuse, si la gloire peut se trouver avec la facilité que nous leur avons donnée : la France n'effacera de long-temps la honte dont elle se vient de couvrir. Je ne comprends point, madame, comment nous pourrons continuer la guerre dans la situation où nous nous trouvons, et je comprends encore moins comment on pourra faire la paix : il faut espérer que des gens plus habiles que moi, feront ce qu'il y aura à faire. Vous ne prenez pas bien votre temps, madame, de vouloir

que j'aime la vie; je ne puis plus espérer que des sujets de tristesse et une caducité qui n'est pas désirable.

Clément et madame de la Salle partiront ce me semble avec joie. J'aurais été bien fâchée si l'on eût perdu Tortose; ces tentatives doivent bien faire veiller de tous côtés, et plus nos ennemis seront heureux, plus ils seront entreprenants. Les Français font bien partout, j'ai pensé dire, si ce n'est en Flandre; mais il en faut excepter tous ceux qui étaient à Lille.

Le maréchal de Bouflers est arrivé présentement; il me paraît que M. l'électeur n'en est pas fâché.

Je m'en vas chercher un homme pour la bouche de la reine, et faire souvenir M. Fagon qu'elle a besoin d'un médeçin.

M. le prince de Conti a été deux jours beaucoup mieux: il était fort mal hier; il aura de la peine à se retirer de cette maladie. M. le Prince est considérablement mieux.

Madame la duchesse de Bourgogne ne veut point aller à Marly faire les rois, parce que c'est la coutume de se réjouir ces jours-là, et qu'elle n'en a point la force; elle passe une assez triste vie.

Le maréchal de Tessé s'est fait faire une opération dont nous ne savons pas encore les suites.

Adieu, madame, que je vous plains d'avoir à porter les peines du roi, et celles de la reine avec les vôtres! Que deviendra tout ce que nous voyons? comment peut-il se démêler? Je sèche de toutes mes craintes et prévoyances, et je vous suis plus

Madame la duchesse de Bourgogne ne connaît plus la joie : il y a long-temps que je vous ai mandé qu'elle est faite pour être malheureuse. Madame la duchesse de Mantoue est bien mieux, et M. le maréchal de Tessé se porte bien ; j'oubliais de vous dire, madame, que cette princesse est très-reconnaissante de la bonté de LL. MM. CC. et des bons offices que vous lui rendez. La reine d'Angleterre aura votre lettre ; elle a un grand rhume ; tout le monde en a ici, le froid y est extrême. Conservez-vous, madame, vos maux sont assez longs, et je n'ai rien oublié de ce qui vous regarde.

# LETTRE CXXX.

## A LA MÈME.

Saint-Cyr, le 27 janvier 1709.

J'ai l'honneur de vous écrire très-simplement, madame, tout ce que je pense, et je ne prétends point faire de belles lettres ; les vôtres me font un très-grand plaisir, quoique je voie bien souvent que la prudence vous retient : le commerce dont vous voulez m'honorer me serait plus agréable si nous pouvions écrire comme nous parlions dans la chambre obscure de Marly ; mais ce n'est pas en cela seul qu'il faut savoir se contraindre.

la même date; mais je vous avoue, madame, que je n'en ai pas la force : je viens d'apprendre dans ce moment la mort de madame de Montgon; je l'aimais fort, et vous savez l'ancienne liaison de sa mère avec moi. Cette pauvre femme était allée en Auvergne pour ses affaires domestiques, et, en revenant avec son mari et son fils, elle est demeurée malade à Clermont d'une colique qui l'a emportée. Pardonnez-moi ma faiblesse, madame, et croyez-moi toute à vous.

Madame la duchesse de Bourgogne se porte parfaitement bien, M. le duc de Bretagne encore mieux, quoiqu'ils aient eu l'un et l'autre quelques tranchées cette nuit.

---

## LETTRE CXXIX.

### A LA MÊME.

Versailles, le 14 janvier 1709.

Je ne sais plus que vous dire, madame; dans l'accablement où je suis, je vois ce que j'avais prévu, et que je regardais souvent comme des effets d'une crainte poussée trop loin : je trouvais quelquefois des gens de bon sens qui me disaient que je voyais trop noir, et qui me rassuraient; je ne suis pas présentement plus affligée que les autres, et tout le monde pense de même.

besoin de quelqu'un qui l'amuse; elle est naturellement sérieuse et trop sensible pour être jamais heureuse. M. Fagon ne fait pas grand cas de son mal jusqu'ici; il croit, quand il augmente, que c'est son déréglement de tous les mois qui en est cause; et en effet, cette douleur de sein est passée aussitôt que quelque chose est venu. Clément était hier à Versailles pour madame de Canny, qui avait eu quelques douleurs. Madame la duchesse de Saint-Aignan et madame la Vidame n'attendent que l'heure d'accoucher.

M. le maréchal de Bouflers travaille autant lui tout seul que tous nos ministres ensemble; il tâche de démêler l'horrible désordre où nos généraux ont laissé l'armée; il a dû partir au milieu de ce grand froid pour aller visiter des places. Nos rois seraient bien heureux s'ils avaient beaucoup de sujets de ce caractère-là; je voudrais pouvoir vous envoyer de ses lettres, je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus honnête homme.

Vous avez grande raison, madame, de trouver que les officiers aiment trop Paris; on est trop indulgent de tous côtés là-dessus : ils devraient être chacun dans leurs quartiers.

J'avoue, madame, que je ne vous verrais pas sans douleur: mon attachement pour LL. MM. CC. me fait regarder la paix avec autant d'horreur que la guerre; on ne peut soutenir l'une, et l'on ne comprend point comment se peut conclure l'autre. Dieu veuille y mettre la main !

Les ennemis sont assurément plus habiles que

nous; ils ne s'endorment en pas un endroit, et je ne vois que M. de Bouflers qui veuille bien les surveiller; tout le reste veut revenir: s'ils avaient affaire à moi, ils ne seraient ni à Paris, ni à la cour.

Je vous ai avoué, madame, que je n'approuvais point que nos rois entrassent dans la folle passion de M. le duc d'Orléans, mais je vous assure que je n'ai pas eu le temps de m'opposer à ce qu'il demandait, le roi en étant plus éloigné que moi; mais il n'en est plus question. Ce prince propose de donner à cette fille une terre avec quelque titre, pour qu'elle s'appelle madame, et le roi le trouve bon. M. le duc d'Orléans m'a fait encore une visite; il ne me montre qu'estime pour vous, madame, zèle pour LL. MM. CC. et horreur des propositions de paix; ardent pour retourner en Espagne et pour y servir tout de son mieux : et sur ce que je lui dis qu'on mandait de Madrid qu'il ne voulait plus y aller, il me dit que tous ces discours étaient fondés sur un petit chagrin qu'il avait eu quand on disposa des troupes sans son avis, sur quoi il s'expliqua avec trop de vivacité et d'imprudence; cet aveu se fit avec une douceur et une ingénuité qui me charma, et qui ne me laisse pas douter de la sincérité de ses discours.

Nous irons à Marly le 6 de ce mois et nous y aurons des bals, plus par politique que par goût; madame la duchesse de Bourgogne est trop abattue et ne prend plus plaisir à rien.

Madame la duchesse de Mantoue crache tou-

jours du sang; madame d'Elbœuf prétend que l'air où elle est peut y contribuer; elle demande au roi un logement à Vincennes, pour y achever son année de deuil, ce qui ne lui sera pas refusé.

Je soutiens mieux que je n'ai fait depuis long-temps les mauvaises saisons et les afflictions; je me porte fort bien, et sans chercher des phrases polies et respectueuses, souffrez, madame, que je vous dise tout simplement que je vous aime de tout mon cœur.

Je voudrais bien ne pas sentir ce que je sens pour LL. MM. CC.

---

## LETTRE CXXXI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 3 février 1709.

Je reçus hier, madame, votre lettre du 14 janvier; je crois que la date des nôtres ne sera plus nouvelle, car le grand froid dérange tout; je crains bien qu'il ne nous ôte M. le maréchal de Boufiers, qui est parti par cette horrible gelée pour aller visiter les places du côté de la mer, et qui est demeuré à Ypres avec une grande douleur de poitrine; si nous avions à le perdre, je serais bien fâchée, madame, que vous le connussiez autant

que moi : je ne crois pas qu'un homme ait jamais poussé la vertu plus loin que celui-là.

Puisque vous voulez entendre parler de la santé des gens que vous aimez le mieux, il faut commencer par celle du roi, qui, graces à Dieu, est toujours très-bonne; l'impossibilité où il est de sortir lui donne pourtant presque tous les soirs une pesanteur de tête, et beaucoup de chagrin d'être toujours enfermé : il n'a que trop de raisons d'être affligé, pour avoir besoin de quelques heures de dissipation, et il n'a de goût que pour celles qui le font sortir.

J'ai eu l'honneur de vous mander que la grosseur que madame la duchesse de Bourgogne a au côté est bien diminuée; son plus grand mal est sa grande mélancolie : elle se voit bien des sujets de peine devant elle, et son jugement avancé lui nuit dans cette occasion; elle n'a point voulu de bals ce carnaval; le roi n'a pas voulu la contraindre, quoiqu'il pensât qu'il serait aussi bon de ne point donner au monde une si grande idée de notre accablement.

M. le duc de Bretagne a deux dents de plus qui en font dix-huit; madame de Ventadour le voyant un peu rouge, dit : N'aurions-nous point quelque nouvelle dent? Le prince répondit : Il y en a deux. Je crois que c'est le premier enfant qui ait annoncé ses dents.

M. le prince de Conti est toujours entre la mort et la vie, et madame de Soubise de même. Plût à Dieu, madame, que les Catalans se révoltassent,

et que les Portugais voulussent la paix! nos affaires changeraient bien de face; il est pourtant vrai que notre plus grand mal vient de la disette d'argent, qui est causée par nos mauvais événements, et qui pourraient se rétablir si on en voyait quelqu'un d'heureux.

Je suis très-fachée, madame, du comte de Benavente, puisqu'il était dans les intérêts de LL. MM. CC.; il me semble que de tous côtés nous perdons ce que nous avons de meilleur. Je serais charmée de la cérémonie que vous devez faire au mois de mars, et du rang que vous y tiendrez, si je voyais les affaires générales dans un autre état; mais il est si violent de tous côtés, que je n'ai d'espérance que dans cette extrémité. Dieu se plaît quelquefois à nous en retirer, pour nous montrer ce que nous serions sans lui.

Je prends encore la liberté de vous recommander madame d'Ohara.

Je ne sais encore si nous irons passer le carnaval à Marly; le mauvais temps en dégoûte fort le roi.

Ma santé est en assez mauvais état depuis quelques jours; c'est encore une peine pour notre princesse, qui paraît souffrir quand elle envisage de me perdre, et je ne crois pas en être la dupe; tous mes maux me rendent fort irrégulière; j'avais promis à l'officier que je vous ai envoyé, une lettre qui vous le présenterait, et je n'ai seulement pas su quand il est parti.

Parlez-moi plus clairement, madame, de la ca-

M. de Vendôme est à Marly, la nouvelle d'hier était qu'il ne servira pas cette année, et qu'il en est très-fâché; les autres généraux ne sont pas nommés. M. de Chamillard a la fièvre-tierce. M. le grand-chancelier est malade. Enfin madame de Soubise est morte. On trouve fort mauvais que dans son extrémité, elle ait demandé au roi de faire M. de Matignon duc, pour que son fils épouse la fille du prince de Rohan.

Nous mangerons tous des œufs ce carême, parce que la rigueur de l'hiver a perdu tous les légumes. Que ferez-vous, madame, sans épinards?

Marly, 11 février 1709.

Je trouvai hier au soir, à mon retour de Marly, le roi véritablement affligé de la maladie de M. le maréchal de Boufiers, qui est demeuré à Ypres hors d'état d'agir; comme rien n'échappe à mes craintes, il y a long-temps que celle-là me tourmente : vous croyez bien, madame, que je le vois mort; Dieu veuille que je me trompe! on ne pourrait faire une plus grande perte.

Madame la duchesse de Bourgogne me donne en ce moment votre lettre du 28 janvier, qui a été bien mouillée en chemin. Vous avez raison, madame, de ne me point parler sur l'état présent des affaires; je n'y puis rien, et je vous dirai seulement que vous ne voyez point les choses de près, et que si vous étiez ici, je suis persuadée que nous penserions de même; ce n'est pas que les causes que vous donnez à nos malheurs ne

soient vraies ; mais c'est avec ces faiseurs de fautes qu'il faut agir ; je n'en dirai pas davantage.

Je suis très-aise quand je vois madame la princesse de Vaudemont, et je le serais bien davantage si j'étais en état et en humeur de jouir de quelque société ; il n'y en a point ici : la jeunesse m'est plus insupportable que je ne lui suis, et c'est dire quelque chose.

Madame de Mantoue vient achever son année de deuil à Vincennes, pour être plus à portée des secours dont elle a besoin.

Vous me faites justice, madame, quand vous comptez que je ne changerai jamais pour vous. Il y a bien long-temps que je ne vous ai rien dit de notre ambassadeur : je vois toujours ses lettres, et par-là, en quelque façon, sa conduite ; je l'admire, et je vous assure que le roi en est très-content.

## LETTRE CXXXIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 17 février 1709.

En arrivant ici, madame, on m'a donné deux de vos lettres, l'une du 1er février et l'autre du 7. Il est vrai que le pape s'est trouvé à l'extrémité,

mais tout se raccommodera en recevant la loi qu'on voudra lui imposer. Nos ennemis triomphent partout; il n'y a qu'à baisser la tête sous la main de Dieu, qui paraît levée sur nous; ses jugements sont impénétrables : nous le voyons soutenir l'hérésie et l'injustice, et opprimer trois rois très-vertueux et des pays où il est mieux servi qu'ailleurs; cependant il est juste, et c'est à nous de nous soumettre.

J'espère, madame, que nos ennemis seront bien contents à Rome d'avoir fait tout ce qu'ils ont voulu, et que nos Français ne seront pas exposés à des violences. Vous m'attristez beaucoup, madame, en me faisant entrevoir que vous avez des chagrins personnels et même des dégoûts, ce serait bien assez des grandes et tristes affaires qui vous occupent. Vous avez bien raison de dire qu'on ne peut pas traiter les affaires qui se passent par lettres : il faut, comme vous dites, des répliques, et tout ce que nous dirions serait fort inutile.

On a fait revenir des troupes de Dauphiné, mais c'est pour la Flandre; nous n'en avons pas assez pour fournir à tout, et pèut-être ne prenons-nous pas les bons partis.

Il est vrai, madame, que j'ai été fort affligée de madame d'Heudicourt; je suis persuadée que nos malheurs lui ont flétri le cœur; vous connaissiez son attachement pour le roi. Je me console de sa perte par n'être plus en état de prendre plaisir à rien.

Il n'est point vrai, madame, que les généraux soient nommés : le roi attend le maréchal de Boufflers pour juger s'il sera en état de servir; il est seulement déclaré que M. de Vendôme ne servira point cette année. Il est grand bruit de ce que madame la duchesse de Bourgogne n'a pas voulu jouer avec lui à Marly : ce n'était point le jeu de Monseigneur, c'était elle qui le composait; et, voyant qu'on le lui proposait pour cinquième au brelan, elle dit qu'elle ne voulait pas jouer si tôt, et qu'elle avait une affaire. Effectivement elle ne joua point. Je ne crois pas, madame, que vous la blâmiez de cette sensibilité, d'après ce qui s'est passé à la malheureuse campagne de l'année dernière.

Le carnaval n'a pas été gai : notre princesse n'a pas voulu de bal; elle dansa aux chansons le mar- mardi-gras, et veilla fort tard pour solenniser ce jour-là.

Il y a eu ici beaucoup de maladies et de fluxions comme chez vous; je m'en suis fort bien tirée jusqu'à cette heure.

Le prince de Conti est toujours mourant; madame sa femme et mademoiselle de Conti me font plus de pitié que lui. On dit des choses de leur douleur qui font frémir. Ce prince a fait son testament, et donne tout ce qu'il peut donner à mademoiselle sa fille, qu'il aime tendrement.

Il n'y a point encore de confesseur nommé; il n'est pas possible que le cardinal de la Trémoille manque à l'avenir, mais il ne vaque pas

souvent des choses propres à un homme comme lui.

Madame de Montbuisson est morte; Madame en a pris le deuil, et, pour ne lui pas déplaire, notre princesse l'a pris aussi : car on veut présentement le porter des religieuses.

M. et madame d'Angeau me font grande pitié: leur jolie belle-fille a une très-malheureuse grossesse, son enfant ne remue point, et bien sont persuadés qu'elle aura peine à se tirer d'affaire.

Je viens de dire adieu à madame de la Salle; elle part avec une grande joie. Je croyais, madame, que l'officier de bouche que vous avez demandé était parti il y a long-temps, et je l'ai trouvé encore à Marly; son oncle, qui est un homme de conséquence, répond de lui.

Adieu, madame; conservez-vous pour votre reine, qui a grand besoin de vous. Quoi qui puisse lui arriver, j'espère toujours un miracle en votre faveur, et je le désire plus pour vous que moi; car il me paraît très-raisonnable que je finisse mes jours dans la tristesse, et cela ne peut aller bien loin : vous y perdrez une très-humble et très-dévouée servante.

# LETTRE CXXXIV.

## A LA MÊME.

Versailles, le 25 février 1709.

On ne peut pas dire pour nous, madame, que les afflictions se succèdent les unes aux autres, puisque nous en sommes accablés depuis long-temps, sans qu'aucune circonstance puisse nous consoler, ou du moins nous fasse respirer; celle de votre maladie, madame, n'est pas d'une petite conséquence; je suis alarmée de voir votre bonne santé altérée : mais quel tempérament pourrait résister aux affaires et aux peines qui vous accablent! J'espère dans votre courage, et j'attends de vos nouvelles avec impatience.

Enfin, M. le prince de Conti est mort et laisse trois princesses bien affligées; madame la princesse l'aimait tendrement; madame sa femme avait une passion pour lui; et madame sa fille l'aimait et en était aimée avec une tendresse extraordinaire.

M. de Boufiers doit revenir au premier jour, mais si incommodé, qu'il est bien à craindre qu'il n'oblige le roi à changer les dispositions qu'il avait faites pour la campagne prochaine.

Nous manquons d'argent et d'hommes, madame;

je ne puis comprendre les ressources que vous voulez que nous trouvions dans un pareil état. La fermeté du roi me surprend toujours, quoique j'y dusse être accoutumée : il ne faut pas s'étendre sur cet article, j'irais trop loin; et ce sont matières à ne pas écrire.

M. de Soubise, malgré l'habileté de madame sa femme, a tourné ses affaires de sorte qu'il peut ruiner ses enfants; et bien des gens craignent qu'il n'épouse la comtesse de Vérus : voilà ce que deviennent les projets des hommes! Madame de Soubise a passé sa vie à songer et à travailler à l'établissement de sa famille; elle pourra bien être ruinée par la passion d'un homme qui a plus de soixante et quinze ans.

Je suis bien aise qu'on appelle mademoiselle de Série *Madame*, sans que cela coûte rien à personne, et que vous soyez en repos sur les inquiétudes de M. le duc d'Orléans.

J'appris hier au soir que madame de Beaumanoir est fort mal; toutes ses sœurs ont été à Paris. Le service de M. le maréchal de Noailles se fait mardi aux Feuillants. J'ai dans ma poche une liste des personnes de qualité qui sont mortes depuis deux ans : il me semble que ce soit la liste de Marly; en vérité, madame, nous ne sommes guère sages de nous tant tourmenter pour une vie qui dure si peu; il y a long-temps que j'ai eu l'honneur de vous mander que ma consolation est dans ma vieillesse.

Voilà, madame, une lettre bien divertissante;

mais il est vrai que, de quelque côté que l'on se tourne, on s'afflige. Je suis étique, et j'ai présentement un assez grand rhume. Mon attachement pour vous, madame, est toujours le même.

## LETTRE CXXXV.

### A LA MÊME.

Versailles, le 4 mars 1709.

Vous ne pouvez pousser trop loin la confiance avec moi, madame, surtout dans ce qui vous regarde personnellement; je vous souhaite plus de santé et plus de vie que je n'en désire pour moi-même, et plus par rapport aux autres qu'à vous, car il me semble que les affaires ne se tournent pas à votre satisfaction. Vous avez un grand courage, madame, une heureuse humeur et un bon tempérament; ce sont de grands secours pour s'élever au-dessus des malheurs.

Le roi nomma hier ceux qui doivent commander ses armées. Monseigneur sera à celle de Flandre, et M. le maréchal de Villars sous lui. Monseigneur le duc de Bourgogne commandera celle d'Allemagne, conseillé par M. le maréchal d'Harcourt. M. le maréchal de Berwick commandera celle du Dauphiné. M. le duc de Berry va avec monseigneur le dauphin.

M. le maréchal de Bouflers est hors d'état de servir, au moins présentement; je l'ai trouvé bien plus mal que je ne pensais : c'est la suite de nos malheurs qui nous ôte son secours; mais j'espère que ses conseils ne seront pas inutiles ici. Je crois que toutes ces dispositions feront plaisir à Paris : ils demandaient tous le maréchal de Villars, qu'ils croient heureux, et M. le dauphin bien fortuné.

Il est vrai, madame, que M. le prince de Vaudemont a été fort mal, mais il est mieux présentement; peu de personnes se sont sauvées de la rigueur du froid, quoiqu'on en ait exagéré les accidents.

Je voudrais que vous fussiez en tout aussi exactement obéie que vous l'avez été par Clément et madame de la Salle; j'espère que vous les aurez assez à temps pour les couches de la reine.

Oui, madame, je suis fort aise d'avoir madame de Cailus ici, mais non pas au point où vous le dites; mes raisons là-dessus seraient trop longues et trop peu importantes pour en remplir une lettre; je lui dois la justice de vous témoigner, madame, qu'elle est très-inquiète sur votre santé.

Le roi a donné au fils aîné de madame d'Heudicourt la pension de deux mille écus qu'elle avait; il l'a fait brigadier, et a accordé une grace à M. de Mongon, pour lui aider à marier une [illegible] de quinze ans, qu'on dit qui ressemble fo[illegible] dame de Pons.

Tout le monde ici a de la joie de ce que vous avez fait pour M. le duc d'Albe, pouvu qu'il ne nous en coûte point de le perdre; le mari et la femme sont aimés et estimés de la cour, des bourgeois et du peuple de Paris. Madame la duchesse d'Albe sent bien toutes les circonstances du bienfait et la part que vous y avez.

C'est la duchesse de Noailles qui m'a donné la lettre que je mets dans mon paquet; je ne sais de qui elle est. Madame de Beaumanoir a pensé mourir, mais elle est hors de danger.

Le maréchal de Villars est transporté de joie et plein de confiance: il partira dans peu de jours.

Adieu, madame; je suis toujours fort enrhumée, mais sans danger : j'aurais assez de santé si nous étions moins malheureux; c'est l'argent qui nous manque; quoiqu'il y en ait dans Paris; mais le crédit s'est perdu par les tristes événements de la dernière campagne.

---

## LETTRE CXXXVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 9 mars 1709.

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, mais non pas dans

l'ordre que vous me les aviez annoncées, car j'ai reçu celle du courrier la dernière.

Vous avez grande raison de croire, madame, que je m'intéresse à votre santé, et je suis ravie, que ce bon tempérament, sur lequel je compte, ait pris le dessus.

Il n'y a plus rien de réjouissant pour nous: une mauvaise affaire en attire beaucoup d'autres; et si la campagne de Flandre avait été plus heureuse, le pape nous ménagerait davantage; mais il y est forcé lui-même, et tout le devient par les succès de nos ennemis. J'entends si peu les affaires, que je n'ose en parler; je me contente de mettre Saint-Cyr en prières, les miennes ne méritant pas d'obtenir tout ce que je demande. Vous savez, madame, que j'ai toujours espéré un miracle en faveur du roi et de la reine d'Espagne; je n'en vois point encore, et nous sommes pourtant fort pressés.

Le maréchal de Villars part incessamment avec courage et confiance, malgré le peu de moyens qu'on lui met entre les mains; tout Paris est ravi de ce que monseigneur marche. Je pensais comme vous, madame, sur les bals de Marly pendant le temps du carnaval; mais ce n'est pas moi à les solliciter avec trop d'empressement.

Madame la duchesse de Bourgogne se porte très-bien présentement; mais elle dit qu'elle commence à sentir son cœur d'été depuis la nomination des généraux.

Vous êtes admirable, madame, de pousser votre politesse et votre bonté jusqu'à mon valet de

chambre; je n'en ai point perdu : j'en ai trois pour le service de notre princesse, qui est tous les soirs chez moi; si je connaissais celui qui vous portait vos billets, il en serait bien mieux avec moi.

Je ne croyais pas la cabale dont vous me parlez si sérieuse que vous me l'expliquez, madame: je ne saurais croire que M. le duc d'Orléans y soit entré, et il faudrait haïr nos deux rois pour vouloir leur ôter le secours qu'il trouve en vous et en M. l'ambassadeur : j'ai bien senti quelques petits coups de patte sur ce que vous aimez à gouverner; mais on convient que vous gouvernez très-bien l'un et l'autre, et il me semble que c'est tout ce que l'on peut désirer. Rien n'est plus ridicule que l'article de la gazette de Hollande qui vous regarde; mais, madame, il n'y a sur tout cela qu'à aller son chemin; votre conscience doit vous mettre en grand repos; et en vérité, madame, vous n'avez pas assez de satisfaction pour qu'on doive envier le personnage que vous faites, quelque beau qu'il soit. Il y a une grande affaire entre tous nos princes, qui, jusqu'ici, se passe avec une grande douceur. M. le duc d'Orléans prétend que ses filles doivent marcher devant les princesses du sang, quoique mariées; M. le Prince a établi dans sa maison que les femmes passeraient toujours devant les filles. Madame la duchesse du Maine ne veut point passer derrière les filles de M. le Duc; chacun donne de beaux mémoires, et je crois que le roi décidera avant que M. le duc d'Orléans parte.

M. le duc d'Enghien voulait aller à l'armée cette

campagne; M. le Prince s'y est opposé avec la vivacité que vous lui connaissez, et le roi n'a pas voulu se fâcher.

Je ne sais si un jour de colique du roi sera allé jusqu'à vous : on en fut alarmé ici; mais le lendemain S. M. alla passer la journée dans son jardin de Marly.

Du 11 mars.

Je croyais, madame, que je recevrais aujourd'hui par l'ordinaire une de vos lettres, et j'avais commencé celle-ci dès samedi, ma santé et mes affaires ne me permettant pas toujours de faire ce que je voudrais; je suis accablée ce soir d'être demeurée à Versailles, et d'y avoir eu des conversations qui me serrent le cœur; il n'en est pas moins tendre pour vous, madame.

## LETTRE CXXXVII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 mars 1709.

Quand mes lettres seraient plus agréables qu'elles ne le sont, madame, ce serait beaucoup trop d'en recevoir trois à la fois; jugez si je vous plains d'avoir lu tant de choses agréables.

Si j'ai encore quelque espérance; elle n'est pas

dans les hommes, qui, en tout genre, me paraissent à bout, mais en Dieu qui fait des miracles quand il lui plaît, et qui sait tourner les cœurs et les événements à l'accomplissement de sa volonté; c'est ce miracle que j'ai toujours espéré en faveur de nos rois, qui sont bien meilleurs que nous, et qui, si je l'ose dire, ne méritent pas d'être malheureux.

M. le comte de la Motte, avec les meilleures intentions du monde, a mis le comble à l'effroyable campagne de l'année passé, à laquelle on ne saurait penser sans être vivement piqué et profondément humilié.

Je crois avoir déja eu l'honneur de vous mander que si vous voyiez de près notre état, vous penseriez comme moi. Quand M. le maréchal de Boufflers revint à la cour après la perte de Lille, il ne put soutenir les discours qu'on tenait sur les propositions de la paix, et partit pour aller en Flandre tout plein de courage. Quand il a eu vu nos troupes, nos magasins et nos fourrages, il en a pensé mourir de douleur, et convient présentement qu'il faut faire la paix à quelque prix que ce soit. On dit que M. le duc d'Albe est furieux sur cet article, et aussi emporté qu'il nous a paru froid jusqu'à cette heure.

Je n'ai point vu madame de Soubise depuis nos plus grands malheurs; nous nous écrivions : mais elle ne m'a jamais parlé que de sa douleur sur l'état des affaires et de la part qu'elle prenait à celle du roi; il m'est revenu qu'elle avait dit en mou-

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est: voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez: il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous

avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le roi bien mal averti de ce qui se passait en Italie : nous lui en devons la perte entière par le siége de Turin, qu'il vint persuader au roi, lui répondant de toutes les facilités, et lui promettant de le faire lui-même; après quoi, il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. Chamillard. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état ou nous sommes, et se livre à M. l'abbé Albéroni, Italien et son favori, pour déshonorer M. le duc de Bourgogne; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il serait inconsolable s'il le perdait. C'est ce même M. de Vendôme qui détermina le siége de Barcelone. J'avais toujours été prévenue pour lui sur l'attachement que je lui croyais pour le roi et pour toute la famille royale; mais ce qu'il a souffert chez lui, par rapport à M. le duc de Bourgogne, est bien opposé à cet attachement.

M. le maréchal de Bouflers dit qu'on ne commande point une armée de dessus une chaise percée: c'est sa situation la plus ordinaire; il a un courage qu'on ne peut lui disputer, mais ce n'est pas assez, ni pour lui, ni pour nous. Je vois, par toutes les lettres d'Espagne, que vous prenez un parti bien fier concernant les affaires de Rome; elles passent de beaucoup ma capacité.

Quand on n'envoie pas de troupes en Catalogne, c'est qu'on n'en a pas assez pour fournir à tout : on connaît l'importance du siége de Gironne; il y a des gens persuadés que vous le pourriez faire

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est : voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez : il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année; et je doute fort que la vie [illegible] mène le mette en état de servir à l'aveni[illegible]

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est: voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez: il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est : voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez : il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous

avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le roi bien mal averti de ce qui se passait en Italie : nous lui en devons la perte entière par le siége de Turin, qu'il vint persuader au roi, lui répondant de toutes les facilités, et lui promettant de le faire lui-même; après quoi, il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. Chamillard. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état ou nous sommes, et se livre à M. l'abbé Albéroni, Italien et son favori, pour déshonorer M. le duc de Bourgogne; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il serait inconsolable s'il le perdait. C'est ce même M. de Vendôme qui détermina le siége de Barcelone. J'avais toujours été prévenue pour lui sur l'attachement que je lui croyais pour le roi et pour toute la famille royale; mais ce qu'il a souffert chez lui, par rapport à M. le duc de Bourgogne, est bien opposé à cet attachement.

M. le maréchal de Bouflers dit qu'on ne commande point une armée de dessus une chaise percée : c'est sa situation la plus ordinaire; il a un courage qu'on ne peut lui disputer, mais ce n'est pas assez, ni pour lui, ni pour nous. Je vois, par toutes les lettres d'Espagne, que vous prenez un parti bien fier concernant les affaires de Rome; elles passent de beaucoup ma capacité.

Quand on n'envoie pas de troupes en Catalogne, c'est qu'on [illegible] pas assez pour fournir à tout : on connaî[illegible]tance du siége de Gironne; il [illegible] des g[illegible]dés que vous le pourriez faire

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est : voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge ; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent ; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir ; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance ; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez : il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans ; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année ; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous

avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le roi bien mal averti de ce qui se passait en Italie : nous lui en devons la perte entière par le siége de Turin, qu'il vint persuader au roi, lui répondant de toutes les facilités, et lui promettant de le faire lui-même; après quoi, il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. Chamillard. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état où nous sommes, et se livre à M. l'abbé Albéroni, Italien et son favori, pour déshonorer M. le duc de Bourgogne; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il serait inconsolable s'il le perdait. C'est ce même M. de Vendôme qui détermina le siége de Barcelone. J'avais toujours été prévenue pour lui sur l'attachement que je lui croyais pour le roi et pour toute la famille royale; mais ce qu'il a souffert chez lui, par rapport à M. le duc de Bourgogne, est bien opposé à cet attachement.

M. le maréchal de Bouflers dit qu'on ne commande point une armée de dessus une chaise percée : c'est sa situation la plus ordinaire; il a un courage qu'on ne peut lui disputer, mais ce n'est pas assez, ni pour lui, ni pour nous. Je vois, par toutes les lettres d'Espagne, que vous prenez un parti bien fier concernant les affaires de Rome; elles passent de beaucoup ma capacité.

Quand on n'envoie pas de troupes en Catalogne, c'est qu'on [illegible] pas assez pour fournir à tout : on connai[illegible]tance du siége de Gironne; il [illegible] des g[illegible]dés que vous le pourriez faire

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est: voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez: il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous

avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le roi bien mal averti de ce qui se passait en Italie : nous lui en devons la perte entière par le siége de Turin, qu'il vint persuader au roi, lui répondant de toutes les facilités, et lui promettant de le faire lui-même; après quoi, il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. Chamillard. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état ou nous sommes, et se livre à M. l'abbé Albéroni, Italien et son favori, pour déshonorer M. le duc de Bourgogne; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il serait inconsolable s'il le perdait. C'est ce même M. de Vendôme qui détermina le siége de Barcelone. J'avais toujours été prévenue pour lui sur l'attachement que je lui croyais pour le roi et pour toute la famille royale; mais ce qu'il a souffert chez lui, par rapport à M. le duc de Bourgogne, est bien opposé à cet attachement.

M. le maréchal de Bouflers dit qu'on ne commande point une armée de dessus une chaise percée: c'est sa situation la plus ordinaire; il a un courage qu'on ne peut lui disputer, mais ce n'est pas assez, ni pour lui, ni pour nous. Je vois, par toutes les lettres d'Espagne, que vous prenez un parti bien fier concernant les affaires de Rome; elles passent de beaucoup ma capacité.

Quand on n'envoie pas de troupes en Catalogne, c'est qu'on [illegible] pas assez pour fournir à tout : on connaî[illegible]tance du siége de Gironne; il [illegible] des g[illegible]dés que vous le pourriez faire

rant, qu'elle était bien affligée de laisser la France dans l'état où elle est : voilà, madame, ce que j'en sais.

Le maréchal de Bouflers se porte mieux depuis qu'il se repose, et je vois qu'à la moindre lueur de santé il aspire à servir.

Le maréchal de Villars est parti plein de courage et de confiance, quoiqu'il voie bien la pesanteur du fardeau dont on le charge; mais il me paraît qu'il s'en trouve encore plus honoré que chargé. Il a mandé à l'armée, par avance, qu'il arrivait et qu'il portait de l'argent; et il est vrai que M. Desmaretz lui en a donné et promis encore dans peu de temps.

Je parlerai encore à M. Fagon pour qu'il vous envoie un médecin.

Si je croyais, madame, que vous puissiez contribuer à me faire vivre jusqu'à cent ans, je vous dirais toutes les raisons que j'aurais pour mourir; mais comme vos souhaits ne sont que l'effet de la bonté dont vous m'honorez, j'espère bien que vous me mettrez avant peu sur la liste des morts de votre connaissance; je la porte dans ma poche, je vous en ferai part si vous voulez: il y a vingt ou vingt-cinq personnes de la cour depuis deux ans; je pourrais y ajouter bientôt M. l'archevêque de Reims, et je crains fort d'y mettre M. le cardinal de Janson.

M. de Vendôme ne sert plus, au moins pour cette année; et je doute fort que la vie qu'il mène le mette en état de servir à l'avenir. Nous

avons tous été bien trompés sur cet homme-là, et le roi bien mal averti de ce qui se passait en Italie : nous lui en devons la perte entière par le siége de Turin, qu'il vint persuader au roi, lui répondant de toutes les facilités, et lui promettant de le faire lui-même; après quoi, il s'en remet à M. de la Feuillade, pour faire sa cour à M. Chamillard. Ensuite il fait cette belle campagne de l'année passée, qui nous réduit à l'état ou nous sommes, et se livre à M. l'abbé Albéroni, Italien et son favori, pour déshonorer M. le duc de Bourgogne; il le garde auprès de lui à Anet, et déclare qu'il serait inconsolable s'il le perdait. C'est ce même M. de Vendôme qui détermina le siége de Barcelone. J'avais toujours été prévenue pour lui sur l'attachement que je lui croyais pour le roi et pour toute la famille royale; mais ce qu'il a souffert chez lui, par rapport à M. le duc de Bourgogne, est bien opposé à cet attachement.

M. le maréchal de Bouflers dit qu'on ne commande point une armée de dessus une chaise percée: c'est sa situation la plus ordinaire; il a un courage qu'on ne peut lui disputer, mais ce n'est pas assez, ni pour lui, ni pour nous. Je vois, par toutes les lettres d'Espagne, que vous prenez un parti bien fier concernant les affaires de Rome; elles passent de beaucoup ma capacité.

Quand on n'envoie pas de troupes en Catalogne, c'est qu'on n'en a pas assez pour fournir à tout : on connaît l'importance du siége de Gironne; il y a des gens persuadés que vous le pourriez faire

avec ce que vous avez, et d'autres le sont que la prise de cette place ne ferait pas sortir l'archiduc de Barcelone, parce qu'il a la mer libre.

Il est vrai, madame, que c'est une mode assez déraisonnable de porter le deuil des religieuses, ou bien il faudrait le prendre le jour qu'elles font leurs vœux et qu'elles prétendent être mortes au monde; madame sera sensible à celui que la reine porte.

M. le dauphin paraît fort occupé et fort aise de la campagne qu'il va faire. M. le duc de Bourgogne est bien aise d'avoir le maréchal d'Harcourt: ils me paraissent en grand commerce. Le comte d'Évreux, tout attaché à M. de Vendôme, pourra bien ne pas servir cette année; M. le dauphin ne l'a pas voulu dans son armée: il n'y a que la conscience qui puisse obliger notre prince de l'avoir dans la sienne; et notre princesse, très-naturelle et vive sur les intérêts de son mari, s'y oppose autant qu'elle peut. Le roi a choisi pour confesseur le P. le Tellier, provincial de Paris, homme sans naissance, mais dont tout le monde dit beaucoup de bien, c'est-à-dire ceux qui le connaissent, car il a toujours été très-enfermé et tout attaché à l'étude.

Je ne manquerai pas, madame, de lire au roi, l'article de votre lettre qui regarde M. l'évêque de Die. Vous ne vous contentez pas d'aimer et de servir les gens pendant leur vie; vous vous en souvenez, madame, après leur mort. Je serai, jusqu'à la mienne, la personne du monde qui vous honore et qui vous estime le plus.

# LETTRE CXXXVIII.

## A LA MÊME.

Versailles, le 24 mars 1709.

J'AI reçu deux lettres de vous aujourd'hui, madame, de trois dates différentes; l'une du 11, une du 14 et du 13. Je souhaite que vous vous trouviez bien de l'exercice que vous voulez faire au Retiro : il me semble que vous n'en avez que trop pour toutes les occupations que vous me marquez, madame; et je ne crois pas qu'il faille lasser l'esprit et le corps en même temps.

M. le prince de Conti a été fort regretté, madame, mais je le crois assez oublié; c'est la destinée de tous les morts.

M. le prince est assez mal d'une dyssenterie: ma liste des morts est à Saint-Cyr; ainsi, madame, vous ne pourrez avoir que dans huit jours ce papier réjouissant.

Il est vrai, madame, que les gens d'affaires ont de l'argent, mais les mauvais événements de la dernière campagne ont ôté tout crédit.

M. le duc de Bourgogne paraît fort content d'avoir M. le maréchal d'Harcourt, quoiqu'il ne soit point racommodé avec M. le duc de Beauvilliers.

Vous me donnez une grande idée de votre cour,

madame, par la qualité et la quantité de dames qui doivent suivre la reine, et je ne doute pas que cette cérémonie, réglée par vous, ne soit magnifique ; mais je ne puis présentement envisager rien avec joie.

M. le dauphin a un peu de goutte qui l'a empêché ce matin d'aller à la procession; il était pourtant à l'église.

Je commençai hier ma lettre, madame, et ma toux m'empêcha de la continuer; j'eus l'honneur de vous mander que M. le Prince avait la dyssenterie; il est à l'extrémité: on dit qu'il a envoyé chercher le P. de la Tour pour se confesser, et qu'on devait donner notre Seigneur. Voilà, madame, à quoi nous passons notre vie! Ma lettre n'est pas assez réjouissante pour chercher à la rendre plus longue; elle le serait si je vous disais tout ce que je pense et tout ce que je sens pour vous.

## LETTRE CXXXIX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 31 mars 1709.

J'ai de l'inquiétude de l'accident qui est arrivé à la reine, et je voudrais de tout mon cœur, madame, que les neuf jours fussent passés et Clément

arrivé. Je comprends bien que votre voyage au Retiro devient très-incertain, car le temps de l'accouchement s'approche; vous allez de fatigue en en fatigue, dont on se consolerait si le cœur était à l'aise; mais, madame, il n'est pas permis d'attendre des miracles ni d'en demander, et il en faudrait pour raccommoder ce que les hommes ont gâté par leur propre faute.

Je crois M. le Prince mort : on en attendait la nouvelle hier au soir, et je la trouverai apparemment à mon retour à Versailles; c'est bien terminer la liste que je vous envoie. Vous pourrez bien aussi, madame, y ajouter M. le duc d'Estrées, qui se meurt à Rouen : il y était allé sans raison et sans dessein que de se promener, et avec un Maure pour tout train; il est demeuré malade dans un cabaret. Madame sa femme est allée le trouver; ce sera une veuve aisée à consoler.

Les descriptions que vous faites de vos fêtes, madame, en donnent une grande et agréable idée : vous les ordonnez en partie et vous y représentez; ainsi je n'ai pas de peine à les croire belles, magnifiques et majestueuses.

Madame a perdu une petite princesse de Lorraine qui n'avait que quatre ou cinq ans; madame la duchesse de Bourgogne, qui en est aux œuvres de surérogation pour elle, ne manqua pas d'y courir.

Le roi eut encore hier un ressentiment de colique, qui fut moindre que le premier, mais qui ne laisse pas de le faire mettre au lit, et prendre

quelques remèdes; il a dormi toute la nuit, et comme on ne me mande rien, je le crois guéri : je crois que la semaine tout entière de maigre et l'usage de pois, de fèves et de lentilles, ont grande part à cette colique. Monseigneur est mieux de sa goutte, il ne souffre plus et commence à marcher seul; je voudrais que M. le duc de Bourgogne laissât notre princesse grosse; mais il n'y a pas d'apparence.

Rien n'est égal à l'état de madame de Courcillon; Clément la croit grosse, et l'accoucheur qu'il lui a choisi en partant, soutient qu'elle ne l'est pas; elle ne grossit point, se porte bien, l'enfant remue très-peu : Clément a dit qu'il se tournerait dans un tel temps, et qu'elle le sentirait remuer plus fortement; cela est arrivé ainsi; elle a des douleurs réglées peu violentes, mais les circonstances d'un commencement de travail : elle aurait dû accoucher le 19 de ce mois; elle n'accouche point; je crains quelque accident à la fin de cette bizarre aventure.

Du 1[er] avril 1709.

Le roi vient d'être saigné : il devait l'être au mois de mai, et M. Fagon a jugé à propos de le faire présentement, à cause de la colique qui est très-peu de chose, mais qui revient de temps en temps. Vous voulez des nouvelles, en voici de bien tristes, madame.

# LETTRE CXL.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 avril 1709.

Vous m'écrivez bien succinctement, madame, depuis quelque temps, et je crois en comprendre la raison; il y a des matières sur lesquelles, pour avoir trop à dire, on aime mieux ne rien dire du tout; il n'y a qu'à adorer la Providence, s'y soumettre et se taire.

Auriez-vous cru, madame, que quelque chose m'aurait plus affligée que la guerre? cependant la famine dont nous sommes menacés me fait encore plus de peur, on nous l'annonce de tout les côtés; le blé enchérit tous les jours; on ne doute plus que la gelée n'ait entièrement perdu la récolte de cette année; la disette est partout: il semble que Dieu veut nous réduire à la dernière extrémité. Il y a encore moins de ressources dans celle-ci que dans les autres. Dieu soit loué, madame, d'avoir conservé la reine et fortifié son enfant! J'espère qu'elle accouchera heureusement; elle est assez jeune pour voir encore plus d'une révolution.

M. le duc d'Orléans compte partir dans huit jours seulement; ce mystère embarrasse le roi: car

sous quel prétexte peut-on le retenir, quand il y a tant de raisons de partir? Il courait hier un bruit que Madame Royale était morte, et le cadet des enfants de M. le duc de Savoie: il faut attendre la confirmation de ces nouvelles; ce serait le sixième deuil pour le roi, il en porte déja quatre. On dit qu'il est mort à Turin plus de cinq mille personnes. Le scorbut est à l'Hôtel-Dieu et aux Invalides; on dit que c'est le prélude de la peste.

Madame de Courcillon est dans les douleurs de l'enfantement depuis près de trois semaines; son enfant remue si fortement, que tout le monde le sent; il paraît qu'il ne peut sortir, et je crains bien qu'on ne perde cette jolie petite créature, et qu'elle n'afflige sensiblement deux familles dont elle faisait la joie et l'union.

N'est-il pas grand dommage, madame, que je ne pousse ma lettre bien loin? je le pourrais si je voulais vous dire les misères publiques et particulières. M. le duc de Bretagne a eu un grand accès de fièvre qui dure encore; ce sont ces deux dernières dents qui sont extraordinairement grosses et qui veulent percer.

Nous allons mercredi à Marly pour dix jours; on n'y sera pas plus gai qu'ailleurs. M. le duc et madame la duchesse n'y viendront point; outre leurs afflictions, ils sont toujours occupés de leur dispute pour le rang des filles de M. le duc d'Orléans: c'est encore une peine pour le roi d'avoir à fâcher des gens qui lui sont si proches; mais il ne connaît plus que contradiction dans les gran-

des comme dans les petites choses. Sa santé est, graces à Dieu, tout-à-fait rétablie. La mienne va mieux que je ne voudrais, car je trouve qu'il n'y a que la mort qui finisse bien nettement toutes les peines : vous n'aimerez pas ce sentiment, madame ; mais je veux bien vous montrer toutes mes faiblesses.

## LETTRE CXLI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 avril 1709.

La tyrannie de madame la maréchale de Noailles, que vous connaissez fort bien, madame, quoique vous ne voulussiez peut être pas en convenir, va jusqu'à me forcer à donner à M. le baron de Capres une lettre de recommandation auprès de vous, comme si elle-même et monsieur son fils avaient besoin de moi ; je le fais donc, madame, par pure obéissance, n'étant point fâchée de trouver encore aujourd'hui une occasion de vous assurer du respect avec lequel, madame, je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

# LETTRE CXLII.

## A LA MÊME.

Marly, le 15 avril 1709.

J'ai l'honneur de vous écrire, madame, avec toute la confiance que la prudence peut permettre; elle irait plus loin dans les conversations que je voudrais avoir avec vous.

Non, madame, il n'y a point d'hommes ici qui imaginent de nouvelles ressources; le manque d'argent et de blé nous jette dans la dernière extrémité, et je crois que vous en conviendriez si vous en connaissiez les détails. Dieu se déclare contre nous; il faut adorer ses desseins et s'y soumettre. J'ai souvent regardé le défaut de courage que je trouvais ici comme le plus grand malheur pour le roi; mais il me semble qu'il n'est plus question de courage présentement, et qu'il n'y en a point contre l'impossibilité de payer des troupes, et la famine pour les peuples.

Le maréchal de Villars a été assez mal d'un rhume; il ne manquerait plus que de le perdre. Il m'écrit que les troupes sont beaucoup mieux qu'on ne le dit à la cour, et qu'on ne peut pas avoir une meilleure volonté, mais que les bas-

officiers sont abattus par le manque de subsistance, ne touchant aucun argent. M. Desmaretz espère leur en envoyer bientôt. M. le cardinal de Janson se porte mieux. Nous n'avons pas encore vu la reine d'Angleterre; on dit qu'elle est très-faible, maigrissant tous les jours et ayant une petite fièvre lente.

La nouvelle de Madame Royale était fausse: elle se porte fort bien. M. le prince de Carignan est fort mal.

On fait des cérémonies et des honneurs infinis au corps de M. le Prince. Madame la duchesse de Bourgogne se plaint souvent de son côté; la mélancolie où elle est peut rendre ce mal considérable. Son bon cœur ne lui prépare pas une vie fort heureuse. La cour est plus rassemblée ici qu'ailleurs, mais elle n'en est pas plus gaie.

M. le duc de Bretagne est guéri; ses dents n'ont pas encore percé. Madame de Courcillon est toujours dans le même état: elle a des douleurs et son enfant remue.

## LETTRE CLXIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 21 avril 1709.

Je ne manque point d'avoir l'honneur de vous écrire tous les huit jours, et d'envoyer mes lettres à M. de Torcy, qui se sert des courriers ou de l'ordinaire, comme il lui plaît. Dans un temps plus heureux, j'aurais lu avec un grand plaisir, madame, la relation que vous avez la bonté de me faire de la cérémonie du jurement qu'on a fait à M. le prince des Asturies; je comprends pourtant, que, quoi qu'il arrive, elle peut avoir son utilité.

Comme vous savez, madame, que j'aime la mort pour moi et pour les autres, je trouverais M. le cardinal de Porto-Caréro fort heureux de finir par l'action qu'il vient de faire.

Clément et madame de la Salle vous feront un beau récit de ce qu'ils ont vu; Dieu veuille qu'il y en ait un heureux de l'accouchement de votre grande reine!

J'aurais de belles réflexions à faire sur le chapitre présent et secret, pour lequel je vais me donner l'honneur d'écrire à S. M. C. Ma tête n'est point assez forte pour entrer dans de telles affaires, et mon cœur trop sensible pour ne me

pas passionner pour et contre ceux qui ont tort ou raison.

C'est une belle patience qu'une cérémonie de trois heures pour un enfant qui a besoin de téter et de dormir ! Je me le figure bien aimable, et sa gouvernante très-digne d'une telle représentation ; si Monsieur vivait, il serait affligé de n'avoir pas assisté à un tel spectacle.

M. de Villars commence à parler comme les autres et à trouver de la difficulté à conduire une armée mal payée ; mais, madame, le malheur de la famine l'emporte encore sur tous les autres. Il me paraît par la lettre de votre ambassadeur, que je viens de lire, que vous n'êtes guère mieux que nous ; la description qu'il en fait ressemble fort à tout ce qui se passe ici.

La cour n'est pas gaie, mais tous nos princes, graces à Dieu, sont en parfaite santé. Dieu veuille nous soutenir tous en proportion des peines qu'il nous envoie ! Je comprends et je sens les votres, madame, bien plus que je ne puis vous l'exprimer.

## LETTRE CXLIV.

### A LA MÊME.

Versailles, le 26 avril 1709.

Je reçus hier, madame, votre lettre du 24 : je ne sais si elle est venue par l'ordinaire, ou s'il m'en reviendra encore une aujourd'hui; je n'en serais point fâchée, car j'aime tout ce qui me vient de vous. Eh bien! madame, vous serez contente, nous n'aurons point de paix : Dieu veuille confondre l'orgueil des ennemis! vos sentiments sont admirables, il ne leur manque que la possibilité.

Je n'aurais jamais cru que quelque chose m'aurait donné plus de déplaisir que la guerre; cependant j'éprouve qu'un commencement de famine me touche davantage : le mal est assez grand présentement, mais l'avenir est bien plus à craindre encore. J'ai toujours ouï dire, comme vous me le dites fort bien, madame, que Dieu se plaît à faire éclater sa puissance dans les plus grandes extrémités : il me semble que nous en approchons fort.

Le roi se porte très-bien, et madame la duchesse de Bourgogne aussi; nous retournerons mercredi à Marly pour dix jours. Madame la duchesse a grand'peur d'accoucher sans Clément, et je n'en doute pas. Madame la duchesse d'Orléans

est grosse. Madame de Courcillon est toujours dans le même état; elle est entrée dans le onzième mois, le 19 de celui-ci; elle n'a plus de douleur; son enfant remue fort bien. Madame la duchesse de Noailles est grosse au grand contentement d'une famille que vous honorez de votre amitié. Le duc de Noailles part le premier jour de mai.

M. et madame de Vaudemont et madame de Lillebonne s'en vont à Plombières.

Le maréchal de Villars est très-content des troupes; il ne craint plus pour leur subsistances.

M. de Boufiers est toujours très-incommodé; il ne se console pas autant que je voudrais. Je suis dans mon lit à Saint-Cyr, assez incommodée; il me semble que j'achèterais bien cher une conversation avec vous, quoique je sente bien qu'elle ne serait pas sans dispute, malgré tout le respect que je vous dois.

---

## LETTRE CXLV.

### A LA MÊME.

Versailles, le 27 avril 1709.

La lettre que j'attendais est venue; je vous assure, madame, que je ne vous oublie point, et que mes sentiments pour vous sont toujours les

mêmes ; la différence de nos opinions ne vous brouillera pas avec moi, et j'espère de vous la même conduite. Vous pensez qu'il faut périr plutôt que de se rendre; je pense qu'il faut céder à la force, au bras de Dieu qui est visiblement contre nous, et que le roi doit plus à ses peuples qu'à lui-même. Ce ne seront point mes avis qui feront la paix ou la guerre, madame; je les dis librement, parce que je connais leur peu de valeur.

Il y eut hier une assez grande sédition à Paris: la crainte de la famine fait tourner la tête à tout le monde; les ennemis en sont bien instruits, et veulent en profiter.

Madame la Princesse est inconsolable, et madame la princesse de Conti très-consolée : voilà, madame, comme on se trompe en tout; je ne veux pas vous laisser ignorer une chose si rare.

Pour nommer les choses par leurs noms, madame d'O a fait une grande sottise; elle a de l'esprit pour la conversation, et c'est la meilleure femme que nous ayons dans ce pays-ci; mais elle est d'une simplicité à faire encore pis que ce que vous me faites l'honneur de me mander. Je suis bien fâchée qu'elle ait abusé de l'amitié que notre princesse a pour elle, et qu'elle la commette autant: on m'a bien caché ce qui s'est passé là-dessus.

Votre cher ami, M. de Pontchartrain, sort de ma chambre; il est venu me raconter les particularités de la sédition d'hier : ce fut dans la rue Saint-Honoré. Un archer, voulant prendre un

pauvre homme pour l'envoyer à l'Hôpital-Général, le maltraita; quelqu'un cria qu'on l'avait tué, et le peuple entra en fureur: un officier suisse et M. d'Argenson apaisèrent le bruit, qui fut grand et assez long. J'apprends dans ce moment que la duchesse de Noailles n'est plus grosse; il n'y a qu'affliction de quelque côté qu'on se tourne.

Marseille était à l'extrémité pour le blé, quand il est arrivé une flotte qui leur en a apporté pour trois mois, et qui retourne encore en chercher. On va découvrir la châsse de sainte Geneviève, et faire des prières publiques; employez vos saints auprès de Dieu, madame, pour apaiser sa colère contre nous, qui peut-être nous veut sauver, par toutes ces épreuves, dans le temps que nous nous plaignons de lui. Il afflige présentement trois rois qui sont bien pieux.

J'ai grand regret que le duc de Noailles quitte le roi dans ce temps-ci : mais il part. Plus je le connais et plus je l'estime; il n'est pas nécessaire, madame, que je vous le recommande.

## LETTRE CXLVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 29 avril 1709.

Il faut que le courage vous soutienne, madame, car vous avez bien des affaires au dehors, et je doute que le dedans soit fort tranquille; il est vrai que j'éprouve que les chagrins ne tuent pas; j'en suis accablée, et il y a long-temps que je n'ai eu autant de santé.

Nous sommes à Marly, mais on n'entend plus parler dans ce lieu délicieux que de misère; il n'y a point de laboureur si occupé que nous de l'état des blés et de leur valeur: ils augmentent tous les jours, et il n'y a plus de jours de marché sans quelques séditions.

Ces tristes idées ne m'ont point empêché, madame, d'en avoir une très-agréable du passage de la reine dans Madrid, qui paraît une entrée magnifique et préparée de loin. Je suis ravie de l'amour de leurs peuples. Dieu veuille pour jamais les unir avec leur roi!

Vous apprendrez, par plus d'un endroit, que, pour finir les négociations dont on nous accuse, M. de Torcy est allé en Hollande voir par lui-même si on veut la paix ou la guerre; je suis

[redacted]



persuadée que nos ennemis veulent nous pousser encore plus loin que nous ne sommes.

La reine d'Angleterre vint hier à Marly; le roi et la princesse y soupèrent, mais elle s'en retourna prendre son quinquina : elle est très-changée, faible et maigre; cependant elle est un peu mieux. Madame la duchesse d'Orléans est grosse et très-incommodée : on dit que mademoiselle de Séry le trouve fort mauvais. M. le duc d'Orléans a été incommodé de sa blessure; on l'a saigné.

Je crois, madame, que vous avez pris le bon parti, en sevrant M. le prince des Asturies; la saison est très-favorable, quoiqu'elle ne soit encore guère belle ici. La duchesse de Noailles s'est blessée; j'en suis bien fâchée et son mari aussi : il doit partir demain, et je m'en vais lui dire adieu.

Plus le roi renferme ses pensées au dedans, et plus elles m'inquiètent par rapport à sa santé, qui est pourtant jusqu'ici très-bonne.

Si je jugeais de vos bontés par vos lettres, madame, je les croirais diminuées; mais je comprends bien que vous avez moins de choses à me dire que jamais, j'en puis juger par moi-même.

Madame de Courcillon est toujours dans le même état. On dit que madame de Saint-Géran reviendra à Versailles dès que nous y serons. M. l'archevêque de Reims a envoyé deux cent mille francs dans son diocèse pour donner des blés. Je commence à démêler, madame, ce que vous me mandez d'une cabale : je serai toujours de la vôtre et tout attachée à vous.

# LETTRE CXLVII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 19 mai 1709.

Le roi et la reine me comblent d'honneur en m'écrivant eux-mêmes ce qui, dans un autre temps, nous aurait donné une grande joie. Vous ne voulez donc plus, madame, répondre à mes lettres quand elles seront tristes; et comment pourrais-je maintenant vous en écrire d'autres? Je croyais la guerre le plus grand de tous les fléaux; et la peste dont on nous menace m'effraie moins que la famine présente; si vous voyiez notre état de près, vous nous plaindriez davantage et nous blâmeriez moins : y a-t-il quelque courage, madame, quand on voit les peuples et l'armée mourir de faim? La nôtre, jusqu'ici, n'en paraît point découragée; les officiers demandent à manger du pain noir; et le maréchal de Villars, que nous avons vu deux jours à Marly, dit qu'il mangera du pain d'avoine à sa table. Le maréchal d'Harcourt part au premier jour : on croit pouvoir nourrir son armée avec du seigle qu'on a trouvé. Cependant le pain enchérit tous les jours à Versailles et à Paris, et toutes les petites villes se révoltent

quand on leur demande un grain de blé pour Paris.

On ne parle point encore que les ennemis s'assemblent; mais ils peuvent le faire d'un moment à l'autre, ayant de grands magasins partout. Je n'eus point l'honneur de vous écrire il y a huit jours par l'ordinaire; je croyais le faire par le courrier qu'on vous renvoyait et que je ne crois pas qu'on vous ait encore renvoyé. Encore une fois, madame, si je pouvais vous parler franchement, et que vous vissiez de près ce qui se passe, vous seriez affligée et point en colère.

Rien n'est si merveilleux que votre courage et vos résolutions; mais que deviendra la fin, et ce que vous entreprenez est-il praticable? Je n'ose vous en dire davantage.

Que vous êtes bonne, madame, de songer aux misérables particuliers, ayant l'esprit rempli de tant de grandes choses! Madame de Cailus est bien sensible à cette attention; elle a présentement la colique néphrétique. En arrivant hier au soir de Versailles, je trouvai que tout le monde courait chez la duchesse de Lude; elle avait une colique si violente, qu'elle en eut des convulsions. M. Fagon l'a fait saigner du pied, croyant que c'était une humeur de goutte remontée; sa douleur a cessé. Madame la duchesse va se mettre au lit, pour s'empêcher, dit-elle, d'accoucher jusqu'au retour de Clément; elle le désire avec grande impatience.

On vous aura sans doute mandé que le fils de

M. le comte de Brionne épouse mademoiselle de Duras, qui aura deux millions; M. le Grand est ravi de ce mariage, et s'en va à Royaumont malgré tous les maux qui l'accablent. M. de la Rochefoucauld n'en peut plus, et perd absolument la vue : on dit qu'il veut se retirer au Chenil; rien ne convient mieux au grand-veneur.

Madame de Courcillon entre aujourd'hui dans son douzième mois : elle vomit dès qu'elle est debout; elle sent toujours remuer dans son corps, et est assez incommodée. Madame la duchesse de Mantoue est arrivée à Vincennes; elle emploiera ce mois-ci et le commencement de l'autre, à prendre du lait pour sa poitrine, et quand son année de deuil sera finie, elle viendra voir le roi à Versailles, et cela se pourra passer dans ma chambre, à cause du rang de souveraine.

Je n'ose vous parler de moi, madame, vous me grouderiez trop; on ne peut bien juger de loin, et je suis assurée que vous ne me trouveriez pas déraisonnable; mais, quoiqu'il en soit, je suis toujours également à vous, charmée de vous et prête à vous défendre et votre ambassadeur, contre tout ce qui osera jamais vous attaquer, ce que je ne fais encore que prévoir.

[redacted]



# LETTRE CXLVIII.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 mai 1709.

Je vais répondre aujourd'hui, madame, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 de ce mois, et que je reçus il y a huit jours, après vous avoir écrit : la poste n'était pas partie; mais je ne vis rien de pressé, et tout ce que nous avons à traiter présentement est si triste, qu'en vérité, madame, je cesserais tout commerce en Espagne, si je vous étais moins attachée, et moins persuadée que je ne le suis que vous m'honorez de quelque bonté. Il aurait été ridicule à moi, madame, de vous faire une recommandation pressante pour un parent de madame la duchesse de Noailles, qui a plus de crédit que moi auprès de vous. Je ne me pique de rien, madame, mais il n'est que trop vrai que je suis de très-bonne foi, et que, sans vanité, les beaux procédés me sont naturels; je ne vois plus que les malheurs de la France et de l'Espagne. J'aime autant que je respecte les têtes couronnées qui en souffrent, je donnerais sans exagération ma vie pour les laisser dans l'état où ils devraient être; et vous voulez, madame, que

je m'empresse pour le baron de Capres; en vérité, ses intérêts me paraissent peu de chose.

Votre situation est fâcheuse, madame, et il faut du courage pour s'y tenir; mais elle n'est point délicate : on peut désunir la France et l'Espagne par une suite d'infortunes qu'on ne peut prévoir; mais on ne peut désunir nos rois, et le nôtre regardera toujours les services que vous rendrez à LL. MM. CC. comme rendus à lui-même; ainsi, madame, qu'avez-vous à faire qu'à ne les pas abandonner?

On commence à dire ici que, quoi qu'il arrive, ils peuvent se soutenir long-temps si la nation est pour eux : je ne puis la soupçonner de trahison, ce n'est pas le défaut des Espagnols; mais quelle vie qu'une aussi terrible guerre! Notre état, madame, empire tous les jours; le pain manque; je conviens qu'on a crié trop tôt, mais on a raison de crier présentement.

Le maréchal de Villars me mande qu'il y a quatre jours qu'il ne croyait pas pouvoir mettre l'armée en campagne, faute de subsistance; mais qu'enfin après s'être donné bien de la peine, il a ramassé huit ou dix mille sacs de farine, qu'il a fallu enlever d'autorité à des gens qui en avaient grand besoin; il finit sa lettre par ces trois mots : du pain, de l'argent, nous manquons de tout. Quand celui-là tient un pareil langage, il faut que les choses soient dans une grande extrémité; car il est plein de confiance, de courage et de ressources. Vous ne pouvez croire, madame, en quel

état nous sommes par la disette de l'argent et du blé : on a bien de la peine à contenir Paris ; nos ennemis savent tout ce qui se passe et veulent en profiter. Le roi est plus à plaindre que personne par toute sorte d'endroits ; les autres sont jeunes et verront bien des révolutions. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## LETTRE CXLIX.

### A LA MÊME.

Versailles, le 3 juin 1709.

Vous apprendrez l'état où nous sommes, madame, et l'insolence de nos ennemis ; je ne vous en dirai aucune particularité : les Français ne sont plus Français s'ils ne trouvent quelque sensibilité pour de telles indignités ; j'en suis malade, c'est tout ce que je puis faire ; je ne veux pas vous en parler davantage. Vous avez perdu, madame, le chef de votre maison ; le roi a donné sa charge à M. le prince de Tarente ; il aurait eu peine à la remplir d'un aussi grand seigneur : je crains que vous ne soyez affligée, car vous êtes bonne parente. Vous êtes bien à plaindre, madame, et vous voilà arrivée à tout ce que j'avais appréhendé ; j'a

grand'peur pour la reine, si elle avait moins de courage, d'avoir à accoucher dans de telles conjonctures.

Le maréchal de Villars est toujours content de l'armée, mais nous avons tout à craindre sur la subsistance; les ennemis on redoublé l'ordre qu'on ne laisse pas passer un grain de blé. Ce n'est pas à moi, madame, à mépriser les simples; je les trouve même très-estimables, mais très à plaindre; car quand on est capable de pleurer madame Fagon sans la connaître, on verse bien des larmes sur ses rois quand ils sont dans l'état où sont les nôtres.

La santé du roi se soutient, nos princes ne vont plus à l'armée par défaut de subsistance. Je n'ai pas la force de vous écrire davantage; il n'y a pas long-temps que la fièvre m'a quittée, et mademoiselle d'Aumale est absente. Je serai, jusqu'au dernier soupir, madame, la personne du monde qui vous honore le plus tendrement et le plus respectueusement.

## LETTRE CL.

### A LA MÊME.

Versailles, le 10 juin 1709.

Voici un grand événement à notre cour, madame: M. de Chamillard est exilé, mais avec les ac-

compagnements les plus doux; il ira où il voudra, pourvu qu'il ne soit pas à la cour; lui, sa femme et son fils ont de grosses pensions; ce fils aura la survivance de la charge de....... En un mot, le roi a ôté ce ministre, parce que le fardeau est trop grand pour lui; et il le traite bien, parce que c'est un bon homme, qui aimait le roi et qui donnait tout ce qu'il avait. M. Voisin avait la voix publique pour être son successeur; il est fort de mes amis, et a une femme de mérite : Dieu veuille bénir ce choix, et que je ne voie pas encore tourner cette tête-là, comme j'en ai vu tourner d'autres! car il y a long-temps que je suis au monde.

On a vu quelque mouvement du sang français: quand le roi a résolu de continuer la guerre, le peuple a été irrité des propositions des ennemis; les courtisans ont offert tout ce qu'ils ont de vaisselle d'argent. M. de Boufflers, le maréchal de la Rochefoucauld, le duc de Gramont, ont été des premiers : on est bien froid sur ces exemples, et on répand que ce secours sera bien peu de chose; M. de Chamillard était le quatrième de ces premiers. Le duc du Maine et le comte de Toulouse ont été des plus vifs à tout donner. Le roi a envoyé sa vaisselle d'or, et mettre les pierreries de la couronne en gage, si les étrangers veulent donner quelque argent dessus; il retranche de sa table de Marly, et donne l'exemple en tout. Madame la duchesse de Bourgogne consent de bon cœur à être moins parée.

Le chevalier de Saint-Georges part dans deux

peuple sur cette malheureuse paix, mais cela ne ne change point l'extrémité où nous nous trouvons sur l'argent et sur le blé. Je crois vous avoir mandé la disgrace de M. Chamillard. M. Voisin qu'on a mis à sa place sera, je crois, plus actif et plus vigilant; il est allié et ami de M. Desmaretz, et promettent tous deux un concert bien avantageux aux affaires. Il faut donc vous laisser avec les Espagnols, puique nous ne pouvons plus vous soutenir, et que nous aurons bien de la peine à nous soutenir nous-mêmes. Vengez-vous, madame, de notre mauvaise conduite, en résistant par vos propres forces à tous vos ennemis; il y a des gens de de guerre ici qui prétendent que vous le pouvez; il y en a qui disent que vous serez accablés : j'ai toujours espéré des miracles pour votre roi et votre reine; vous voilà dans l'état de les attendre et de les demander.

Le maréchal de Villars se trouve fort inférieur aux ennemis, mais il ne perd point courage; il crie seulement sur le pain et sur l'argent; on n'oublie rien ici pour lui envoyer de l'un et de l'autre; ce commencement de campagne est difficile : si nous vivons jusqu'au mois d'août, nous aurons des ressources; si on pouvait travailler plus vite à la Monnaie, nous enverrions de plus grosses sommes en Flandre, car nous ne manquons pas de matières en ce moment, par la quantité de vaisselle d'argent et de vieilles espèces qu'on y porte.

Il serait terrible, madame, que vous et M. l'ambassadeur eussiez besoin de ma protection. Je

rendrai témoignage jusqu'à mon dernier soupir, que les affaires d'Espagne ont changé de face depuis que vous êtes retournée à Madrid; que le roi, la reine, vous et M. l'ambassadeur, n'avez jamais écrit un mot qui se contrarie, ni qui pût donner ici un moment d'embarras, et que votre conduite a été à souhait pour tous les gens bien intentionnés; c'est ce que j'ai vu dans toutes les lettres, que j'ai toujours lues avec une grande attention. Je suis témoin aussi du respect, de la tendresse et de la soumission de vos rois pour le nôtre; mais, madame, je ne sais pourquoi je vous dis tout ceci, car je ne vois pas le moindre doute là-dessus, et si l'on vous manque en quelque chose, c'est par impuissance. J'ai déja eu l'honneur de vous mander que le roi n'a point d'autres ordres à vous donner, que de continuer comme vous avez fait jusqu'ici : si on voulait autre chose, je n'aimerais pas qu'on vous en donnât la commission; car, malgré vos chagrins, vos ironies et vos reproches, je vous aime toujours, madame, et serai vive toute ma vie sur ce qui vous regarde.

Je respecte la vertu, le rang et le malheur de madame la comtesse de Soissons; elle a été accusée, en France et en Savoie, de tenir d'assez mauvais discours contre les puissances : vous savez, madame, que M. le duc de Savoie n'a point voulu la souffrir dans ses états; le roi l'a reçue par bonté dans les siens; elle est dans un beau couvent et dans une grande ville, et ne trouveriez-vous pas quelque désagrément pour madame la duchesse

de Bourgogne d'avoir si près d'elle une princesse de sa maison, qui ferait en tout la plus mauvaise figure? Voilà mes raisons; si vous les trouvez mauvaises, je passe condamnation.

## LETTRE CLII.

### A LA MÊME.

Marly, le 24 juin 1709.

Vous avez beau dire, madame, il ne peut plus y avoir de joie pour les bons Français, et je crois que vous en conviendrez cette fois-ci, en voyant le parti forcé que le roi est contraint de prendre. La paix sera toujours fort rude, et nous ne pouvons faire la guerre; il faut bien baisser la tête sous la main de Dieu, quand elle veut renverser les rois et les royaumes : voilà, madame, ce que j'ai toujours craint, et que, sans être bien habile, j'ai toujours envisagé; nous avons éprouvé une suite de malheurs dont la France ne peut se relever que par une longue paix; et la famine qui est le dernier et le plus grand de tous, nous met aux abois. J'avoue que toutes mes craintes n'avaient pas été jusqu'à prévoir que nous serions réduits à désirer de voir le roi et la reine d'Espagne détrônés : il n'y a point de paroles, madame, qui puissent

exprimer une telle douleur; le roi en est pénétré, madame la duchesse de Bourgogne accablée, et la mienne ne se doit pas compter.

Si vous vous éloignez de LL. MM. CC., madame, il y a apparence que ce ne sera pas pour longtemps; nos malheurs nous rejoindront tous : je vous avoue que je voudrais bien ne les pas voir. Il n'y a pas moyen, après cela, de vous mander des nouvelles de la cour : tout y est fort triste et en prières; c'est tout ce que nous avons à faire.

On attend une grande action en Flandre; nos ennemis sont fort supérieurs, et les Français, en faisant des merveilles, peuvent être accablés par le nombre.

---

## LETTRE CLIII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 1er juillet 1709.

J'ai à répondre à deux de vos lettres, madame, et je devrais même en avoir une troisième aujourd'hui. Vous n'aurez pas trouvé la dernière que j'ai eu l'honneur de vous écrire, bien gaie; elle fut courte, car en vérité, je n'eus pas la force de la faire plus longue; il me semble que je n'avais pas grand tort.

Pouvez-vous dire encore que je pousse mes idées trop loin? Ai-je autre chose à me reprocher que trop de prévoyance? mais les malheurs ne sont-ils pas venus au point que j'avais appréhendé? J'ai été long-temps que je trouvais des gens qui me rassuraient et qui me blâmaient de voir si tristement : je n'en trouve plus qui ne m'assurent que j'ai raison, et qui n'aillent encore plus loin que moi dans leurs craintes. Je m'afflige plus tôt que les autres; mais quand les malheurs sont arrivés, je ne laisse pas de trouver du courage, et d'autant plus, que je ne suis pas si surprise que ceux qui se sont flattés. Grondez-moi de loin tant que vous voudrez; je suis bien assurée que nous tomberions d'accord de tout si nous étions ensemble.

Notre état est si pressant qu'il ne peut durer : il faut tomber tout-à-fait, ou nous relever un peu; si les ennemis ne font rien de considérable cet été, il me semble que j'entrevois encore des ressources.

J'ai toute l'opinion qu'on peut avoir du courage de la reine; mais je ne puis comprendre, madame, qu'on se passe de vous quand on a joui de votre commerce.

Tout est suspendu présentement : il faut passer encore quelques mois pour voir tout ce que ceci deviendra; si l'on en croit le maréchal de Villars, nos ennemis ne nous feront pas grand mal : ils assiégent Tournai. Si cette place durait un temps considérable, je ne sentirais guère sa perte, après

avoir appréhendé de voir M. le prince Eugène à Paris.

J'ai trop bonne opinion de votre ambassadeur pour croire qu'il voulût quitter LL. MM. CC. tant qu'il croira leur être nécessaire; et personne, ce me semble, n'en peut mieux juger que lui : si je reçois une lettre de vous aujourd'hui, madame, j'aurai l'honneur de vous le dire.

Je n'ai rien reçu de vous aujourd'hui, madame.

---

## LETTRE CLIV.

### A LA MÊME.

Versailles, le 8 juillet 1709.

Je vous parle toujours très-simplement, madame, et quand il y a des choses que je ne puis dire, je ne les entame pas. M. le maréchal de Bouflers ne me passe point de dire que M. Chamillard est un bon homme; il soutient que cela ne peut être, ayant contribué, comme il l'a fait, à la ruine de la France; mais je suis persuadée que c'était par incapacité : il était trop chargé; il a pris de mauvaises mesures sur tout, et, comme vous dites, madame, il laisse la guerre en aussi grand désordre que les finances. Les princes sont

bien malheureux de ne pouvoir se passer de secours; mais c'est un mal sans remède.

M. Voisin commence fort bien: c'est un homme d'esprit, fort solide et d'un grand travail; il a une femme très-aimable et très-estimable. Je ne puis vous avoir mandé que je trouve M. de Chamillard plus heureux que M. de Villeroi; je vous ai peut-être dit que je plains plus M. Voisin que M. de Chamillard: je le pense ainsi; car outre que j'aime le repos, les affaires ne sont pas tournées à donner une grande satisfaction à ceux qui s'en mêlent.

Je ne crois point, madame, qu'on puisse continuer la guerre quand on manque d'argent et de blé, et que nos ennemis sont supérieurs partout; les voilà qui assiégent Tournai avec cent vingt mille hommes et une prodigieuse artillerie: que peut-on contre une telle puissance, et que ne devons-nous pas craindre après la prise de Tournai? Du reste je ne vois nulle finesse; il me semble que tout est à découvert.

Je ne crois pas que le roi d'Angleterre pense à aller trouver le roi de Suède: ces deux princes sont trop dévots dans leur religion différente, pour s'accommoder ensemble; je ne sais rien là-dessus.

La disette d'argent et de blé cause partout des séditions. Il y en a eu une à Rouen; le roi a envoyé M. de Luxembourg: tout est fini, graces à Dieu.

La troisième fille de madame de Mailly épouse

demain le marquis de Polignac, qui a trente-cinq ans plus qu'elle. Nous avons de très-jolies femmes présentement, mesdames de Lambesq, de Nesle, de Tonnerre, de Courcillon et de Polignac.

L'absence de mon secrétaire raccourcit ma lettre.

## LETTRE CLV.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 14 juillet 1709.

Les tristes idées que j'ai sur l'Espagne ne sauraient m'empêcher, madame, d'être fâchée de la faiblesse de l'infant; je le regarde comme un nouveau lien entre les Espagnols et LL. MM. CC. J'espère que la petite-vérole de M. le prince des Asturies ne sera rien; car il me semble qu'elle n'est pas dangereuse dans les pays chauds, et que ce lui sera un bonheur d'en être quitte. Je loue Dieu de la bonne santé de la reine, et je vois avec peine, par ce qui lui est arrivé, qu'elle n'est pas moins sensible que madame la duchesse de Bourgogne : le courage, la vertu de ces deux princesses sont exercés de bonne heure; mais je ne saurais croire qu'elles soient toujours malheureuses. La nôtre sèche de tristesse de l'état où nous sommes, et l'Espagne n'y a pas moins de

part que la France; je ne crois pas même exagérer quand je dirais que vos intérêts l'emportent sur les nôtres, parce qu'elle y croit moins de ressource. J'eus hier une grande conversation avec M. le maréchal de Villeroi; il regarde le siége de Tournai comme un grand bonheur, et désire plus la paix que ne faisait M. de Chamillard, et que ne peut faire M. Desmaretz. Je vous assure, madame, que vous ne nous faites pas justice là-dessus, que tout est poussé à une extrémité qui ne nous permet pas de continuer la guerre. Nous avons essuyé de grands malheurs; nous avons peut-être fait des fautes; mais Dieu s'en *mêle si* visiblement, et nous accable de *tant de fléaux*, qu'il est impossible d'y résister. Ce ne sont pas nos ministres qui ont *fait* une gelée qui cause la famine; il n'ont point de part non plus aux temps effroyables qu'il fait, aux grêles qui ruinent plusieurs cantons particuliers et aux inondations qui nous enlèvent la moisson dans les provinces où elle était la meilleure. Nous avons des séditions partout par la cherté des blés; celle de Rouen est finie; il y en a une à Clermont, une à Bayonne; celle de Languedoc finira bientôt : mais c'est toujours à recommencer, et Paris est très-difficile à contenir, le pain y enchérissant tous les jours. On travaille avec une extrême application à y trouver des remèdes, et tous ceux qu'on a employés jusqu'ici ont augmenté le mal. L'armée de Flandre ne vit qu'au jour la journée, et c'est un miracle que les troupes demeurent en-

semble dans la nécessité où elles sont. On croit que dans un mois l'argent sera moins rare; mais je ne sais pas ce qu'on peut espérer sur le blé. On nous avait fait espérer qu'il diminuerait à l'approche de la récolte, et cependant il augmente.

Je commence à voir, madame, la cabale contre vous et contre M. Amelot, qu'il y a long-temps que vous m'avez annoncée. Ce ne sont pourtant encore, du moins devant moi, que des tons et des airs, mais qu'on peut croire qui signifient quelque chose; j'irai mon chemin là-dessus, et témoignerai, en tout temps et en tout lieu, tout ce que j'ai vu de votre probité, de votre droiture, de votre affection et de votre zèle pour les deux rois. Je n'ai point encore reçu la lettre que j'attends de vous par l'ordinaire, madame; j'écris ceci par avance, et sur celle qui nous a appris l'accouchement de la reine. Nous avons bien le plus joli prince qu'on puisse désirer, il a tout l'esprit possible et une grande santé; il n'est pas beau, mais il est fait à peindre.

Madame de Cailus et moi avons un chancelier de Milan qui veut nos bons offices auprès de vous, pour conduire les finances en Espagne : vous savez, madame, ce que c'est que mes recommandations.

J'attends une lettre du maréchal de Villeroi pour vous, qu'il veut que je mette dans mon paquet.

Versailles, le 15 juillet.

En arrivant hier au soir ici, je trouvai la lettre

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1[er] de ce mois.

Vous ne gronderez donc plus, madame; car vous avez les vingt bataillons que vous demandez, et même vingt-cinq; mais tout cela ne me donne point les mêmes espérances qu'à vous; je suis persuadée même que vous penseriez comme moi, si vous voyiez de près l'état où nous sommes: mais vous ne me croyez point là-dessus, et vous regardez comme un découragement tous ceux qui sont capables de consentir à la dure paix qu'on nous propose; je puis vous assurer qu'il n'y a pas un Français qui ne la désire. M. le maréchal de Bouflers, le maréchal d'Harcourt, le maréchal de Villeroi, le maréchal de Villars, sont de ce même sentiment. Ils y sont venus plus tard, comme je vous l'ai mandé plusieurs fois, enfin ils y sont venus, voyant que tout est sans ressource par la disette de l'argent, et, encore plus, par celle du blé. Vous êtes trop bonne Française pour vouloir perdre la France pour sauver l'Espagne, et la colère dont vous bouillonnez n'est qu'un effet de votre grand courage, et du peu de croyance que vous avez pour ce que je vous mande. Je ne crois pourtant pas être la seule, et il n'est pas possible que tous ceux qui vous arrivent d'ici vous parlent autrement. M. le maréchal de Villars se conduit à merveille, et nous commençons à espérer que les ennemis n'entreront point en France; mais il n'en serait pas de même s'il perdait une bataille.

Je suis très-persuadée, madame, que, plus j'aurais l'honneur de vous voir de près, plus je vous estimerais : je crois connaître vos sentiments et votre fond, et je ne crois pas pouvoir mieux juger d'une personne que par une conduite suivie depuis le temps que je suis témoin de la vôtre.

Il est impossible de refuser son estime à M. l'ambassadeur; je ne sais pas s'il la perdra en se rapprochant, mais je sais bien que je ne changerai pas de sentiments ni pour vous ni pour lui. Nous reçûmes hier des lettres de M. de Noailles, par lesquelles j'ai appris qu'il demande davantage de troupes, et qu'il voudrait bien faire quelque chose; il me paraît charmé de votre courage, de celui du roi et de la reine, et de l'affection des Espagnols.

Il n'y a que madame la duchesse d'Albe qui pense comme vous, madame. Elle ne conçoit pas qu'on se plaigne, en France, d'être sans pain et sans argent; elle ne peut souffrir que l'on doute de l'affermissement de LL. MM. CC. sur leur trône; on l'offense de croire votre infant un peu faible. Je n'ai effectivement jamais vu de zèle pareil à celui de ces gens-là; ce n'est point un bon office que je cherche à leur rendre, c'est un témoignage qu'on doit à la vérité. Elle est bien charmée de M. d'Aubigny.

Le maréchal me parla hier de l'affaire de l'aide-de-camp de M. le duc d'Orléans ; ceux qui la savent attendent avec impatience ce que l'ouver-

ture de ses papiers apprendra. Voilà ce me semble, madame, tous les articles de vos lettres répondus, et peut-être plus répondus que je ne devrais; car je suis toujours honteuse quand je parle d'affaires, ne les entendant point du tout, et ayant toujours été là-dessus dans un parfaite ignorance : mais je vous vois, madame, assez de bonté pour moi pour me pardonner tout; en vérité, je mérite cette bonté par le sincère et respectueux attachement que j'ai pour vous.

## LETTRE CLVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 21 juillet 1709.

Je suis fâchée, madame, de la mort de l'infant, par la douleur qu'en aura le roi, par celle qu'en aura la reine, et parce que c'était encore un nouveau motif de l'attachement des Espagnols pour LL. MM. CC. Je ne suis point surprise de l'affliction du roi; il n'y a rien de plus naturel et même de plus raisonnable que d'aimer ses enfants, et il est cruel pour la reine d'avoir eu les incommodités d'une grossesse, le danger d'un accouchement, et d'avoir ensuite perdu ce prince. Les commencements de la vie de cette princesse ne sont

pas heureux à parler selon le monde, mais elle est jeune, et éprouvera en bien et en mal l'inconstance de la fortune; il est rare que des personnes de son rang y soient tant exposées, mais Dieu le veut ainsi. J'ai annoncé cette mauvaise nouvelle à toutes les personnes royales que vous me nommez; elles en sont très-fâchées, et surtout notre princesse, qui s'est mise d'abord à la place de la reine sa sœur, pour laquelle elle a une tendresse que je ne comprends pas, l'ayant si peu vue.

Il est vrai, madame, que je n'eus point l'honneur de vous écrire sur les vingt-cinq bataillons qu'on vous laissait. Je ne fus pas la moins agitée pendant le conseil où l'on délibérait sur cette affaire; mais je suis solide, et j'aimais autant que vous apprissiez cette nouvelle par M. de Torcy que par moi, outre que je ne suis pas toujours assez maîtresse de mon temps pour écrire par les courriers. Est-il possible, madame, que je vous aie mandé que je désire qu'on arrache la couronne à LL. MM. CC., moi qui donnerais toutes choses pour qu'elle leur fût assurée? tout mon crime auprès de vous est de souhaiter la paix pour nous; mais je vous assure, et je vous l'ai déja mandé, que je pense là-dessus comme les gens du monde que vous estimez le plus en ce pays-ci : il est inutile de vous dire où nous en sommes, car vous ne me voulez pas croire, et vous donnez à notre faiblesse et à notre peu de courage, ce qui est d'une nécessité forcée. Oui, madame, il faudrait de véritables miracles pour nous tirer du péril qui nous

menace. Je n'ai plus rien à répondre au reste de votre lettre du 5 juillet, qui ne traite que de l'espérance où vous êtes de la vie de l'infant. Madame la duchesse de Bourgogne est au lit pour quinze jours, parce que c'est le temps où elle s'est blessée la dernière fois; sa grossesse rend le voyage de Fontainebleau très-incertain. Il n'est bruit que du changement de madame la Duchesse, qu'on prétend qui vient de ne s'être pas bien conservée dans sa couche. On dit que la peste est à Mâcon, mais je ne le sais point par une voie bien assurée: il ne nous manquerait plus que ce fléau-là. Si je vous disais tout ce que je pense, ma lettre ne finirait pas sitôt, madame; mais vous dites que vous n'aimez pas les imprudences, et il faut en faire le moins qu'on peut.

M. le Duc d'Albe a solennisé la naissance de l'infant depuis qu'il est mort; je fis tous mes efforts auprès de la duchesse d'Albe pour l'empêcher, mais elle ne pouvait souffrir que je doutasse seulement de sa vie. Adieu, madame, je défie tout votre beau sang et tout votre courage, d'être à l'épreuve de ce que vous voyez et de ce que vous craignez; votre état, madame, m'occupe souvent, et je sens bien que je ne m'en tiens pas pour vous à l'estime et à l'admiration.

# LETTRE CLVII.

## A LA MÊME.

Versailles, le 29 juillet 1709.

Je ne reçus point de vos nouvelles hier, madame, quoique ce fut le jour de l'ordinaire. J'ai long-temps envié la tranquillité de votre humeur, sans vouloir pourtant vous l'ôter; toutes mes tristes prévoyances ne se trouvent que trop justes, et je vois enfin, madame, que je ne suis guère plus affligée que vous : comment pourrait-on ne l'être pas, voyant de si près tous les malheurs qui nous environnent, et ceux qui touchent des princes que nous devons aimer par toutes les raisons générales et particulières? Je crois, madame, qu'il faudra continuer de garder le silence sur l'affaire dont vous ne voulez pas me parler clairement, qui retombera sur vous aussi justement que la plupart des autres.

Le siége de Tournai va son train, les assiégés font tout ce qu'on peut attendre d'eux, et les ennemis trouvent de grandes difficultés; mais ils ont une artillerie à laquelle il est impossible de résister. Je crois qu'ils seront bientôt maîtres de la ville; j'espère que la citadelle tiendra plus long-temps. C'est par l'argent, madame, que nous périssons; on trou-

verait du blé si on pouvait l'acheter bien cher. Je ne comprends pas que vous receviez aucune lettre de ce pays-ci, qui ne vous confirme tout ce que je vous dis; le tout est à une extrémité qui rend les autres aussi affligés que moi. Nous allons mercredi à Marly pour dix jours; on ne s'y divertira pas mieux qu'ailleurs, mais c'est ce qui amuse le plus le roi, et il est bien juste qu'il cherche à se détourner quelquefois de ses pensées, qu'il supporte toujours avec le même courage et la même égalité. Je n'ai presque plus la force, madame, de vous parler des particuliers, je ne sais même nulle nouvelle présentement; ne vous rebutez pas, madame, de me donner des vôtres, et comptez sur moi jusqu'au dernier moment de ma vie.

---

## LETTRE CLVIII.

### A LA MÊME.

Marly, le 5 août 1709.

Madame la duchesse de Bourgogne n'a point reçu de lettres cet ordinaire-ci, et vous ne m'avez point fait l'honneur de m'écrire; j'ai vu seulement les lettres de M. l'ambassadeur, qui sont presque toutes remplies de l'affaire dont je ne veux point parler, et qu'on tâche d'assoupir dans ce pays-ci

autant qu'il est possible : c'est encore une surcharge aux peines du roi et à celles de tous les gens bien intentionnés. Je suis bien touchée de la douleur de la reine, quoique ce soit un bonheur que ce prince n'ait pas vécu, mais le malheur est qu'il fût comme il était. La piété de LL. MM. doit être bien consolée de ce qu'il a reçu le baptême. Dieu veuille leur conserver monseigneur le prince des Asturies ; je crois qu'il sera toujours bien cher aux Espagnols. Nos malheurs augmentent tous les jours. La ville de Tournai n'a pas duré long-temps, et on croit que la citadelle sera de même ; il faudra voir après cela ce que feront les ennemis. La disette de l'argent et du blé met M. le maréchal de Villars hors d'état de faire ce que le courage et le désespoir pourraient lui suggérer. On a bien crié contre la paix ; peut-être faudra-t-il la faire à de plus mauvaises conditions que celles que l'on a eues ; vous voyez bien, madame, que ma tristesse va toujours croissant ; vous ne vous expliquez pas la vôtre aussi franchement que moi, mais il est impossible que vous n'en soyez accablée ; je crains toujours quelque mauvais effet de celle de madame la duchesse de Bourgogne, elle garde le lit présentement. Clément m'a dit que la reine me fait l'honneur de me mander que je gâte cette princesse ; ce qui est fait est fait, et elle n'est plus en âge où l'on puisse la contraindre. Je crois que nous aurons bientôt ici M. l'ambassadeur ; il trouvera nos affaires en plus mauvais état que les vôtres. MM. Voisin et Desmaretz font tout ce qui

leur est possible, mais leur prédécesseur a tout perdu dans l'espoir de la paix. Il y a quelque chose d'incompréhensible sur le blé; il en paraît beaucoup à Paris, et le pain est toujours cher.

Ma lettre n'est déja que trop longue par ce qu'elle contient, je ne puis rien trouver pour l'égayer, et je la finis en vous assurant que je vous serai dévouée jusqu'à la mort.

---

## LETTRE CLIX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 10 août 1709.

Je comprends parfaitement, madame, la douleur de la reine sur la perte de l'infant; la manière dont il était, fait encore un sujet d'affliction, et l'état de la reine ne lui permet guère de s'en faire un sujet de consolation. Nos deux princesses seront toujours estimées et admirées des honnêtes gens; c'est un grand bonheur, mais je voudrais bien qu'elles en eussent encore d'autres. Je ne veux point disputer avec vous, madame, laquelle est la plus heureuse; si j'avais l'honneur de connaître la vôtre autant que celle-ci, je déciderais de leur bonheur par rapport à leur humeur. Madame la duchesse de Bourgogne fait peu d'usage

[redacted]



de sa liberté et des plaisirs de notre cour; elle est pénétrée d'affliction, elle tâche de s'amuser et n'y peut parvenir; ses fluxions, sa grossesse, et la paresse de toute la jeunesse qui l'environne, l'empêchent de jouir des plaisirs des plus beaux jardins du monde; elle n'aime guère la musique; le jeu devient insipide parce qu'il n'y a presque plus d'argent; elle n'est véritablement attentive qu'aux nouvelles, et il ne nous en vient point d'agréables. La reine n'a point été accoutumée aux plaisirs de ce pays-ci; elle est adorée du roi son mari; elle vous a, madame, et c'est un trésor dont je ne crois pas qu'elle puisse se jamais consoler si elle venait à le perdre. Vous savez là-dessus ce que notre roi pense; il faut demeurer où vous êtes tant que votre présence ne leur sera pas nuisible; il faudra bien tout sacrifier si vous y devenez trop suspecte.

Vous me parlez d'une bonne défense à Tournai, et il y a douze jours que la place est rendue; on prétend que la citadelle durera tout ce mois. Le maréchal de Villars n'est point en état de rien entreprendre, ses troupes sont fort inférieures à celles de ses ennemis, et dépérissent tous les jours par la désertion et la faim. Je crois que l'article du blé me fera tourner la tête; on en voit sur tous les marchés plus qu'on n'en a jamais vu, et le pain enchérit. On assure de toutes parts que l'abondance d'orge nous va beaucoup soulager, et on la vend déja fort cher. Quant à l'argent, il est encore plus caché; tout le monde tombe d'accord qu'il y en

a plus dans le royaume qu'il n'y en avait avant la guerre; mais il ne circule plus, et vous savez, madame, que, quand le sang s'arrête, il faut mourir.

M. Chamillard, persuadé que la paix était proche, a tant forcé le crédit qu'il l'a absolument détruit; M. Desmaretz le rétablit dans les cinq premiers mois de son administration; la prise de Lille le referma un peu, la perte de Gand et la séparation de notre armée le perdit tout-à-fait; il n'y a plus que d'heureux événements ou la paix qui puisse le faire revenir: il n'est pas permis d'espérer les premiers, et vous ne voulez pas le second.

Pourquoi m'accusez-vous, madame, de désirer que LL. MM. CC. soient détrônées? je suis bien éloignée de ce sentiment-là, et il y a peu de personnes qui achètent plus cher que moi de voir leur règne affermi; mais il est vrai, madame, que que je ne voudrais pas pour cela la destruction de la France.

J'admire vos sentiments, madame, mais je n'ai pas moins attendu de vous que ce que vous me faites l'honneur de m'en écrire. Serait-il possible que vous eussiez le courage de quitter la reine tant qu'elle n'y sera pas forcée par les Espagnols? il y aurait une grande cruauté à l'abandonner. Que je vous plains, madame, et que votre personnage est malheureux malgré sa beauté et son éclat.

Versailles, 12 août.

J'avais espéré que je trouverais hier au soir, en arrivant ici, une lettre de vous, madame, mais

[redacted]



nous n'en avons point vu; j'y appris seulement la mort de madame la duchesse de Créqui : heureux ceux qui s'en vont et que Dieu ne destine pas à voir ce que nous craignons! Elle est morte d'apoplexie, et très-promptement. M. de Ricout, autrefois attaché à M. le prince, et employé dans les affaires du roi, est mort aussi d'une fièvre avec un transport au cerveau, qui ne lui a pas laissé un moment de connaissance; c'est bien là le plus grand de tous les malheurs.

Les lettres de M. le maréchal de Villars marquaient quelque mouvement des ennemis et la contrainte où il est pour les siens, qu'il est forcé de régler par rapport aux subsistances.

Le feu a pris à une Monnaie d'Amiens; nous essuyons tous les grands et petits contre-temps. Paris est toujours dans l'émotion, par rapport à la cherté du pain.

M. de Lamoignon est mort; c'était un homme assez important dans sa profession, pour avoir l'honneur d'être connu de vous. M. le Dauphin et nos princes sont allés chasser à Rambouillet pour deux ou trois jours.

On vous trouve ici fort cruelle, madame, de faire mourir de faim M. le marquis de Léganez et d'empêcher sa liberté; on attend ce que M. l'ambassadeur en dira à son retour : je n'ai reçu ni mission, ni sollicitations, pour vous en écrire.

Madame la duchesse de Bourgogne n'est pas fort incommodée de sa grossesse; c'est peut-être l'effet du grand repos où elle est, car il n'y a guère de

de jours où elle ne se couche. Je souffre beaucoup, madame; mais en vérité, vous augmentez mes peines, et je vous ai souvent présente. Vous me consoliez autrefois; et vous voilà pis que moi par de certaines circonstances. Quoi qu'il arrive, madame, vous aurez toujours l'estime des honnêtes gens; la mienne est trop peu de chose pour vous en assurer.

## LETTRE CLX.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 août 1709.

Je ne sais pas trop bien, madame, ce que je vous ai mandé sur le roi et sur la reine d'Espagne; mais je sais bien que je n'ai rien pensé jamais que de très-zélé et même fort tendre pour LL. MM., et que je ne sais que la perte de la France que je ne veuille pas leur sacrifier.

Vous voilà donc persuadée, madame, que nos maux sont extrêmes; comptez que vous ne pouvez aller trop loin là-dessus: je puis les avoir appréhendés plutôt qu'un autre, mais enfin tout le monde est parvenu à voir comme moi; et je vous assure, madame, que je suis fort affligée de ne plus trouver de contradictions là-dessus. J'ose même vous dire que je ne manquerais point de courage,

si je voyais quelque ressource. Si nous sommes jamais assez malheureuses pour nous revoir, vous tomberez d'accord de tout ce que je vous dirai. Vous avez raison de dire qu'il y a eu des gens qui ont cru que tout était perdu avant qu'il le fût; mais enfin ils sont parvenus à tout perdre. Les rois seraient bien heureux s'ils pouvaient tout faire par eux-mêmes, mais il faut qu'ils se servent d'hommes très-défectueux. J'ai eu depuis trois jours une grande conversation avec l'homme dont je vous ai envoyé une lettre : il me paraît qu'il n'avait voulu me voir que pour me parler de vous, et je dois lui rendre le témoignage qu'on ne peut être plus vif qu'il l'est sur ce qui vous touche; s'il me rend la même justice, il vous dira que je n'ai pas besoin d'être excitée, et que personne ne saurait me persuader que vous ayez le moindre tort; il faudrait me le prouver d'une manière bien évidente, et c'est ce que je crois qui ne serait pas bien aisé. La grossesse de madame la duchesse de Bourgogne va très-bien, mais je crains toujours pour elle quelque surprise. M. le duc de Bretagne est grand, fort et spirituel; j'entendis l'autre jour avec peine qu'on disait que M. le prince des Asturies est fort délicat.

On vous aura sans doute mandé, madame, la proposition de M. le prince Eugène sur la trève de la citadelle de Tournay; il trouve bien mauvais qu'on ne l'ait pas acceptée, et fait de grandes menaces qui mériteraient bien, ce me semble, qu'il fût confondu. Le maréchal de Villars fait le mieux

qu'il peut, mais il est bien contraint par les subsistances qui ne lui viennent que très-difficilement. On dit que M. de la Trémoille ne se porte pas bien; la mort est bien dans cette maison-là : Dieu veuille, madame, qu'elle vous épargne! Madame la duchesse de Mantoue a vu chez moi le roi et madame la duchesse de Bourgogne, elle ne m'a point paru changée; notre princesse lui fit beaucoup d'amitié, et la garda le plus long-temps qu'elle put: sa conduite est très-bonne, et elle en a grand besoin, car on a bien envie d'y trouver à redire; vous savez, madame, combien on aime à attaquer ici les princes lorrains; elle a de plus un rang difficile, de la jeunesse, de la beauté; elle est sans bien, sans crédit; en voilà assez, pour que la malignité tombe sur elle; mais jusqu'ici elle n'a pas donné de prise : elle a des manières polies qui passent dans notre cour pour fadeur; car sous prétexte de liberté et de franchise, on y a établi une grossièreté insupportable.

Versailles, 19 août 1709.

Je ne fermai point ma lettre hier, madame, dans l'espérance de trouver ici des nouvelles : j'y apprends que la citadelle de Tournay se défend de manière à embarrasser les ennemis, mais le manque de subsistance nous perdra partout.

Le duc de Noailles avait formé un projet qui pouvait être exécuté si les officiers subalternes avaient été aussi vigilants que lui; il est bien affligé, et moi aussi, de ce qu'il n'a réussi que dans la plus petite partie de ce qu'il avait entrepris.

M. le duc de Lorraine a gagné un grand procès à Venise sur la succession de M. le duc de Mantoue.

Qu'est-ce que mon estime, madame, pour vous consoler dans l'état où vous êtes? telle qu'elle est, vous l'avez toute entière, et rien ne m'empêchera jamais de rendre témoignage à vos vertus; je suis donc à vous, madame, à la vie, à la mort.

---

## LETTRE CLXI.



A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 août 1709.

Nous pensions ici comme vous, madame; nous croyions que le siége de Tournay nous aurait été avantageux, et qu'il nous le serait encore davantage, s'il pouvait occuper les ennemis jusqu'à la fin de septembre; mais je crains partout, madame, le manque de subsistance causé par la disette de l'argent et du blé. Les nouvelles que nous avons de la citadelle, des bonnes situations que prend le maréchal de Villars, et du peu d'inquiétude du maréchal de Berwick, sont entièrement conformes à ce que vous me faites l'honneur de m'en écrire. Le maréchal d'Harcourt ne l'est pas tout-à-fait tant; il semble que les Allemands veulent entre-

prendre quelque chose, ce qui n'est pas encore bien clair.

Il est certain, madame, que toutes nos fautes et nos malheurs à la guerre ne seraient pas encore sans ressource si nous avions de l'argent et du blé. Le peuple est toujours prêt à s'émouvoir; ce qui s'est passé jusqu'ici là-dessus n'est pas bien considérable; mais les plus grands malheurs ont eu souvent de plus petits commencements.

Il est vrai, madame, que l'on se déchaîne contre vous; mais j'ai une si grande confiance dans la force de la vérité, que je ne doute point qu'elle ne triomphe; je ne doute point aussi que le roi ne pense comme vous le désirez, et qu'il ne le dise quelquefois: quant à moi, madame, je suis si déclarée votre très-humble servante, qu'il ne me revient de vous que des louanges, et je puis vous assurer que le prince que nous ne nommerons point par respect dans cette occasion-ci, ne m'en a jamais parlé autrement. Je ne sais ce qui a donné lieu à tout ce qui se répand du mal de la reine, qui est tout au moins, dit-on, le goître; je n'en conviens point, et n'en entends parler qu'avec peine.

Nous sommes à Marly, où toute la famille royale est en parfaite santé; on y parle plus souvent de la cherté du pain, du froment et de l'orge, que d'ajustements et de plaisirs; nous avons pourtant une recrue de jolies femmes dont la cour avait besoin, et voici leurs noms : madame de Lambescq, fille de madame la duchesse de Duras, et femme du fils de M. le comte de Brionne; madame la mar-

quise de Nelle, fille de M. de la Meilleraye; madame de Tonnerre, fille de madame de Blansac; madame de Polignac, fille de madame de Mailly, et madame de Courcillon, qui n'a pas besoin de vous être expliquée : la plus vieille des cinq personnes a dix-sept ans.

On parle de faire la grande opération à madame de Saint-Géran : la pauvre femme n'a pas un sou vaillant, ni pas un moment de santé; je trouve, par rapport à moi et aux autres, que la vieillesse est bien triste, et qu'on y rachète bien les plaisirs de la jeunesse. Adieu, madame, ce n'est pas vivre que d'être comme nous sommes. Je me porte pourtant beaucoup mieux que je n'ai fait depuis bien des années. Je suis plus près de la mort que je n'étais avec la fièvre, c'est ma consolation : vous ne pensez pas de même, madame, et votre courage vous soutient.

## LETTRE CLXII.

### A LA MÊME.

Versailles, le 2 septembre 1709.

Je ne trouvai rien hier au soir, en arrivant de Saint-Cyr, que le départ du maréchal de Boufiers pour s'approcher de l'armée en cas qu'il arrivât quelque malheur au maréchal de Villars.

La récolte de l'orge est abondante, et le pain renchérit toujours; oui, madame, il y a là quelque chose d'incompréhensible. Madame de Cailus est très-incommodée d'une colique néphrétique. Madame de Beaumanoir a un bras paralysé et la tête embarrassée; on va la mener à Vichy.

Je suis, madame, tendrement attachée à vous.

---

## LETTRE CLXIII.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 septembre 1709.

J'ai été effrayée, madame, de voir dans la lettre dont la reine m'a honorée, qu'il est question de votre départ, et selon ma bonne coutume, je vous ai déja cru bien loin de Madrid: vous savez bien, madame, ce que je pense là-dessus, et la cruauté que je trouve qu'il y a de quitter LL. MM. tant qu'elles voudront vous garder; si cette séparation était nécessaire pour leur propre bien, elles sont assez raisonnables pour le voir et pour en convenir; elles ont d'ailleurs trop de courage pour ne se pas faire une violence quand elle est nécessaire. Je ne sais pourquoi la reine m'ordonne de solliciter vivement pour que vous demeuriez près d'elle; car, si je sais tout ce qui se passe là-dessus,

il me semble que vous en êtes entièrement la maîtresse, et que vous n'avez à compter qu'avec LL. MM. CC.; je verrai ce soir en arrivant à Versailles si j'apprendrai autre chose.

Je serais bien surprise et bien aise si notre courrier nous apportait ce que vous m'annoncez, madame, et ce serait bien un véritable miracle; Dieu les fait dans les grandes extrémités, et nous y sommes assurément par la disette et de blé et d'argent. Si vous voyiez de près les misères de votre pays, je suis sûre, madame, que vous en seriez touchée; pour moi j'en suis accablée : il est triste de voir des gens manquer de pain et de ne pouvoir leur en donner. Je n'en suis pas quitte pour cette seule douleur : la prise de la citadelle de de Tournay met les ennemis en état de faire ce qui leur plaira; vous croyez bien, madame, que je les vois en France après avoir défait M. le maréchal de Villars. Le maréchal de Bouflers est allé à l'armée afin de suppléer au maréchal de Villars, s'il venait à lui arriver quelque accident; il a déclaré en arrivant qu'il y serait volontaire et sous ses ordres dans tout ce qu'il voudrait : il est si sincère, qu'on peut compter qu'il le fera comme il le dit; le maréchal de Villars en est charmé, et mande que si les officiers ne se raniment pas par cet exemple, il faut qu'ils n'aient plus de courage. On comprenait si peu le personnage qu'il va faire, que tout le monde voulait qu'il allât traiter de la paix; cette nouvelle aura bien pu aller jusqu'à vous. Le maréchal de Villars est outré contre M. de Sur-

ville de ce qu'il n'a pas fait entrer assez de munitions dans la citadelle, car c'est la cause de sa perte : on prétend qu'elle aurait duré long-temps, et que les ennemis agissaient mollement par la crainte des mines; peut-être aussi savaient-ils bien que la subsistance nous manquerait, et qu'ils voulaient conserver la vie de leurs soldats.

Les ennemis marchèrent aussitôt qu'ils furent maîtres de la citadelle; on ne savait pas encore hier au soir leur véritable dessein. M. Voisin s'attendait à un courrier : je tremble quand il en arrive, et je crains beaucoup dans ces occasions-là pour madame la duchesse de Bourgogne. Madame la princesse d'Epinois est allée en Lorraine, sur la nouvelle qu'elle a reçue que M. son fils y est très-malade. Je ne suis pas surprise que M. le prince de Vaudemont n'ait pas pu obéir aux ordres que vous lui aviez donnés, je ne l'ai point vu en état de faire un pas sans appui, et l'on nous assure que son mal augmente tous les jours. Je pense, madame, tout ce que vous me mandez sur M. Amelot; je ne lui ai jamais parlé qu'une fois, mais je crois qu'on connaît bien les hommes par leurs œuvres, et bien mieux que par leurs paroles. Je ne doute point qu'il ne soit fort envié dans ce pays-ci. La lettre anonime ne me surprend point. Si tout ce qu'on dit de la maîtresse de ce prince est véritable, le commerce qu'elle a avec lui est son moindre défaut. Je ne la connais point.

Versailles, le 9 septembre 1709.

Je trouvai hier en arrivant ici, madame, votre lettre du 30 août et une de la reine : elles roulent l'une et l'autre sur le dessein où vous êtes de vous retirer; la reine m'ordonne si vivement de faire de pressantes sollicitations au roi, que je crus qu'on vous avait mandé quelque chose là-dessus que j'ignorais; mais S. M. m'assura que non, qu'il n'avait point changé de sentiments, et que LL. MM. CC. sont maîtresses du parti qu'elles prendront. Je prends la liberté de leur conseiller de vous consulter; personne ne peut mieux penser que vous, et ils doivent vous en croire, puisque votre esprit et votre cœur sont également bons. Vous n'aurez point la cruauté de quitter la reine, si vous ne le jugez absolument nécessaire à ses intérêts propres. Celui de M. le prince des Asturies me paraît bien pressant, et si vous le quittez, je crois que la fidélité doit être la qualité principale de la gouvernante que vous lui donnerez; il vaudrait mieux souffrir qu'elle donnât des vapeurs et la migraine, que de hasarder ce précieux gage.

Vous avez raison, madame, de m'épargner le récit de ce qui s'est passé entre la reine et vous, à la déclaration que vous lui avez faite; je suis assez ingénieuse à me tourmenter pour me l'être figuré plus d'une fois, car je n'attends pas que les malheurs soient arrivés pour m'en affliger. Je croyais hier au soir que le roi m'allait apprendre un moyen d'avoir de l'argent, mais je vis qu'il ne savait rien,

et que c'est de M. de Villeroi que je saurai ce que c'est que vous appelez un miracle; nous en aurions besoin, madame, et de plus d'un côté, car nous sommes dans de grandes extrémités. Je ne vois pas non plus que l'on compte beaucoup ici sur la négociation du Juif. Dieu veuille que ce soit nous qui nous trompions! Je n'ai que trop éprouvé, depuis deux ou trois ans, que celui qui prédit ce qu'il y a de pis, se trouve par l'événement avoir été le plus habile.

Les nouvelles d'hier au soir ne nous laissent guère lieu de douter qu'il n'y ait présentement une action en Flandre; l'inquiétude est grande, et pour le bien public et pour le particulier. Madame de d'Angeau et madame de Cailus tremblent pour leurs enfants : vous croyez bien, madame, que je ne suis pas tranquille, vous vous en appercevrez peut-être au désordre de ma lettre; je suis honteuse de celle que j'ai l'honneur d'écrire à la reine, mais vous connaissez mon cœur, madame, et vous me pardonnerez tout le reste.

Madame de Lévi, à peine relevée de sa couche, s'en va à Strasbourg pour trouver son mari qui y est fort malade.

Madame d'Epinois ne va plus en Lorraine, son fils est hors de danger.

---

# LETTRE CLXIV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 14 septembre 1709.

J'ai reçu, madame, avec beaucoup de douleur, la lettre à feu et à sang que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er de ce mois; je courus bien vite à M. Voisin pour savoir quels ordres étaient ceux de M. de Besons : il me dit qu'ils portaient de se bien conduire, de ne se point commettre mal à propos; et en un mot, madame, comme ceux que l'on a toujours donnés aux généraux, et qui finissaient par se rapporter à eux de ce qu'ils jugeront nécessaire étant sur les lieux. Je suis bien affligée, madame, de ce qui s'est passé dans cette occasion, qui n'aurait peut-être pas été si heureuse que vous le croyez; nous avons lieu de penser que nous vous aurions porté malheur, et peut-être ferez-vous mieux quand vous serez sans nous.

Enfin, madame, cette bataille en Flandre, tant désirée en Espagne et si crainte en France, s'est donnée le 11 de ce mois; M. le maréchal de Boufflers nomme cette action glorieuse et malheureuse, car nous l'avons perdue, malgré la valeur de nos troupes, dont aucun soldat ne s'est dé-

bandé, ni dans l'action, ni dans la retraite. Les ennemis, aussi braves que nous, sont demeurés maîtres du champ de bataille par leur nombre, qui était supérieur au nôtre comme je l'ai toujours mandé. Notre malheur l'a emporté sur le bonheur du maréchal de Villars, qui a été dangereusement blessé, et que je crains fort que nous ne perdions. Le maréchal de Bouflers, après sa belle retraite, s'est retiré sous le Quesnoy : on ne sait pas encore à quoi va la perte de nos ennemis et la nôtre; mais on croit qu'elle sera grande des deux côtés, car on n'a jamais vu un tel acharnement, et nos troupes ne demandaient qu'à aller aux ennemis quand on les a fait retirer. Rien n'est égal à tout ce qu'a fait M. le maréchal de Bouflers; il est grand dommage qu'il ait soixante-six ans et que M. le maréchal de Villars se meure. Notre princesse est bien affligée, et vous auriez été touchée de la voir, environnée de ses dames, criant les hauts cris sur leurs maris ou sur leurs enfants. Le duc de Guiche y fut blessé de la canonnade; la duchesse sa femme partit dès qu'elle le sut. Elle y avait son mari et deux enfants; l'un est en bonne santé, je ne sais encore rien de l'autre : la blessure du duc de Guiche n'est pas considérable. Le marquis de Coëtquin a été blessé de la même canonnade, on lui a coupé la jambe; madame sa mère a été au quartier où sont tous les blessés. Le fils de madame d'Angeau a la cuisse coupée; madame sa mère a été au Quesnoi, la maréchale de Villars y est allée aussi. M. de Palavichini et

M. de Chémerant ont été tués. Albergotti est blessé; le duc de Saint-Aignan l'est à la tête. M. d'Artaignan s'est signalé et a eu trois chevaux tués sous lui : je retrouverai bien encore des sujets de tristesse avant que de fermer ma lettre. — Je n'ai pas douté, madame, que vous ne restassiez auprès de la reine dans la conjoncture présente, et je ne comprends pas même que vous puissiez la quitter, qu'elle n'en soit bien d'accord. Madame la duchesse de Bourgogne et moi, nous figurons souvent l'état où vous êtes et celui que vous avez à craindre; il ne lui est pas indifférent : ces deux grandes princesses passent leur jeunesse bien tristement. Les idées de paix avec M. le duc de Savoie sont bien légères, et on n'y compte guère dans ce pays-ci; il n'y a pour nous que la paix, madame; la famine augmente tous les jours; on commence à démêler le mystère de la quantité de blé et de la cherté du pain : c'est que l'espèce manque, et que nous mourrons tous de faim cet hiver, si la mer ne devient libre pour nous apporter des blés; c'est le seul moyen de faire baisser les nôtres et de remettre l'abondance; nous en sommes à n'avoir pas de quoi semer, et si ce malheur arrive, la famine se perpétuera pour plusieurs années. Dieu se déclare si visiblement, que ce serait lui résister que de ne pas vouloir la paix, et vous savez mieux que moi, madame, que le salut du peuple est la première obligation du roi : je n'aime pas à contredire vos sentiments, mais j'aime encore moins à vous déguiser les miens.

Un quart d'heure après que le courrier qui nous annonçait la perte de la bataille de Flandre fut arrivé, il en vint un de M. le duc de Noailles, qui nous apprit la jolie action qu'il a faite en Catalogne; on fut insensible à ce bonheur, mais il n'en a pas été moins loué. Le roi d'Angleterre était à Douai avec la fièvre, quand il sut qu'il y avait apparence d'une bataille; il y alla et fit des merveilles.

Du 15 septembre.

Je n'appris hier au soir rien de bien certain. On attend aujourd'hui un courrier de M. le maréchal de Boufflers, et comme ma lettre ne part que demain, j'y ajouterai ce que j'apprendrai. M. Voisin avait reçu une assez *grande lettre* de M. le maréchal de Villars *signée de lui*, et qui marque une grande liberté d'esprit; mais il a tant de courage, que je n'en suis guère plus rassuré pour sa vie.

Du 16 septembre.

Plus on démêle l'action qui se passa le 11 de ce mois, moins on peut dire qui a eu l'avantage: nos ennemis sont demeurés maîtres du champ de bataille, et nous nous sommes retirés; du reste, ils avouent avoir perdu près de vingt-mille hommes; ils ont eu dix lieutenants-généraux tués. M. de Nangis doit ce soir apporter le détail et près de cinquante drapeaux. On croit que nous avons huit mille hommes tués ou blessés; les ennemis ont envoyé presque tous leurs prison-





niers dans nos places sur parole, au moins ceux qui sont blessés; le petit-fils de M. le Grand est de ce nombre-là. On croit que le marquis de Charost est mort. On mande des choses bien glorieuses pour le roi d'Angleterre. Les Anglais l'ont vu et en sont charmés; Marlborough but le soir à la santé du prince de Galles; ses sujets l'ont abordé pour la première fois d'une manière bien avantageuse; notre triste reine est très-sensible à cette joie qui est la première que nous lui ayons vue. M. de Courcillon se porte si bien, que M. d'Angeau est parti avec sa belle-fille pour l'aller trouver; on espère pour le maréchal de Villars, dont la valeur et la conduite sont admirées de l'armée et de la cour. Le maréchal de Boufiers s'est signalé comme s'il en avait besoin; il a cru la bataille gagnée quatre ou cinq fois, mais le grand nombre l'a emporté.

On veut à Paris que le roi d'Espagne ait gagné une bataille en arrivant; on ne pourrait le savoir. Dieu veuille que ce bruit soit de bon augure! Si ma longue lettre vous ennuie, madame, songez à l'intention qui me l'a fait écrire, et croyez que je ne changerai jamais de sentiments pour vous.

---

# LETTRE CLXV.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 septembre 1709.

Je viens de recevoir, madame, votre lettre du 8; vous aurez appris depuis ce temps-là bien des nouvelles considérables : vous êtes aigrie contre nous, et je vous le pardonne; vous pouvez décharger votre cœur avec moi, sans vous commettre ni vous brouiller à la cour; je ne sais pourquoi vous me reprochez toujours les vœux que je fais pour que LL. MM. CC. soient détrônées; mes sentiments sont bien opposés à celui-là.

Je vois bien à peu près ce que le duc de Noailles projette, et qu'on ne suivra point en ce pays-ci, parce qu'on y manque de toutes sortes de moyens. Que pouvons-nous espérer, madame, après la bataille que nous venons de perdre? notre armée a fait au-delà de tout ce qu'on pouvait espérer; nos généraux ont agi avec un concert très-difficile entre les hommes; M. le maréchal de Villars avait fait des dispositions généralement approuvées de tout le monde, et nous n'avons cédé qu'au nombre : nos ennemis avaient encore plus de trente bataillons qui n'avaient pas combattu; et si nous ne nous étions retirés, il ne

nous restait pas un seul homme, car la plus grande partie de nos troupes ne demandaient qu'à retourner à la charge : avec tout cela, la bataille est perdue, les ennemis prendront Mons, et Dieu veuille qu'ils s'en tiennent là! Il n'y a ni courage ni prudence qui puisse résister à la force, car Dieu ne veut pas toujours faire des miracles.

Rien n'est égal, madame, aux journées de la reine; mais que serait-ce si elles les passaient sans vous, et comment pourrez-vous jamais abandonner une princesse dont vous parlez avec tant d'admiration et de tendresse? Je suis fort aise que vous vous soyez retirée des affaires; de quelque côté qu'elles se tournent, elles vous auraient donné plus de peine que de plaisir, et vous jouissez au moins de quelque repos. Ne vous fâchez point de ce que l'on dit contre vous; il y a des gens qu'il faut écouter, mais ils ne persuadent pas toujours. Ces nouvelles-là n'ont qu'un temps, et celle-là me paraît tombée absolument; les grands événements prennent toute l'attention : l'Espagne, la France, la guerre, la paix, la famine, l'état des têtes couronnées, tout cela, madame, fournit assez de matière de penser et de parler.

Je ne vois point que la paix soit plus avancée qu'elle ne l'était; il n'y a pas un homme en France qui ne la désire. Vous me faites plaisir, madame, de me rassurer sur la santé du roi, de la reine, et de monseigneur le prince des Asturies; je m'opposerai encore plus fortement à tout ce qui s'en dit.

Versailles, le 23 septembre 1709.

En arrivant hier au soir ici, je trouvai M. Amelot, mais je n'ai pu l'entretenir que ce matin. Je crois, madame, que vous n'avez pas deux créatures en ce pays-ci qui vous soient plus dévouées que lui et moi, je ne crois pas qu'on me fasse changer de sentiments. Il m'a bien confirmée dans l'admiration que vous m'avez inspirée pour la reine. LL. MM. ne sont pas mal entre ses mains, mais je crains bien qu'elles ne souffrent de son absence; selon la description qu'il m'a faite, vous menez, madame, une triste vie; mais je puis vous assurer que vous ne la feriez pas plus agréable en en ce pays-ci, quoi qu'il puisse arriver. Il me semble qu'il ne faut jamais quitter une princesse à qui vous êtes si nécessaire et qui vous aime si tendrement.

On me dit hier au soir que nos blessés sont assez bien; mais la blessure de M. de Courcillon est si grande, que ceux qui s'y intéressent ne sauraient être de long-temps rassurés.

M. Amelot n'est pas fort content de ce qu'il a vu depuis Bayonne jusqu'ici. Nous avons besoin de la paix, madame, et nos ennemis le savent si bien, qu'ils auront de la peine à la faire. Je suis bien aise d'apprendre que votre santé se soutient, malgré les fatigues du corps et de l'esprit que vous avez depuis le matin jusqu'au soir.

## LETTRE CLXVI.

### A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 29 septembre 1709.

J'ai reçu, madame, deux de vos lettres dans le même paquet, l'une du 15, l'autre du 16 de ce mois; je ne saurais m'empêcher de vous quereller à mon tour sur tout ce que vous me mandez de nos terreurs paniques. Eh bien! madame, on a donné une bataille! les Français y ont fait au-delà de tout ce qu'on peut dire : en sommes-nous mieux? et ne serons-nous pas toujours accablés par le nombre, comme nous l'avons été dans cette occasion? Nous sommes à la veille de perdre M. le maréchal de Villars, que l'on ne peut assez regretter ni assez louer. On ne voit plus un sou, la famine augmente tous les jours. Si à force de soins et d'application on fait diminuer le blé un jour, il augmente le lendemain; et toute notre ressource sera de manger du pain d'orge. Je ne sais s'il convient de dire nos misères au point où elles sont; croyez-en M. Amelot qui m'en paraît épouvanté. Vous voulez toujours que la paix soit faite, et elle ne l'est point; il n'y a point eu de finesse sur le voyage de M. de Boufflers en Flandre; c'est

une simple prévoyance, et que l'événement a rendue bien nécessaire.

Je comprends parfaitement votre attachement pour LL. MM. CC.; mais voulez-vous perdre la France et voir les Anglais dans Paris? Il n'y a plus deux avis là-dessus, madame; et le maréchal de Villars, très-audacieux et très-confiant, pense sur la paix comme la crainte me fait penser. Dieu se déclare trop visiblement contre nous pour ne lui pas céder, et c'est la disette d'argent et de blé qui nous réduit à cette extrémité, bien plutôt que la guerre.

L'armée que M. le maréchal de Boufiers a conservée par sa belle retraite ne demande qu'à retourner au combat, et nos soldats et les officiers, en se faisant couper les bras et les jambes, assurent qu'ils n'y ont aucun regret; les mourants en disent autant pour la vie, et tout ce qu'on nous mande du Quesnoy est aussi héroïque que ce que nous lisons dans l'histoire romaine. L'article de ma lettre, madame, où je ne veux pas m'expliquer, roule sur le blâme de gens que je ne veux pas insulter. Je regretterais le cardinal de Porto Carrero, s'il était plus utile au roi et à la reine; mais il me semble qu'il n'était plus en état de les servir, et il faut bien finir. Madame de Cailus est maintenant la plus heureuse personne que je connaisse; son fils, qui n'a pas encore dix-sept ans, s'est distingué: le roi lui a donné un guidon dans la gendarmerie. Elle gouverne M. et madame Voisin, M. et madame Desmaretz; elle tâche de conserver l'union

qui est entre eux jusqu'ici. Elle a toutes les distinctions chez moi, où elle voit le roi souvent; madame la duchesse de Bourgogne la traite à merveilles : il me semble, madame, que voilà un assez beau personnage, j'en connais de plus misérables.

Votre seconde lettre, datée du 16, me surprend: je ne sais si je suis la dupe de ce qui se passe ici; mais je vous assure, madame, que je vous écris toujours très-sincèrement; je montrerai au roi ce que vous me mandez, et j'aurai l'honneur de vous faire part de sa réponse, quelle qu'elle soit. J'ai bien de la peine à croire qu'elle soit différente de celle que je vous ai déja faite.

J'ai fait dire à M. de Torcy, madame, que, n'ayant suivi les affaires d'Espagne qu'à cause de vous, je ne voulais plus en entendre parler, puisque vous ne vous en mêliez plus.

Je suis accablée, madame, de plusieurs incommodités et de plusieurs chagrins : l'état des affaires de la France et de l'Espagne; les peines du roi, celles de madame la duchesse de Bourgogne; la crainte que les ennemis ne fassent encore quelque chose après la prise de Mons; la misère du peuple; l'incommodité où se trouvent les gens les plus riches; le danger de perdre M. de Villars; l'état de madame d'Angeau, que j'aime et dont je suis aimée; la perte d'un saint évêque qui avait toute ma confiance depuis vingt et un ans; en voilà, ce me semble, assez, madame, pour abréger un peu ma lettre, mais non pas pour diminuer les sentiments que j'ai pour vous, quelque injustice que vous me fassiez.

## LETTRE CLXVII.

### A LA MÊME.

Marly, le 30 septembre 1709.

Je lus hier au roi votre lettre du 16 de ce mois, madame. Il approuva tout ce que vous dites que j'ai eu l'honneur de vous mander, s'en souvenant fort bien, et m'assurant qu'il pense encore de même. Il m'ordonna donc de vous écrire, madame, qu'il est très-content de vous, que vous ne pouvez faire que ce que vous avez fait, qu'il verra à l'avenir ce qu'il y aura à faire, que vous ne pouvez quitter la reine tant que le roi sera absent, et que, s'il y a quelque chose à changer quand il sera de retour auprès de la reine, il vous fera savoir ses volontés : voilà, madame, ses propres paroles. Je trouve assez mauvais, madame, qu'ayant un commerce réglé avec moi, vous croyiez les donneurs d'avis qui vous mandent qu'on veut que vous quittiez l'Espagne, que M. de Bouflers est allé en Flandre pour y traiter de la paix, et plusieurs autres nouvelles que je n'ai pas présentes. Je ne vous trompe point, madame; si M. de Bouflers allait traiter de la paix, et qu'on m'eût confié ce secret, je ne dirais rien, et je ne vous manderais pas qu'il est allé commander l'armée en cas

qu'il arrivât quelque accident à M. de Villars : l'événement a fait voir combien cette prévoyance était nécessaire ; nous lui devons le salut de l'armée. Il n'était pas difficile de prévoir, madame, que ces deux nations que vous aviez tant d'envie d'unir, pourraient bien un jour devenir ennemies ; mais j'avoue que mes tristes idées n'allaient pas jusqu'à croire que je le verrais ; cependant, madame, nous voyons une grande aigreur que je crains qui n'augmente tous les jours.

Est-il possible que vous vouliez, madame, qu'on perde la France ? et quelqu'un peut-il vous écrire autrement que moi sur l'état où nous sommes ? vous en serez bien étonnée, madame, si jamais vous en êtes témoin. Vous ne m'avez pas envoyé ce projet qui vous regarde ; je ne sais si M. le maréchal de Villeroi l'a reçu. On disait hier au soir que le maréchal de Villars était mieux, mais c'est aujourd'hui que nous en attendons des nouvelles plus décisives. Vous voilà, madame, aussi triste que moi, peut-être plus ; il faudra peut-être vous arracher le cœur, car j'appelle ainsi votre séparation d'avec la reine. Votre état m'est souvent présent, et je ne vous fais pas un compliment, madame, quand je vous assure qu'il fait une partie de mes malheurs.

---

# LETTRE CLXIX.

## A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 13 octobre 1709.

Si nous avions de l'argent et du blé, madame, et que nos généraux voulussent bien s'entendre et avoir de la santé, je crois que nous pourrions encore trouver quelques ressources; mais il est inutile de vouloir vous faire entendre raison : votre zèle pour LL. MM. CC. vous en rend incapable, et m'attire des reproches, quoique certainement je n'en mérite pas. Tous nos blessés vont bien; Maréchal a laissé M. le maréchal de Villars hors de danger : mais comme je ne connais en tout que la peur, je crains que les mêmes chirurgiens qui l'avaient mal pansé d'abord ne le pansent encore mal dans la suite. Je voudrais bien que ce général pût se rapprocher du premier médecin du roi. Il sera, selon toutes les apparences, estropié, ayant une jambe raccourcie, et quand Maréchal a voulu la tirer un peu, il criait qu'il ne voulait point danser, et qu'il aimait mieux être boiteux. Je crois que tous ces pauvres gens-là reviendront dans le mois de novembre. Le siége de Mons va assez lentement, la tranchée étant

pleine d'eau. Je crains bien qu'après la prise les ennemis ne fassent le siége de Maubeuge. Le comte de Berwick fait merveille dans Mons pour leur fournir des subsistances. M. le duc est assez mal à Chantilly ; madame la duchesse y alla de Marly, et madame la princesse y est aussi. Il part tous les jours quelque dame de la cour de madame la duchesse pour l'aller trouver.

La reine d'Angleterre est à Chaillot, pour y demeurer jusqu'au retour du roi son fils, lequel lui a mandé qu'il ne partira point que les armées ne soient séparées. M. l'électeur de Bavière a été à Chantilly deux ou trois jours. On dit qu'il a grande envie de venir à Paris et de voir le roi incognito. Vous croyez bien, madame, que je ne le verrai pas avec plaisir : les malheurs que nous attirons aux autres me font presque autant de peine que ceux que nous souffrons. La duchesse de Duras est accouchée d'une fille morte ; on croit que c'est un effet de la bataille. Je vis hier, à Marly, M. le prince de Vaudemont, qui ne se porte pas bien ; on dit que madame sa femme est mourante. La seconde fille de madame d'Elbœuf fait profession dans l'abbaye de Saint-Antoine dans un jour ou deux. Consolez-vous, madame, il n'y a nulle apparence de paix ; mais ne pourriez-vous point donner à M. de Noirmoutier et à M. le maréchal de Villeroi la croyance que vous me refusez sur l'état où est la France ?

FIN DU TOME PREMIER.

# LETTRES DE M^ME DE MAINTENON,

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A M^me LA PRINCESSE DES URSINS.

Année 1706.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



